



JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES, D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS

A l'Histoire, à la Philosophie, aux Sciences, à la Littérature et aux langues des Peuples Orientaux;

Rédigé par MM. Chézy, — Coquebert de Montbret, — Degérando, — Fauriel, — Garcin de Tassy, — Grangeret de Lagrange, — Hase, — Klaproth, — Raoul-Rochette, — Abel-Rémusat, — Saint-Martin, — — Silvestre de Sacy, — et autres Académiciens et Professeurs français et étrangers;

ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Imp.-Libraires, Propriétaires du Journal Asiatique,

Rue Saint-Louis, N°. 46, au Marais.

1824.

(Janvier 1824.)

JOURNAL ASIATIQUE.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES CHINOIS,

Par M. Fulgence Fresnel.

(IIIe Article.)

De la composition suivant les rhéteurs chinois.

Il y a trois genres de composition sur lesquels on examine les candidats littéraires dans les concours institués à la Chine ; ce sont : 1° le *Wen-tchang* ou beau style ; 2° la poésie ; 3° et les *tsè*, plans ou projets relatifs à des matières politiques ou administratives. Ces projets doivent offrir la solution de questions telles que celles-ci : « Comment doit-on réprimer des brigands ou des pirates ? » — « Comment peut-on prévenir des inondations locales ? etc. »

De ces trois genres de composition, le *Wen-tchang* est considéré comme le plus important. Dans les morceaux de cette espèce on a égard aux sentimens et au style. Des opinions hétérodoxes ou nouvelles, habillées du style le plus éblouissant, seraient rejetées à l'examen aussi bien que des sentimens approuvés qui seraient écrits dans un mauvais style. Le *Wen-tchang* est toujours l'amplification d'un texte pris dans

les livres sacrés des Chinois, c'est-à-dire, dans les *Sse-chou* ou les cinq kings. J'emploie ici l'épithète de *sacrés* en parlant de ces livres, pour donner au lecteur une idée juste de la vénération dont ils sont l'objet et de l'autorité dont ils jouissent, l'épithète de *classiques* ne dirait pas assez.

Il y a de petits ouvrages où les règles de la composition sont expliquées de diverses manières, mais surtout par des exemples, à l'usage des jeunes gens qui étudient, dans la vue d'embrasser la profession littéraire ou plutôt de remplir des fonctions civiles dans l'état. Un seul petit volume, intitulé *Thsou-hio-ming-king* (le clair miroir de l'étudiant), contient l'analyse suivante des essais de *Wen-tchang*.

1. La première partie du travail consiste à *fendre*, *ouvrir le sujet proposé*, ce que l'auteur explique ainsi: « Ouvrir le sens au sujet, de la même manière qu'on ouvre en le brisant, un objet matériel pour voir ce qu'il renferme. » A cet effet, il est nécessaire de bien observer (en supposant que l'on ait un chapitre à *ouvrir*) sur quel paragraphe de ce chapitre, sur quelle phrase de ce paragraphe et sur quel mot de cette phrase on doit insister de préférence, saisir ensuite ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée première, et l'*ouvrir*. Cette opération par laquelle on *entre en matière* doit être concise et non diffuse, élégante et non vulgaire : elle doit aller droit au but et non pas se répandre comme un fleuve débordé.

Il y a différens modes d'entrer en matière, 1° on peut annoncer le sujet *explicitement*; 2° *implicitement*

comme au moyen d'une allusion ; 3° par la citation du texte pris dans son entier ; 4° par la citation partielle de ce même texte ; 5° on peut présenter d'abord l'idée principale et appeler ensuite l'attention sur les mots du sujet proposé ; 6° on peut procéder d'une manière inverse, c'est-à-dire, commencer par attaquer la *surface* ou l'enveloppe verbale du sujet, et ensuite s'emparer du fond ou de l'idée principale ; 7° on peut poser d'abord la question, puis la résoudre ; 8° enfin, on peut présenter la solution de la question comme un théorème et ensuite le démontrer. Ces règles et les suivantes se nomment *kiouè*.

2. La seconde partie du travail consiste à *reprendre son sujet*, c'est-à-dire à revenir sur l'idée qu'on n'a encore exposée qu'imparfaitement et à l'expliquer.

Quand le début est régulier (*tching*), c'est-à-dire quand il présente l'idée principale d'une manière directe, alors la phrase suivante qui constitue la seconde partie du travail doit être oppositive ou inverse dans la forme. Si au contraire on a débuté sous une forme oppositive, il faut présenter la même idée dans la seconde phrase sous la forme régulière et directe, etc.

3. La troisième partie est *le commencement de la discussion* du sujet proposé. C'est ici que le *Wen-tchang* ou la composition proprement dite entre en carrière, et qu'il faut entamer la discussion de son sujet, avec assez d'art et de précision pour que celui qui n'a encore lu qu'une phrase voie aussitôt de quoi il s'agit. Il faut cependant alors user de réserve et

prendre bien garde de tout dire dès l'abord ; mais il en faut dire assez et seulement assez, pour que le lecteur saisisse la tendance de l'ouvrage. C'est d'après ce principe qu'on exige que, dans les mémoires adressés à l'empereur, une ou deux lignes, écrites au commencement, expriment l'objet général du mémoire.

4. Vient ensuite la *ramification* ou *division*. Le premier mot indique que la division dont il s'agit ici est une distinction de choses connexes dont il ne faut pas rompre l'enchaînement. Cette quatrième partie s'appelle la grande clef du *Wen-tchang*. Elle lie naturellement la discussion préliminaire, dont nous venons de parler, à la discussion plus complète qui lui succède. Lorsque cette ramification est bien conçue, elle est exempte à la fois d'*incohérence* et d'*identité*.

5. La *transition* est la partie de la composition par laquelle l'écrivain passe d'une idée à une autre. Dans tous les sujets qui présentent deux faces différentes, il faut quelques mots pour passer de la considération de la première à celle de la seconde.

6. La *division centrale* est la partie consacrée à la discussion régulière et directe du sujet considérée dans la forme. Cette discussion doit procéder sur deux *colonnes*, c'est-à-dire sous une forme symétrique ou antithétique. Les doubles *colonnes* ou le parallélisme requis dans le *Wen-tchang*, sont appelées par les Chinois le *nerf du style*. Si le sujet se divise naturellement en deux idées, chacune d'elles constituera une *colonne*. S'il n'en renferme qu'une, la double considération du *fond* et de la *forme* servira de base aux

deux *colonnes*. Les rhéteurs chinois disent qu'une *colonne* cachée vaut mieux qu'une *colonne* apparente.

Les méthodes d'amplification indiquées par notre auteur sont de diverses espèces. La première consiste à *emprunter une chemise*, c'est-à-dire à revêtir son sujet d'une idée qui s'y rapporte exactement. La seconde méthode est celle de la *réflexion mutuelle*; elle consiste à rapprocher d'un sujet donné un autre sujet qui jette du jour sur le premier en même tems qu'il en reçoit. Une troisième méthode est de suivre, dans ses conséquences, la proposition inverse de celle que l'on veut établir pour rentrer ensuite dans celle-ci. Il y en a encore d'autres que je passe sous silence.

7. La *conclusion* doit offrir le développement de la dernière partie du jugement exprimé dans la *division centrale*. On peut conclure la discussion de plusieurs manières, soit en tirant une dernière conséquence de ce que l'on a précédemment établi, soit en faisant voir toute la portée de son sujet, soit en excitant l'admiration, soit en résumant la discussion première, soit en appelant les faits à l'appui du raisonnement, ou le raisonnement à l'appui des faits, soit en rapprochant la proposition directe de la proposition inverse, soit en combinant toutes les idées de la thèse, soit en les complétant, soit enfin en préparant ce qui va suivre. Dans tous les cas, et quel que soit le parti qu'on prenne, il faut prendre garde de se répéter.

8. La dernière partie du travail s'appelle en chinois le *nœud* de la composition. Elle se compose d'un

petit nombre de phrases, que l'on peut comparer à des cordons servant à rassembler les différentes parties du sujet, pour en former un tout et les nouer ensemble.

Telles sont les huit parties, dans lesquelles l'auteur de l'ouvrage cité divise les compositions de l'espèce nommée *Wen-tchang*. On peut les réduire à quatre :

Ki-kou. — L'exorde.

Tchoung-kou. — La division centrale.

Mo-kou. — La conclusion ou le morceau final.

Kie-kou. — Le nœud.

Les compositions où l'on n'a pas égard à ces divisions se nomment *san-tso*, ou *san-touan*. Elles ne renferment que l'exorde, la discussion du sujet et la conclusion.

Explication de deux termes techniques.

Tchhouan, tour. L'excellence d'une composition est tout entière dans les *tours d'expression*. Les Chinois comparent les effets variés, produits par les tours heureux, à ceux que l'on observe au milieu des montagnes renommées pour la beauté de leurs sites, où l'horison change d'un instant à l'autre, et présente à chaque *détour* une nouvelle scène aux yeux du voyageur.

Fan, opposition. Quand on a un jugement à exprimer la forme adversative est souvent regardée comme plus énergique que la forme directe. Les écrivains de l'antiquité appelés *Tsi-sse* (*auteurs politiques*), sont pleins

de ce genre de figure, et l'on dit à la Chine qu'il n'y a rien de plus nerveux que leurs écrits. Or, ces auteurs ne disaient pas : « Si vous ne faites ainsi vous ne gagnerez point. » Mais bien : « Si vous ne faites ainsi vous souffrirez. » Dans le *Lun-iu*, au lieu de dire simplement : « *Kouan-chi* ne sait pas les rites ; » l'auteur a dit : « Si *Kouan-chi* sait les rites, qui est-ce qui ne les sait pas? »

VIE DE BOUDDHA

D'APRÈS LES LIVRES MONGOLS (1).

AUCUNE autre religion, excepté celle de Jésus-Christ, n'a autant contribué à rendre les hommes meilleurs, que celle de *Bouddha*. Originaire de l'Hindoustân, elle s'est répandue dans la plus grande partie de l'Asie. Sa domination s'étend depuis les sources de l'Indus jusqu'à l'Océan pacifique et même jusqu'au Japon. Les farouches nomades de l'Asie centrale ont été changés par elle en hommes doux et vertueux, et son influence bienfaisante s'est fait ressentir jusque dans la Sibérie méridionale.

Comme toutes les croyances qui tirent leur origine de l'Inde, le *Bouddhisme* est fondé sur le grand principe, « que l'univers n'est animé que d'un même es-

(1) Cette vie de *Bouddha*, traduite de l'allemand, est tirée de l'*Asia Polyglotta* de M. Klaproth. Voyez cet ouvrage, page 385.

prit, individualisé sous d'innombrables formes, par la matière qui n'existe que dans l'illusion. »

Bouddha apparut comme réformateur de la religion dominante de l'Inde. Il rejeta les *Vedas*, les sacrifices sanglans et la distinction des castes. Du reste, les principes philosophiques de sa doctrine sont les mêmes que ceux qui se retrouvent dans les autres branches de la religion des Hindous.

Bouddha est regardé par les Brahmes comme la neuvième incarnation de *Vichnou*. Les Mongols l'appellent *Chakia-mouni* (1), c'est-à-dire le pieux pénitent de la maison de *Chakia*, et ordinairement *Chigemouni* et *Bourkhan-bakchi* (l'instituteur divin). Ils lui donnent aussi le nom de *Chakia-iin arslan* ou *lion de Chakia*; c'est la traduction du sanskrit *Chakia sinha*. Ses autres noms et titres honorifiques en sanskrit, tibetain, mandchou, mongol et chinois, ont été donnés par M. Abel-Rémusat dans les *Mines de l'Orient* (2).

Dans une chronologie mongole, traduite par *J. Jaehrig* et publiée par Pallas (3), on lit : « Depuis la conception du *Bourkhan-Chakia-mouni*, » qui eut lieu le 15ᵉ jour du dernier mois d'été d'une » année du *mouton-terrestre* (choroï khoïn), on » compte jusqu'à la présente année du *mouton-terrestre* 2640 ans (et non pas 2649 comme on le lit

(1) Les Kalmuks prononcent ordinairement *Chaktcha-mouni*.

(2) Tome III, page 183.

(3) *Sammlung historischer Nachrichten ueber die Mongolischen Völkerschaften*, volume II, page 11.

» dans Pallas). — Depuis la naissance de son incar-
» nation dans l'année du *singe de fer* (temur metchin)
» 2639 ans se sont écoulés. » — Cette chronologie a été composée en 1679 de notre ère, qui est une année du *mouton-terrestre*, ou la 56e d'un cycle sexagénaire; elle met donc la naissance de *Bouddha* en l'an 961 avant Jésus-Christ. Ce calcul se rapproche de celui des Chinois qui font naître *Foe* ou *Bouddha* à la 51e année (*kiay yn*) du XXVIIe cycle de soixante, qui correspond à l'an 1027 avant Jésus-Christ, qui fut la 46e du roi *Tchao-wang* des *Tcheou*. D'après *Kaempfer* les Japonais adoptent le même calcul. Cependant, la grande Encyclopédie japonaise (1), diffère d'eux en mettant la naissance de *Foe* au 8e jour de la quatrième lune de la 24e année de *Tchao-wang*, ou en 1029, et sa mort au 5e de la seconde lune de la 52e année de *Mou-wang*, c'est-à-dire en l'an 960 avant notre ère.

Ma-touan-lin, auteur chinois du XIIe siècle, qui a composé l'excellente bibliothèque historique, intitulée *Wen-hian-thoung-khao*, donne deux dates pour l'époque de la naissance de *Bouddha*; la première est l'an 1027 avant Jésus-Christ, et la seconde est la 9e année du règne de *Tchoung-wang* des *Tcheou*, qui tombe en l'an 668 avant Jésus-Christ.

Abd-allah Beidhawy, auteur persan, qui nous a laissé une histoire générale, intitulée *Enfilade des perles de l'histoire*, donne dans la huitième section de

---

(1) *Wo-han-san-thsai-thou-hoei*, XIV, pag. 21, recto.

cet ouvrage une chronologie des rois de la Chine (*Khatai*) d'après *Khodja Raschid*. Il y place la naissance de *Bouddha* sous le règne du 134e empereur chinois جی‌وانک *Djei-wang* (Tchao-wang) en disant :

در عهد این پادشاه شکمونی برخان که اقوام هند و کشمیر و تبت و ختای و تنکغوت و ایغور اورا پیغمبر میدانند و جمله متابعت اومیکنند در وجود آمد و دربیست و چهارم سال اوازه دعوت پادشاهی او بختای رسید و شکمونی برخان را هفتاد و هشت سال عمربود و ازابتداء ولادت او تا این زمان که سنه سبع عشر وسبعمایه هجریست مدّت دوهزار وسیصد وسی و نه سالست *

« Dans le tems de ce roi naquit *Chigemouni-Bourkhan*, qui est regardé comme un prophète par les
» peuples de l'Inde, de Kichmir, du Tibet, du Khatai,
» du Tangout et d'Igour, et dont les sectateurs ont ré-
» pandu la croyance avec beaucoup de zèle. La pre-
» mière nouvelle de lui, arriva au *Khatai* (en Chine),
» dans la 24e année du roi mentionné. *Chigemouni-*
» *Bourkhan* atteignit l'âge de soixante-dix-huit ans.
» Depuis sa naissance jusqu'au moment actuel, ou
» jusqu'à la 717e année de l'hégire (1317 de Jésus-
» Christ), 2339 ans se sont écoulés. » — *Abd-allah-Beidhawy* place donc la naissance de *Bouddha* en 1022 avant Jésus-Christ.

Les *Bouddhistes* des différens pays de l'Asie méri-

dionale diffèrent sur l'époque de la naissance du fondateur de leur croyance. Les Peguans la placent en 638 avant notre ère. M. *J. Davy* (1) nous apprend que les Cingalais l'appellent *Boudhou*, et qu'ils le font naître en l'an 619 avant Jésus-Christ. Ils disent que dans l'époque (*Maha kalpa*) actuelle du monde, cinq *boudhou*, ou sauveurs divins du genre humain, doivent paraître. *Gooutama Boudhou* est le quatrième d'entre eux et le dernier qui ait paru, de sorte qu'il n'en reste plus qu'un seul qui doit venir; c'est *Nitrè Boudhou* (le *Maitari* des Mongols). Si l'on excepte la différence dans la chronologie, leurs traditions sont conformes à celles qui se sont conservées chez les Mongols.

Les Siamois placent la mort de *Bouddha* en 744 avant Jésus-Christ; ils commencent à cette époque leur *sonkrad* ou chronologie religieuse.

Abou'lfazel, ministre du grand-mogol *Akbar*, prétend dans son *Ayin Akbari*, que 2962 ans se sont écoulés depuis la naissance de *Bouddha* jusqu'à la 40e année du règne de son souverain. Par ce calcul l'événement en question aurait eu lieu 1366 ans avant l'ère chrétienne.

Le *Bagwad Amrita*, ouvrage sanskrit, cité par W. Jones, met l'apparition du législateur indien en l'an 1002 du *Kali-youga*, ou 2099 ans avant Jésus-Christ. — Ceci paraît être une erreur.

Toutes ces dates diffèrent considérablement; ce-

---

(1) *Account of the interior of Ceylon*. London, 1821, in-4o.

pendant il paraît que celle des Chinois, qui place la naissance de *Bouddha* en 1027 avant notre ère, mérite le plus de confiance, parce qu'elle correspond avec la chronologie des successeurs de ce législateur, conservée dans les livres chinois (1).

Les livres mongols divisent l'histoire de *Bouddha* en douze époques principales, savoir :

1. Son origine de l'empire des dieux.
2. Sa conception divine dans le sein d'une mère mortelle.
3. Sa naissance.
4. Sa croissance et ses progrès dans la sagesse.
5. Son mariage et sa splendeur royale.
6. Sa retraite du monde.
7. Sa vie d'ermite.
8. Son apparition sous le figuier, où, après avoir accompli ses pénitences, il est reconnu pour le saint par excellence.
9. Le commencement de sa prédication dans le temple de *Warnachi* (Benares), où avaient vécu les premiers instituteurs du genre humain.
10. La victoire remportée sur les six chefs des *ters*, ou adorateurs du feu.
11. La fin de sa carrière terrestre.
12. La sépulture de son corps.

A l'époque de la naissance de *Chakia-mouni*, le puissant royaume de *Magada* existait dans le *Bahar* mé-

---

(1) Voyez à ce sujet un article très-intéressant inséré par M. Abel Rémusat dans le *Journal des Savans*, 1821, page 6.

ridional; toutes les provinces situées sur le Gange lui étaient soumises. Comme aujourd'hui, les Brahmes (*Birman* en Mongol), formaient alors la première caste parmi les Hindous. Une de leurs principales races était celle de *Chakia* (ou *Chaktcha*). Elle se composait de cinq cents familles. *Soudadani* (Saodouaodani) (1), roi de *Magada*, était de cette race. Il fesait résidence dans la ville de *Khober-chara*. Il épousa *Maha-mai* (Maha-maya), qui, quoique vierge, conçut par l'influence divine, un fils, le 15 du dernier mois d'été, et le mit au monde le 15 du second mois du printems de l'année suivante, à *Lum-ba*, maison de plaisance royale. Elle l'avait donc porté pendant dix mois dans son chaste sein. Pendant qu'elle se divertissait avec ses compagnes dans le jardin, elle sentit sa prochaine délivrance, s'appuya contre un arbre, et donna sans douleur le jour à un fils, qui était une incarnation divine. A la naissance, elle prit l'enfant sous le bras droit, sans lui laisser toucher la terre, et le remit à un roi, né aussi d'une incarnation d'*Esroun tèngri* (en sanskrit *Brahma*), qui le soigna et qui l'enveloppa d'une étoffe précieuse. Un autre roi, né comme incarnation de *Khourmousta tèngri* (en sanskrit *Indra*), baptisa l'enfant avec l'eau divine, et lui donna le nom d'*Arda chidhi*.

Dans la race de *Chakia* on observait l'ancienne

---

(1) Ce mot signifie celui qui *mange proprement*. Les Chinois l'ont traduit par *Thsing-fan-wang*. La mère de *Bouddha* est nommée chez eux *Moye*.

coutume de porter les mâles nouveaux nés dans un lieu sacré, entouré de rochers, pour les présenter à une image divine. A cette occasion, le peuple y célébra des mystères religieux. Le petit *Arda-chidhi* arriva accompagné par les grands du royaume, et pendant qu'il adorait l'image divine, cette image s'inclina devant lui. Alors les spectateurs furent convaincus que l'enfant était un être miraculeux, et prédirent qu'il surpasserait en sainteté toutes les incarnations précédentes. Tout le monde l'adora en le saluant du titre de *dieu des dieux* (en sanskrit *devati deva*, et en mongol *tèngrün-tèngri*). Ses gouverneurs et instituteurs mêmes lui montraient toujours cette vénération qu'on doit à une incarnation de la divinité. Trente-cinq vierges étaient chargées de l'amuser par leur musique, sept le baignaient tous les jours, sept l'habillaient, sept le berçaient, sept étaient chargées de le tenir propre, et sept l'amusaient.

Lorsque *Arda-chidhi* eut atteint l'âge de dix ans, on lui donna le sage *Ba bourenou bakchi* pour précepteur. Celui-ci lui enseigna la poésie, le dessin, la musique, la médecine et les sciences mathématiques. Le prince montra une extrême facilité pour toutes ces sciences, et devint en peu de tems si habile, qu'il proposa à son maître des problèmes que celui-ci était incapable de résoudre; *Arda-chidhi* les lui expliqua. Il demanda à apprendre toutes les langues, comme instrument indispensable pour répandre la véritable religion parmi les peuples de l'univers. *Ba bourenou bakchi* ne connaissait que les idiomes et les alphabets

de l'Inde, et son élève, qui avait déjà fait des progrès étonnans, lui apprit cinquante langues étrangères, avec leurs caractères particuliers. Son désir d'apprendre n'avait pas de bornes, et il ne pensait qu'à augmenter ses connaissances.

Arda-chidhi surpassait en beauté tout le genre humain. Quand il se promenait seul à l'ombre des figuiers et des orangers, le peuple se réunissait en foule pour admirer ses trente-deux *similitudes* en beauté (*lakchan*), et ses quatre-vingts appas (*naïrak*). Chacun était ravi de pouvoir s'approcher de lui, de l'adorer et de lui présenter des fleurs magnifiques, des joyaux et des bijoux en or et en pierreries. Arrivé à l'âge de puberté ses parens voulurent le marier. On sonda ses inclinations ; mais il refusa toujours de prendre une femme. Cette résolution consterna tout le monde, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parwint à lui faire changer d'idée. Il céda sous la condition qu'on lui trouverait une vierge parfaite, possédant les trente-deux vertus et perfections principales.

Par là il espérait d'éviter le mariage, parce qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver une femme aussi accomplie. Cependant on fit dans tout le royaume des recherches si actives, qu'on parvint à la fin à découvrir une princesse de la race de *Chakia*, qui possédait toutes les qualités requises. *Dewa-dath*, un oncle et ennemi d'*Arda-chidhi*, avait aussi recherché la même beauté. Le père fit en conséquence des difficultés, et déclara qu'il ne la donnerait pour épouse qu'à celui qui mériterait réellement la préférence. *Dewa-dath*

était si inférieur à son neveu sous tous les rapports que celui-ci remporta le prix. A l'époque de son mariage, *Bouddha* avait vingt ans. Il vécut avec son épouse dans la meilleure union, et engendra l'année suivante un fils qui reçut le nom de *Rakholi*. Plus tard il eut encore une fille.

Quoique *Arda-chidhi*, pour se conformer à la volonté de son père et de la famille royale, eût consenti à cette alliance, son esprit était toujours occupé de la contemplation de la divinité. Il renonça à toute occupation mondaine, et dirigea plus particulièrement ses observations sur la dépravation du genre humain. Sa pitié compatissante était à chaque instant offensée par la misère de ses semblables, elle lui fit haïr la splendeur de la royauté. C'est avec des sentimens douloureux, qu'il déclara que les quatre degrés de la misère humaine, savoir : les *peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie* et *de la mort*, détruisaient pour lui tous les plaisirs de la vie, parce qu'elles étaient inévitables, et que nul homme ne pouvait y remédier. Voyant un jour une femme dans les douleurs de l'enfantement, des vieillards dans l'état de la plus grande faiblesse, des malades réduits à la dernière extrémité par la douleur, et des mourans entourés de leurs amis attristés, il demanda à son principal gouverneur *Chari* ce que cela signifiait, et si ces personnes étaient les seules qui fussent assujetties à ces calamités. *Chari* lui répondit, que non-seulement ceux-ci, mais tous les hommes étaient soumis à de pareilles misères, mais que lui-même encourait de semblables dangers. — *Arda-*

chidhi continua à demander : Comment supporterai-je tant de peines, et quel est le meilleur moyen pour échapper à un pareil danger? *Chari* reprit : Nul homme ne peut l'éviter, tous y sont assujettis, si la force et l'exercice de la foi ne les en délivre et ne les en préserve. Depuis ce tems, *Arda-chidhi* prit la résolution de renoncer à son épouse et aux vanités mondaines. Il communiqua cette résolution à sa femme et à ses parens; tous furent consternés. Son père le pria instamment de ne point l'abandonner, étant son fils unique, et les parens craignirent que l'empire et le trône ne restassent par là sans souverain. On lui représenta qu'en administrant les affaires pendant le règne de son père, il pourrait de même mener une vie pieuse; mais tout ce qu'on lui dit pour le faire renoncer à son idée fut vain, et redoubla son zèle. On s'épuisa en conjectures sur l'inclination particulière du prince; les uns l'appellaient une folie; d'autres croyaient en entrevoir l'origine, dans un mécontentement contre son épouse, ou dans une passion nouvelle et plus forte pour une autre femme. Son père, le roi *Soudadani*, le fit surveiller dans le palais, et lui donna une garde considérable, entièrement composée de membres de la race de *Chakia*. On proclama dans tout le royaume une ordonnance qui défendit aux grands de recevoir le prince chez eux, s'il arrivait sans être attendu, parce qu'il avait déclaré que, malgré les précautions de ses gardes, il s'échapperait du palais. *Arda-chidhi* fit en présence de son frère et de toute la cour, la déclaration sui-

vante : « Adieu mon père, je vais entrer dans l'état
» de pénitent, je renonce donc à vous, à l'empire, à
» mon épouse et à mon fils chéri, j'ai des raisons
» suffisantes pour suivre ma vocation. Ne m'empêchez
» point de l'accomplir, c'est un devoir sacré pour moi. »
Après ces paroles, il embrassa son père en versant des larmes, et le pria de lui pardonner, ne pouvant changer sa résolution. Plusieurs jeunes gens de sa famille se décidèrent alors à lui procurer un cheval et à l'accompagner ouvertement; mais la vigilance de ses gardiens empêcha toujours l'exécution de ce projet. Enfin, *Khourmousta tèngri* (Indra), le même qui l'avait baptisé, lui amena un cheval sellé, sur lequel il échappa du palais et quitta sa résidence.

On apprit bientôt qu'il s'était rendu dans le royaume d'*Oudipa*, aux bords de la rivière *Narasara*. Il y vivait avec ses disciples, qui ne l'avaient jamais quitté. Son lit était un endroit pavé, et couvert de la sainte herbe de *Goucha*. Sa vie d'ermite commença le 8e jour du premier mois d'été de l'année *Dongnan*. Il se donna lui-même l'ordination sacerdotale, coupa ses cheveux, se revêtit de l'habit propre à son nouvel état. C'est alors qu'on fonda *la place sainte du dépouillement de tout ornement*.

Arda-chidhi changea son nom en celui de *Goodam* (c'est-à-dire *gardien des vaches*). Pendant six ans il resta dans la solitude et en contemplation continuelle. Quelques-uns de ses disciples, qui étaient ses proches parens, le servirent pendant ce tems. Sa nourriture était celle de tous les ermites indiens; il ne vécut que

de grains, de chardons, de miel, de figues et d'autres fruits; encore il en usa le moins possible pour ne point être interrompu dans ses méditations sur la nature divine. Cette vie austère l'affaiblit considérablement.

Goodam reçut beaucoup de visites de ses amis qui prirent le plus grand intérêt à sa persévérance. Il poussa l'humilité si loin qu'il ne permit à aucun d'eux de l'assister ou de le servir dans la moindre des choses. Une brahmine, sa proche parente, lui porta souvent de l'herbe *goucha* pour renouveler sa couche; ce qu'il ne permit qu'avec difficulté. Il céda à la fin aux prières qu'on lui adressa pour lui faire changer sa manière de se nourrir; car il permit que la famille de *Chakia* fit conduire dans son voisinage un troupeau de cinq cents vaches, dont le lait était destiné à lui et à ses compagnons. *Goodam*, qui peu avant avait affligé ses amis par son grand affaiblissement, se remit si bien par l'usage du lait, que, selon l'expression de l'original mongol, il ressembla bientôt *à une enclume polie et dorée.*

Pendant que ce saint était dans le désert, il eut les visites les plus singulières. *Khäkho-Mansou*, le prince des grands singes, habitué à son voisinage, vint souvent le voir accompagné de sa suite. Voyant que l'on portait souvent à *Goodam* des présens consistant en mets et en boisson, il recueillit des gauffres de miel des abeilles sauvages et des figues, et les présenta un soir au saint pour son repas. Celui-ci les arrosa, selon sa coutume, avec de l'eau bénite et en

mangea. Ravi de joie, le prince des singes fesait des sauts extraordinaires, de sorte qu'il tomba par mégarde dans un puits qui se trouva derrière lui et se noya. En mémoire de cet accident, on y fonda *la place sainte des alimens offerts par le singe.*

Dewa-dath, l'oncle de *Goodam*, lui fit ressentir de nouveau sa haine, en conduisant dans son voisinage un éléphant dompté, auquel il fit boire une si grande quantité de vin de còcos, qu'il assouvit totalement sa soif. Alors il attacha aux défenses de l'éléphant deux sabres tranchants, et lâcha l'animal ivre près de *Goodam*, croyant que sa rage tournerait contre l'ermite; mais celui-ci ne fit que lever les cinq doigts de sa main, que l'éléphant le prit pour un lion et s'apaisa. Cet événement donna occasion à la fondation de *la place sainte de l'éléphant furibond et dompté.*

Quelque tems après, *Goodam* se retira dans un endroit encore plus solitaire et sauvage. Il n'y fut accompagné que de deux de ses disciples, dont l'un était le fils de son premier précepteur *Chari*, l'autre se nomma *Molon-Toïn*. Ici deux de ses antagonistes se présentèrent, *Labaï-Eriktou* et *Ousoun-debèltou*. Ils lui demandèrent avec une modestie affectée : « *Goodam*, quelle est ta croyance? qui est ton instituteur et de qui as-tu reçu l'ordination sacerdotale? » *Goodam* leur répondit : « Je suis saint par mon propre » mérite. Qu'ai-je à faire avec d'autres précepteurs? » La reliio n m'a pénétré. Si vous voulez d'autres réponses, adressez-vous à mes deux disciples, ils vous » instruiront. » Alors une dispute violente s'éleva

entre eux, et les deux adversaires furent vaincus. Pour preuve qu'ils avaient perdu le champ de bataille, ils se levèrent et étendirent un tapis en invitant leurs vainqueurs à s'asseoir.

Malgré la renommée de sa sainteté, *Goodam* avait bien des tentations à souffrir. Quatre belles et jeunes sœurs furent saisies d'une convoitise extrême. A la demande de leur frère, d'où leur venait cette extravagance, elles répondirent qu'elles étaient amoureuses de *Goodam*, et qu'elles voulaient se servir de tous leurs charmes pour le rendre favorable à leurs désirs. Elles se présentèrent devant lui déshabillées et dans leur beauté naturelle. Par un regard sévère, le saint leur témoigna sa fermeté inébranlable. Par une chiquenaude il les rendit honteuses comme une vieille femme. Dans leur rage impudique, elles lui avaient demandé « qui est, ô *Goodam*, le témoin menteur qui » ose attester que les vertus de tous les saints antérieurs, » se sont concentrées en toi. » *Goodam*, en colère, leur répondit en donnant un coup avec la main par terre : « Voilà mon témoin ! » Dans le même moment apparut *Okün-tèngri*, le génie tutélaire de la terre, disant à haute voix : « C'est moi qui suis le témoin de la vérité. » Aussitôt les filles impudiques se jetèrent par terre, et adorèrent *Goodam* par la confession suivante de leur croyance : « Face parfaite et pure, sagesse » plus précieuse que l'or, majesté impénétrable ! » honneur et adoration à toi, source de la foi des trois » époques du monde. » C'est alors qu'on consacra *la place sainte de la victoire remportée sur la séduction de l'impudicité.*

(*La suite au prochain Cahier.*)

Analyse et extrait du DÉVI MAHATMYAM, *fragmens du* MARKANDÉYA POURANA.

L'OUVRAGE dont nous offrons ici un extrait, est un fragment célèbre du *Markandéya Pourana*, connu sous le nom de *Tchandi*, *Tchandika* (1); et plus ordinairement sous celui de *Dévi mahatmyam* (la grandeur de *Dévi*).

Ce morceau a eu les mêmes honneurs que le *Bhagavat Guita*; on l'a séparé du *Pourana*, dont il fesait partie, et quelquefois même on l'a considéré comme un poème à part, dont on reculait l'antiquité au-delà de l'époque où durent être composés le *Ramayan* et le *Mahabharat*.

Il nous est tout à fait impossible de fixer la date de cette composition; toutefois elle paraît fort ancienne; et M. de Chézy, auquel personne ne contestera le droit de décider en pareille matière, a cru reconnaître dans le style cette couleur d'antiquité qui caractérise les lois de *Menou*. Pour nous, jusqu'à ce que des preuves irrécusables en aient fixé la date d'une manière certaine, nous nous contenterons de faire connaître cet ouvrage par la traduction de quelques morceaux et l'analyse complette des sujets qui y sont traités (2).

---

(1) Noms donnés à *Dévi*, après sa victoire sur le démon *Tchanda*.

(2) Le *Tchandika* n'est encore connu que par l'analyse succincte, mais exacte, que MM. Hamilton et Langlès en ont donnée. *Cat. des Man. sanscr.*, p. 54 et suiv.

Chant I. Un roi, nommé *Souratha* (1), vaincu par de puissans ennemis, trahi par ses sujets, s'enfuit dans une forêt où il rencontre un *veisya* et un brahmane. Le roi et le *veisya* proposent au brahmane des questions que celui-ci essaie de résoudre en leur racontant l'histoire de *Dévi*. Il leur dit qu'à la fin d'un *kalpa*, pendant que *Vichnou* dormait étendu sur le serpent *Seccha*, deux géans, nommés *Keitabha* et *Madhou*, cherchèrent à détrôner *Brahma*. Celui-ci, du haut du Lotus, où il était assis, appelle à son secours *Devi*, qui lui apparaît et réveille *Vichnou*. Le dieu attaque les géans, qui, frappés de terreur par *Dévi*, tombent et périssent sous ses coups.

Chant II. Jadis un démon, nommé *Mahicha*, détrôna les dieux et les chassa du ciel. Les vaincus se présentèrent devant *Vichnou*, qui, à la nouvelle de leur défaite, pousse un grand cri et fait retentir sa conque. A ce bruit, *Sivá* apparaît. — Description du corps de la déesse, dont chacun des dieux compose une partie. — Énumération de ses divers attributs. La déesse s'avance au-devant de *Mahicha*. Combat et défaite du démon.

Chant III. A la vue de son armée en déroute, *Mahicha* se précipite sur les troupes de la déesse et y porte un instant le trouble. *Dévi* lui lance une chaîne dans les replis de laquelle elle le serre fortement. Le démon échappe à sa prise en changeant de forme; il devient lion, puis homme, puis éléphant, enfin il

(1) L'histoire de *Souratha* se trouve encore dans la deuxième section du *Brahma Veivartika Pourana*. *Voy. Cat. des Man.*, pag. 39.

reprend sa forme première et est tué par *Dévi* qui lui tranche la tête.

Chant IV. *Sacra* et les autres dieux chantent un hymne en l'honneur de la déesse.

Chant V. Deux nouveaux démons, vainqueurs des dieux, reparaissent sur la scène. Les dieux se rassemblent autour de l'*Himavat*, où *Devi* avait placé son séjour, et, dans un hymne très-long, ils implorent son appui. Un des démons, *Soumbha*, qui a vu la déesse, envoie un ambassadeur lui faire des propositions de mariage. La déesse le refuse.

Chant VI. *Soumbha* furieux appelle *Dhoumra lotchana*, autre démon, et lui ordonne de s'emparer de la déesse. — Combat. Le démon est tué. *Soumbha* appelle à son secours *Tchanda* et *Mounda*.

Chant VII. *Tchanda* et *Mounda* attaquent *Dévi*; victoire de la déesse qui coupe la tête des démons.

Chant VIII. *Soumbha* se prépare de nouveau au combat, les forces (*Sacti*) de *Brahma*, *Isa*, *Kartika*, *Vichnou*, *Indra*, s'incarnent et arrivent au secours de *Dévi*. Lutte de *Ractavidja* et de la déesse; mort du démon.

Chant IX. *Soumbha* appelle *Nisoumbha*, son frère, à son secours; celui-ci est tué et son armée mise en fuite par la déesse.

Chant X. *Soumbha* furieux de tant de défaites, crie à la déesse : « Ne t'enorgueillis pas, ô *Dévi*, de tes » succès; tu triomphes, mais tu n'es pas seule, et » d'autres que toi ont part à ta victoire. » La déesse répond : « Je suis seule dans le monde; quelle autre

» que moi existe dans l'univers? Regarde, et vois
» ces forces diverses rentrer en mon sein. » A ces mots
les forces des dieux sont absorbées par *Dévi*, et la
déesse reste seule en face de l'*Asour*. « Me voilà
» seule, s'écrie-t-elle, avance et combats. » Une lutte
terrible s'engage. Enfin la déesse renverse le démon
et le perce de son glaive.

Chant XI. Les dieux sous la conduite d'*Agni* chantent un hymne en l'honneur de la déesse. Satisfaite de leurs éloges, elle leur promet qu'elle exaucera leurs vœux. Les dieux demandent la paix pour les trois mondes. *Dévi* la leur promet et prédit en même tems ses apparitions futures.

Chant XII. *Dévi* énumère les récompenses promises à ceux qui observent religieusement son culte.

Chant XIII. Le brahmane a fini son récit. Le roi, touché de la grandeur de la déesse, se livre avec le *veisya* à la contemplation de sa gloire; ils prient et méditent pendant trois ans. Au bout de ce tems, la déesse leur apparaît, et leur ordonne d'exprimer ce qu'ils désirent. Le roi souhaite de recouvrer son royaume, et, après sa mort, de renaître pour ne plus mourir. Le *veisya* demande la science. La déesse leur promet l'accomplissement de leur vœu, et annonce au roi qu'il renaîtra dans la famille du saint *Viwaswata*, sous le nom du Menou *Savarni*. *Dévi* disparaît.

Tel est le sujet du *Tchandika*, poème d'un grand intérêt mythologique, mais dans lequel des répétitions continuelles et des détails d'une incroyable bizarrerie

rebuttent souvent le lecteur. Tout, dans cette composition singulière, porte l'empreinte du culte barbare de *Sivá*. Les combats surtout offrent des scènes affreuses, quelquefois même dégoûtantes. Il nous suffira de citer (chant VIII) la lutte de la déesse avec *Ractavidja*, démon dont le sang, comme une semence féconde, enfantait de nouveaux *Asours*, dès qu'il touchait la terre. La déesse, pour le vaincre, ordonne à *Kali* de boire le sang qui coule de ses blessures; accablé de traits, le démon tombe sur la terre, privé du sang qui fesait sa force.

Le morceau suivant forme en quelque sorte l'exposition. Je me suis fait un devoir de traduire avec la plus scrupuleuse exactitude. Outre le texte imprimé aux Indes en caractères *Dévanagari*, j'ai pu consulter un manuscrit que M. Chézy a eu la complaisance de mettre à ma disposition. Je suis heureux de pouvoir lui témoigner publiquement la reconnaissance que m'inspirent les bontés qu'il a pour moi.

CHANT PREMIER.

MARKANDÉYA PARLE.

Je chante *Savarni* de la famille du soleil, celui qu'on appelle le huitième *Menou*, je chante sa naissance, quand, à la voix de *Mahamaya*, ce glorieux descendant du soleil, ce favori des cieux parut pour commander à un *Manwantara*.

Sous l'empire du *Menou Swarotchicha*, vivait un roi nommé *Souratha* de la famille du soleil. Il gouver-

nait ses sujets comme ses propres enfans; mais des hommes forts sur la terre et qui ne tremblaient pas à la vue d'un glaive s'élevèrent contre lui. Ce roi, au sceptre puissant, leur livra bataille; mais ses injustes ennemis le vainquirent dans le combat; car ils ne tremblaient pas à la vue d'un glaive. Battu par ces hommes redoutables, *Souratha* se retira dans la ville qui commandait à ses états; mais de lâches et trop puissans ministres, abusant de sa faiblesse, là, dans sa ville même, lui enlevèrent ses richesses et son pouvoir. Vaincu et dépouillé de sa puissance, il s'enfuit couvert d'une peau de bête, et, montant sur un cheval, il gagna seul une forêt impraticable. Là il vit une retraite habitée par un chef de brahmanes; des animaux apprivoisés erraient à l'entour, au milieu des *Mounis* et de leurs disciples. Le roi s'avança peu à peu, et, salué par le brahmane qui lui offrait l'hospitalité, il s'arrêta dans sa paisible demeure. Cependant des pensées orgueilleuses s'élevaient dans son ame. Eh quoi, disait-il, cette ville où si long-tems régnèrent mes aïeux, je l'abandonne donc aujourd'hui! Mes sujets coupables y gouvernent par la justice ou la violence! Je ne sais; mais le ministre qui m'a trahi, semblable à l'éléphant furieux, n'a pas encore perdu sa férocité. Cependant, esclave de mon ennemi, quel bonheur sera le sien?... Ceux que jadis j'ai comblés de faveurs, de richesses, de plaisirs, vont maintenant jurer à de nouveaux maîtres une fidélité éternelle. Et ce trésor que j'ai amassé au prix de tant de peines, épuisé par la prodigalité, il s'évanouira

bientôt en de folles dépenses ! Telles étaient les pensées qui l'occupaient, quand auprès de la demeure du brahmane, il voit un *veisya*. Qui es-tu, lui dit le roi ? et quel motif t'amène en ce lieu ? quel malheur a répandu sur tes traits cette sombre tristesse ? Ainsi parlait le roi, et ses paroles étaient affectueuses ; le *veisya* l'entendit, et le saluant avec reconnaissance, il lui répondit en ces termes :

LE VEISYA PARLE.

Je suis un *veisya*, je me nomme *Samadi*. Né dans une famille riche, j'ai été abandonné de mes femmes et de mes enfans. Leur avide cupidité m'a dépouillé de mes richesses, et seul, privé de mes femmes, de mes enfans, des parens en qui j'avais mis ma confiance, dans mon malheur, je me suis retiré dans la forêt. Là, je ne vois plus mes fils ; je ne sais si mes femmes et mes enfans sont vertueux ou coupables. Et cependant sont-ils heureux ? dois-je apprendre leur bonheur ou leur infortune ? Mes fils ! que font-ils ? criminels ou vertueux, quel est leur sort ?

LE ROI PARLE.

Eh quoi ! privé de tes richesses par des fils et des femmes coupables, quel lien d'affection peut encore t'attacher à eux ?

LE VEISYA PARLE.

Seigneur, il est bien vrai ; mais que faire ? Mon ame outragée ne saurait se résoudre à la haine. Les cruels ! ils m'ont repoussé ! ils ont sacrifié à la soif des

richesses, l'amour qu'ils devaient à un père, à un époux, à un parent! et cependant je les aime toujours. Je connais mon erreur, et n'en puis concevoir la cause. D'où vient que ces perfides parens ont encore mon affection? Mon ame est partagée entre la tendresse et la haine; et cependant pourquoi mon cœur me refuse-t-il l'indignation et la colère?

MARKANDÉYA PARLE.

Ainsi réunis, le *veisya Samadi* et le prince le plus vertueux des hommes, s'approchèrent du brahmane, après lui avoir rendu les honneurs qui lui étaient dus, ils s'assirent et s'entretinrent ainsi avec lui.

LE ROI PARLE.

Seigneur, une chose m'embarrasse, explique-la moi. D'où me vient dans mon infortune cette hauteur superbe qui se révolte contre toute pensée d'abaissement, comme si la royauté m'entourait de toute sa puissance? Mon ame connaît sa faiblesse et cependant s'y livre comme si elle l'ignorait. Et ce *veisya*, trahi par ses fils, par ses femmes, abandonné de ses esclaves et de ses parens, il les aime cependant encore! Tous deux, un grand malheur nous accable; tous deux nous sommes coupables, et nous connaissons l'objet de notre faute : notre ame est en proie à l'égoïsme.

Quel est donc, ô le plus sage des hommes, cette erreur d'une ame qui connaît sa folie? Explique-moi ce qui nous aveugle tous deux et nous fait illusion. »

Après ce dialogue qui sert d'introduction au poème,

le brahmane cherche à répondre aux questions du roi. « C'est *Dévi*, lui dit-il, qui répand le trouble en » ton ame ; c'est *Mahamaya*, la mère des illusions, » dont ce monde créé est incessamment le jouet. » Telle est la suite d'idées qui conduit le poète à raconter l'apparition de la déesse et sa victoire sur les *Asours*.

BURNOUF *fils*.

Sur l'Histoire Ottomane du prince Cantemir.

Il y a peu de livres qui aient joui d'une réputation moins méritée, et qui l'aient conservé plus long-tems que l'histoire ottomane du prince Cantemir. Elle a toujours tenu le premier rang parmi les ouvrages qui ont usurpé jusqu'à présent en Europe le nom d'histoire ottomane, et elle a fait jusqu'ici autorité en tout ce qui concerne les événemens historiques, les mœurs et la langue des Turcs. Ce n'est pas seulement en Russie, où l'auteur a écrit, qu'il a passé jusqu'ici pour un oracle, mais aussi en Allemagne, en France, et même en Angleterre, où malgré les doutes bien fondés, élevés par Gibbon (1), Sir William Jones l'a

---

(1) The author is guilty of strange blunders in oriental history; but he was conversant with the language the annals and the institutions of the Turcs. Cantemir draws his materials from the *synopsis of Larissa*, dedicated in the year 1696 to sultan Mustafa.

Gibbon's *History of the decline and fale of the roman Empire*. VI, note 41.

vanté comme un excellent auteur (1), qui avait inséré dans son histoire la substance de celle de Saad-eddin.

Il est vrai que le jugement de *W. Jones*, mis en balance avec celui de *Gibbon* en matière d'histoire turque, est de peu de valeur, et que son éloge devient très-suspect, quand on sait que, d'une centaine d'histoires ottomanes écrites en turc, et d'une autre centaine d'ouvrages turcs, qui renferment des matériaux pour cette histoire, *W. Jones* en connaissait à peine une douzaine sur lesquels il exprime son opinion dans son *Discours préliminaire à un essai d'une histoire des Turcs*. On devrait cependant croire que son jugement était mieux fondé pour ce qui regarde les con-

---

(1) This elegant work Saad-eddin's *Tadj-et-Tewarikh*, has been translated in to Italian by a very able interpreter of the eastern languages, and the *excellent* prince Cantemir has inserted the substance of it in his history of the Turks. The history of the Turks by prince Cantemir far surpasses in authority and method every work on the same subject in any European dialect. He was educated at Constantinople and acquainted from his earliest youth, with the genius and manners of the Turks, and as he was eminently skilled in the Arabic, Persian and Turkish languages, he was enabled to draw its knowledge of their affairs from the fountain-head; nothing is asserted in it that has the apparence of falshood, nor any essential thing omitted that has the least colour of truth. — Après avoir continué une page entière ces éloges, sir W. Jones les finit, en disant : « It is almost needless to say after this just *encomium* thas Cantemir's history rendres the compillations of *Knolles* and Rycaut entirely usuless. »

S. W. Jones, *prefatory discourse to an essay on the history of the Turks*. Appendix A, to the memoirs of the life, writings and correspondence of S. W. Jones, by L. Teignmouth. London, 1806. p. 495-498 et 586.

naissances du prince Cantemir dans les langues arabe, persane et turque, dans lesquelles, d'après l'énoncé de W. Jones, il était si *éminemment savant*. Avant de mettre le fond de cette assertion dans tout son jour, en montrant, par quelques exemples, que le prince Cantemir, au lieu d'être *éminemment savart*, était *éminemment ignorant* en arabe et en persan; nous dirons deux mots encore sur la note de Gibbon, qui, d'ailleurs, fournit en d'autres endroits des preuves des étranges bévues historiques commises par Cantemir. « J'ignore, dit Gibbon au commencement de cette note, si les Turcs ont eu des écrivains plus anciens que Mahomet II, et je ne puis aller au-delà d'une maigre chronique (*Annales turcici ad annum* 1550), traduite par Jean Gaultier, et publiée par Léunclavius (*ad calcem Laonic. Chalcond*).» Il est d'abord bon de savoir que les Turcs ont eu non-seulement des jurisconsultes et des poètes, un demi-siècle avant Mohammed II, mais même des historiens, comme par exemple *Yahya*, l'arrière-petit-fils d'*Aaschik-pacha* (1).

(1) Hadji-khalfa dit, dans son *Dictionnaire Bibliographique*, que ce livre et celui d'*Edris* ne se trouvaient plus de son tems, parce que des historiens postérieurs avaient fondu ces ouvrages dans les leurs. D'après cette assertion et après vingt années de recherches inutiles sur les marchés et dans les bibliothèques de Constantinople, pour trouver l'histoire de l'arrière petit-fils d'*Aaschik-pacha*, je soupçonnais que le manuscrit 101, qui porte le nom d'histoire d'*Aaschik-pacha* à la Bibliothèque royale de Paris, était d'autant plus apocryphe, qu'*Aaschik-pacha*, qui vivait sous Ourkhan, n'a jamais écrit d'histoire. Mon doute a été confirmé par M. le baron Silv. de Sacy,

Des histoires classiques, nommément celles de *Neschri* et d'*Edris* sous Bayazid II, celle du fils de *Kemal-pacha*, et plusieurs autres sur les événemens du règne de Sélim I, rédigées par l'ordre de ce sultan, ont été écrites avant la chronique citée par Gibbon, composée sous le règne de Souleïman I, surnommé le Grand, et non pas sous Souleïman II. Gibbon n'eut pas dit qu'il ne pouvait aller au-delà de la chronique publiée par Gaultier, s'il avait su que l'histoire dont Léunclavius a fait usage dans son *Histoire musulmane*, sous le nom du manuscrit de *Hanniwald*, tra-

---

qui, sur ma prière, a eu la bonté de me donner une notice de ce manuscrit, d'après laquelle il parait être ou la chronique de *Ben Djemali* (publiée par Gaultier et Léunclavius), ou bien un abrégé de cette chronique. Ce n'est qu'après vingt années de recherches que j'ai réussi à compléter mon exemplaire d'*Edris*, le seul que je sache qui existe en chrétienté. Pendant mon séjour à Constantinople, en 1804, j'ai trouvé par hasard un bel exemplaire du premier volume dépareillé de la traduction turque, pour le prix de 20 ducats. Toutes mes commissions données depuis, pour trouver un exemplaire complet ayant été infructueuses, j'ai dû me résoudre à faire copier ce qui me manquait à Constantinople, pour le prix énorme de 25 piastres par cahier, de sorte que les trois règnes de Bayazid, Mohammed Ier et Mourad II, me sont revenus à 50 ducats. Le copiste était à la fin du règne de Mourad II, lorsque, grâce aux recherches infatigables de M. de Raab, interprète d'Autriche à Constantinople, j'ai trouvé le dernier volume de l'original persan, contenant les deux derniers règnes, qui forment un gros *in-folio*, au prix modique de 12 ducats. Autant a coûté la continuation persane, faite par le fils de l'auteur, qui va jusqu'à l'avénement de Mustapha II, et que M. de Raab m'a trouvée, en cherchant l'ouvrage du père; de cette sorte, l'ouvrage entier, avec la continuation, me revient à 100 ducats.

duit par le Drogueman Mourad, n'est autre chose que le *Djihan-numa* de *Neschri*. Il ne pouvait connaître l'ouvrage classique d'*Edris*, nommé *Hecht bihicht*, écrit en persan, et embrassant l'histoire des huit premiers sultans : (Osman, Ourkhan, Mourad I, Bayazid I, Mohammed I, Mourad II, Mohammed II, Bayazid II) ouvrage si rare, qu'il ne se trouve que dans une ou deux des principales bibliothèques de Constantinople, et si précieux, qu'à peine en trouve-t-on un exemplaire pour cent ducats.

Les histoires anciennes de l'arrière-petit-fils d'*Aaschik-pacha*, de *Neschri* et de *Mewlana Edris*, ont été fondues dans le *Tadj-el-tewarikh*, c'est-à-dire *la Couronne des Histoires*, écrite par *Saad-eddin*, le précepteur et l'historiographe du sultan Mourad III, par ordre de ce sultan. Sir W. Jones, confondant Saad-eddin le *mufti*, auteur de la *Couronne des Histoires*, avec *Saadi-Efendi*, se trompe d'abord en disant que Cantemir avait inséré la substance de l'ouvrage du premier dans le sien. *Saad-eddin* vivait sous Mourad III, à la fin du XVI[e] siècle, et *Saadi*, sous Moustafa II, à la fin du XVII[e] ; le premier est l'auteur d'une histoire étendue de l'empire ottoman, le second d'un abrégé. C'est de cet abrégé et non pas de l'ouvrage de *Saad-eddin*, que s'est servi Cantemir. Les exemples que nous allons citer pourront suffire, pour donner une idée de la défectuosité de l'ouvrage de Cantemir.

Cantemir ignore tout-à-fait le siége de Constantinople, entrepris par Mourad II en l'an 1422, quoique les historiens ottomans en parlent, et qu'il existe un

ouvrage à part sur ce siége, écrit par le Byzantin *Jean Canano* (1).

Cantemir n'est pas mieux versé dans la connaissance des historiens ottomans que dans les Byzantins. Qui croirait qu'il confond *Saad-eddin* le mufti, qui vivait sous Mourad III, avec *Saadi* qui vivait un siècle plus tard sous Moustafa II (2)?

Il fait dire à *l'exact historien Saadi qu'Ertoghroul, père d'Osman, prit la ville de Koutahia sur les Grecs, l'an* 680 (3), quand il est certain que cette ville ne se trouvait point, à cette époque, dans la possession des Grecs, mais dans celle des Seldjoukides.

Il fait prendre à Osman le titre de sultan, tandis que, d'après l'aveu des historiens ottomans eux-mêmes, ce n'est que Bayazid Ier qui prit le premier ce titre, accordé par un diplôme du calife égyptien (4).

---

(1) *Joannis Canano, narratio de bello Constantinopolitano. Parisiis*, 1651. Le pendant de cette ignorance sur l'histoire Byzantine, impardonnable pour tout Européen, qui prétend écrire l'histoire Ottomane, se trouve dans *Petit de la Croix*, dont l'ouvrage a passé jusqu'ici pour être le meilleur qui existe en français sur l'histoire Ottomane. Cet auteur doute que Thessalonique ait été assiégée l'an 1433, tandis que cette ville a été non-seulement assiégée, mais conquise cette année, et qu'il existe un ouvrage Byzantin qui traite spécialement de ce siége. Voici son titre : *Joannis Anagnosta, de excidio Thessalonicensi.*

(2) Voyez la preuve dans la note *k* du paragraphe de *Soliman chach*, édition de Paris, 1743, p. 7.

(3) *Osman I*, p. 10.

(4) Voyez Deguignes, *Hist. gén. des Huns*, l. XXII, p. 336, d'après *Ibn-Schohnah*.

Pas un des historiens ottomans que nous connaissons, ne se trompe sur le champ de bataille, sur lequel Timour décida du sort de Bayazid. Ils s'accordent tous à le placer près d'Angora, et sont fort exacts sur les marches des deux armées. Cantemir transplante ce champ de bataille d'Angora à Broussa (1), erreur répétée d'après lui dans des ouvrages français très-modernes (2).

Nous passerions sous silence le conte de la cage de fer, s'il ne se trouvait pas expressément contredit et démenti par l'historien *Saad-eddin*, que Cantemir prétend avoir suivi, tandis qu'il ignore jusqu'à son nom.

Les éclaircissemens géographiques que Cantemir prétend donner dans ses notes, sont presque tous des erreurs; une des plus incroyables est la détermination de la position du château d'Asie *Guzel-hisar*, sur le canal de la mer Noire. Malgré sa situation aux portes de Constantinople, Cantemir le transporte (3) aux montagnes de *Nicée*, appelées *Izmid daglari*. L'auteur ignore donc non-seulement le nom du château d'Asie, mais il confond aussi Nicée (*Iznik*) avec Nicomédie (*Izmid*), confusion perpétuée sur son autorité par des orientalistes français (4).

---

(1) Deguignes relève aussi *p.* 332, d'autres erreurs de Cantemir, « dont la fausseté, dit-il, sauterait aux yeux, si (quand même) » l'histoire de ce tems n'en faisait (feroit) aucune mention ».

(2) *Voyage de la Propontide et du Pont Euxin*, par J. C. Le Chevalier, p. 30.

(3) Note *i* du chap. de *Bajazet I*, p. 56.

(4) C'est ainsi que dans les Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, T.V. p. 668, *Isnik* (Nicée) est rendu par Nicomédie. Chap. de *Mousa*, p. 71 *b.* et p. 87, au chap. de *Mou-*

Les dates relatives à l'histoire hongroise sont presque toutes fausses, parce que l'auteur a suivi aveuglément sa chronique abrégée, sans avoir le moindre égard pour les historiens européens contemporains. C'est ainsi que la bataille de *Coloumbaze*, qui a eu lieu l'an 1394(1), est mise en l'an 1406 ou 1409, et le mariage de Mourad I avec la fille du despote de la Servie, qui a eu lieu en 1432 (2), en l'an 827 de l'hégire, c'est-à-dire 1423.

Il suffit de ces erreurs qui sont prises seulement dans les six premiers règnes, pour montrer le manque total de toute critique historique, défaut déjà relevé par Deguignes et Gibbon; nous pourrons donner dans la suite la continuation de ces exemples pour les règnes suivans. Il nous reste encore à articuler nos preuves de l'ignorance philologique de Cantemir dont personne ne s'est aperçu jusqu'à présent: car, malgré les doutes élevés contre sa critique historique, personne n'a pensé à lui contester la connaissance approfondie des langues orientales, d'après le témoignage d'un orientaliste, tel que S. W. Jones.

Cette ignorance est prouvée d'abord par la manière dont il estropie les noms les plus connus, au point qu'ils sont presque méconnaissables, et plus encore par les explications qu'il donne et qui démon-

---

rad II, p. 87, il met *Gogerdinlok*, c'est-à-dire *Colombaze*, située sur la rive droite du Danube, aux confins de la Morée!!!

(1) Voyez *Kerch* et *Engels*, *Geschichte von Servien*, p. 349.

(2) Voyez *Engels*, *Geschichte von Servien*, p. 378.

trent que le prince moldave n'a jamais étudié la grammaire turque (1). Pour ne pas trop fatiguer la patience des lecteurs, nous nous bornerons aussi aux six premiers règnes, c'est-à-dire à peu près au quart de l'ouvrage, sauf à parcourir de même le reste de son livre, si on demandait les preuves ultérieures de ce que nous venons de dire.

Liv. I, ch. IV. « Le nom de *Chodevendikiar* qui, en langue persane, signifie *ouvrier de Dieu.* » Le nom de *Chodevendikiar* n'a point un tel sens ; il signifie *Seigneur de l'action;* car le mot *chodavend* signifie *seigneur*, *maître*, *possesseur*, et non pas *Dieu* (2).

Liv. I, ch. IV, note *h*. *Musulmans*. « Ce mot est » formé par corruption de *musliman*, *misliman* ou » *musluman ;* tel est aussi *musurman*, et de celui-ci » vient *busurman*. Il signifie *celui qui a une foi pure* » *et irréprochable*. Le mot *iman* est comme générique » de tous ceux qui observent la religion de Mahomet. »

Autant de faussetés que d'assertions; d'abord le mot persan est *musulman* et toutes les autres formes sont inconnues : c'est les Moldaves qui disent peut-être

---

(1) Noms estropiés.—Page 12, *Nolophira*, lisez *Niloufar*; p. 13, *Baliad*, l. *Edebali*; p. 14, *Dogris*, l. *Aidoghdi*; p. 14, *Jarakli enguiessi*, l. *Jarakli yenidjessi*; p. 15, *Cognuzalbem*, l. *Conouzalp*; p. 28, *Ibsalam*, l. *Ipsala*; p. 33, *Etabeki*, l. *Ilbegi*; p. 55, *Tharin*, l. *Taherten*; p. 56, *Chagate*, l. *Djagatai*; *Halamir*, l. *Djelair*; p. 59, *Sampan*, l. *Gorschah*; p. 76, *Saktshe*, l. *Isakdji*; *Cale*, l. *Kilia*; p. 80, *Peder Ulledyn*, l. *Bedr-eddin*; *Semidine*, l. *Simawne*.

(2) *Burhani Katii*, p. 316. *Ferhengi Schououri*, Tom. I, p. 364.

musurman ou *bousurman*, mais jamais ce mot n'est sorti de la bouche d'un Turc : ce qu'il y a de pis, c'est de faire croire que *musulman*, qui vient de l'arabe *moslim* et, en conséquence, de la racine *s l m*, soit composé de *mousul* et d'*iman*, qui veut dire *la foi*. Il n'y a que la plus grande ignorance dans les premiers élémens de l'arabe qui puisse produire une pareille étymologie. Il ne vaut guère mieux de dire que *musulman* soit le pluriel *arabe* du mot *moslim* (1).

Liv. I, ch. V, note *m*. « *Ispendz*, car *iz* en persan » veut dire *extrait* ou *tiré de pendz*. » Cela prouve que Cantemir n'a jamais vu le mot *Ispendje* اسپنج qui s'écrit avec un *sin* et non point avec un *z*. L'apposition *is*, اس avec laquelle les Turcs commencent plusieurs mots étrangers, n'a rien de commun avec la particule persanne *ez* از (2).

Liv. I, ch. V, note *aa*. « *Calepin*, *cyricelebis* et » *celebin*, ce sont tous des mots corrompus venant » du turc *chelebi*. Le mot *cyricelebis* semble aussi » être une corruption du mot grec κυρίτζις diminu» nutif de κύριος, et Phranza, Liv. I, ch. 82, donne à » Mahomet I, le surnom de *Kyritsis*. »

Cette étymologie prouve que Cantemir ne s'enten-

---

(1) Dans une note du voyage de Chardin.

(2) Nous observons en passant que le mot persan *pendje*, (cinq) (πέντε) est le mot dont le *punch* tire son origine. *Pendjnousch* ou *pendjgousch* signifie en persan une *médecine composée de cinq ingrédiens*. (*Ferh. Schououri*, T. I, p. 234, et *Burhani Katii*, p. 213. Les cinq ingrédiens du punch sont l'*eau*, le *thé*, le *sucre*, les *limons* et l'*arak*.

dait pas mieux en dérivations grecques, qu'en étymologies arabes et persanes.

Il est vrai que Phranza (édition d'Alter), liv. I, ch. 31, nomme Mohammed I Μεεμετ καὶ κυρίτζη; mais κυρίτζη n'a jamais signifié en grec le *petit seigneur*. Cantemir confond d'abord le diminutif *turc* جه *dje* avec le *tzi* du grec moderne, puis il ignore que κυρίτζη est un surnom turc.

S'il avait bien lu l'histoire turque d'*Ali-Efendi*, dont il fait un éloge si mérité, il y aurait trouvé, dans le chapitre qui suit immédiatement la mort de *Bayazid* sous le titre *Ahwali-Schahzadegan*, c'est-à-dire *état des princes*, le véritable surnom de Mohammed I, sous le mot كورشجى *kourischdjy*, c'est-à-dire *le lutteur* (1).

C'est ce surnom, mentionné aussi par *Cherefeddin*(2), que les Grecs ont rendu par κυρίτζη et qui a été dé-

---

(1) *Phranza* et *Chalcondyle* entendirent mal le mot كورشجى *Kureschdji*; c'est-à-dire *le lutteur*; ils le prirent pour كرشجى *kirischdji*, c'est-à-dire *faiseur de cordes d'arc*, (V. dans *Meninsky*.) l'un et l'autre voulant traduire ce mot en grec, en firent, l'un un faiseur de cordes χορδίνου τινός, (Chalc. III) l'autre un faiseur d'arc τεχνίτης τοξοποιός, (*Phran.* ed. d'Alter, I, 29.) qui aurait accompagné le prince dans sa fuite. Les Européens ont entendu le χορδίνης de Chalcondyle comme *faiseur* de *cordes musicales*, au lieu de *cordes d'arc*, et Petit de la Croix le traduit comme *faiseur de luth*. C'est ainsi que par une suite de mal-entendus philologiques, un lutteur (*Kureschdji*) est devenu un *faiseur de luth*.

figuré par les Européens en *cyri*, et par les historiens serviens en *kirischtschia*, *kirischild* ou *tchirisla* (1).

Liv. II, ch. II, note *m*. « *Seraje*, il semble que » c'est de ce mot qu'est dérivé celui de *sarrazin*, » quoique d'autres le tirent de *schark*, qui, en arabe, » signifie *orient*. »

Passe encore pour cette étymologie européenne ; mais la suivante, donnée pour persane, est insoutenable, et décèle la plus grande ignorance à la fois dans le persan et dans l'arabe. « *Seraje* est abrégé de » *serenjam* qui signifie *opposé au danger* ou *qui est* » *menacé de danger*. *Ser*, veut dire tête *enjam*, péril, » fâcheux accident. » C'est un amas d'erreurs accumulées les unes sur les autres. D'abord *seraje* est un mot bien pur et bien clair arabe, qui veut dire *celui qui a soin de la selle*, en allemand *sattelknecht* (voyez *Meninsky*, *Golius* et tous les autres dictionnaires quelconques) ; puis comment سرّاج pourrait-il jamais être une abréviation du mot persan سرانجام. Il y a là de quoi faire sourire de pitié quiconque connaît seulement les élémens de l'arabe et du persan ; ensuite il est faux que *serenjam* signifie *opposé au danger*, ou *menacé du danger* ; car *serenjam* ne signifie autre chose que *le bout de la fin*, c'est-à-dire l'*extrémité* ; il est faux que *endjam* signifie *péril* ou *fâcheux accident* ; il signifie tout simplement *la fin*. Ainsi *bas-*

---

(1) *Histoire de Timurbec*, L. V, ch. XVII, T. IV, p. 10, surnommé *Kirichtchi*, (Lisez *Kurischdji*).

chin gelan seranjam ne signifie point, comme il est dit dans la suite, *quelque malheur me menace*, ou, en bas langage, *me pend à l'oreille*, mais doit se traduire par l'*extrémité qui menace ma tête*. La traduction donnée par Cantemir de cette phrase, est tout aussi fausse que celle qu'il produit à la fin de la même note, des mots *ruhbani sahidusahid perest* (moine superstitieux dans la sobriété et l'abstinence), *ruhban* est un moine, et *zahid* un ermite; *zahiduzahid perest* est un assemblage de mots qui ne signifie rien du tout; *zahid perest* signifierait un *adorateur d'ermites*; un *moine adorateur d'ermites* est tout-à-fait le contraire d'un moine abstême.

Liv. II, ch. III, note *k*. « *Iezie mali* (offrande de Pâques). » Ces deux mots signifient l'*argent de la capitation*.

Liv. II, ch. III, note *p*. « *Eyucal* (puissiez-vous continuer en santé). » *Eyucal* ne signifie ni cela ni autre chose. C'est *eyouwall* que l'auteur a voulu écrire, mais qui ne signifie pas non plus *puissiez-vous continuer en santé*. *Eyouwall* est l'apocope du dicton arabe *ey ou allah*, c'est-à-dire *ah par Dieu!* expression très-usitée en Égypte, et dont les dernières syllabes se prononcent rarement tout au long, parce qu'après tout c'est un juron.

Liv. II, ch. IV, note *aa*. « *Des dur mukerrem*, » c'est-à-dire *plénipotentiaire*; terme qui vient de » *dura*, signature de l'empereur. » Il est impossible de pousser plus loin l'ignorance, et d'en trouver une preuve plus complète que celle-ci; le mot dont il est

question دستور مكرم *dustouri moukurem* signifie *vezir honoré*. *Dustour* et non pas *destour* (qui signifie *permission*) est le mot persan pour *vezir ;* Cantemir écrit d'abord *dur*, prenant la seconde syllabe du mot pour un mot à part, qui devrait venir de *dura*. *Dura* ne signifie rien ; le chiffre du sultan se nomme *thoughra* طغرا. Ce *non sense* prouve tout seul que Cantemir n'a pas même su lire le turc : car, pour quiconque sait lire, il est impossible d'estropier le mot *thoughra* en *dura* et d'en dériver la seconde syllabe *tour* du mot *dustour*.

Ces exemples, pris comme les précédens dans les six premiers règnes, suffiront pour démontrer que Cantemir, peu versé dans les véritables sources de l'histoire ottomane, l'était encore infiniment moins dans les langues orientales ; qu'il savait probablement parler le turc, mais qu'il n'entendait rien à la grammaire de cette langue, et moins encore à celle de l'arabe et du persan. Si ces preuves ne suffisaient pas, nous sommes prêts de les continuer pour les dix-sept règnes suivans, qu'embrasse cette histoire, qui a joui jusqu'ici si mal à propos d'une réputation usurpée.

J. de Hammer.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Asia Polyglotta, von J. Klaproth, Paris, 1823, (en allemand) un vol. in-4° avec un Atlas in-fol. (1).

Leibnitz avait déjà jugé que rien n'était plus utile pour déterminer la parenté et l'origine des différens peuples du globe, que la comparaison de leurs langues. L'ouvrage que nous avons sous les yeux prouve la justesse de l'observation de ce philosophe célèbre. L'auteur a réussi à détruire les anciennes erreurs, en les remplaçant par des données positives.

Jusqu'au milieu du siècle passé, les principes de la comparaison des langues n'étaient fixés en rien, et les matériaux nécessaires pour ce genre de travail manquaient en grande partie. Il n'y a que trente-cinq ans que parut le Vocabulaire comparatif de Pallas, publié par l'ordre de l'impératrice *Catherine II*. On crut alors que cet ouvrage remplirait le but que s'était proposé son auguste protectrice, qui non-seulement avait esquissé la liste des mots à comparer, mais qui ordonnait encore la traduction de ces mêmes mots dans toutes les langues et dialectes parlés dans son vaste empire. Cependant l'exécution de l'ouvrage ne répondit pas aux espérances qu'on en avait conçues en voyant confier ce travail à un savant aussi célèbre que Pallas. Son Vocabulaire fourmille non-seulement de fautes de rédaction et d'im-

(1) Chez Schubart, rue de Choiseul, n° 4, et chez Dondey-Dupré, rue St.-Louis, n° 46, au Marais, et rue de Richelieu, n° 67. Prix: 48 fr.

pression, mais on y trouve même une foule d'erreurs très-graves. Dans des langues aussi connues que l'arabe et le persan, presque la moitié des mots est mal lue et mal écrite. Dans le géorgien (nommé *kartalinien* par Pallas), presqu'aucun mot n'a sa véritable orthographe. La langue de la Mingrelie y est appelée *imérethienne*, et, sous la dénomination de *celtique*, on trouve un ramas inutile de racines appartenantes aux différens idiômes de l'Europe occidentale. De semblables méprises pouvaient facilement s'éviter à l'époque de la publication de l'ouvrage. Les différens dialectes de l'Inde étaient alors moins connus qu'ils ne le sont aujourd'hui; c'est pour cette raison que la partie indienne du livre de Pallas est naturellement restée très-incomplète. Néanmoins il aurait pu éviter de placer le coréen parmi les langues de l'Hindoustan, où il ne doit pas se trouver, ni géographiquement parlant, ni d'après son origine.

Les défauts du Vocabulaire de Pallas proviennent non-seulement de sa défectuosité, ou de la mauvaise orthographe dans les mots étrangers, mais principalement de l'inconcevable légèreté de l'éditeur. Pour la prouver, je ne citerai qu'un exemple. On sait que le fond de l'ouvrage consiste en une série de mots russes, sous lesquels se trouvent rangés ceux des autres langues. Or, en russe, *swiét* désigne et la *lumière* et le *monde*. Chez Pallas se trouvent sous l'article *lumière* : arabe *galœm* (pour *a'alem*), tatare de Kazan *dounia*, nogay *dounia*, boukhare *dchihan* (persan), khivien *dounia*, *donia*, arménien *achkhar* (au lieu de *achkharh*); mais ces mots signifient *monde* et jamais *lumière*. La méprise est encore plus forte en mandchou et en chinois; dans la première langue, *lumière* est rendue par *ninggoun atchan*; et dans la seconde par *l'ou-khe* (lisez *lieou-ho*). Ces deux expressions composées signifient les *six réunions* : c'est-à-dire, l'*orient*, l'*occident*, le *sud*, le *nord*, le *zénith*

et le *nadir*, et on s'en sert pour exprimer l'idée du *monde;* mais elles ne peuvent signifier *lumière*. Est-il possible qu'on ait pu commettre de pareilles erreurs à Saint-Pétersbourg, dans un tems où des connaisseurs en chinois, comme *Leontiew* et *Agafonów*, vivaient dans cette capitale?

A de pareils défauts, l'ouvrage de Pallas joint encore celui que les langues n'y sont placées ni géographiquement, ni d'après leur parenté. Le *persan* se trouve, par exemple, entre les dialectes ostiaques et semitiques, et le *zend* ou le *persan ancien* avec le *pehlvi*, quatre-vingt-dix numéros plus bas, et après l'*hindoustani*. L'*allemand* et l'*indien*, qui sont si proches parens, se trouvent éloignés l'un de l'autre de cent trente-sept numéros. Les langues du Caucase sont aussi dispersées au lieu de se trouver réunies. Après le *japonais* et le *kourile*, suit le *mandchou*, qui devrait être rangé parmi les idiomes toungouses.

Outre cette rédaction défectueuse, l'utilité de l'ouvrage est encore diminuée par le mauvais choix des mots fondamentaux, dont plusieurs sont peu propres pour la comparaison des langues. Parmi les parties du corps, on aurait pu se dispenser de mettre *sourcils*, *cils* et *narines*, qui, dans la plupart des langues connues, sont exprimés par des termes composés. Les mots abstraits tels que *ouïe*, *vue*, *odorat*, *goût*, *tact*, auraient dû être rejetés; de même que *voix*, *cri*, *bruit*, *hurlement* et *mot*, qui ne sont que des modifications de l'idée de *sonner*, et comme tels, peu propres au but proposé. Dans la même catégorie se trouvent les termes *peine*, *travail*, *force*, *puissance*; *forme*, *quadrupède*, *malheur*, *victoire*, *paresse*, *concorde*, *cru*, etc. *Mariage*, *vin*, *raisin*, *charrue*, *herse*, *frontière*, *cour*, *mesure*, *ceinture*, *gardien* et *vestibule*, sont des choses que l'homme ne connaissait pas dans son état primitif, et

c'est principalement cet état que l'on doit envisager dans l'étude comparative des langues.

Vingt ans après l'*ouvrage glottique*, rédigé par ordre de Catherine II, parut le premier volume du *Mithridates* du célèbre *J. Ch. Adelung* de Dresde; il excita un intérêt général, tant par le nom de l'auteur que par la nouvelle marche qu'il avait suivie dans ses recherches. Sans doute cet ouvrage est une belle entreprise, malgré plusieurs défauts en grande partie inévitables. On doit surtout regretter que l'auteur n'ait pas choisi un meilleur *specimen* pour les différentes langues, que le *pater*. En général on trouve dans ce livre fort peu de chose sur la comparaison des langues, mais beaucoup trop de littérature, et de hors-d'œuvre traités avec prolixité. L'âge avancé d'Adelung fait excuser ces imperfections, mais non pas le nombre considérable d'erreurs, qu'il aurait facilement évitées, en faisant collationner son manuscrit par un de ses élèves. Ce travail n'a été fait à Saint-Pétersbourg que long-tems après la publication du premier volume, et il n'a été inséré dans le supplément du *Mithridates* qu'onze ans plus tard.

J. Ch. Adelung n'avait terminé que ce premier tome et une partie du second, quand la mort le ravit aux sciences. Le *Mithridates* y a gagné sans doute, puisque M. *Vater* fut chargé de terminer cet ouvrage important. Il ne pouvait tomber en de meilleures mains : car les derniers volumes font regretter que M. Vater n'ait pas pu soigner les premiers. Gêné par le plan défectueux de son prédécesseur, il a autant que possible surmonté cette difficulté, et il s'est acquis un droit incontestable à la reconnaissance de tous les amis des lettres.

La première partie du *Mithridates*, qui contient les langues de l'Asie, est donc restée la plus incomplète, et ne

pouvait satisfaire aux besoins de la science, l'oraison dominicale étant un morceau peu propre à la comparaison des langues, parce qu'elle ne contient presque que des idées abstraites. Il parait que c'est cette raison qui a principalement déterminé M. *Klaproth* à publier le volume de ses recherches sur les langues asiatiques, que nous annonçons et qui porte le titre d'*Asia polyglotta*. Avec ce livre commence une nouvelle époque pour l'étude comparative des langues. La manière dont l'auteur envisage la plupart des questions relatives à cette science, l'abondance de notions géographiques et ethnographiques, ignorées jusqu'à présent, une grande richesse de vocabulaires comparatifs, recueillis avec beaucoup de peine et d'exactitude, rendent cet ouvrage extrêmement remarquable; mais ce qui doit flatter principalement les compatriotes de l'auteur, c'est l'extrême clarté et la précision du style qu'on ne trouve que dans peu d'ouvrages allemands. M. Klaproth, qui s'occupe depuis long-tems des idiômes et de la littérature des Chinois, des Mandchous, des Mongols et des tribus turques de l'intérieur de l'Asie, a eu l'avantage de visiter dans ses voyages une grande partie de ces peuples. Il était donc plus propre que personne à composer un pareil ouvrage, duquel nous nous bornons à donner ici un coup d'œil général.

Deux mémoires particuliers servent d'introduction au livre de M. Klaproth : dans le premier, il examine le degré de croyance que méritent les historiens asiatiques, et dans l'autre, il cherche à déterminer la véritable époque du grand cataclysme, qui a détruit les habitans des plaines, et pendant lequel il ne restait que quelques noyaux de peuplades retirés sur les hautes montagnes. Après l'écoulement des eaux, ces débris sont descendus dans les régions plus basses et ils ont repeuplé le monde.

Dans le corps de son ouvrage même, l'auteur classe les peuples de l'Asie d'après les différentes souches de leurs langues. Il trouve, par ce moyen, vingt-trois principales races en Asie, savoir : I. *Indo-germains*, II. *Semitiques*, III. *Géorgiens*, IV. *Caucasiens*, V. *Samoyèdes*, VI. *Ieniséens*, VII. *Finnois*, VIII. *Turcs*, IX. *Mongols* ou *Tatars*, X. *Toungouses*, XI. *Kouriliens*, XII. *Youkagires*, XIII. *Koriakes*, XIV. *Kamtchadales*, XV. *Américains polaires en Asie*, XVI. *Japonais*, XVII. *Coréens*, XVIII. *Tibétains*, XIX. *Chinois*, XX. *Anam*, XXI. *Siamois*, XXII. *Avaniens*, XXIII. *Pégouans*. M. Klaproth ne comprend pas les Malais parmi les Asiatiques ; il les regarde comme habitans primitifs des îles situées à l'extrémité méridionale de l'Asie, et entre cette partie du monde et l'Amérique.

La différence entre la parenté générale de toutes les langues qui est antédiluvienne, et celle qui provient de la parenté des races, est démontrée jusqu'à l'évidence par l'*Asia polyglotta*. Nous reviendrons peut-être, dans un second article, sur cet objet important pour l'histoire du genre humain. Nous donnerons aussi dans ce journal, une traduction de la vie de *Bouddha*, qui termine l'ouvrage de M. Klaproth.

Z.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 5 janvier 1824.

Les personnes dont les noms suivent, sont présentées et admises comme membres de la Société.

M. le chevalier de Goulianoff, conseiller de cour au service de Russie, membre de l'Académie russe.

M. le Rév. docteur Wilson, recteur de la chapelle de saint Jean à Londres.

M. Frœhn envoie le catalogue de 158 pièces de monnaies orientales, appartenant principalement aux dynasties des Samanides et des khans du Kaptchak, et dont il propose l'acquisition au conseil. MM. de Sacy et l'abbé Reinaud sont priés de donner leur avis sur cette proposition.

M. Guil. de Schlégel fait connaître quelques détails relatifs aux caractères samskrits gravés sous sa direction, et offre au conseil de se charger de diriger à Bonn l'impression des ouvrages écrits en cette langue, que le conseil voudra publier. Il annonce le *prospectus* d'une édition du *Ramayana*, texte et traduction, qu'il a l'intention de donner prochainement.

M. Wilson, secrétaire de la Société Asiatique de Calcutta, accuse réception des ouvrages qui ont été envoyés à

cette Société au nom de celle de Paris. Il annonce l'envoi de plusieurs ouvrages de sa composition, et fait connaître son intention de publier la traduction de six drames indiens.

M. Castiglioni écrit de Milan qu'il a appris avec reconnaissance, le choix que le Conseil a fait de lui pour être un des associés étrangers de la Société. Il annonce qu'il va, conformément aux lois de son pays, demander de suite à l'empereur d'Autriche la permission d'accepter ce titre, pour lequel il adresse ses remercîmens au Conseil.

M. de Hammer annonce qu'il a obtenu la permission d'accepter le titre d'associé étranger; il renouvelle à cette occasion les remercîmens qu'il avait précédemment adressés au Conseil, et manifeste l'intention de concourir à la rédaction du Journal Asiatique, pour lequel il envoie un morceau intitulé : *Sur l'histoire ottomane du prince Cantemir*.

Un membre présente quelques observations sur l'édition chinoise du *Tai-hio*, du *Tchoung-young*, et des suppliques ouigoures, données par M. le baron Schilling de Canstadt, et exécutées à Pétersbourg, d'après un procédé lithographique perfectionné par l'éditeur, et qui offrent des modèles calligraphiques de la plus rare beauté.

M. de Molinier met sous les yeux du Conseil des épreuves lithographiées d'une portion considérable de son ouvrage intitulé : *Chrestomathie chinoise*.

M. le baron de Schilling offre à la Société de lui prêter les matrices d'un caractère mandchou-mongol qu'il a fait graver, et d'en tirer une fonte pour l'employer à l'impression des ouvrages qui seront publiés par les ordres du Conseil. Il demande seulement que cette fonte demeure la propriété de la Société. Cette proposition est agréée, et M. de Schilling reçoit les remercîmens du Conseil par l'or-

gane du président : MM. Abel-Rémusat et Klaproth sont chargés de s'entendre avec lui pour diriger la fonte.

On fait observer que l'offre généreuse, faite par M. de Schilling et agréée par la Société, lève une des principales difficultés qui s'opposaient à ce que le dictionnaire mandchou de M. Klaproth fût imprimé avec les caractères propres à cette langue. On demande, en conséquence, que la Commission, qui a fait un rapport sur cet ouvrage, soit chargée de nouveau d'examiner si, d'après cette circonstance imprévue, il ne conviendrait pas de sacrifier le peu qui a été imprimé, et de publier le dictionnaire avec les caractères donnés par M. de Schilling. Cette proposition est arrêtée; MM. Abel-Rémusat et Klaproth sont chargés de s'entendre avec la Commission des fonds, pour faire un rapport à ce sujet dans la prochaine séance.

On lit un Mémoire envoyé de Vienne par M. de Hammer, et intitulé : *Examen de l'histoire ottomane de Cantemir*. Ce Mémoire est renvoyé à la Commission du Journal, avec invitation de le publier dans l'un des plus prochains cahiers.

Ouvrages offerts a la Société.

Séance du 1er Décembre 1823.

Par M. Babinet : *Dictionnaire abrégé persan-arabe-et-anglais*, par Hopkins, 1 vol. grand in-8°. — Par M. Humbert (de Genève), *Anthologie arabe;* 1 vol. in-8°, Paris, imprimerie royale, 1819; un article *sur les oiseaux et les fleurs*, ouvrage traduit de l'arabe par M. Garcin de Tassy, extrait de la *Bibliothèque universelle de Genève*, ; septembre 1823. — Par M. Schlégel : deux nouveaux exemplaires du *Bhagavad-gita* (voyez T. III, page 251).

Séance du 5 janvier 1824.

Par M. J. G. Jackson, associé étranger : *An account of the Empire of Marocco and the Districts of Suse and Tafilet*, etc., un vol. in-4° avec planches. — Par M. le baron de Sacy : *Discours, Opinions et Rapports sur divers sujets de Législation, d'Instruction publique et de Littérature*, par M. S. de Sacy. — Par M. le baron Schilling de Canstadt : 1° *Description de l'origine des huit bannières du peuple mandchou*, traduit du Mandchou en Russe, par Léontiew, 17 vol. reliés en neuf, in-8° ; 2° *Tai-Tsing-liu-li*, ou *Code pénal de la Chine*, traduit du Mandchou, par le même, 2 vol. in-8° ; 3° *Tai-Tsing-Gouroun ni Oukheri-Kooli*, ou *Lois du gouvernement mandchou*, traduit par le même, 3 vol. in-8° ; 4° *Ta-hio* et *Tchoung-young* en chinois, imprimés lithographiquement à Saint-Pétersbourg. 5° *Les Lettres et Suppliques* KAO-TCHANG *ou* OUIGOURES, de la collection d'Amyot ; 6° *Catéchisme jésuitique*, traduit du chinois. — Par M. Reinaud : *Explication de cinq Médailles des anciens rois musulmans du Bengale*, etc. (Extrait du Journal Asiatique).

Offrandes pécuniaires.

Par M. Macbride d'Oxford, cinq livres sterlings.

Par le révérend docteur Wilson de Londres, deux livres sterlings.

Par M. le comte de Bray, 60 francs.

Extrait d'une lettre de M. Delaporte, vice-consul de France à Tanger, à M. le baron Silvestre de Sacy, en date du 3 septembre 1823.

..... Vous désirez savoir ce que sont les *Yssaouis*, عيساوى dont je vous ai parlé dans une de mes lettres précédentes. Les *Yssaouis* forment ici une espèce de congrégation, dont les membres sont répandus dans toute l'Afrique et même en Asie. J'en ai trouvé dans mes voyages, partout où il y a des serpens, des scorpions et autres animaux malfaisans. Ils remplacent les anciens Psylles et les Ourophages. Le commandeur de l'ordre se trouve à Méquinez, et la confrérie tire le nom d'*Yssaoui*, عيساوى qu'elle porte, non de عيسى *Yssa*, c'est-à-dire, Jésus, fils de Marie, mais d'un certain Africain nommé *Yssa*, عيسى ou *Seïd-ben-Yssa*, سيد ابن عيسى qui l'a fondée. Les frères *Yssaouis* enchantent les serpens, prennent les scorpions à la main, et sucent le venin de ces animaux. Outre cela, ils entrent en extase, à force de répéter en heurlant et en faisant de grandes et fréquentes contorsions de droite à gauche, et de gauche à droite, en avant et en arrière (ce qu'ils appellent جدب يجدب *Jadaba, iajdoub*), le nom de Dieu. Les mouvemens qu'ils font et les hurlemens qu'ils poussent les mettent dans une telle extase qu'ils écument, deviennent tout violets, perdent, ou semblent avoir perdu connaissance ; ils ont cependant la prudence de respecter leurs frères, et surtout les soldats qui les accompagnent dans les diverses processions qu'ils font à diffé-

rentes époques de l'année, ordinairement aux fêtes du Ramadhan, du Sacrifice et de la Noël mahométane (1). Malheur aux Chrétiens, et principalement aux Juifs qui se trouvent sur leur passage; ils en ont bon marché. J'ai vu à Tripoli deux matelots français qui eurent les épaules emportées par les baisers un peu trop vifs de deux de ces *Yssaouis* en belle humeur; heureux encore d'en avoir été quittes pour si peu. Ils se jettent, à défaut de Juifs et de Chrétiens, sur les poules, les chats, les chiens, les ânes, les chameaux, et ne dédaignent même pas les charognes. Les soldats qui les accompagnent, ont le plus grand soin d'empêcher que quelques frères, un peu trop *Yssaouis*, ne sortent de la procession. Cette congrégation, qui est purement religieuse, se divise en diverses branches qui se battent quand elles en trouvent l'occasion. Voilà à peu près tout ce que j'ai vu ou appris, et ce que je sais de ces *Yssaouis*.

— On annonce, parmi les ouvrages actuellement sous presse, et dont la publication est ordonnée par le gouvernement du Bengale, un Dictionnaire et une Grammaire de la langue *Bhot*, ou Tibétaine, qui avait été rédigé partie en latin, et partie en allemand et en italien, par les missionnaires catholiques et par feu M. Schrœter, pendant leur séjour dans le Tibet. L'ouvrage a été composé sous l'influence de feu le major Barke-Latter, agent du gouvernement général à Titalya. Il a été traduit et mis en état de voir le jour par le docteur W^m. Carey : le Dictionnaire est annoncé comme très-riche, puisqu'il doit former un in-4°

---

(1) M. Delaporte veut sans doute parler du *Mevloud*, ou anniversaire de la naissance de Mahomet.

de 900 à mille pages. On y a suivi l'ordre alphabétique. Un pareil ouvrage doit inspirer beaucoup d'intérêt, non que le Tibétain ait été jusqu'ici entièrement inconnu en Europe, et qu'il doive être regardé comme étant certainement (*rather certainly*), *la langue qui a cours dans toute la Tartarie chinoise*, ainsi que le dit le rédacteur de l'*Asiatic Journal* du mois de janvier; mais parce que les moyens qu'on a eus jusqu'ici d'étudier l'un des idiômes savans du Bouddhisme, étaient tout-à-fait insuffisans. On doit avouer pourtant que la Russie possède dès à présent des moyens plus sûrs, que les Anglais du Bengale, de donner un Glossaire complet de la langue tibétaine. Ce serait, par exemple, un des plus grands services qu'on pût rendre à la littérature de l'Asie orientale, que de publier un ouvrage imprimé à Péking, dont on possède des exemplaires à Pétersbourg, le Miroir (Dictionnaire complet et Encyclopédique), des langues mandchoue, chinoise, mongole et tibétaine. On a déjà songé plusieurs fois à donner au public la traduction de ce grand Dictionnaire, et peut-être a-t-on lieu d'espérer qu'elle sera prochainement livrée à l'impression.

A. R.

— Les poèmes arabes nommés *Moallakats*, avec un commentaire sur chaque poème en langue arabe, par *Moulavi-Abd-errahman*, du collége du fort Williams, sont au nombre des livres qui s'impriment actuellement par ordre du gouvernement du Bengale, ainsi que les deux ouvrages suivans.

Un Traité sur les Héritages et la Division des Propriétés, contenant le *Daya-Bhaga* écrit en vers, en sans-

krit et en bengali, par le pandit *Lakschemi-Narayana-Nyaylwerkara.*

Une traduction bengalie du *Matakchora* de *Lagiaval-kha ;* célèbre ouvrage de jurisprudence indienne, écrit en sanskrit, par le pandit *Lacknarayana-Noya*, du collége du fort Williams.

La Société Asiatique de Calcutta, dans sa séance du 7 mai 1823, a nommé membre honoraire M. Abel-Rémusat, secrétaire de la Société Asiatique de Paris.

Parmi les pièces présentées à la Société dans la même séance, on distingue la traduction d'une inscription de *Gourrah-Mandela*, faite par le capitaine Fell. Cette inscription n'est pas très-ancienne, elle a été écrite par un nommé *Sadasiva*, en l'an 1724, de l'ère de *Vikramaditya* (de J. C. 1667), un vendredi, le 11 de la brillante quinzaine de la lune du mois de *Djechtha*. Malgré cela, ce monument n'en est pas moins fort intéressant, et il peut, par la suite, être d'une assez grande importance, parce qu'il présente la série généalogique de cinquante-deux rois, ce qui excède de beaucoup tout ce qu'on a vu jusqu'à présent dans les monumens indiens du même genre. On comprend sans peine qu'une pareille liste peut fournir plusieurs points de comparaison et des indications chronologiques qui peuvent être un jour d'un grand intérêt pour débrouiller l'histoire de l'Inde. Cette inscription se trouve dans un temple consacré à l'adoration de *Vichnou*, *Siva*, *Ganesa*, *Dourga* et du Soleil, et construit par l'ordre de *Soundari*, femme de *Hridayeswara*, le 53e des princes mentionnés dans l'inscription. La généalogie a été composée par le savant *Djaya-Govinda*. Les architectes du temple se

nommaient *Sinhasahi Daya Rama* et *Bhagiratha*. En partant de l'an 1667, et en donnant pour terme moyen vingt années de règne à chacun des princes nommés dans le monument, le commencement de cette famille devrait être placé en l'an 627; mais si au contraire on suppute comme on doit le faire, quand il est question de généalogie, en comptant environ trois générations par siècle, on parvient jusqu'au premier siècle de notre ère. C'est à d'autres monumens maintenant à fournir les moyens de démontrer l'authenticité de celui-ci.

M. Aug. Guill. de Schlégel, professeur à l'université de Bonn, qui vient de publier une édition sanskrite et latine du poème philosophique nommé le *Bhagavad-Gita* (Voyez ci-devant T. III, p. 256), vient de faire paraître un *Prospectus* en français, dans lequel il annonce une édition complète en sanskrit et en latin du grand poème épique, intitulé *Râmâyana*, en huit forts volumes in-8°. Le titre de cet ouvrage sera : *Ramayana*, *id est*, *carmen epicum de Ramœ rebus gestis*, *a poeta antiquissimo Valmike*, *lingua sanscrita compositum. Textum Codd. manuscriptorum collatis recensuit, adnotationes criticas et interpretationem latinam adjecit Aug. Guil. a Schlegel.* Pour contribuer à faire connaître autant qu'il est en nous cette importante entreprise, nous allons insérer ici la plus grande partie du *Prospectus* de M. Schlégel. Les amateurs des lettres orientales se feront une plus juste idée de ce travail intéressant.

« Il me paraît essentiel, dit M. Schlégel, pour l'avancement de l'étude du sanskrit, d'y appliquer, dans toute leur rigueur, les principes qui ont porté en Europe la connaissance des auteurs classiques au plus haut point de per-

fection. L'histoire de la philologie hellénique semble être faite exprès pour expliquer ma pensée. La littérature de l'antique Grèce était encore vivante à Constantinople, lorsqu'au 15e siècle des Grecs fugitifs enseignèrent leur langue dans l'Europe occidentale. Ces Grecs étaient très-savans sans doute : mais ils étaient imbus de préjugés, ils avaient vieilli dans une certaine routine, et si on leur avait laissé à eux seuls le soin de publier les auteurs classiques, nous n'aurions jamais eu des textes aussi corrects, ni des commentaires aussi satisfaisans que ceux que nous possédons maintenant.

« Comme la Grèce moderne nous a transmis les chefs-d'œuvre de la Grèce ancienne, de même l'Inde nous offre aujourd'hui les monumens écrits d'une antiquité presqu'inaccessible. Le sanskrit est vivant pour les Brahmanes instruits, étant leur langue savante et sacrée ; ils possèdent tous les trésors de leur littérature, même en fait de commentaires et d'autres ouvrages secondaires. Cependant les éditions que des savans indiens ont publiées ou pourront publier, ne satisferont jamais entièrement aux besoins d'un lecteur européen, besoins que ces savans ignorent nécessairement.

Le premier soin d'un éditeur de livres sanskrits doit être voué à l'authenticité et à la correction du texte, que l'on pourra obtenir, la plupart du tems, sans recourir à la critique conjecturale, par la confrontation du plus grand nombre de manuscrits accessibles, surtout de manuscrits exécutés dans différentes contrées de l'Inde, et par le correctif des commentaires, s'il en existe.

Ensuite l'éditeur doit s'attacher à éclaircir toutes les obscurités qui pourraient se rencontrer, soit dans les mots, soit dans les choses. Dans une étude aussi neuve, on doit même avoir égard aux lecteurs qui ne seraient pas encore

entièrement maîtres de la langue. Or, le commentaire le plus succinct est une version littérale, écrite cependant d'un style pur et intelligible par elle-même, dans laquelle on se permettrait seulement d'ajouter, entre parenthèses, quelques mots de paraphrase ou de développement, lorsque cela paraîtrait nécessaire, de même que sir William Jones l'a pratiqué dans son excellente traduction des *Lois de Manou*. D'après ces vues, j'accompagnerai le *Rámáyana* d'une traduction, d'une introduction générale, et d'un dictionnaire mythologique et géographique, le tout en latin, comme étant la langue de communication universelle entre les savans, et plus adaptée qu'aucune autre à traduire du sanskrit, par les raisons que j'ai indiquées dans la préface du *Bhagavad-Gíta*. J'y ajouterai ensuite des notes critiques, dans lesquelles je rendrai compte des variantes et de mes raisons pour préférer telle ou telle leçon.

» Quant au *Rámáyana* en particulier, il occupe, avec le *Mahá-Bhárata*, le premier rang parmi les poèmes mythologiques, que les Indiens nomment *Pouránas*, c'est-à-dire, *anciennes traditions*. Les fictions qu'il contient sont répandues non-seulement dans toute l'étendue de l'Inde proprement dite, mais elles ont pénétré dans la presqu'île au-delà du Gange, dans les îles de l'Archipel indien, et dans plusieurs contrées de l'Asie centrale; et jamais peut-être héros déifié n'a rempli de sa gloire un théâtre plus vaste que *Rama*. Le sujet du poème est le bannissement de *Rama*, prince issu de la dynastie des rois d'*Ayodhyâ* (aujourd'hui Oude), ses erreurs à travers la péninsule, l'enlèvement de son épouse par un géant, tyran de Ceylan, la conquête miraculeuse de cette île, et le rétablissement de *Rama* sur le trône de ses ancêtres. L'unité de l'action; une teinte en même tems héroïque et patriarcale; l'abondance et la variété de fictions merveilleuses; des descriptions pittores-

ques de fleuves, de montagnes et de forêts, en un mot de toute la nature végétale et animale de l'Inde ; des situations fortes et pathétiques ; une grande élévation et une extrême délicatessse dans les sentimens du héros et des principaux personnages, répandent un charme unique sur ce poème pour des lecteurs qui savent se transporter en idée dans une sphère morale, intellectuelle et physique, toute différente de la nôtre.

» Plusieurs *Pourânas* sont trop volumineux pour pouvoir être facilement publiés autrement que par extrait ; le *Râmâyana* n'est pas d'une longueur démesurée, étant évalué à 24,000 distiques, distribués en sept livres, dont chacun est sous-divisé en un nombre inégal de chapitres ou de rapsodies.

» Le *Râmâyana* n'est pas entièrement inédit : MM. *Carey* et *Marshman* en ont entrepris une édition dont trois volumes, contenant les deux premiers livres, ont paru à Serampore dans les années 1806-1810. Cette édition était calculée pour dix volumes in-quarto ; mais l'entreprise en a été abandonnée depuis long-tems, et des trois volumes imprimés le second ne se trouve plus dans la librairie.

» Dans mon édition, le texte du poème et la traduction formeront sept forts volumes in-8° ; un huitième, qui contiendra l'introduction et les explications générales, paraîtra le dernier, quoiqu'il soit destiné à être mis à la tête de l'ouvrage. Le tout sera publié par livraisons de deux volumes, et le prix de chaque livraison, franche de port à Paris, sera de 100 francs.

« Le texte sera imprimé avec les caractères *Devanâgari*, gravés et fondus à Paris sous ma direction, par ordre du gouvernement prussien. Le format et la qualité du papier vélin seront les mêmes que dans mon *Bhagavad-Gîta ;* seulement on soignera encore davantage l'exécution typographique,

afin de produire un livre qui, sous ce rapport aussi, puisse mériter une place dans les bibliothèques des amateurs.

» Je ne saurais déterminer d'avance l'espace qu'occuperont les notes imprimées séparément. Comme elles seront en partie de nature à ne pouvoir intéresser que ceux qui font une étude approfondie du sanskrit, les souscripteurs pourront à leur choix les prendre ou non. Dans le premier cas, on les leur fournira au même taux que les volumes du texte, c'est-à-dire, à raison de 50 francs par volume.

» L'impression ne pouvant être commencée qu'après que les matériaux pour la totalité de l'ouvrage auront été rassemblés, du moins en grande partie, la première livraison ne pourra être fournie que dans un délai considérable. J'espère cependant pouvoir la publier au commencement de l'an 1825. Ensuite l'impression avancera rapidement, et je me flatte d'achever le tout dans l'espace de quatre années.

Pantheon Egyptien, *Collection des Personnages mythologiques de l'ancienne Egypte, d'après les Monumens, avec un texte explicatif;* par M. J. F. Champollion le Jeune, et les figures d'après les dessins de M. L. J. J. Dubois. Paris, 1823, in-4°., de l'imprimerie de Firmin Didot.

Cet ouvrage se publie par livraisons, composées chacune de six planches coloriées et de douze pages de texte. Le prix en est fixé à 10 fr. L'ouvrage sera composé d'environ 200 planches et 450 pages de texte. On souscrit chez M. Dubois, rue de Savoie-St.-André-des-Arcs, n° 4.

Il a déjà paru quatre livraisons de cette belle collection.

(Février 1824.)

JOURNAL ASIATIQUE.

VIE DE BOUDDHA,

Par M. Klaproth.

(Conclusion.)

Après avoir vécu pendant six ans dans la retraite, *Goodam* termina son état d'ermite au crépuscule du quinzième jour du mois moyen du printems, dans l'année du *bœuf de fer*. Il annonçait alors à ses cinq disciples qu'il avait triomphé de toutes les tentations mondaines. A minuit, il termina ses dévotions et les exercices spirituels qu'il avait pratiqués pendant six années consécutives, et le lendemain il redit encore qu'il avait atteint le plus haut degré de la glorieuse perfection qui convient à un véritable saint, et que le tems était venu où il devait répandre sa doctrine, et la connaissance de la divinité dans le monde. — La nouvelle de ce changement de l'état de *Goodam* se répandit bientôt partout ; elle excita l'attention générale, et le peuple se persuada facilement de sa sainteté. Cependant une partie de ses adversaires prétendait que le fils du roi de *Magada* était tombé dans un délire complet. D'autres disaient qu'il avait des

regrets d'avoir renoncé au trône de son père, et qu'une nouvelle inclination amoureuse était la cause de l'état dans lequel il se trouvait. Mais le plus grand nombre se déclara pour la sainteté miraculeuse de sa personne, et lui donna les titres de *Bourkhan-bakchi* (instituteur divin), et de *Chakia-mouni* (pénitent de la race de *Chakia*). Il réunit ses cinq disciples et leur dit : « Le trésor précieux de ma sainteté et de » ma nouvelle loi ne peut faire une impression subite » sur l'esprit des mortels ; modérez donc encore votre » zèle de conversion ; il faut avant tout accomplir un » jeûne spirituel. » Dès-lors il se rendit de nouveau dans le désert, et il passa quarante-neuf jours constamment occupé de prières nocturnes et de jeûnes continuels.

A la fin de cette dernière expiation, le puissant *Esrouwa-Tangri* le visita dans son ermitage, et lui présenta une *kurda*, ou roue à prières en or de mille rais. Par le discours suivant il chercha à disposer *Chakia-mouni* à commencer son état de précepteur divin du genre humain : « Sans doute tu ne » t'es pas soumis au pénible état de pénitent pour ta » propre personne, c'est pour le bonheur de l'huma- » nité que tu l'as choisi ; daigne donc à présent com- » mencer à répandre le salut parmi les peuples de » l'Univers. » Malgré cela le saint ne prit encore aucune résolution après cette première exhortation, et *Esrouwa-Tangri* se retira sans avoir atteint son but.

Une autre fois un puissant roi de la race des *Makha-Ransa* vint visiter en cérémonie le saint, lui pré-

senta les *huit joyaux*, et lui adressa ces paroles : « Souverain, dont la puissance est sans bornes, grand » héros, qui as vaincu toutes les tentations, nous te » prions de vouloir, par tes instructions salutaires, » faire avancer le bonheur de l'humanité. » — Mais cette prière ne le persuada pas non plus, jusqu'à ce que *Khourmousta-Tangri*, accompagné de trente-trois princes des génies, se présentât devant lui pour l'adorer. En lui remettant un *Doung* (1), il lui dit : « Inventeur du remède le plus efficace et de l'eau du » salut, délivre enfin de leur misère tous ceux qui » sont créés pour souffrir, et fais retentir tes ins- » tructions célestes pour les humains ensevelis dans » un profond sommeil. » Cinq disciples de *Bouddha* qui se trouvèrent présens, savoir : *Djanchi-Godinia*, *Datol*, *Langba*, *Mingtsan* et *Sangdan*, furent saisis d'étonnement et s'écrièrent : « La sainteté de notre » maître est véritable, faisons-lui notre première » adoration. » C'était le moment de leur épreuve ; ils fixèrent leurs yeux sur sa face pour se convaincre de sa sainteté. *Djanchi-Godinia* fut le premier dont la foi vainquit tous les doutes ; il tomba à genoux et adora son maître en lui rendant les honneurs divins, et en faisant neuf fois le tour de sa tente. Son exemple entraîna les quatre autres disciples, ils adorèrent tous *Chakia-mouni*, se présentèrent devant lui en disant : « Si tu es le plus saint de tous les hommes, daigne

---

(1) *Doung* est une grande coquille de mer, qui sert d'instrument musical dans les temples des Bouddhistes.

» t'asseoir sur le trône des saints des tems pas-
» sés, qui est établi à *Warnachi*, et commence ta
» vocation d'instituteur universel. » Une majesté divine rayonna alors sur la face du saint; et il se décida de céder à leurs instances. De suite il se transporta à *Warnachi* pour y faire son entrée. Trois fois il fit le tour de cet endroit avant de monter, absorbé en contemplation, sur le trône d'*Ortchilongi-ebektchi bourkhan*, d'*Altan-tchidaktchi* et de *Gerili-Sakiktchi*, qui étaient les fondateurs et princes des trois époques religieuses antérieures. A cette occasion on établit la place sacrée du *trône primitif de tous les saints*.

Chakia-mouni resta d'abord inconnu, et se voua aux préparatifs pour son nouvel état. Accompagné de ses disciples, il se rendit au bord de l'Océan, traversa les déserts, et récita en secret les conjurations nécessaires.

Les grands de l'empire venaient le visiter, lorsque avec ses disciples il se trouvait dans leur voisinage. Un jour, deux marchands passèrent près de lui avec une caravane de cinq cents éléphans chargés; lorsqu'ils aperçurent *Chakia-mouni*, ils lui présentèrent des vases d'or et d'argent remplis de pierres précieuses, et dirent en l'adorant : « Seigneur, nous sommes
» une caravane marchande de cinq cents personnes,
» fais-nous la grâce de nous communiquer les prières
» que nous devons réciter pour notre bonheur, et
» pour la réussite de notre entreprise. » Il accomplit leur demande, leur écrivit des prières pour le bonheur, et leur communiqua son premier ouvrage con-

tenant des demandes et des réponses sur l'astronomie, et les vingt-huit signes du Zodiaque. Alors il se rendit à *Warnachi*, où il exposa sa doctrine au milieu d'une foule innombrable d'auditeurs de toutes les classes.

Dans la première année de son état de précepteur du genre humain, le 4e jour du mois moyen de l'été, *Chakia-mouni* instruisait ses cinq disciples sur l'origine et la nécessité de la foi, en leur disant : « L'état universel » de misère, c'est-à-dire le monde humain est la pre» mière vérité ; le chemin du salut est la seconde vé» rité ; la tentation et la séduction qu'on y rencontre » sont la troisième; et la manière de les combattre et de » les vaincre est la quatrième. » Sur ces quatre vérités il leur donna l'explication suivante : « Dans le cours » de la vie humaine, aucun moment de plaisir ne » peut être égalé à la vérité ; aussi je nomme ce » monde un véritable état de misère, et la prati» que des préceptes de la foi le plus grand bonheur. » Considérez la quadruple condition de l'homme ; les » peines de la naissance ; le cours de la vie jusqu'au » pénible état de la vieillesse ; l'affliction d'être assu» jéti aux maladies, et l'amertume de la mort.—Quelle » douleur l'homme ne souffre-t-il pas à la naissance, » quand il sort avec peine comme d'un four ardent? Dans » ce moment d'une peine inexprimable, il est privé » de ses sens et suffoqué par des douleurs aiguës. Exa» minez après l'état misérable de l'homme, pendant le » cours de sa vie jusqu'à la vieillesse ; la peau devient » sèche, ridée et ressemble à du vieux parchemin,

» la chair qui couvre les os se sèche et se consume ; le
» sang même qui parcourt les veines diminue et
» perd de sa fluidité ; la stature si droite de son corps
» se courbe ; la faiblesse des yeux commence, et bien-
» tôt ils n'aperçoivent plus les montagnes qui s'élèvent
» devant eux ; le sens de l'oreille devient si dur qu'il
» n'entend pas même le son de la trompe ; la bouche
» perd ses dents, et l'odorat disparaît. La diminution
» des forces corporelles exige un bâton pour appui,
» et les facultés de l'ame se changent en distraction et
» en oubli, et disparaissent à la fin tout-à-fait, de
» même que le sens du goût se perd. — Considérez
» ensuite les maladies auxquelles l'homme est exposé
» pendant qu'il vit dans ce monde, à combien d'ob-
» servations ne donnent-elles pas lieu ? Leur nombre
» monte à 420. Quelle misère de voir ses forces dépérir !
» Hors d'état de se lever à volonté, et contraint d'être
» couché, l'homme n'a pas même pour lors du repos.
» Souvent il lui paraît que le cœur lui a monté au
» gosier, et que l'intérieur du corps soit rempli de
» vent. La nuit lui semble plus longue que le jour,
» et un jour a pour lui la durée d'un mois. Les mets
» les plus exquis sont pour lui sans saveur comme du
» bois, et les meilleurs coussins lui paraissent des
» épines ; le blanc des yeux devient jaune, et le rouge
» de la peau et du sang prend une couleur bleuâtre.
» Intérieurement il commence à devenir son propre
» ennemi, le sentiment de sa misère augmente son dé-
» couragement et son affliction, lorsqu'il s'écrie en
» soupirant : Hélas ! quand serais-je délivré de ces

» maux! — Voilà l'homme gémissant de douleurs
» inouïes, et étendu comme un poisson privé de son
» élément, et jeté sur le sable brûlant.

» La misère devient plus grande à l'approche de la
» mort. Alors vous êtes entouré de vos parens et
» amis, qui pleurent et se lamentent, et qui sont
» suffoqués par la douleur. Votre corps est étendu
» comme une montagne écroulée; votre imagination
» voltige, semblable à la flamme chassée par le vent,
» et des images terribles se présentent à vos yeux.
» Les forces vitales, qui diminuent d'un moment à
» l'autre, ressemblent à un terrain que les flots de
» l'eau emportent entièrement. La vie intérieure s'é-
» vapore comme la fumée, le feu qui chauffe le corps
» s'évanouit, et toute la chaleur extérieure se resserre
» dans le centre; le naturel jadis si fougueux ressem-
» ble alors à la lueur froide du ver luisant. Toute
» activité intellectuelle se perd peu à peu dans la ma-
» tière; les signes extérieurs de la vie paraissent pro-
» mettre la plus longue durée; mais l'époque est
» écouée pendant laquelle les esprits vitaux devaient
» être répandus dans le corps, et ils quittent ses
» membres pour se concentrer dans un seul point.

» Mais ce qui semblait être leur annihilation n'est
» souvent qu'une rude préparation, qui rend la vie
» semblble à une flamme privée de l'air extérieur.
» La detruction totale de la force vitale a différens
» degrés. En premier lieu sa transformation ressemble
» à l'omre, quand la lune brille au ciel étoilé le plus
» clair; le cette faculté sensitive momentanée elle

» passe au point de la faculté sensitive du *vide par-*
» *fait*. De là elle entre dans l'état sensitif d'un rayon
» de soleil momentané, qui jette un éclat de couleurs
» élémentaires; de cet état elle revient de nouveau à
» n'être qu'un point lumineux offusqué par les nua-
» ges; alors a lieu la dissolution et la destruction défi-
» nitive de toute qualité sensitive. Par cette triple
» contraction de la force vitale, les esprits vitaux qui
» ont leur demeure dans le cerveau et dans l'empire
» du nombril, se réunissent et se resserrent dans le
» cœur, pour s'y éteindre totalement. »

Tel fut le contenu principal de la première séance dans laquelle *Chakia-mouni* exposa le système de sa nouvelle religion à ses cinq disciples. Ce système se trouve entièrement dans le grand ouvrage, appelé en tibétain *Gandjour*, dont le nom signifie *Instruction verbale*, et que ses sectateurs regardent comme la plus ferme colonne de sa doctrine. Il fut écrit, par ses disciples, sous la dictée de leur maître, et consiste en 108 gros volumes. On y a joint encore 12 volumes de métaphysique, qui portent le nom de *Iœm*, et qui furent composés pour les îles de la mer de l'Inde. Chaque volume du *Gandjour* est accompagné d'un autre contenant le commentaire; de sorte que le nombre de tous les volumes de cet ouvrage monte à 232, et alors il porte le nom de *Dandjour*. Ce corps immense exige pour son transport plusieurs chameaux. Il fut traduit en mongol par l'ordre de l'empereur *Khian-loung*, et imprimé en deux différens formats. On ne le vend pas sans une permission parti-

culière, et le prix d'un exemplaire est de 1000 onces d'argent.

Chakia-mouni, prêchant à *Warnachi*, soutint souvent des discussions théologiques avec les adorateurs du feu de la Perse, nommé *Ters* dans les livres mongols d'ancienne date. Ces *Ters* étaient les ennemis jurés de la religion indienne. A l'époque de la réformation faite par *Chakia-mouni*, les sectateurs de *Chiwa* se sentirent trop faibles pour combattre sa nouvelle doctrine; alors *Dewa-dat'*, l'oncle paternel et grand ennemi de *Chakia-mouni*, se mit à la tête de ses antagonistes et adopta la croyance des *Ters*, qu'il tâcha aussi d'introduire à la cour de plusieurs petits princes de l'Inde. Il fit venir six des principaux docteurs de cette secte pour les opposer à son neveu, à une grande fête où tous les princes étaient assemblés, croyant renverser par leur aide la nouvelle doctrine de *Bouddha*; mais il échoua totalement contre la sagesse de l'homme-dieu. Les quinze rois présens à cette fête se réunirent tous les jours, depuis le premier jusqu'au 15 du premier mois; les six docteurs des *Ters* essayèrent dans ces assemblées d'attaquer et de vaincre *Chakia-mouni* par des moyens magiques. Sans les craindre, il triompha d'eux de la manière la plus glorieuse, par sa sagesse et par la seule force de ses raisonnemens; de sorte qu'après quinze jours de discussion, le chef de ses adversaires fut contraint de se prosterner devant lui et de l'adorer; tous ceux qui étaient présens se levèrent et suivirent son exemple. Par cette dernière victoire sa gloire et sa doctrine se répandirent dans toute

l'Inde. En mémoire de cet événement, ses sectateurs célèbrent, jusqu'à présent tous les ans, les quinze premiers jours du premier mois.

Les premiers préceptes de *Chakia-mouni* expliquaient son système sur la nature de l'homme. Ils étaient suivis des principes moraux qui font la base fondamentale de toute religion, parce qu'ils apprennent à vivre et à agir d'après les lois divines dans toutes les circonstances diverses, et qu'ils établissent une harmonie heureuse entre la nature et la société humaine. Il déclara à ses disciples que son ame avait déjà pénétré les dix premières lois fondamentales de l'humanité, à l'époque de chacune des trois époques antérieures de la véritable croyance. Il se glorifia d'être le premier des Brahmes, et le sage royal par excellence, qui avait passé par d'innombrables incarnations mondaines, et qui par sa propre force était parvenu à approfondir les principes de la foi véritable.

Il disait que le système de sa métaphysique existait déjà depuis les innombrables régénérations du monde et des planètes, et qu'il était fondé sur le principe que tout ce qui est créé et tout ce qui est pensé par l'homme rentrait finalement dans le vide et le néant. Les mêmes idées sont énoncées dans les propres paroles de *Chakia-mouni*, qui se trouvent conservées dans le livre intitulé *Ulligerun-dalai*. Le même ouvrage dit aussi que la masse des ossemens de ses corps, morts dans le péché pendant ses différentes incarnations, dépassait en grandeur des planètes entières; que la

quantité du sang répandu, par les innombrables décapitations qu'il avait subies pour peine de ses crimes, égalait celle des eaux de l'Univers. Que *Chakia-mouni*, ayant reconnu sa scélératesse, se prit lui-même en horreur, et qu'enfin il avait été illuminé par un esprit, qu'il appelle son maître. Ce fut lui qui l'instruisit d'une manière miraculeuse et avec des peines infinies, dans les premiers principes de la morale. Le saint suivit les conseils du maître, et, pour profiter de son instruction, il renonça à l'empire et au trône. Alors le maître lui dit : « Le disciple doit » avoir assez de fermeté pour se sacrifier lui-même; » sans pénitences corporelles, aucune instruction ne » peut prendre racine. Sa première pénitence con» siste en ce que mille bougies allumées doivent être » appliquées à son corps. » *Chakia-mouni* consentit à se soumettre à cette épreuve; et, pour détruire les suites de son impiété, il se coucha pour laisser planter sur son corps un nombre infini de mèches allumées. En même tems il pria humblement son maître de l'instruire auparavant, puisqu'il pourrait mourir dans les douleurs. Son maître lui communiqua alors les quatre thèses suivantes :

« Les trésors peuvent être épuisés.

» Ce qui est élevé est exposé à la chute.

» Ce qui est réuni peut être dispersé.

» Ce qui vit est assujéti à la mort. »

Dans un moment *Bouddha* fut guéri de ses plaies, et son envie insatiable de s'instruire, nourrie par un

nombre infini de maximes salutaires. Cependant cette envie ne le quitta pas, et bientôt il se soumit à une nouvelle pénitence, qui consista en ce qu'il se fit ficher un millier de clous dans le dos, pendant qu'il reçut l'instruction suivante :

« Tout ce qui est visible doit périr.

» Ce qui est créé est assujéti à une fin déplorable.

» Toute croyance appartient au royaume du néant.

» L'Univers n'existe que dans l'imagination. »

Le désir de s'instruire ne quitta pas encore le saint, qui se soumit à une troisième expiation en entrant dans un four ardent, comme son maître le lui avait prescrit. Deux des plus hauts génies le conduisirent par la main jusqu'à l'ouverture, et une troupe de mille autres anges éteignit de suite la flamme de neuf toises de hauteur, par une pluie de fleurs. Alors *Chakia-mouni,* absorbé en adoration et en humilité, reçut la troisième instruction, savoir :

« La force de la miséricorde établie sur des bases » inébranlables.

» L'éloignement total de la cruauté.

» Une compassion sans bornes envers toutes les » créatures.

» Une constance imperturbable dans la foi.

» Voilà les guides sur le chemin de la sainteté. »

La quatrième et dernière épreuve à laquelle le disciple se soumit, était l'offre de faire le sacrifice de son propre corps ; le maître lui disait :

« Pour que mes doctrines ne soient jamais oubliées,

» elles doivent être écrites sur ta peau, avec un poin-
» çon fait de tes os et trempé dans ton sang. »

Il sortit glorieux de cette épreuve, comme des autres, et pendant qu'il souffrait il reçut les maximes fondamentales de toute morale, qui sont les règles de la marche dans la plus parfaite connaissance de soi-même, savoir : 1° De ne pas tuer ; 2° de ne pas voler ; 3° d'être chaste ; 4° de ne pas porter un faux témoignage ; 5° de ne pas mentir ; 6° de ne pas jurer ; 7° d'éviter toutes paroles impures ; 8° d'être désintéressé ; 9° de ne pas se venger ; 10° de ne pas être superstitieux. Ces dix commandemens devinrent plus tard le principal fondement de sa nouvelle loi.

Bouddha, ayant répandu sa doctrine dans l'Hindoustân, disait, peu de tems avant sa mort, qui arriva quand il était âgé de 80 ans, que cette doctrine existerait pendant 5000 ans ; qu'alors il viendrait un autre homme-dieu, nommé *Maidari*, pour être le précepteur du genre humain. Pendant cette période, sa religion souffrirait des persécutions considérables, et ses sectateurs seraient obligés de quitter l'Inde pour se sauver dans les plus hautes montagnes du *Tibet* ; qui deviendrait le pays et la résidence de la véritable croyance. De là elle devait se disperser dans le monde entier et parmi tous les peuples. La persécution, prédite par lui, arriva effectivement dans l'Hindoustân, quelques siècles après la naissance de J.-C. ; les sectateurs de *Bouddha* se sauvèrent alors dans les montagnes du nord.

Au commencement du VIIe siècle de notre ère, le roi

Srong-bdzan-sgambouo (1), régnait à *H'lassa* (Lahsa) dans le Tibet. Ce prince, qui avait quelques connaissances de la religion de *Bouddha*, envoya son premier ministre *Touomi Sambouoda* dans l'Inde, pour y étudier la doctrine de *Chakia-mouni*. Revenu au Tibet, ce ministre composa deux alphabets pour sa patrie, dont l'un se nomme *Kdzab*, et l'autre *K'char*. Il avait pris l'indien pour modèle.

Srong-bdzan-sgambouo fut reconnu pour être une incarnation de *Khomchim-Botisato*. Il plaça à *H'lassa* le principal temple du pays. Un autre, nommé *Boudd'ala*, fut construit sur une très-haute montagne. Dans de beaux sites et aux bords des rivières, on établit des couvens et des écoles, parmi lesquels les plus célèbres sont celles de *Brèboung*, *Djachi-Loumbo*, *Galdan* et *Sera*. D'autres temples, entourés de villes et un grand nombre d'écoles, furent fondés dans le *Tańggout* et dans le pays des treize princes d'*Andoo*, ou *Amdoa*; entre ces temples celui de *Djama-kùrè* est le plus considérable.

J'ai publié cette vie de *Bouddha*, pour que les personnes qui ne sont pas prévenues par la manie des sys-

(1) *Pallas* (Mongol. Vœlker, etc. II, p. 10), appelle ce roi *Sarang-san-Gambo*. C'est vraisemblablement le fondateur de l'empire des *Thour-fan*. Les auteurs chinois l'appellent *Lun-tsan So-loung-tsan*. Le nom tibétain de *Srong-bdzan* paraît être caché dans *So-loung-tsan*; d'autant plus que l'*o* dans *so* est bref, et que les Chinois n'ont pas de *r*, pour lequel ils mettent un *l*. Dans les années appelées *Khai-houang* (580 à 599 de J.-C.); ce roi de Tibet soumit à son empire une grande partie de l'Asie centrale.

tèmes, puissent la comparer avec les traditions sur *Odin* ou *Wodan*, qui se sont conservées chez les peuples de l'Europe septentrionale. On a voulu prouver l'identité d'*Odin* et de *Bouddha*, et de leurs croyances. Je pense cependant qu'on reviendra de cette hypothèse insoutenable si l'on réfléchit que la loi du sectateur indien, n'a commencé de se répandre au nord de l'Hindoustan que soixante ans après J.-C., et beaucoup plus tard dans le Tibet et dans d'autres contrées de l'Asie centrale.

Au reste il n'y a pas la moindre ressemblance entre le culte bouddhique et celui d'Odin; comme on peut s'en convaincre au premier coup d'œil jeté sur les descriptions de ce culte données par Pallas et par moi (1).

La religion de *Bouddha* s'est introduite sans peine parmi les nomades asiatiques, parce qu'elle venait d'un pays policé, comme l'Inde; elle captiva les esprits de ces barbares, par la solennité de ses cérémonies? Si elle avait ressemblé au culte grossier d'*Odin*, elle aurait difficilement produit un si grand effet. De même, je crois que la croyance chrétienne, privée de la pompe imposante du culte catholique, fera difficilement des progrès parmi les habitans farouches du Caucase, et chez les hordes mongoles de la Sibérie, malgré le zèle apparent des missionnaires anglais et écossais.

---

(1) Dans le premier volume de l'édition allemande de mon Voyage au mont Caucase.

*Poème composé en l'honneur d'*Abou'lfawares-Dillir, *fils de* Leschker-Wazz, *par* Abou'tthayyb-Almoténabby.

(Traduit de l'arabe par M. Grangeret de la Grange.)

Au mois de *dzou'lhiddjet* de l'année 353, un *Khârédjite* (1) de la tribu des *Bénou-Kéláb* (2) apparut dans le *Dhar-Alkoufah*, et annonça à ses concitoyens qu'une partie des habitans de *Koufah* s'était soumise à lui et lui avait juré fidélité. A l'instant les *Bénou-Kéláb* déployèrent leurs étendards, et, commandés par le *Khârédjite*, ils se dirigèrent vers *Koufah* afin de s'en emparer. A cette nouvelle, *Abou'tthayyb-Almoténabby* partit de *Cathawán*, lieu situé près de *Koufah*, et ne tarda pas à être rencontré par un détachement de cavalerie. *Abou'tthayyb* l'attaqua aussitôt, et après une heure de combat il le mit en dé-

(1) *Khârédjite* signifie *révolté* ou *rebelle*.

(2) Les *Bénou-Kéláb*, ou enfans de *Kéláb*, descendaient d'*Adnan* par *Kaïs-A'ïlan*. Adnan descendait en droite ligne d'Ismaël, fils d'Abraham, qui est le père des Arabes, appelés *Mostarabes*, c'est-à-dire, *naturalisés* ou *entés*. De la tribu des *Bénou-Kéláb* sortirent des princes qui régnèrent à Halep, et dans une grande partie de la Syrie. Voyez Pococke, *Specim. Hist. arab.*, pag. 46 et suiv.; voy. aussi la *Chrestomathie arabe* de M. le baron Silvestre de Sacy, t. III, pag. 110 et 111.

route : puis, continuant sa marche dans le *Dhar-Alkoufah*, il arriva par la voie *Albéradjim* au quartier du sultan *Ahmed*, surnommé *Moez-eddolat*. Pendant tout le jour les deux partis entretinrent des correspondances. Le lendemain matin les *Bénou-Kéláb* s'étant présentés de nouveau, un combat violent s'engagea vers la fin du jour. Le *Khârédjite* n'ayant obtenu aucun succès fut forcé de revenir sur ses pas. Bientôt la division s'établit parmi les *Bénou-Kéláb* au sujet du *Khârédjite*; et plusieurs rompirent leurs engagemens. Le *Khârédjite*, néanmoins, reparut après quatre jours, et le combat recommença dans le *Dhar-Alkoufah*. Dans cette affaire le sultan *Dilémite* et un grand nombre des siens furent blessés, mais le nombre des *Bénou-Kéláb* qui restèrent sur la place ou reçurent des blessures, fut encore plus considérable. Un jeune page d'*Abou'tthayyb* eut son cheval percé sous lui d'un coup de lance. Aussitôt *Abou'lhasan Mohammed-ben-Omar* le débarrassa et le fit monter sur un autre cheval. Un page d'*Abou'lhasan* blessa deux chevaux et donna la mort à un cavalier. Les *Bénou-Kéláb* se montrèrent encore le lendemain, et on en vint aux mains auprès de *Dâr-Aslam*; un mur séparait les combattans. Beaucoup de *Bénou-Kéláb* tombèrent percés de flèches : le reste prit la fuite et ne se présenta plus pour combattre. Lorsque la nouvelle de la révolte des *Bénou-Kéláb* fut arrivée à *Bagdâd*, *Abou'lfawâres-Dillir-ben-Leschkèr-Wazz*, général persan au service des sultans du *Deilem*, partit accompagné d'une foule de guerriers, et arriva à *Kou-*

fâh après le départ des *Bénou-Kéláb*. A l'instant même il fit porter à *Abou'tthayyb-Almoténabby* des vêtemens magnifiques, faits de la soie la plus précieuse. Touché de ces bienfaits, *Abou'tthayyb* se rendit dans le *Meidân* où se trouvait *Dillir* monté sur un cheval roux et qui était couvert de riches ornemens. *Dillir* s'approcha d'*Abou'tthayyb*, et celui-ci lui récita le poème suivant :

« Comme toi, chacun prétend être doué d'une intelligence saine, et quel est celui qui connait sa folie (1)?

» Certes, plus que tout autre tu es en droit de me censurer, mais tu mérites plus de reproches que celui à qui tu veux en adresser.

» Tu me dis : Non, il n'y a pas d'amant semblable à toi. Je te réponds : Trouve un objet aussi charmant que celui que j'aime, et tu trouveras quelqu'un qui me ressemble.

» Amant passionné, si je parle de belles qui captivent par leur blancheur, je désigne mes épées tranchantes. Si je parle des charmes décevans dont le corps de ces belles est revêtu, je fais allusion au poli éblouissant de mes épées.

» Par ces brunes séduisantes, j'indique mes lances noirâtres. Les victoires de celles-ci sont mes maî-

---

(1) Le poète, dans les premiers vers de cette pièce, adresse la parole à une femme.

tresses, et leurs pointes aiguës m'en procurent la jouissance.

» Périsse le cœur qui ne sait soupirer que pour des dents éclatantes, et pour de beaux yeux noirs.

» Eh quoi! si une jeune beauté éloigne son amant de sa présence, le prive-t-elle du bonheur? Si elle le rappelle lorsqu'il se plaint de l'exil, lui accorde-t-elle la félicité?

» Va, laisse-moi obtenir des honneurs auxquels personne n'est encore parvenu; la gloire difficile à acquérir est dans les difficultés; et la gloire vulgaire est dans les circonstances vulgaires.

» Tu veux que la gloire soit achetée à vil prix! Peut-on prendre le rayon de miel sans que l'abeille blesse de son aiguillon?

» Lorsque les fiers coursiers se heurtaient les uns contre les autres, déjà, toute effrayée, tu m'annonçais la mort, et cependant tu ignorais qu'elle serait l'issue du combat.

» Non, je n'ai point été trompé si, au risque de mes jours, j'ai acheté les faveurs de *Dillir,* fils de *Leschker-Wazz* (1).

---

(1) Ce n'est qu'ici que le poëte commence à parler de *Dillir;* par tout ce qui précède il se prépare et prélude, pour ainsi dire, à l'éloge de ce héros. Nous pouvons remarquer dans ce début un exemple de l'art et de l'intérêt que les Arabes savent mettre dans leurs compositions. Dès le premier vers le poëte s'empare de notre attention, et il continue à l'exciter par des traits vifs, brillans et pleins

» Le choc des lances nous semble plein d'amertume; mais si nous nous rappelons la fortune propice qui accompagne l'émir, alors le choc des lances a pour nous mille douceurs.

» Ah! si j'eusse pensé que des mouvemens séditieux dussent hâter l'arrivée de l'émir, ma joie se serait accrue dans le désordre toujours croissant.

» Puisse donc la terre des deux *Irâks* donner toujours naissance à des révoltes qui t'appellent pour dissiper par ta présence, ô *Dillir!* l'effroi et la misère qu'elles traînent après elles.

» Lorsque nos lances ne pouvaient percer les cuirasses de l'ennemi, alors ton souvenir glorieux revenait à notre esprit, et il renversait l'ennemi plus sûrement que nos lances;

» Et nous terrassions ses chevaux par le bruit de ton nom, plus meurtrier que nos flèches pénétrantes.

» Tu n'es venu nous rejoindre qu'après le combat, mais d'avance ta renommée avait dissipé tes ennemis.

» Je n'ai point cessé, avant notre réunion, de désirer franchir, avec mes coursiers, les chemins qui me séparaient de toi.

» Si tu ne fusses point venu te réunir à nous, nous nous serions rendus auprès de toi, animés de nobles

---

d'originalité, jusqu'à ce qu'il la fixe entièrement sur son héros. Cette suspension est un des moyens dont se sert la poésie lyrique pour nous attacher.

sentimens, et plus contens de monter des coursier rapides que de languir dans le repos.

» Nous nous serions rendus auprès de toi avec des coursiers qui, chaque fois qu'ils rencontrent des bêtes fauves et des pâturages, refusent de goûter de ceux-ci avant d'avoir pourvu à nos repas en se précipitant sur celles-là (1).

» Il est vrai, j'ai eu de commun avec toi le mérite de l'intention, mais toi tu as eu un double mérite, l'intention de venir, et ton arrivée.

» Celui qui court demander avec instance des pluies abondantes, a bien plus de mérite que celui qui, sans course et sans fatigue, est arrosé de ces mêmes pluies dans sa demeure.

» Je ne suis pas cependant du nombre de ceux dont le cœur prétend brûler d'amour, et qui, pour ne point visiter l'objet de leur tendresse, disent que des occupations pressantes les détournent de ce devoir.

» Les enfans de *Kéláb* ont voulu s'emparer de l'autorité! Et à qui ont-ils donc laissé le soin de paître les brebis et les chameaux?

» Mais Dieu, leur maître, a refusé de mettre le pouvoir entre leurs mains, afin que les bêtes fauves n'errassent point en liberté, et que les lézards, misé-

---

(1) Le texte dit : *et avec des coursiers qui, lorsqu'ils rencontrent des bêtes fauves et des pâturages, refusent de paître dans ceux-ci, à moins que notre marmite n'ait bouilli.* Ces derniers mots n'ont rien que de noble en arabe.

rable pâture de cette tribu, ne fussent point à l'abri de ses poursuites.

» *Dillir* a dirigé contre les enfans de *Kéláb* des coursiers impétueux dont l'encolure hardie s'élève au-dessus des plus hauts palmiers.

» Il a dirigé contre eux des coursiers qui battent la terre avec un pied si dur qu'il peut se passer de sa chaussure de fer.

» Alors se sont enfuis les enfans de *Kéláb* : ils ont voulu retrouver les biens qu'ils avaient laissés derrière eux, et ressaisir par la légèreté de leurs pieds les possessions qui naguère étaient entre leurs mains.

» Ils ont appréhendé de perdre leurs richesses, et déjà ils étaient avilis par la défaite. Eh quoi! l'avilissement n'est-il pas pire que la perte des richesses?

» Ils nous ont amené, sans en avoir formé le dessein, un héros magnanime dont les actions devancent les paroles;

» Un héros généreux qui répare les désastres que la guerre a enfantés, comme la charpie cicatrise les blessures que les lances ont faites.

» Son épée et ses bienfaits ont guéri les maux de tous ceux qui lui ont adressé des plaintes; il a consolé de leurs pertes les mères dont les enfans ont péri dans les combats.

» Il est tellement modeste que si le soleil, épris de la beauté de ses traits, descendait vers lui par un

excès d'amour, il se retirerait à l'ombre pour éviter sa présence.

» *Dillir* est un guerrier intrépide : on dirait que la guerre l'aime éperduement : lorsqu'il lui fait la cour elle le rachète en lui livrant et chevaux et cavaliers.

» Jamais il n'approcha le vin de ses lèvres, il semble qu'il soit las d'en boire. Ses mains ne cessent de répandre des bienfaits ; c'est une soif qu'il ne peut éteindre.

» L'autorité dont est revêtu *Dillir*, et le rang glorieux auquel il est élevé prouvent l'unité de Dieu, et son éternelle justice.

» Tant que *Dillir* agitera son épée, le lion ni ses lionceaux n'auront point de dents pour déchirer leur proie.

» Tant que *Dillir* ouvrira sa main pour verser des bienfaits, personne ne pourra prétendre à la gloire de faire des actions généreuses.

» *Dillir* est doué de vertus éminentes : jamais on ne verra une pureté parfaite dans ceux qui, à son exemple, n'auront point purifié leurs mains de l'avarice.

» Ah ! puisse le miséricordieux ne jamais retrancher cette souche qu'il a fait naître ! Oui, l'homme vertueux est sorti d'une souche vertueuse. »

Notice du Bâbour-Nameh بابر نامه, *ou Histoire du sultan Babour, écrite par lui-même en turc oriental.*

L'AUTEUR de cet ouvrage intéressant est le *sultan Bâbour*, fondateur de l'Empire mongol dans l'Inde. Il était le fils de *Omar cheikh*, fils du sultan *Abou sa'id*, issu de la dynastie des Timourides de Perse. Bâbour succéda à son père dans le royaume de *Ferghanah*, en l'an 899 de l'hégire, ou 1494 de J.-C. Après y avoir régné pendant cinq ans, il fut chassé par *Chaibek*, khan des *Ouzbek*. Il se retira à *Gaznah*, et de là dans l'Inde, qu'il gouverna jusqu'à sa mort arrivée en 937 de l'hégire (1531 de J.-C.).

Le *Bâbour-Nameh* contient la relation des guerres de son auteur. Il existe une traduction persanne de cet ouvrage; elle se trouve à la Bibliothèque du Roi de France. Le livre est intéressant pour son contenu, et pour la langue dans laquelle il est écrit. C'est du *turc djagataïen*, mêlé avec une grande quantité d'expressions arabes et persannes.

Sur les premiers feuillets du manuscrit de ce livre, que j'ai eu entre les mains à Saint-Pétersbourg, se trouvent plusieurs distiques en persan et en djagataïen. Le suivant est écrit dans cette dernière langue.

Il se rapporte à l'auteur du même livre, et paraît être de son tems. Le voici :

يوز شكروبی بابركه كريم غفار
بيردی سنكا سند وهند و ملك بسيار
ايسيق ليغی غه كرسنكا يوقتر طاقت
ساوق يوزبنی كوارو سنك غزنه يار

« Centuple louange soit à toi, ô *Bâbour*, parce que le bienfaisant et clément
» T'a donné le *Sind* et le *Hind* (toute l'Inde) et beaucoup de royaumes,
» Si tu ne peux pas supporter la chaleur,
» Pour voir ton visage refroidi, va aux rochers de Ghaznah. »

Le manuscrit est assez ancien, et paraît contemporain de l'auteur, comme on pourrait au reste le conclure par la note suivante :

بو وقايع نی دوشنبه كونی جمادي الاول نينك ايكيسندا سنه ۹۵۷ سيموتودا هوجی تاش ديكن منزلدا محمد مزنك تحفه كيلتوردی

« Ces Mémoires m'ont été donnés en présent par
» *Mohammed*, le lundi, second de *Djoumadi-alawel*,
» de l'an 957 (1550 de J.-C.), pendant le voyage, à
» la station appellée *Hawdji-tach*. »

Une note qui se trouve dans le manuscrit, nous apprend qu'il a été apporté de *Boukhara*, par une personne attachée à *Florio Beneveni*, ambassadeur

envoyé en 1718 par l'empereur Pierre-le-Grand au khan de cette ville :

بو کتاب بابور نامه تمورپولات ابن میرزا رجب بن پای چین
پادشاه والاه جان خورشید کولاه ستارنکی بلنکی سپاه
ایلچی اوروس فلوری بیک بنی وین ایلن بخاریه کلوب
بو کتاب‌نی صاتون آلدوم مبارک اولسون آمین یه رب
العالمین *

« C'est le livre *Babour-nameh*. Moi *Timour Poulat*, fils de *Mirza Rèdjèb*, fils de *Pay tchin*, étant » venu à *Boukhara* avec le Russe *Floribeg Beneveni*, ambassadeur du magnanime empereur, la » couronne du soleil, dont l'armée ressemble aux » étoiles et aux léopards ; j'ai acheté ce livre ; qu'il » soit béni, *amen*, oh! Seigneur des créatures ! »

Le *Babour-nameh* commence par une épitre de l'auteur à son fils *Mirza Mohammed Kamran Behader*, que je donnerai à la fin de ce mémoire en original, en l'accompagnant d'une traduction, pour donner une idée du turc djagataïen dans lequel elle est écrite. Après cette lettre suit une description géographique de la province de فرغانه *Ferghanah*, qu'on va lire ici.

Au nom du Béni! action de grâces soit offerte à Dieu le très-haut, pour l'assistance qu'il m'a prêtée, à l'intercession du très-pur prophète, qui est la joie des créatures, pour que je sois fait roi dans le pays de

Ferghanah, à l'âge de douze ans, dimanche, le 3 du mois de *Ramadhân*, l'an 899 (1).

Description de Ferghanah.

Le pays de *Ferghanah* est situé dans le cinquième climat. Ses extrêmes frontières sont à l'orient كاشغر *Kachghar*, à l'occident سمرقند *Samarqand*, au sud بدخشان *Badakhchan*, et au nord de hautes montagnes. Outre cette ville de Ferghanah, il y en avait encore d'autres, telles que المالق *Almaliq*, الماتو *Almatou*, ينكى قند *Yangi qand*, appelée dans les livres طراز قند *Thiraz qand* (la ville des brodeurs). Tous ces endroits n'existent plus; ils ont été détruits dans ces derniers tems, ou par les Mongols ou par les *Ouzbek*, de sorte qu'il n'en reste aucune habitation.

C'est un pays fertile qui produit des vivres et des fruits en quantité. Partout il est entouré de montagnes, excepté à l'ouest, car du côté de *Samarqand* et de خجند *Khodjend*, on ne voit pas une seule hauteur. C'est pour cette raison qu'en hiver on ne veut voyager de *Ferghanah* dans aucune autre direction que dans celle-ci.

Le fleuve سيحون *Sihoun*, qu'on appelle aussi souvent *fleuve de Khodjend*, vient du nord-est, et coule au milieu du pays en se dirigeant vers l'occident. Au

---

(1) Le 7 juin 1494 de J.-C.

nord de *Khodjend*, et au sud de فناقند *Fena qand*, connue à présent généralement sous le nom de شاهرخيه *Chahroukhia*, il se retourne au nord et coule vers le Turkestan, où il se perd avec impétuosité dans les sables mouvans, sans se mêler à aucun autre fleuve ni à aucune mer. Sur ce fleuve se trouvent sept villes, dont cinq sont situées au bord méridional, et deux au bord septentrional.

Une de celles qui sont au sud est اندجان *Andoudján*, qui est la résidence royale du pays de *Ferghanah*. Les vivres s'y trouvent en abondance, de même qu'une grande quantité de fruits; entre ces derniers, les melons et les raisins sont excellens. Les premiers ne sont nulle part d'un si bon goût qu'à *Andoudján*, mais il y est sévèrement défendu de les vendre avant qu'ils aient atteint leur parfaite maturité. Excepté *Samarqand* et كش *Kach*, il n'y a pas dans tout le *Mawara-alnahar* (le pays au-delà de la rivière ou la Transoxiane), de plus grande ville qu'*Andoudján*. Elle a trois portes, et sa forteresse se trouve au midi. Dans cette ville il y a neuf réservoirs d'eau et aqueducs. Il est très-remarquable que chacun d'eux a une source différente. La forteresse est entourée d'un fossé en dehors duquel passe le chemin royal. Elle est séparée de la ville par ce fossé et par le grand chemin. De l'autre côté est un autre chemin royal. Dans le voisinage d'*Andoudján* il y a beaucoup d'oiseaux de proie, qu'on dresse à la chasse. Entre autres il y a des aigles si gras que quatre hommes se peuvent ras-

sasier d'un seul quand il a acquis toute sa croissance. La langue des habitans est la même dans la vie ordinaire et dans les livres. *Mir-Ali-Chyr-Nowayi*, se trouvant à *Hérât*, a composé dans cet idiome ses ouvrages qui sont généralement admirés, aussi les habitans du pays le parlent très-bien et avec élégance.

Le célèbre musicien *Ioussouf-Khodjah* était natif d'*Andoudjân*.

L'air n'y est pas bon, aussi trouve-t-on dans cette ville beaucoup de personnes qui ont les yeux petits et malades. Au sud-est, et près de cet endroit, est un pays froid qui s'étend vers l'occident, le climat y est très-sain, et l'eau des sources excellente. Le printems est beau, et les grands froids (d'*Andoudjân*) sont généralement connus. Au sud-ouest de la ville on voit une montagne haute et escarpée, qu'on appelle براكوه *Berâkoh*, ou *le mont antérieur*. Le sultan *Mah'moud-khan* a érigé sur sa cime un édifice en pierre. Plus loin, et sur un point saillant de cette même montagne, j'ai fait bâtir, en l'an 902 de l'hégire, un portique d'été. Quoique la situation de l'autre bâtiment soit supérieure à celle de mon portique, ce dernier est beaucoup plus beau, et on voit de là toute la ville et tous les villages des montagnes qui l'environnent.

La *rivière de Kech* vient de la contrée où est la ville de وش *Wach*, et se dirige vers *Andoudjân*. Sur les deux bords on voit des jardins qui ont tous une exposition orientale. Les violettes y ont une odeur extrêmement suave, de petits ruisseaux les arrosent

et les rendent très-beaux au printems. On y voit des tulipes et des roses en abondance. Entre le côté antérieur de la montagne et les jardins les plus proches de la ville se trouve le temple appelé مسجد جوس *Mesdjid-Djous*. De la sommité du mont découle le ruisseau شه جوی *Chah-Djouï*. Devant ce *Mesdjid* s'étend une belle plaine abritée par l'ombre contre le soleil du midi ; elle contient trois jolis étangs remplis de poissons, et elle offre au voyageur fatigué un lieu de repos frais et agréable. Sur l'autre rive du *Chah-Djouï* est la frontière des nomades de *Wach*. Dans les dernières années du règne d'*Omar-Cheikh-mirza*, on a trouvé dans cette montagne des pierres avec des bandes ondulées rouges et blanches. On en fait des manches de couteaux, des petits vases, et autres choses semblables. Ces pierres sont très-belles. Depuis la frontière de *Ferghanah* jusqu'à *Wach* il n'y a pas de villes, car le terrain est aride et le climat mauvais. La ville de مرغینان *Marghinân* se trouve éloignée de sept *agatch* (1) d'*Andoudjân*. C'est un joli endroit; il y a des grenades et des petits abricots, d'un goût exquis, qui prospèrent ici à merveille. On y trouve encore une grande espèce de grenades, appelées دانه كلان *Danehi-gilan* (grands grains), qui ont moins de

(1) اغاج *Agatch* en turc est la même chose que فرسنك *ferseng* en persan. C'est une mesure de 1200 pas. *Agatch* signifie *arbre*, car les parasanges sont indiquées par des pieux, comme les wersts en Russie.

goût pendant la floraison. Le jasmin de cette contrée y est préférable à tout autre. Il y a ici encore un fruit, qui est une espèce de prune. Si l'on en prend un noyau et qu'on le roule dans la bouche, il devient d'une couleur rouge foncée. On l'appelle سچانی *satchani;* il est très-doux.

Il y a ici beaucoup d'oiseaux propres à la chasse, et des cerfs blancs qui se tiennent dans les fondrières des montagnes. Les habitans sont des سرتی *Sarti* (ou Boukhares). Ils sont habiles lutteurs, astucieux et inclinés à la sédition. Dans tout le *Mawara-alnahar,* les habitans sont guerriers. Les plus célèbres lutteurs et les meilleurs soldats de *Samarqand* et de *Boukhara* sont de *Marghinán.* صاحب هدایه *Sahéb - hedayeh* était originaire de رشدان *Rechdan*, qui est un village dépendant de *Marghinán.*

Une autre ville est اسفارا *Asfárá,* située au pied d'une montagne. Il y a des eaux limpides et des jardins agréables. Elle se trouve au sud - ouest de *Marghinán*, à une distance de neuf *agatch.* Parmi les différens arbres fruitiers, on y trouve aussi beaucoup d'amandiers. Toute la contrée est aride et montagneuse. Au midi de la ville il y a une plaine entre des collines, qui est remplie de rochers; c'est pourquoi on l'appelle le *miroir des rochers.* Leur longueur est environ de dix pieds, et leur hauteur dans quelques endroits celle d'un homme, dans d'autres seulement la moitié. Tout ce qui vient à ce miroir s'y représente.

Autour d'*Asfârâ* sont les quatre montagnes اسفارا *Asfârâ*, واروخ *Waroukh*, سوخ *Soukh*, et هشيار *Houchyar*.

Dans le tems que *Cheibâni-khan* était en guerre avec le sultan *Mahmoud, khan d'Alâdjâh*, et qu'il occupait *Tachkand* et *Chahroukhia*, il parvint jusqu'au pied des montagnes *Soukh* et *Houchyar*. Il le chassa un an après, parce que ce dernier s'était rendu odieux par sa fierté. Alors je me rendis à كابل *Kabul*.

Khodjend خجند est à vingt-cinq *agatch* à l'occident d'*Andoudján*, et à autant de *Samarqand*. C'est une ville très-ancienne, et la patrie du cheikh *Mossleh-eddin* et de *Khódjah Kemál*. Les fruits y sont abondans et excellens. Les grenades de cette ville sont si célèbres, qu'on dit en proverbe : « Pommes de *Samarqand* et grenades de *Khodjend*. » — Cependant de nos jours les grenades de *Marghinán* sont plus estimées.

La ville est située sur un terrain élevé, le fleuve *Sihoun* passe au nord, à la distance d'une portée de flèche. Au nord de cette capitale et du fleuve est le mont متوغل *Moutewegghel* (c'est-à-dire l'*étendu*), dans lequel il y a des mines de turquoises et d'autres. On y trouve beaucoup de serpens. A *Khodjend* la chasse du gibier et des oiseaux est bonne. Il y a des cerfs blancs, des بوغ *boughi* (*cervus elaphus*), des مرال *maral* (autre grande espèce de cerfs), des aigles et beaucoup de lièvres. L'air y est mal sain et

d'une mauvaise influence sur les yeux ; c'est pourquoi on appelle les habitans چوبچوگی *Tchouitchougi* ou *chassieux*. On prétend que cette qualité nuisible de l'air est occasionée par les montagnes du nord. Dans la dépendance de *Khodjend* on trouve بادام *Bâdâm*, qui n'est pas une ville, mais un bourg joli et riche. Les amandes y sont très-bonnes et lui ont donné son nom. On les transporte jusqu'à *Hormouz* et dans l'Inde. Cet endroit se trouve à cinq ou six *agatch* à l'orient de *Khodjend*. Entre cette ville et *Bâdâm* il y a le désert appelé ها درویش *Ha-derwich*. Il y souffle toujours un vent qui arrive à l'orient jusqu'à *Marghinân*, et à tous les endroits situés à l'occident de *Khodjend*. Ce vent est très-fort. On raconte que quelques derwiches voyageant dans ce désert et ayant le vent contre eux ne pouvaient pas se retrouver. Ils entendirent enfin une voix qui criait : *Ha derwich*, *di! di!* (Oh! derwich! vois! vois!) et qu'ils périrent sur-le-champ.

Une autre ville située au nord du *Sihoun* est اخسیا *Akhsia*, appelée dans les livres اخسیکت *Akhsiket*. C'est pourquoi le poète *Esîr-eddin* porte le surnom d'*Akhsiketi*. C'est la plus grande ville du pays de *Ferghanah* après *Andoudjân*, dont elle est éloignée de neuf *agatch* à l'ouest. Ce fut la résidence d'*Omar-cheikh-Mirza*. Le *Sihoun* coule au bas de la ville, qui est bâtie sur le pied élevé d'une montagne. Le long de ses fossés se trouvent ses fondemens qui sont très-

profonds. *Omar-cheikh-Mirza* en fit poser d'autres qui sont situés plus haut. Il n'y a pas une ville plus forte dans tout le pays de *Ferghanah*. Dans la plaine on voit à une certaine distance des villages. Dites, *où y a-t-il de meilleurs arbres fruitiers qu'à Akhsia?* Les mélons sont excellens, principalement ceux qu'on appelle *Mir-Timour*; dans le monde entier ils n'ont pas leurs pareils. Ceux de *Boukhara* sont célèbres, et quand j'occupais *Samarqand*, je fis apporter des melons de *Boukhara*. Les découpant ensuite à un dîner, je trouvai qu'aucun d'eux n'était comparable à un melon d'*Akhsia*. Il y a de très-bons oiseaux pour la chasse, et dans un désert situé sur le *Sihoun* du côté de cette ville, on trouve beaucoup de cerfs blancs. Sur la frontière d'*Andoudján* est un pays désert et couvert de forêts, qui sont remplies d'une petite espèce de canards gris. Il y a aussi des aigles et des lièvres qui sont très-gras.

Kassan كسان est une petite ville au nord d'*Akhsia*. La rivière qui coule à *Andoudján* vient de *Wach*, et celle d'*Akhsia* de *Kassan*. Le climat de cet endroit est sain, parce que de beaux jardins bordent toute la rivière. On a donné à la ville le nom پوستين پيش برة « *Donne la peau antérieure* ». Les habitans de *Wach* et de *Kassan* vivent dans une inimitié perpétuelle.

Dans les montagnes de *Ferghanah* et sur les bords de ses rivières, il y a des contrées plus ou moins froides ou chaudes. Sur les hauteurs viennent des peupliers, dont on emploie l'écorce pour faire des

bâtons rouges, des manches de fouet, des cages pour les oiseaux et d'autres ustensiles. Le bois de ces peupliers est très-beau, et les objets qu'on en fait se vendent bien aux Turcs et aux étrangers.

On lit dans quelques ouvrages qu'il y a encore dans ces montagnes des temples payens (بروج اصنام tours des idoles). Cependant de nos jours on n'en entend pas parler. On sait seulement qu'ils sont couverts de la même espèce d'herbe, qui se trouve dans les montagnes des sept villages, et que les habitans appellent ايبق اوتى *Ayiq oti* (herbe sobre). Son véritable nom est مهر كياه *mihri giyah* (herbe du soleil). Il y a aussi des mines de *lapis lazuli* et de fer.

Après cette description de la province de *Ferghanah* suit, dans l'original turc, la narration historique des faits, qui commence à l'an 903 de l'hégire (1497 de J.-C.).

(*La suite à un prochain Cahier.*)

Contes et Bons Mots extraits d'un livre chinois intitulé SIAO LI SIAO ;

Traduits par M. STANISLAS JULIEN.

UN buveur de profession ayant trouvé en songe une coupe d'excellent vin, se mit à le faire chauffer pour le savourer avec plus de délices. Mais au moment qu'il voulait s'abreuver de cette douce liqueur, il s'éveilla : « Insensé que je suis, s'écria-t-il, pourquoi ne me contentais-je pas de le boire froid. »

Un homme voyant passer un marchand d'huîtres, l'appela pour en acheter et lui dit : « Combien la livre? » Le marchand, qui voulait s'amuser à ses dépens, lui répondit : « Par tout pays les huîtres se mesurent, et ne se pèsent pas? — Il faut que vous ayez l'ouïe bien dur, lui répliqua l'acheteur, n'avez-vous pas entendu que je vous demandais combien le pied? »

Un hôte fort avare craignait toujours de verser du vin à plein verre. Un convive prenant le sien se mit à le considérer attentivement, en disant : « Ce verre est trop profond, il faudrait en couper la moitié. » L'hôte tout étonné lui en ayant demandé la raison, il répondit : « Si la partie supérieure ne peut contenir du vin, à quoi sert-elle ? »

Un homme avait invité un de ses amis à dîner; mais bientôt après il se repentit de sa politesse et se promit bien de l'éloigner de sa table. Le convive arriva à l'heure indiquée; mais l'ayant entretenu quelques instans, il lui dit : « Si j'en crois un vieux proverbe, reconduire un ami équivaut à trois verres de vin; veuillez attendre un moment, je ferai avec vous quelques *lis*. » Comme il craignait que l'autre ne trouvât quelque prétexte pour rester, il le prit aussitôt par le bras, et semblait disposé à le faire courir : « Doucement, doucement, s'écria le convive, je n'ai pas coutume de boire si vite. »

Deux frères cultivaient la terre ensemble. L'aîné partit le premier pour préparer le dîner, et ensuite il appela son frère. Celui-ci lui cria à haute voix : « Attends que j'aie caché ma bêche, et aussitôt je reviendrai. » Dès qu'il fut à table, son frère lui adressa de vifs reproches, et lui dit : « Quand on cache quelque chose il faut garder le silence, ou au moins n'en parler qu'à voix basse; car, en criant ainsi que vous, on s'expose à être volé. » Le dîner fini, le plus jeune revient au champ, cherche sa bêche et ne trouve que la place. Aussitôt accourant vers son frère, il s'approche mystérieusement de son oreille, et lui dit tout bas : « Ma bêche est volée. »

Les trois points de ressemblance.

Un homme ayant fait faire son portrait, le peintre l'engagea à consulter les passans pour s'assurer s'il avait

réussi. Celui-ci obéit, et demande au premier venu : « Cet endroit est-il ressemblant ? » Notre connaisseur d'emprunt lui répond : « Le bonnet est très-ressemblant. » Il fait une seconde question à un second qui lui dit : « L'habit est très-ressemblant. » Il allait en interroger un troisième, lorsque le peintre l'arrêtant lui dit : « La ressemblance du bonnet et des habits n'est pas l'important de l'affaire, demandez seulement à Monsieur ce qu'il pense du visage. » L'autre hésita fort long-tems, enfin ne pouvant se dispenser de répondre il lui dit : « La barbe et les cheveux sont très-ressemblans. »

Un lettré, lisant pendant la nuit, s'aperçut qu'un voleur creusait avec bruit le mur de sa maison. Justement il avait devant le feu une théière d'eau bouillante; il la prend, se place à côté du mur et attend le voleur. L'ouverture faite notre homme avance d'abord les pieds; le lettré les saisit et les arrose d'eau bouillante. Le voleur pousse un cri perçant, et lui demande grâce. Mais lui d'un ton de gravité répond : « Attends seulement que j'aie vidé ma théière. »

Un homme riche, demeurant entre deux forgerons, était continuellement importuné par le bruit du marteau, et se désolait de ne pouvoir reposer ni jour ni nuit. D'abord il leur recommanda de frapper plus doucement, et ensuite il leur fit de grandes promesses s'ils voulaient déloger sur l'heure. Nos deux champions firent semblant de l'écouter. Lui transporté de joie prépare un brillant dîner, et voulut les régaler splen-

didement. Le repas fini il leur demanda où ils allaient transporter leurs domiciles. L'un deux répondit : « Celui qui demeure à gauche ira à droite, celui qui demeure à droite ira à gauche. »

Une dame venait de se marier, le troisième jour voyant son mari retourné, elle se glisse furtivement derrière lui et lui donne un baiser. Le mari se fâcha et lui dit qu'elle blessait toutes les convenances. « Pardon, pardon, s'écria-t-elle, je ne savais pas que c'était toi. »

Il y avait dans une maison un enfant qui pleurait continuellement et importunait tout le monde. On appela un médecin. Celui-ci lui administra une potion dont il connaissait la vertu calmante, et voulut passer la nuit pour juger de l'efficacité du remède. Au bout de quelques heures, n'entendant plus aucun cri, il s'écria : « L'enfant est guéri. » « Oui, lui répondit-on, l'enfant ne pleure plus, mais la mère pousse des sanglots. »

Un homme ayant pris une potion blanche, négligea d'aller remercier le médecin à qui il devait la santé. Celui-ci fut vivement fâché de son ingratitude. Un autre jour il alla trouver son médecin, et lui dit : « Quand un chien est malade, que faut-il lui donner? » Celui-ci lui répondit : « Une potion blanche. »

Un homme était condamné à la cangue; quelques-uns de ses parens l'ayant vu, lui demandèrent la cause de son châtiment. Il leur dit : « Comme je pas-

sais par hasard sur un chemin, je vis par terre une petite corde ; la croyant bonne à quelque chose, je la pris et m'en allai : voilà la cause de mon malheur. » Ses parens lui repartirent : « Jamais le vol d'une corde n'a conduit personne à un tel supplice. » Le voleur leur dit : « Il est vrai qu'au bout de la corde il y avait quelque chose. » On lui demanda ce que c'était ; il leur répondit : « C'était seulement deux petits bœufs de labour. »

L'Amateur d'Antiquités.

Un homme riche était très-curieux d'objets antiques, sans savoir distinguer s'ils étaient vrais ou faux.

Un homme ayant imité une tasse vernissée du tems de l'empereur *Cheun*, le bâton foudroyant de *Tcheou-koung*, et la natte sur laquelle *Confucius* s'asséyait dans le *Hing-tang*, il voulut les acheter, quoiqu'ils coûtassent chacun 1,000 *taëls*.

Quand son coffre fut vide, d'une main il prit la tasse vernissée du tems de l'empereur *Cheun ;* de l'autre le bâton foudroyant de *Tcheou-koung ;* mit sur ses épaules la natte de *Confucius*, et, réduit à demander l'aumône, il disait encore aux passans : « Messieurs, je vous en supplie, donnez-moi quelques pièces antiques de la monnaie frappée par *Tai-koung*. »

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Bhagavad-Gîta, id est, Θεσπέσιον μέλος, etc., traduit par M. A.-G. DE SCHLÉGEL.

(Premier Article.)

En commençant cet article, j'éprouve un sentiment pénible que je veux avant tout me hâter d'expliquer. S'il est vrai qu'une bonne traduction soit une conquête honorable faite sur l'étranger, si même par la difficulté, par la nouveauté de l'entreprise, elle peut devenir une sorte de trophée élevée à la gloire littéraire d'une nation, nous devons éprouver quelques regrets de nous voir ainsi devancés dans cette carrière. Nous étions depuis long-tems en mesure de donner et un bon texte et une traduction du *Bhagavad-Gita;* et si ce travail eût manqué de quelques-unes des qualités qui distinguent celui de M. Schlégel, professeur aussi remarquable par son esprit que par son érudition, il eût au moins présenté l'avantage inappréciable d'avoir été rédigé sous les yeux et avec les conseils du savant maître dont M. Schlégel lui-même, dans sa préface, s'honore d'avoir pris les leçons, de M. de Chézy, dont la modestie et la bonté seules égalent les connaissances. Mais un grand obs-

tácle a toujours en France arrêté nos efforts. Nous avons manqué et nous manquons encore de caractères sanscrits, et hors d'état de produire nous-mêmes, nous ne pouvons que juger les ouvrages des autres. C'est donc un rôle dont il faut nous contenter; et ce rôle est agréable à remplir quand on est appelé à prononcer sur le mérite d'un travail exécuté par M. Schlégel.

Quelques-uns de mes lecteurs étonnés de l'importance que l'on attache à ce nom de *Bhagavad-Gita*, qu'ils ont toujours entendu prononcer avec une révérence presque religieuse, peuvent désirer d'avoir quelques notions et sur l'auteur et sur l'ouvrage lui-même. Parler de l'ouvrage est une chose bien difficile, parler de l'auteur est une chose presque impossible dans l'état actuel de nos connaissances. Je vais essayer de satisfaire, autant qu'il me sera permis, une curiosité bien légitime.

Le *Bhagavad-Gita*, ou *chant divin*, qu'on appelle quelquefois simplement le *Gita*, ou *le chant par excellence*, est un épisode extrait d'un poème épique indien, nommé *Mahábhárata*. On y célèbre les querelles et les exploits des descendans de *Bharata*, souverain de l'Inde. Telle est l'estime que l'on fait de cet ouvrage, que placé, dit-on, par les *Richis* dans une balance avec les quatre Vèdes, il fut trouvé plus pesant. Dans un passage de ce poème, il est rapporté que les Vèdes et les *Sástra*, ou livres sacrés, étaient devenus tellement rares qu'on les croyait perdus depuis long-tems. On dit même qu'ils n'existaient plus

que par tradition. Un poëte, un savant *Mouni* ou solitaire, qui passait pour fils de *Djeimini*, rassembla ces ouvrages, restitua les Vèdes, compila les *Pourana* ou anciennes chroniques poétiques, et fut lui-même l'auteur ou du moins l'éditeur du *Mahâbhârata*, et par conséquent du *Bhagavad-Gita*, qui depuis a été compris parmi les *Oupanichat*, espèce de livres canoniques chez les Indiens. Il n'a pas voulu que la postérité ignorât son nom, et d'une manière bizarre que nous remarquerons dans l'analyse du 10ᵉ chapitre de ce dernier poème, il nous apprend qu'il s'appelait *Vyâsa*. M. Halhed attribue cet ouvrage à un auteur qu'il nomme *Adhac-Doum*. Ce nom me paraît un peu suspect, et je m'en tiens à la version la plus commune, qui nous a transmis les noms et prénoms de *Crichna Dwipayana Vyâsa*. On dit même que ce dernier nom ne lui aurait été donné que comme synonyme de *compilateur*.

Incertains déjà sur le nom de l'auteur, nous le sommes encore plus sur le siècle où il a vécu. Nous avons des monumens de son esprit, nous les savons fort anciens, mais ils sont muets, quand nous les interrogeons sur leur antiquité. Les enthousiastes ne donnent pas à cet ouvrage moins de quatre mille ans d'existence : ce serait un bel âge s'il était possible de le prouver. Cependant, par un raisonnement assez plausible, on parvient à le faire remonter à mille ans au moins avant notre ère : ce qui le rendrait encore assez vénérable. C'est au lecteur à apprécier toute la force de cet argument. On sait que le neuvième *ava-*

tar, ou incarnation de *Vichnou*, est celui de *Bouddha*, et l'apparition de *Bouddha* se place en effet mille ans à peu près avant J.-C. Or, dans ces poèmes, où *Crichna*, le huitième *avatar*, est l'acteur principal, on ne trouve pas la plus petite allusion à *Bouddha*. La conséquence naturelle que l'on tire, est que ces livres sont antérieurs à la neuvième incarnation. Ce qui pourrait appuyer cette conjecture, c'est qu'en fait d'allusions les Indiens sont très-peu clairvoyans, et c'est M. Wilkins qui le premier leur a fait remarquer que dans leur quatrième Vède, qu'ils disaient aussi ancien que les trois premiers, il était question de *Crichna*, auquel par conséquent il doit être postérieur. Mais d'un autre côté il faudrait aussi accorder aux amateurs des tems anciens que la doctrine des Bouddhistes qui, selon quelques-uns, n'a été introduite dans l'Inde que vers le IIe siècle de notre ère, y était connue bien antérieurement, soit par les anathêmes lancés par les Brahmanes contre des principes étrangers, soit par l'accession de quelques-uns d'entre eux à ces innovations. Ce qu'il y a de certain, c'est que la lecture même de cet ouvrage prouve une civilisation déjà fort avancée. On y voit clairement l'existence de plusieurs systèmes philosophiques, la lutte établie depuis long-tems entre le théisme et l'impiété, entre les unitaires et les idolâtres, entre le spiritualisme et le matérialisme grossier. Que d'années, que dis-je? que de siècles il a fallu, et l'histoire des autres peuples en fait foi, pour que de pareilles idées pussent germer et se développer chez une nation! De

la mort de Pisistrate à celle de Socrate on compte près de deux cents ans. Que de tems pour enfanter Platon ! C'est donc un ouvrage réellement curieux et intéressant dans l'histoire de l'esprit humain que le *Bhagavad-Gîta* : monument d'autant plus important pour l'observateur, qu'il peut être antérieur à tout ce que nous avons des Grecs et des Romains.

Il me reste encore à considérer cette antique composition, et sous le rapport littéraire, et sous le rapport philosophique. Je pense bien qu'on ne s'attend pas à trouver ici une application sévère des règles aristotéliques. On ne doit pas rechercher dans un poème, dont l'antiquité classique ne nous offre d'ailleurs aucun exemple, cet intérêt que le sujet ne saurait comporter. Ce n'est pas qu'en d'autres occasions la langue sanscrite, naturellement sonore et harmonieuse, ne puisse quelquefois, heureusement employée par le génie du poète, prendre un ton véritablement homérique ; mais dans ce poème, à quelques exceptions près que nous aurons soin de faire remarquer, on n'y reconnaît de la poésie grecque, que cette noble simplicité, que cette élégante négligence, dont les modernes ont osé faire un objet de critique ; comme si chaque siècle n'avait pas son caractère particulier, comme si les grands génies, dans chaque âge, n'avaient point adressé à leurs contemporains le langage qui pouvait seul leur convenir ! Il fut un tems où les maîtres de la science, manquant des secours que nous avons maintenant pour transmettre nos connaissances, n'avaient guères d'autres livres que leur mémoire. Il

leur fallut un moyen artificiel d'imprimer d'une manière plus stable des idées fugitives. On imagina les vers : ce n'était point là de la poésie, tout le monde sait qu'elle ne consiste pas seulement dans des mots mesurés et cadencés ; mais enfin le maître ne pouvait oublier, le disciple retenait mieux des préceptes contenus dans un nombre de syllabes déterminé. Telle fut, si je ne me trompe, l'origine de la poésie ancienne, que de beaux génies embellirent ensuite de toutes les richesses de leur imagination. Plus on remontera dans l'antiquité, moins le mécanisme du vers sera parfait. Le vers de Virgile annonce un âge civilisé, où l'on ne pardonne au poète aucune négligence. Le vers d'Homère en est rempli : les vers sanscrits offrent le même caractère; des particules explétives, des epithètes oiseuses et répétées à satiété, des hémistiches parasites, des phrases redondantes et tautologiques ; voilà ce que l'on y trouve à chaque instant, et la raison m'en semble bien claire. Le besoin avait fait inventer la versification, et le poète, exerçant alors une profession utile, devait avoir plus de latitude. Dès l'instant que la poésie n'a plus été qu'un talent agréable, on n'a plus accordé au poète la même indulgence, on a plus exigé de lui, et on n'a considéré son ouvrage qu'en raison des difficultés vaincues. On reproche à nos tems modernes de ne plus aimer la poésie : ce sont les vers que l'on estime moins, mais on goûte toujours la poésie.

Vyâsa était poète, mais il voulut être utile, et il traita en vers dans le *Bhagavad-Gîta* un sujet entiè-

rement philosophique. Il n'avait pas d'autre moyen de se faire écouter dans un pays, où les traités même de grammaire et les dictionnaires sont en vers. On trouve sans doute dans son ouvrage des passages qui respirent la plus haute poésie, et pour l'idée et pour l'expression; mais ce n'est pas le ton général du poème. On y rencontre un bon nombre de métaphores élégantes et de comparaisons ingénieuses que ne désavouerait pas un bel-esprit français. On n'y découvre surtout aucune trace de ce mauvais goût, de cette affectation, qui percent à chaque instant dans la poésie des Arabes, des Persans et autres nations de l'Orient. Le style du *Bhagavad-Gita* est partout classique, dans toute la force du terme. Il est simple, et reste assez constamment à la hauteur qui convient au poème didactique. Nos poètes modernes ne doivent donc pas s'attendre à trouver dans *Vyâsa* un homme de leur école : nos philosophes seront-ils plus heureux!

Les métaphysiciens idéologues seraient étrangement trompés, s'ils se flattaient de rencontrer dans cet ouvrage quelques raisonnemens qui aient rapport à leurs théories. Tel est le caractère en général de la philosophie orientale, qu'elle est toujours religieuse et morale. Qu'est-ce que l'homme par rapport à Dieu? d'où vient-il? où va-t'il? Voilà les grandes questions que les philosophes, ou plutôt les théosophes de l'Orient se plaisent à discuter. On conçoit que la philosophie ainsi considérée est souvent dogmatique et mystérieuses, et par conséquent sujette à toutes les erreurs

de l'esprit humain. Mais elle a quelque chose d'imposant, quand elle ose ainsi se mêler des destinées futures des mortels. Elle se revêt de cet intérêt de curiosité que l'homme éprouve pour tout ce qui regarde son avenir. Mon sujet m'amène naturellement à parler des différens systêmes de philosophie, disons mieux, de théologie chez les Indiens. C'est une question que l'on ne peut expliquer qu'avec défiance, en se servant des seuls élémens que nous avons entre les mains. Ils ont, disent-ils, six espèces de doctrines philosophiques, auxquelles ils donnent le nom général de *Darsana*, savoir, le *Védanta*, le *Sankhya*, le *Veichéchica*, le *Nyaya*, et les deux *Mimansa*. Cette liste ne saurait être dressée suivant l'ordre chronologique : car j'y vois au commencement et à la fin le systême *Védanta* et le second *Mimansa*, attribués tous les deux à notre auteur *Vyâsa*. Le *Sankhya* lui est antérieur, puisqu'il en parle dans le *Bhagavad-gîta*, tandis qu'au contraire le *Nyaya* et le *Véichéchica* semblent être de l'école de *Bouddha*. Voici l'idée qu'il m'est permis jusqu'à présent de donner de ces différens systèmes.

Capila, fondateur du *Sankhya*, recommandait à ses disciples ce que, dans nos livres pieux, on appelle *la vie intérieure*, ou la méditation qui conduit à la véritable science, *djgnanayoga*. Cependant un autre saint docteur, *Djeimini*, fondateur de l'ancien *Mimansa*, *Mimansa pourwa*; prêchait *la vie active*, *Karmayoga*, et voulait qu'on s'appliquât de préférence aux *œuvres* et aux pratiques religieuses. Ces

deux opinions se trouvent fondues dans le système plus moderne de *Patandjali*, disciple de *Panini*. Dans ce système, appelé *Yoga*, ou union de l'ame avec Dieu, et que l'on ne trouve pas dans la nomenclature des *Darsana*, l'homme s'occupe des œuvres, mais d'une manière désintéressée, et dans un parfait quiétisme d'esprit, il contemple toujours le grand être. C'était là précisément l'antique doctrine que *Vyása* avait expliquée dans son *Bhagavad-gita*. Ce furent là aussi les principes du fameux *Sankara*, qui vivait dans le IX[e] siècle, suivant Wilson. Comme auteur du *Védanta* et du *Mimansa* moderne (*outtara Mimansa*), que l'on regarde comme un seul et même système, *Vyása* commentait les Vèdes, il en expliquait la partie théologique plutôt que la partie rituelle, s'attachant encore plus à l'esprit qu'à la lettre même des livres sacrés. Pour le *Nyaya*, fondu par *Gotama*, et le *Vechéchica*, établi par *Canada*, il paraît que ce furent des écoles de dialectique ouvertes par des bouddhistes, comme semble l'indiquer le nom de *Gotama*, et alors il n'est pas étonnant que les brahmanes orthodoxes leur aient reproché d'avoir formé des raisonneurs incrédules, des novateurs hardis, des docteurs dissidens, des philosophes enfin dans l'acception moderne de ce mot.

La conséquence des explications que je viens de donner, est que le livre de *Vyása* est un ouvrage réellement ascétique. Une lecture attentive de ce poëme peut justifier l'opinion de ceux qui contestent à *Vyasa* le mérite de la création, et ne voient en lui

qu'un compilateur. Il est monothéiste, et cependant il tolère le culte des dieux. Il semble exclusif en fait de dogme, il exige de la foi, et il admet que d'autres croyances peuvent aussi, quoique plus lentement, conduire au salut. Je ne trouve pas dans son poëme cette unité de doctrine qui annonce qu'un livre a été conçu par une même tête et exécuté en entier par le même ouvrier. *Vyâsa*, s'il a fait le *Bhagavad-Gita*, me semble avoir été un esprit modéré, qui a voulu concilier toutes les sectes, qui a fait des concessions à toutes les opinions, et qui n'a pu s'attacher tous les partis, puisque des clameurs se sont élevées contre l'authenticité des livres qu'il donnait comme sacrés.

Un homme d'état (lord Hastings) regarde la théologie de *Vyâsa* comme conforme à celle de l'église chrétienne. Je serais heureux que la chose pût être ainsi : ce serait une nouvelle preuve de l'universalité de notre croyance religieuse. Mais je serais fâché que le philosophe chrétien pût avoir sur Dieu la même opinion que *Vyâsa*. Si cette opinion élève l'homme, elle ravale par trop la divinité. Qu'est-ce en effet que ce grand être, cette ame universelle, qui sans cesse tourbillonnant, agitée dans toute l'étendue de la création, s'en va aveuglément animer et l'homme et la brute, et l'arbre et le poisson? Quel est ce souffle Dieu, et non pas seulement divin, entrant, sortant, parcourant toutes les formes matérielles qu'il trouve disposées à le recevoir, contractant dans l'homme vicieux des souillures qu'il va expier dans d'autres corps? Je ne reconnais pas là le Dieu des Chrétiens, souve-

rain créateur et de la matière et de l'esprit, maître de la mort et de la vie, régnant sur cet univers, son ouvrage, par des lois générales qu'il a établies, pouvant y déroger, quand il lui plaît, mais ne venant pas, par une intervention grossière, s'immiscer à l'œuvre de l'être créé et agir immédiatement dans toutes les transformations de la nature. Je ne puis voir dans la doctrine indienne de *Vyása* qu'une métempsycose universelle fondée sur un spinosisme déguisé, ou si l'on aime mieux, sur un véritable panthéisme.

Après cet aperçu général sur l'auteur et la philosophie du *Bhagavad-Gita*, le lecteur voudra peut-être aussi connaître les détails de cette doctrine ancienne. C'est ce que je me propose de faire dans une analyse succincte des différens chapitres qui composent ce poëme. J'aurai en même tems l'occasion de présenter successivement quelques remarques critiques sur le travail de M. Schlégel, et de les rattacher ainsi aux différens chapitres auxquels elles peuvent appartenir. On ne saurait assez louer les efforts et les soins de l'estimable traducteur du *Bhagavad-Gita*. C'est un ouvrage achevé avec une conscience littéraire, dont il est maintenant bien peu d'exemples. Le texte a été surveillé par lui avec une attention scrupuleuse. La version latine, dont il enrichit la littérature orientale, est élégante, sans jamais cesser d'être simple. Il y règne partout une sorte de mouvement vital qui semble l'animer : on y sent à chaque phrase non-seulement le goût et la raison, mais encore l'esprit du traducteur. Mais il était loin de tous les secours que

l'on peut avoir à Paris : dans des matières aussi abstraites, il est facile de prendre l'ombre de la vérité pour la vérité elle-même, et c'est en pareil cas qu'un commentaire est utile. Nous nous permettrons de rectifier quelques passages de la traduction de M. Schlégel à l'aide du commentaire de *Sridhara* qui accompagne un des manuscrits de la Bibliothèque royale. M. Schlégel nous promet des notes sur le *Bhagavad-Gîta :* ce sont donc des observations qu'il pourra apprécier, plutôt qu'une censure impertinente et envieuse que j'ose lui adresser. S'il pouvait y voir quelque chose de pénible pour lui, je le prie de me regarder seulement comme un écho du maître éclairé, qui nous initia tous les deux dans la connaissance de la langue brahmanique, et qu'il m'est permis de consulter plus aisément qu'il ne peut le faire.

LANGLOIS.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 2 février 1824.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société.

MM. le Comte Bigot de Préameneu, Membre de l'Académie française, etc., etc.

Alex. Le Noble, Avocat, attaché à la Section historique des Archives du Royaume.

Un membre, au nom de M. de Stempkousky, dépose un manuscrit turc qui a appartenu à feu M. le duc de Richelieu, dont le désir était que ce manuscrit fût remis à la Société. On arrête que ce manuscrit sera conservé dans la bibliothèque, et qu'on y joindra une note particulière pour indiquer son origine et les intentions de M. le duc de Richelieu.

Un autre membre communique une lettre qu'il a reçue de M. le baron d'Altenstein, ministre de l'instruction en Prusse, par laquelle ce ministre annonce la disposition de céder à la Société Asiatique une fonte de caractères sanscrits, gravés par les soins de M. W. de Schlégel, et un savant de Berlin estime qu'il suffirait de quatre quintaux pour l'exécution des ouvrages ordonnés par la Société.

M. Degérando, qui a pris connaissance des propositions de M. d'Altenstein, déclare, au nom de la commission des fonds, que l'état des finances de la Société permettrait d'en profiter, et de porter à trois quintaux la quantité de caractères qu'on devrait demander au gouvernement prussien. Cette proposition devient l'objet d'une délibération, et elle est adoptée par le conseil.

Un membre annonce qu'il est chargé par M. Chézy, de proposer au conseil de mettre à la disposition de la Société seize planches en cuivre, qu'il a fait graver en 1813, et qui contiennent un épisode du *Ramayana*, intitulé la mort de *Yadjnadatta*, en caractères bengalis. Si le conseil jugeait à propos de profiter de cette offre, M. Chézy joindrait à ce texte la traduction française qu'il en a publiée en 1814, et une traduction latine nouvelle et plus littérale. Le tout pourrait être prêt pour la séance générale du mois d'avril prochain. Cette proposition est agréée; M. Burnouf est prié de transmettre à M. Chézy les remercîmens du conseil, et de l'inviter à s'entendre avec les membres du bureau pour mettre son offre à exécution.

M. le comte Lanjuinais fait des observations sur le nombre de grouppes qui sont rigoureusement nécessaires dans le système de l'alphabet *dévanagari*. Ces observations seront communiquées à la commission chargée de diriger la gravure d'un corps de caractères *dévanagaris*.

On met sous les yeux du conseil des *fumés* de poinçons géorgiens, en annonçant que la gravure de ce caractère sera vraisemblablement terminée pour l'époque de la séance générale.

On dépose sur le bureau un échantillon de la fonte des caractères mandchous, dont les matrices ont été prêtées à la Société par M. le baron de Schilling. Un membre rend compte des mesures qui ont été prises pour exécuter l'ar-

rêté du conseil relatif à ces caractères. On s'est adressé à un fondeur habile qui s'est engagé à terminer l'opération dans l'espace d'un mois ou six semaines au plus. Les caractères seront d'une dimension qui répond à l'espèce de caractère français qu'on nomme *gros-parangon*.

M. l'abbé Reynaud fait un rapport sur l'offre de M. Frœhn, de céder à la Société un certain nombre de médailles orientales. Les détails dans lesquels on est entré sur ces médailles ne suffisant pas pour que la Société puisse en apprécier l'utilité avec exactitude, M. le président se charge de demander à M. Frœhn les éclaircissemens nécessaires.

M. Gail lit des *Observations sur la nécessité de réunir à l'étude des langues asiatiques l'étude de l'histoire des peuples qui les ont parlées*.

Ouvrages offerts a la Société.

Par M. Castiglioni : 1° *Osservationi sull' opera intitolata Descrizione di alcune monete Cufiche del museo Mainoni*, etc., broch. in-8° ; 2° *Ulphilæ partium ineditarum in Ambrosianis Palimpsestis ab* Angelo Maio *repertarum Specimen*, etc., broch. grand in-4° ; 3° *Monete Cufiche dell I. R. Museo di Milano*, 1 vol. grand in-4°. — Par M. Klaproth : *Dictionary of the Chinese language*, etc., by R. Morrison, Macao, 1815, première partie, in-4°. — Par M. Burnouf père : *Méthode pour étudier la Langue grecque*, 12e édition, 1 vol. in-8°. — Par M. le chevalier Goulianoff : 1° *Discours sur l'étude fondamentale des Langues*, broch. in-8° en russe ; 2° le même *Discours* traduit en français par l'auteur. — Par M. de Stempkouski : Un *Manuscrit turc* contenant un Traité de Jurisprudence

civile et religieuse, rapporté par M. le duc de Richelieu d'*Anapa*, sur les frontières de la Circassie, où il a été trouvé dans une mosquée, lors de la prise de cette ville par les Russes en 1807. — Par M. Boulard : *Lettre à M. le Président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur le projet de réduire le nombre des académiciens.* — Par l'abbé de la Bouderie : *Parabole de l'Enfant prodigue*, en syriaque (caractères hébreux) et en patois auvergnat de Saint-Flour. Brochure in-8°.

Liste des noms des Thés les plus célèbres de la Chine. (Traduite d'un Manuscrit chinois appartenant à M. le baron de SCHILLING.)

I. *Thés du district de la ville de* Lou ngan tcheou, *dans la province de* Kiang-nan (1).

Lou ngan (613-2102).
Ta ye (1797-9051), grande feuille.
Yn tchin (11440-11385), épingle d'argent.
Houon chi (9035-8709), langue de chouette.
Mei pian (4260-5621), fragmens de prunier sauvage.
Hiang pian (12458-5621), fragmens odoriférans.
Toy tchha (9703-8923), thé en boîte.
Mao tsian (4781-2207), pointes velues.

II. *Thés verts* Soung lo (4118-9343) *du district de la ville de* Hoey tcheou *dans la province de* Kiang-nan.

Soung lo (4118-9343).
Tchin tchu tchha (6628-5917-8923), véritable thé perlé.
Tchu lan (5917-9330), thé *Tchu lan*.

---

(1) Les numéros indiquent les caractères chinois dans le Dictionnaire chinois imprimé à Paris en 1813.

Thsing tchha (12023-8923), thé vert.
Ta fang pian (1797-3826-5621), grands fragmens carrés.
Kia yuan (2136-1541), jardin de la maison.
Tsiang thsun (9168-4090), thé de *Tsiang thsun*.
Sie khy (9238-5139), thé de la rivière *Sie khy*.
Lin khy (9660-5139), thé de la rivière *Lin khy*.
Tchhun ming (3903-8900), thé tardif du printems.
Lian tchy (11081-4140), branches entrelacées.
Goei yan tchha (1916-2377-8923), thé du précipice *Goei yan*.

III. *Thés du district de* Hang tcheou fou, *dans la province de* Tche kiang.

Loung tsing (15287-70), thé du puits du dragon.
Lian sin (9129-2727), cœurs de nénuphar.
Ting ku (12183-10311), thé de la vallée *Ting ku*.
Mao fung (4781-2309), thé de la cime *Mao fung*.
Loung ya (15287-8854), premières pousses du dragon.

IV. *Thé de la province de* Hou-kouang.

Ngan houa tchha (2102-952-8923), thé de *Ngan houa*.

V. *Thés noirs* Wou y (4658-2654), (*ou* Bohée), *de la province de* Fou kian.

Lao kiun mei (8281-1150-6614), sourcils de vieillards vénérables.
Pe hao (6483-4788), cheveux blancs (c'est le thé *Peko*).
Cheou mei (1769-6614), sourcils d'un âge très-avancé.
Yuan tchy (1064-4140), branches du plateau.
Kieou khiu lian sin (51-4015-9129-2727), cœurs de nénuphar de *Kieou khiu*, ou des neufs sinuosités.

Ouang niu fung (5884 *bis* -1843-2309), thé du pic de la fille du roi.

Pe yan (4159-2377), thé du précipice des cyprès.

Ta houng phao (1797-7753-9704), grandes queues rouges.

Sian jin tchang (107-91-3427), paume des immortels.

Ky tchhun (2072-3903), jeune printems.

VI. *Thé de la province de* Yun nan.

Phou eul tchha (3941-4967 *bis*-8923), thé du lac *Phou eul*.

VII. *Thés de la province de* Szu tchhouan.

Moung chan yun ou tchha (9090-2275-11952-11993-8923), thé des nuages et des brouillards de la montagne *Moung chan*.

Moung chan chi houa tchha (9090-2275-6824-8844-8923), thé de la fleur des pierres de la montagne *Moung chan*.

KLAPROTH.

Aucune puissance européenne n'a des relations si réglées et si bien entretenues avec la Chine que la Russie. Elles subsistent depuis 1728, époque de la conclusion du traité de paix et de commerce entre ces deux empires. Le traité donne au gouvernement russe le droit d'entretenir à Péking un hôtel, deux églises, un archimandrite, avec quatre ecclésiastiques et autant de jeunes gens destinés à apprendre les langues chinoise et mandchoue, pour pouvoir servir, après leur retour, d'interprètes tant à la frontière qu'au

département des affaires extérieures à Saint-Pétersbourg. Toutes ces personnes doivent rester pendant dix ans à Péking ; mais ordinairement on ne renouvelle la suite ecclésiastique et les jeunes de langue que tous les treize ans. Jusqu'à la dernière de ces missions on n'avait choisi, pour être envoyés en Chine, que des gens d'une éducation peu soignée et doués d'une intelligence très-bornée, qui souvent revenaient sachant mieux le mandchou que leur langue maternelle. Il n'y a eu que très-peu d'interprétes russes élevés en Chine, qui ont rendu de véritables services à leur patrie et à la littérature.

L'archimandrite *Hyacinthe*, revenu dernièrement de la Chine, se distingue de ses prédécesseurs par l'esprit naturel qu'il a apporté à Péking, et par le zèle infatigable avec lequel il s'y est occupé de l'étude du chinois, du mandchou et d'autres langues de l'intérieur de l'Asie. Les travaux qu'il a exécutés pendant son séjour dans la capitale de la Chine sont vraiment étonnans. On est stupéfait de voir qu'un seul individu ait pu produire un si grand nombre d'ouvrages, dont la confection aurait donné assez de besogne à une Société de savans entière, pendant le même espace de tems.

Les principaux de ces ouvrages sont : Une *Histoire générale de la Chine*, depuis l'an 2357 avant, jusqu'en 1633 après J. C., en neuf volumes in-folio ; une *Description géographique et statistique de l'empire chinois*, avec une grande carte dans les cinq langues principales que ses sujets parlent, deux volumes in-folio ; les *OEuvres de Confucius*, traduites en russe et accompagnées d'un commantaire ; un *Dictionnaire chinois et russe* ; quatre ouvrages sur la *Géographie* et l'*Histoire du Thibet* et de la *Petite Boucharie ; une Histoire de la Mongolie ; le Code des lois données par le gouvernement chinois aux peuplades mongoles ;*

Description détaillée de la ville de Péking ; Description des digues et ouvrages hydrauliques, *construits pour contenir les eaux du fleuve Jaune*, suivie d'une *Description exacte du grand canal de la Chine*.

Outre ces livres chinois traduits en russe, l'archimandrite Hyacinthe a encore composé plusieurs Traités sur les mœurs, usages, économies et festins des Chinois ; sur leur art militaire et sur les fabrications et objets d'industrie dans lesquels ils excellent.

L'intérêt que S. M. l'empereur Alexandre porte à tout ce qui peut contribuer à la gloire de son pays et de son règne, et à ce qui sert à agrandir la sphère des connaissances utiles, fait espérer que le gouvernement russe facilitera au savant archimandrite les moyens de publier les trésors littéraires qu'il vient de rapporter de la Chine, en le mettant dans une position convenable pour une telle entreprise.

Au mois de décembre 1820, le conseil impérial de Péking a décrété que le titre honorifique de l'empereur décédé, dont les années de règne avaient porté le nom de *Kia-khing*, serait celui de 帝睿 *Jouy-ti*, c'est-à-dire, l'*Empereur ingénieux*. C'est sous ce nom qu'il sera désormais désigné dans l'histoire.

Addition aux remarques sur Cantemir, insérées ci-devant, pag. 32.

J'ai rencontré dans l'histoire universelle d'Abou-bekr Tatizadé, écrite vers la moitié du 17ᵉ siècle, un passage très-remarquable sur la véritable étymologie du mot *Ku-*

reschdjy ou *Kirischdjy*, surnom de Mohammed I, dont les écrivains européens ont fait *Kyrcelebi*. L'historien dit que Mohammed fut surnommé *Kirischdjy*, c'est-à-dire, *le cordier*, parce qu'il fit étrangler sonfrère Mousa avec une corde d'arc. Voici le passage en question :

فرمان سلطان محمد اوزره زه كمانى ايله برك كل آسا خلك هلاكه رو نهاده اولدى بو ايلدن مزبور چلبي سلطان محمدك لقبي بين السلاطين كرشجي سلطان محمد ديمكله مشهور اولمشدر *

« Par l'ordre du sultan *Mohammed*, il fut anéanti comme » une feuille de rose, par le moyen de la corde de son » arc ; c'est pour cette raison que le surnom de *Tchelebi* » *sultan Mohammed*, parmi les sultans fut celui de *Cor-* » *dier.* »

Quoique cette explication s'accorde en partie avec le χορδίνης des auteurs byzantins qui dérivent ce nom d'un *cordier* qui avoit sauvé *Mohammed* après la bataille d'Angora, où son père *Bayazid* fut fait prisonnier par Tamerlan, je crois cependant devoir préférer la leçon كرشجي *Kurischdjy*, c'est-à-dire *le lutteur*, comme la véritable, non seulement, parce que tous les autres historiens ottomans gardent le silence sur ce genre de mort de *Mousa*, mais surtout parce qu'il paraît que *Mohammed* portait déjà ce surnom du vivant de son père. Scheref-eddin, l'historien de Tamerlan, le donne au moins au prince dès l'époque de la bataille d'Angora, où il commandait l'arrière-garde de l'armée de *Bayazid* son père. Voyez l'*Histoire de Timurbek*, liv. V, ch. 7, tom. IV, pag. 107.

J. DE HAMMER.

La mort vient d'enlever aux sciences le professeur *Spohn* de Leipzig. Ce savant s'occupait depuis quatre ans du déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique abrégée, appelée ordinairement *écriture hiératique*, et qu'il ne faut pas confondre avec l'*écriture démotique*, composée de véritables lettres alphabétiques. C'est la célèbre inscription de Rosette qui a donné la première clé à la découverte de M. Spohn. Avec un zèle infatigable, il composa des tableaux de tous les signes, qui le mirent bientôt en état de lire la langue et les lettres de la caste des prêtres égyptiens sous les Sésostrides. Il paraît que les découvertes de ce savant ne s'accordent pas avec les opinions de M. *Champollion* et du docteur *Young*. Elles ont obtenu l'approbation de plusieurs archéologues d'Allemagne, parmi lesquels on compte MM. *Heeren* à Gœttingue, *Creutzer* à Heidelberg, et *Kopp* à Manheim.

La bibliothèque royale de Berlin possède cinquante-deux rouleaux égyptiens sur papyrus, dont le plus grand nombre a été rapporté par M. le général *Minutoli*. Plusieurs de ces rouleaux furent confiés à M. Spohn, et il paraît qu'il était parvenu à les lire, de même que d'autres qu'on lui avait envoyés de Paris. Il était sur le point de publier ses découvertes dans un ouvrage contenant quatre-vingts planches lithographiées, quand la mort le surprit au milieu de cette entreprise. Huit à dix planches sont terminées, et les autres ébauchées; il ne s'agit que de trouver un savant qui puisse remplacer le premier auteur de cette découverte intéressante, et qui ait la patience de se familiariser avec le système de M. Spohn. Ce système doit se trouver en grande partie exposé dans les manuscrits posthumes de son auteur. Nous espérons qu'il aura travaillé en conscience, en évitant l'enthousiasme sec et mystique qui règne à présent parmi les savans de sa patrie. J. K.

Le P. Michel *Tchamtchian*, nommé aussi selon l'orthographe italienne *Ciamcian*, religieux arménien de la congrégation des Mékhitaristes de Venise, connu par l'Histoire d'Arménie qu'il a composée en arménien, est mort à Constantinople, le 30 novembre dernier, âgé d'environ 86 ans. Il naquit à Constantinople en l'an 1738, destiné dès sa jeunesse à la profession de jouaillier, il se livra assez tard à la culture des lettres, il avait 23 ans quand il embrassa l'état ecclésiastique, et, pour cette raison, il ne fut admis qu'avec beaucoup de difficultés parmi les religieux Mékhitaristes. Il étudia avec tant de zèle, que bientôt il surpassa tous ses condisciples dans la connaissance de l'arménien littéral, et bientôt il fut chargé de l'enseigner aux jeunes élèves. Cette occupation et les autres travaux qui lui furent confiés, ne lui permirent pas d'apprendre la langue latine, dont jamais il n'eut connaissance. Son premier ouvrage fut une *Grammaire arménienne*, rédigée en arménien et imprimée à Venise en 1779, 1 vol. in-4°. C'est un ouvrage utile, mais, comme toutes les autres grammaires composées par des Arméniens, il est diffus et entièrement dépourvu d'ordre ou de clarté, et surchargé d'une multitude de détails tout-à-fait inutiles dans un ouvrage de ce genre. Bientôt après il entreprit son Histoire d'Arménie, le plus considérable et le plus important de ses ouvrages. Il fut secondé dans son travail par ses jeunes disciples, qu'il avait chargé d'extraire et de rassembler tous les matériaux qui lui étaient nécessaires. Cette Histoire, écrite toute entière en arménien littéral dans un style simple, mais toujours pur et correct, contient trois volumes in-4° de plus de 1000 pages chacun. Ils furent imprimés à Venise dans les années 1784, 85 et 86. C'est une compilation très-utile pour connaître l'état civil et ecclésiastique de l'Arménie,

surtout pour les tems modernes, mais quoique l'auteur ait fait de grandes recherches, elle laisse beaucoup à désirer. Tout ce qui est relatif à l'histoire ancienne, est rempli d'erreurs souvent très-fortes et entièrement destitué de critique. L'auteur n'avait pas consulté un assez grand nombre d'écrivains anciens, et il n'avait pas une assez grande connaissance des langues et de l'histoire des nations étrangères à l'Arménie. Ce manque de critique se fait sentir dans beaucoup d'autres parties de l'ouvrage; cependant, malgré ces défauts que l'auteur ne pouvait guères éviter, c'est à tout prendre un ouvrage utile et estimable, propre à faire beaucoup d'honneur à la littérature moderne des Arméniens. Le P. *Tchamtchian* a publié aussi un grand nombre de livres et d'opuscules sur la théologie ou sur des matières ascétiques, parmi eux on distingue un *Commentaire sur les Psaumes* en 10 vol. in-8°. Des différens qui le brouillèrent avec les autres membres de la Congrégation arménienne de Venise, le contraignirent dans un âge avancé de retourner à Constantinople sa patrie, où il a terminé sa carrière après un séjour de vingt-cinq ans.

M. Langlès, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), conservateur-administrateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, est mort le 28 janvier dernier. Nous regrettons beaucoup que le défaut d'espace nous oblige de renvoyer au prochain cahier une notice détaillée sur la vie et les nombreux travaux de ce savant.

JOURNAL ASIATIQUE.

NOTICE DU BABOUR-NAMEH بابر نامه,

Par M. KLAPROTH.

(Conclusion.)

La lettre du sultan Bâbour à son fils ne présente pas un grand intérêt en elle-même ; elle n'est curieuse que pour le *turc djagataïen*, dans lequel elle est écrite, et qui diffère considérablement de celui de Constantinople. Je dois pour cette raison réclamer l'indulgence des connaisseurs pour les fautes qui peuvent se trouver dans cette traduction, faite sans le secours d'un dictionnaire du turc oriental.

نصیحت نامهٔ ترکی

حضرت بابر پادشاه غازی طاب ثراه از هندوستان بقندهار بمیرزا کامران فرستاد

فرزند ارشد ارجمند سعادت نشان محمد کامران بهادرکا سلام محبت انجامدین سونکک اول کیم کوکلتاش نو ایلتاش و ایچکی لارینکک بیلان سیق اوقورغه رجوع

کیلتوروب ایرمیش سین بوجهة تین کونکوله سرور و خاطرکه
حضور یتیب بسیار خوشحال لیق یوز بیردی تنکری تعالی
نی دربین کاغد امیدیم بارکیم جمیع قابلیت و صلاحیت
بابید اکامل و مکمل بولوب کمالغه یتیکای سین همیشه اوشبو
طریقنی مرعی توتوب زنهار تقصیر قیلماغای سین نیچوک
کیم حضرت خواجه حافظدین منقولدور * پیران سخن
بتجربه کویند * کفتمت هان ای پسر که پیرشوی پند *
کوش کن ایشتیم کیم جغتای ایلی کیم حضرت مغفوری
و مرحومی سلطان حسین میرزا دین قالیب تورلار کیم
اول ایل نینک کوپراک خراسان ایلی بیلان اولنوروب
قویوب بسیار قابلیت و حیثیت پیدا قیلیب لطافت دین
خالی ایرماسلار اکرچه خراسان ایلی خوشطبع ایلدورلار
حیثیت لاریدا سوز یوقتور اما مذهب و ملت لاریدا شک
بار فتنه انکیز ایلدورلار اوغولنی اتادین اتانی اوغولدین
آیرورلار اولارنی سوریکا فریفته بولوب اوز احتیانکنی
قولوندین بیرماکای سین ترک اولوسیدین اتاسی قول
باشلاغان اناسی توی باشلاکان تورا کورکان ایل بارکیم
انالاری اتامیزکا خدمت قیلیب جان تارتیب استغ ساوغ دا
سفردا و حضردا بیزکا بولوب لحظه بلکه لمحه
آیریلماتین خدمت شایسته قیلیب و پسندیده برجای
کیلتوروب تورلار اول ایلدین امتحان قیلیب سین اشکینکا

یول بیریب وکیل مطلق ایتیب غافل بولماغای سین
کیچیک یاشلیق ایرسا الاردین کینکاش سوروب مصلحت
بتلاب الارنینک سوزی بیلان عمل قیلیب اصلا و مطلقا
هیچ مهم غه اشتغال قیلماغای سین اندیشه‌لیق یکیت‌لار
ایلان و عالی رای قرا جو دولتخواه‌لار کیم همیشه مهم
ومصلحت ایچیندا یولاکیلیب تورلار الارنینک صواب
جواب وکینکاش‌لاربدین چیقماکای سین خوش آمدکوی
سورلغه فریفته بولوب دولتخواه‌لار کیم دولینکا مناسب سوزنی
ایشیتیب کوروب بیلیب کیلیب یوزونکا قاتیق ایتورلار
الارکا اچیغلان مکای سین اکرچه یوزونکا فی الحال
قاتیق کورونور آخربنچه کوب پیرکوسدور* مثل دور
کیم دوست یغلاتا ایتور دشمن کولدورا ایتور* دوست و
دشمن نی تانیب بو مضمون بیلان عمل قیلغای سین*
مصراع* جای کل کل باش و جای خار خار* تاقی
قندهار چریکی احشام دور هرقایسی کیچیک کریم نینک
سوزی بیلان اول ساری آتلانغوچی بولماغای سین اکر ضرورت
بولوب قابو تاپیب اتلانور بولسانک ایغ باشلاکان مجالس
کورکان توره توقه کورکان توزوک قیلغان دولتخواه‌لارینکا
کونکول بیریب یاخشی ایتیب سایر ایلدین یخشی
سوزونکنی اپاب مکمل بولوب استعداد تمام بیلان متوجه
بولغای سین ایراق یاقیندین ایشتورکا کورارکا مناسب

بولغوسیدور تاقی ناجنس کم ذات هربنچه خوشطبع و
قابلیت لیق بولسالار تربیت قیلیب امور مملکتکا دخل
بیرماکای سین کیم حضرت شیخ سعدی دین منقولدور *
ناکس بتربیت نشود ای حکیم کس * در باغ لاله روید
و در شوره خار و خس * حضرت مولانا جامیدین بو
قطعه مشهوردور * هرکه ناکس بود در اصل سرشت بتقالیب
دهرکس نشود * سک مکس را اکر کنی مقلوب قلب
اوغیر سک مکس نشود * و تاقی ماورا النهار ایلی بسیار
ساده لوح ایلدورلار هربنچه بی قابلیت بولسه‌لار الارکا
اعتماد قیلسه بولور بتخصیص اول قرص شبستانی نینک
شمع انوری و ریاست کلستانی نینک عندلیب سخنوری
حضرت خواجه عبید الله خواجه کیم امداد قیلیب تورلار
تا غایت بو الیشک لارنی دولتی اول عزیزلار نینک همتی
دین دور اول سلسله نینک مرید و اصحابی پادشاه زاده
دیب سنکا کیلسه‌لار زنهار اکرام و اعزارلارینی مرعی
توتوب الارنینک باره سیدا تقصیر قیلماغای سین الار
کیم عشق بابیندا بولورلار سیوارلارنینک اتینی هم سیورلار
تاقی هندوستان کیفیتی نی فتح نامه دین معلوم قیلغونک
دور ابراهیم کیم هندوستان پادشاهی بولغای اینک اوغلی
قولغه توشوبتورانی سین فرزند دلبندکا یتباریلدی نیچوک
کیم آینک احوالیدین خبردار بولوب اوزونک مقید

تولغای سین موندین سونک کیم هرواقعه بیزییرسه ارسال قیلغومیز دور و السلام

Lettre contenant les conseils envoyés par sa majesté Bâbour, *le monarque victorieux* (*qui repose en paix*), *de l'Hindoustan à Qandahar, à Mirza Kâmrân.*

A mon brave et excellent fils, le signe du bonheur, *Mohammed Kâmrân Behader*, après l'avoir salué amicalement.

En premier lieu : c'est avec contentement, avec espérance et une joie intérieure que j'apprends ton retour. Tu es arrivé, cette nouvelle a ravi mon ame et l'a comblée de plaisir. Dieu le très-haut nous a procuré un grand bonheur. En t'écrivant cette lettre, j'espère que tu te trouves dans un bien-être complet, dans une conservation parfaite, et que tu parviendras à la plus grande perfection. Aye soin de suivre la route qui y conduit; prends garde de ne commettre aucune erreur, car l'excellent *Khodja Hafidz* a dit : « Les vieillards parlent par expérience; je te » dis : Sois attentif, ô mon fils, deviens vieillard et » prête l'oreille au conseil. »

J'ai entendu dire du peuple de *Djagatai*, qui resta après l'auguste *sulthan Hussein Mirza* (que ses

fautes lui soient pardonnées et qu'il soit bienheureux), qu'une grande partie de ce peuple avait contracté des alliances avec celui du *Khôrassân*. Il montre beaucoup de capacité et d'intelligence, et il n'est pas dépourvu de douceur. Mais bien que les habitans du Khôrassân soient doués d'un assez bon caractère, et qu'il n'y ait rien à dire sur leur sagacité, il y a cependant du doute dans leur croyance et dans leurs sectes. Ils sont turbulens, les enfans se séparent des pères et les pères de leurs enfans; leurs paròles quoique agréables sont trompeuses. Ainsi pour ton propre intérêt ne les laisse pas sortir de la soumission.

Parmi la nation turque il y a la famille de *Toura Gourgân*, dont le père était *Qoul bachlaghan* et la mère *Touy bachlagan* (1). Leurs ancêtres étaient au service de nos pères, ils leur étaient très-dévoués, et ne le quittèrent pas un seul instant, ni dans le chaud ni dans le froid, ni dans la guerre ni dans le repos; les servaient avec zèle et se rendaient très-agréables. Comme la fidélité de cette famille est éprouvée, tu ne manqueras pas de te concilier son attachement, et de leur accorder toute ta confiance.

Pour ce qui est des jeunes gens, il faut éviter avec le plus grand soin d'agir d'après leurs paroles, et ne leur confier aucune affaire difficile. Tiens conseil

---

(1) *Qoul-bachlaghan* et *Touy-bachlagan* sont vraisemblablement deux noms de charges à la Cour. Le premier peut signifier *chef des domestiques*, et l'autre, *surveillante du garde-manger*.

avec les *Begs ;* réunis les gens d'un esprit éminent, s'ils sont bien disposés pour ton bonheur. Ne rejette jamais les bons offices et les conseils salutaires de ceux qui sont parfaitement au fait des affaires importantes, et qui conduisent bien les grandes entreprises, dis leur plutôt : « Soyez bien venus. » — Quant à ceux qui veulent te tromper par de belles paroles, et qui feignent d'être bien disposés pour toi, s'ils disent quelque chose qui peut contribuer au bonheur général, entends, vois, et t'en pénètre ; mais si devant toi ils ne te disent que des flatteries, ne leur accorde pas de récompenses, si tu t'aperçois que ce ne sont que de faux éloges. Enfin beaucoup de gens veulent être le tambour qui conduit l'armée ; mais le proverbe dit : « Ce qui fait pleurer l'ami, fait rire l'ennemi. » Ainsi si tu reconnais un ami ou un ennemi, agis d'après cette maxime : « Avec la rose, sois rose ; avec l'épine, épine. »

L'armée de *Qandahar* est soumise ; cependant n'y fais pas entrer un cavalier, qu'il ne soit recommandé d'un petit ou d'un homme honorable. En cas d'accident cherche la porte et sois à cheval.

Si tu commences une affaire, si tu convoques un conseil, prends garde que tout se traite d'après les lois, et fais une bonne disposition. En donnant ton cœur à ceux qui te veulent du bien, en leur parlant avec bonté, et en adressant au reste du peuple des paroles agréables, tout ira parfaitement bien.

Ne te mets pas en marche sans avoir mûrement ré-

fléchi; car en entendant et voyant on peut tirer du profit de ce qui est loin et près.

Quant aux gens d'une basse extraction, quoiqu'ils aient de bonnes mœurs et du talent, il ne faut pas, après avoir soigné leur éducation, les employer dans les affaires du royaume. Aussi l'illustre *Cheikh-Saadi* dit : « L'homme vil ne devient pas noble par l'éducation; ô sage! dans le jardin croît la tulipe, et sur le terrain aride, l'épine et le chardon. » De même le distique de l'excellent *Mewlana Djami* est très-connu et dit : « Chaque homme brut, l'est dans le fond de sa nature, et par aucun changement il ne deviendra homme du monde. Si tu retournes سگ مگس *sag meges* (c'est-à-dire, *mouches des chiens*), retourné il ne sera autre que *sag meges* (1). »

Quant aux peuples de *Ma-wara-alnahar*, il est très-sincère, et quoiqu'il s'y trouve des gens qui ne sont pas d'une grande capacité, on peut pourtant leur accorder toute confiance. A la sollicitation de ce flambeau éclatant du palais de la lune, de ce rossignol éloquent du plus beau jardin des roses, de l'excellent maître *Obeïd-allah Khodja*, ils nous ont porté secours, et l'heureux succès de tes grandes entreprises provient de l'ardeur de ce peuple estimable. Si quelque prince de leur famille

(1) La mouche qui pique les chiens, qui sont les animaux les plus méprisables chez les Mahométans, est naturellement regardée par ceux-ci comme l'insecte le plus vil. Cette mouche s'appelle *sag meges*; si on lit ce mot à rebours, il reste le même et il a toujours le même sens.

royale vient chez toi, prends bien garde de ne pas le recevoir avec tous les honneurs et le respect qui lui est dû, et ne manque pas de remplir tous ses désirs. Ceux qui sont dans la porte de l'amour aiment aussi le nom du bien-aimé.

Pour ce qui concerne l'état actuel de l'*Hindoustân*, tu peux te trouver dans le *Fathi nameh*. Ibrahim qui fut roi de l'Hindoustân l'avait remis à son fils. Nous te l'envoyons, ô fils chéri ! pour que tu y puisses apprendre l'état des choses ; ainsi réfléchis avec soin sur tes affaires.

Finalement, quels que soient les accidens qui arrivent, nous t'en instruirons par un message. — Ainsi, adieu !

Notice sur le Voyage de M. Alfred Duvaucel, dans l'Inde.

(Premier Article.)

M. Alfred Duvaucel, parti au mois de décembre 1817 sur le navire *la Seine* (capitaine Houssard), arriva à Calcutta au mois de mai 1818, et il y trouva M. Diard qui l'y avait précédé de quelques mois. Désirant tous deux se livrer sans distraction à l'étude de l'histoire naturelle, et aux recherches qu'ils s'étaient engagés à faire pour le *Muséum*, ils quittèrent Calcutta où ils n'auraient pu vivre dans la retraite, et allèrent s'établir à Chandernagor, comptoir français. Ils y

louèrent une petite maison qu'ils transformèrent en *muséum*, se réservant seulement un cabinet pour coucher. Toutes les autres pièces de la maison reçurent une destination particulière, et devinrent des galeries pour les animaux empaillés, ou des loges pour les animaux vivans. Les chasseurs qu'ils employèrent leur rapportaient tous les jours un grand nombre d'objets pour leur collection; ils étaient aussitôt empaillés, décrits et dessinés; cette collection s'augmentait encore de leur propre chasse, et de ce qui leur était envoyé par leurs correspondans, aussi leur maison devint bientôt une ménagerie, et l'on venait de Calcutta et des environs voir la *chambre aux serpens*, *la chambre aux singes*, *etc.*, *etc.*

Ces Messieurs cultivaient en outre dans leur jardin les plantes du pays afin d'en recueillir les graines, et ils avaient profité d'un bassin enclos dans leur petite propriété, pour élever des oiseaux d'eau et des échassiers. Mais toutes ces richesses n'étaient pas recueillies et entretenues sans de grands efforts, et ils se plaignaient dans toutes leurs lettres des difficultés qu'ils éprouvaient alors, par la résistance de leurs gens de service à s'employer aux différentes heures de travaux auxquels ces Messieurs, pour diminuer leur dépense, jugeaient nécessaire de les astreindre, chaque indien ayant pour principe et pour habitude de se borner à une seule espèce de travail; cependant à force de menaces et de récompenses, on parvint à faire soigner le jardin par le portier, à envoyer quelques fois l'échanson à la pêche at le cuisinier à la

chasse; enfin ces Messieurs obligeaient le petit nombre de domestiques qu'ils avaient à cumuler leurs fonctions, et ce ne fut pas une victoire aisée, puisqu'il leur fallut vaincre des préjugés religieux, si bien d'accord avec la paresse naturelle de ce peuple. Ils parvinrent cependant par leur travail et leurs efforts à se procurer, au bout de quelques mois, toutes les espèces d'animaux qui se trouvaient à 20 ou 30 lieues à la ronde, et ils commencèrent à faire des envois au jardin des Plantes. Ils y adressèrent, au mois de juin 1818, un squelette du dauphin du Gange, une tête de bœuf du Thibet, dont ils avaient disputé les os aux chiens marins, plusieurs espèces d'oiseaux peu connus, un dessin et une description du tapir de Sumatra, pris sur un individu vivant, alors dans la ménagerie de lord Moïra, et quelques échantillons minéralogiques recueillis dans les petites courses qu'ils avaient faites dans l'intérieur.

Un autre envoi plus considérable enrichit le *muséum* du faisan cornu, qui jusque-là n'avait été possédé que par M. Bullock à Londres; deux individus de cette espèce se trouvaient dans le nouvel envoi, avec plusieurs autres oiseaux, et le même vaisseau fut aussi chargé de rapporter, pour la Ménagerie du jardin des Plantes, un jeune bouc de Cachemire, cédé à ces Messieurs par lord Moïra, et né dans sa ménagerie d'un bouc et d'une chèvre que ce lord avait fait venir de Cachemire, et qui existent encore à Calcutta. Le jeune bouc envoyé par ces Messieurs arriva en France quelque tems avant le troupeau que M. Ter-

naux a fait venir de Cachemire, et a même été depuis envoyé plusieurs fois chez lui. Après six mois de travaux et de petites courses, qui toutes avaient pour but des recherches scientifiques, ces Messieurs se préparaient à faire un long voyage dans l'intérieur du Bengale, et se proposaient d'aller jusqu'à Patna, où M. Duvaucel était invité à se rendre par un jeune français de ses amis, établi dans ce lieu et placé à la tête d'une indigoterie considérable, lorsqu'au moment de partir ils reçurent des propositions de sir Stamford Raffles, gouverneur de Bencowlen et chargé de quelques missions politiques dans les îles du détroit de Malacca. Ce gouverneur, zélé pour la science, et ayant peu de tems pour s'en occuper, proposa à MM. Diard et Duvaucel de l'accompagner dans son voyage, et de continuer leurs recherches pendant qu'il remplirait les différentes missions dont le gouvernement anglais et la compagnie des Indes l'avaient chargé. Ces propositions honorables furent d'autant plus volontiers acceptées par les deux jeunes français, qu'ils avaient déjà presque exploré le Bengale, et voyaient bien plus d'alimens pour leur curiosité dans les îles du détroit, jusque-là si peu connues; d'ailleurs le gouverneur leur offrait de faire, dans son gouvernement de Bencowlen, un établissement à peu près semblable à celui que lord Moïra avait formé à Calcutta, et ce plan, exécuté aux frais du gouverneur, devait leur procurer tous les moyens imaginables de réunir à Bencowlen les animaux de Sumatra, et de les observer en grand; enfin renonçant

au voyage de Patna, ils s'embarquèrent avec sir Stamford Raffles à la fin de décembre 1818, sous la condition que le résultat de ces recherches serait partagé également entre eux et le gouverneur, celui-ci s'engageant à faire rembourser les dépenses par la compagnie des Indes, et ces Messieurs promettant leur travail, leur tems et leur coopération aux mémoires scientifiques que M. Raffles désirait publier sur son voyage.

Le premier lieu d'où ces Messieurs purent écrire, fut l'île de *Poulo-pinang*, où ils passèrent quelques jours seulement, mais où ils ne purent recueillir qu'un très-petit nombre d'animaux parmi lesquels se trouvaient cependant deux espèces de poissons et quelques oiseaux remarquables; ils s'arrêtèrent ensuite devant *Carimou*, mais cette île est tellement couverte de forêts et la végétation y est si épaisse qu'ils ne purent y pénétrer ; ils reconnurent seulement sur ses bords les traces du cerf et du sanglier. Après quelques heures passées dans cette rade, ils firent voile pour *Singapour* (place du Lion) où le général sir Stamford avait quelques affaires politiques à régler : il s'agissait d'affermir sur son trône un prince malais que ses sujets trouvaient trop *anglomane*. En arrivant dans la rade, le gouverneur reçut la visite de trois aides-de-camp du roi, et ici il faut laisser parler M. Duvaucel lui-même, dont la relation est assez piquante.

« Ces officiers ne sont pas comme chez nous des jeunes gens pincés, musqués et richement habillés, leur tête noire et rasée est couverte d'un turban de

couleur obscure ; un large gilet à manches cache leur dos huilé, brûlé, pelé et voûté. Au côté gauche est attaché un large *cris* ou poignard, et leurs jambes sont nues. Ces trois Malais paraissent enchantés de nous voir, comme si nous venions pour leur bien. Les Anglais cherchent à savoir quel avantage il y aurait à s'emparer de leur île, nous autres moins intéressés nous les interrogeons sur les animaux qui s'y trouvent. Qui croyez-vous que ces pauvres gens écoutent le plus volontiers? Ils répondent avec empressement aux demandes de leurs alliés, et lèvent les épaules en écoutant les nôtres. »

« En quittant *Singapour*, nous allons à Achem pour mettre d'accord deux souverains intraitables, en en plaçant un troisième qui paiera son trône avec l'argent de ses sujets. »

Ils arrivèrent en effet, quelques jours après, à Achem, et au moment d'en repartir, M. Duvaucel écrit : « Nous sommes restés plus d'un mois dans cet affreux pays, sans pouvoir pénétrer dans l'intérieur, sans pouvoir nous procurer la millième partie des objets que nous avions compté y recueillir. La mauvaise réputation qu'ont ces peuples est justifiée chaque jour par leur conduite envers les Européens, et M. Diard, persuadé comme M. de Lamanon que des sauvages ne sont méchans que lorsqu'on les maltraite, a failli devenir victime d'une confiance que je combattais depuis long-tems : entouré par deux cents Malais avec trois de nos domestiques, il a pu, il est vrai, s'échapper sans blessure, mais il a perdu le fruit de sa

chasse, ses armes et nos bagages. Notre séjour à Achem, à *Padis*, à *Tulosimawé*, n'a que fort peu enrichi nos collections; quelques plantes, quelques insectes, quelques oiseaux, deux ou trois serpens, quatre ou cinq poissons et deux cerfs sont les seuls résultats d'un pénible voyage. »

En quittant Achem, nos voyageurs se rendirent à Malacca, et M. Duvaucel écrit en y arrivant : « A peine sommes-nous à Malacca que toute la ville est chez nous; on n'a jamais fait ici que le commerce de l'opium et du poivre, et l'on ne devine pas ce que nous voulons faire des singes et des oiseaux que nous achetons; en deux heures nous avons pu nous procurer un ours, un *argus* et quelques autres oiseaux. Le gouverneur hollandais possède un jeune orang-outang, et je vous quitte pour lui faire une visite intéressée. »

Après un assez court séjour à Malacca, ces messieurs retournèrent pour la seconde fois à *Singapour*, et c'est dans cette dernière visite qu'ils parvinrent à se procurer le *Dugong*, dont ils ont envoyé un dessin et une description au *Muséum*. Cette même description fut envoyée par sir Stamford en Angleterre, et fut lue dans une séance de la Société royale; depuis elle a été insérée par sir Everard-Hume dans le 2e vol. des Transactions philosophiques pour l'année 1820. (Voyez pages 315-323, et planches 25-31.)

Enfin, après quelques jours passés à *Singapour*, nos voyageurs partirent pour Bencowlen, et y arrivèrent en août 1819. Jusque-là ils n'avaient eu d'autres inconvéniens à surmonter que la chaleur

du climat et les petites difficultés présentées par le caractère paresseux des Malais ; mais de véritables chagrins les attendaient à Bencowlen, où les bontés du gouverneur, dont jusqu'à présent ils n'avaient eu qu'à se louer et dont ils parlaient avec reconnaissance dans toutes leurs lettres, commencèrent à se démentir. Après quelques démêlés dont les détails ne nous sont pas parvenus, cette collection, faite avec tant de soins, de fatigues et de dangers, loin d'être partagée avec l'égalité promise, fut envoyée presqu'en entier en Angleterre, avec une copie des dessins, des descriptions et des notes réunis par ces messieurs.

Cependant loin d'être découragés par un événement si peu attendu, MM. Diard et Duvaucel recommencèrent leurs travaux avec un nouveau zèle, et après avoir pris congé du gouverneur et envoyé à Calcutta chez M. Palmer la petite part de la collection qui leur était laissée, ils se décidèrent à se rendre sur différens points, afin de diversifier davantage les objets qu'ils pourraient recueillir. M. Diard se rendit à Batavia où le riche résultat de ses recherches lui fit oublier les vives contrariétés qu'il avait éprouvées à Bencowlen ; M. Duvaucel partit à la même époque pour Padang, et ses dernières lettres annoncent que ses travaux n'ont pas été infructueux. Il porte au Bengale une riche collection : quatorze grandes caisses d'animaux empaillés et de squelettes, parmi lesquels se trouvent un squelette et une peau de tapir. Les squelettes et les peaux de rhinocéros où l'on reconnaît deux espèces distinctes ; un grand nom-

bre de singes dont quelques-uns sont vivans ; des reptiles, des cerfs, des axis, etc., etc. Il compte attendre au Bengale la collection de M. Diard, et se dispose à rapporter au *Muséum*, dans le courant de cette année, le fruit d'un travail assidu et de recherches aussi pénibles que dangereuses. M. Diard prolongera son séjour aux Indes ; ses dernières lettres nous apprennent qu'il est au moment de partir pour Bornéo, où il compte faire une riche récolte pour l'histoire naturelle et le *Muséum* vient de recevoir les doubles objets qu'il avait déjà recueillis à Java.

(*La suite au prochain cahier.*)

Observations sur la nécessité d'unir à l'étude des langues asiatiques, l'étude de l'histoire des peuples qui les ont parlées, et par conséquent de faire entrer le grec ancien dans le domaine de la Société Asiatique; par J. B. GAIL, membre de l'Institut, etc.

Un membre de cette compagnie remarquait tout récemment (1) que le grec ancien entrait, au moins indirectement, dans le domaine de la Société Asiatique, soit comme source du grec moderne, soit comme intimement lié par son origine à la langue sanskrite.

Cette nécessité (déjà remarquée (2) par nous) de

---

(1) *Journal Asiatique*, 18e numéro, p. 364.

(2) *Géographie d'Hérodote*, T. I, p. 275 et *pass.*; et au sein de la Société elle-même, le jour de son installation.

faire entrer le grec ancien dans le domaine de la Société Asiatique se fera bien mieux sentir encore si l'on songe qu'avant le sixième siècle, il n'y a point de littérature arabe ; que les seuls historiens et géographes grecs nous entretiennent à tout moment des peuples de l'Asie, qu'eux surtout, qu'eux seuls nous montrent leur point de départ, leur point d'arrivée, soit comme vainqueurs, soit comme vaincus ; la lutte des immigrés pour faire adopter leur langue aux indigènes, leurs efforts par fois couronnés du succès ; et dès-lors une langue asiatique souvent ou altérée ou perfectionnée, par un mélange de mots communs aux deux mondes.

Le seul et unique moyen pour distinguer le vrai du faux, pour mieux juger des étymologies asiatiques et quantité de termes importés en Asie par des Grecs ou conquérans, ou avides de nouveautés, ou commerçans, ou savans est donc de recourir aux historiens et géographes grecs lorsqu'ils parlent des peuples de l'Asie, et d'unir par conséquent l'histoire et même la géographie de ces peuples à l'histoire et à l'étude de leurs langues ; séparer l'un de l'autre, c'est préférer à une marche logique et à l'esprit de méthode, des procédés vagues, et des lueurs trompeuses.

Ces réflexions me sont venues à l'esprit, particulièrement en composant deux mémoires fort étendus, l'un sur l'itinéraire de *Xerxès* (1), l'autre sur les *Thyniens* d'Asie et sur *Limen-Calpé*, péninsule inaper-

---

(1) *Géographie d'Hérodote*, T. I, p. 174, et *sqq.*

çue de nos devanciers. Dans le premier mémoire, je me suis efforcé de démontrer qu'une lacune solennellement annoncée par des critiques du premier ordre n'existait pas ; dans le second je me suis appliqué à prouver que *Limen-Calpé*, lieu qualifié uniquement de promontoire par H. Estienne et par MM. de la Luzerne et Larcher, et appelé *Kirpeh* dans la belle carte de la mer Noire du capitaine Gauttier, que ce lieu vu de loin seulement par le savant capitaine, est une véritable péninsule qui pouvait du tems de Xénophon recevoir dix mille habitans; une péninsule avec un excellent port dont tout autre gouvernement que celui de la Porte connaîtrait bien tous les avantages, un port ayant son ouverture à l'ouest, et près de lui un bassin d'une eau abondante et douce.

A la suite de ces recherches sur la *Calpe* du Pont-Euxin, jugeant utile à l'explication de certaines étymologies orientales et origines de mots, de considérer l'origine de divers peuples de l'Asie, nous nous sommes arrêtés d'abord sur les *Thyniens* et les *Bithyniens* de l'Asie.

Le respectable M. Larcher assure dans sa géographie *Hérodotéenne* que « les *Thyniens* d'Asie, *Thraces* d'origine, *passèrent en Asie* et habitèrent avec les *Mysiens*, *qui prirent leur nom* et s'appelèrent *Thyniens*, qu'ils occupaient les bords de la mer et quelque peu d'étendue de terrain dans les terres, et ensuite *que les Bithyniens*, *autre peuple* sorti de la *Thrace*, étaient plus avant dans les terres, qu'ils tou-

chaient à l'est aux *Mariandyniens* ; au nord, aux *Thyniens* et au sud aux *Phrygiens* (1). »

C'est dans *Strabon* et *Pline* (2) que M. Larcher puise ces assertions ; mais d'après Hérodote que devait principalement consulter l'auteur de la géographie d'Hérodote ; nous présenterons des documens bien différens.

Et d'abord les *Thyniens* ne passèrent pas en Asie : ils furent contrains à l'émigration par des *Mysiens* et des *Teucriens* qui, antérieurement à la guerre de Troye, passèrent par le Bosphore en Europe où ils subjuguèrent tous les *Thraces* (τοὺς Θρήϊκας κατεστρέψαντο πάντας, Hérod. VII, 20) : fait confirmé par un autre passage où le même historien (VII, 75) nomme encore ces mêmes *Teucriens* et ces mêmes *Mysiens* qui avaient expulsé les *Thyniens* (et les avaient refoulés en Asie).

En second lieu, les *Bithyniens* sont, bien à tort, distingués des *Thyniens*, par M. Larcher et par tous les géographes les plus célèbres. Je crois avoir démontré que les *Thyniens* d'Europe, transplantés dans la *Mysie* d'Asie, s'appelèrent d'abord *Mysiens* du

---

(1) Voy. la traduction d'Hérodote de ce savant, 7, 75 ; et ma Géographie d'Hérodote, T. I, p. 293.

(2) *Pline*, (5, 35) donne deux provinces aux *Thyniens* et aux *Bithyniens* ; et, sans s'apercevoir (*ibid.*) que dans le même chap., où il déclare que les *Thyniens*, émigrés d'Europe, prirent en Asie le nom de *Bithyniens*, il s'était donné à lui-même le moyen de corriger sa méprise.

nom de ce peuple auteur de l'émigration ; qu'avec le tems les *Thyniens* ayant probablement appelé à eux d'autres *Thraces* d'Europe, alors devenus plus forts, contraignirent les *Mysiens* d'Asie leurs vainqueurs à prendre leur nom de *Thyniens* ou plutôt de *Bithyniens*, terme dont le *bi*, indicant peut-être une chose postérieure à une autre, est une addition (1) qui a eu lieu en Asie au nom européen de *Thyniens* ; que si du tems de Strabon, qui me semble s'être mépris, il y avait des *Bithyniens* en Europe, ils n'y avaient jamais existé primitivement ; que le nom de *Bithyniens* pris et fait dans l'Asie, aura repassé le détroit, et que Strabon l'y trouvant, l'aura cru indigène, parce que l'on est porté à penser que l'origine d'un peuple appartient au lieu où le peuple qui le porte à son ancienne origine.

Cette question que j'ai traitée dans deux Mémoires m'a paru intéresser sous deux rapports intimes ; ceux de la géographie et de l'orientalisme ; aux géographes nous dirons, il existe entre Héraclée et Byzance, une péninsule inaperçue même du capitaine Gauttier, et à marquer désormais sur nos cartes ; les cartes de l'Asie d'Hérodote et de Xénophon, doivent désormais ne reconnaître en Asie qu'un seul peuple de *Thyniens* ; ne plus accorder une province aux *Thyniens*, et une province aux *Bithyniens*, et qu'elles doivent de plus, si elles veulent indiquer l'origine européenne des

---

(1) En persan, *bi*, comme *vi* en langue sanskrite, signifiera, par fois, *privation* me disent MM. Kieffer, Garcin de Tassy, etc.

Thyniens, écrire *Thyniens-Bithyniens*, et nón *Bithyniens-Thyniens*, comme le prétend bien à tort Strabon, contre tout ordre chronologique.

En suivant l'ordre des tems, nous dirons, les habitans de la région dont nous venons de parler, furent d'abord les *Bebryces*, ensuite les *Mysiens* (1) puis les *Thyniens*, qui avec le tems s'appelèrent *Bithyniens*, dont la contrée connue sous le nom de *Bithynie* et gouvernée deux siècles par des rois, finit par devenir province romaine.

Quant aux termes *Calpé* (2), aujourd'hui *Kirpéh*; au *bi* additionnel et aux résultats de la fusion des *Thraces* d'Europe en Asie, sous le rapport de la langue, ils seront étudiés par d'habiles orientalistes à qui je m'estimerais heureux d'offrir d'utiles matériaux.

NÉCROLOGIE.

M. Langlès (Louis-Mathieu), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des livres orientaux de la bibliothèque du roi, professeur de persan à l'école spéciale des

---

(1) Selon Strabon, même les *Mysiens* d'Asie, auteurs de l'émigration des Thyniens d'Europe, seraient eux-mêmes originaires d'Europe. Question à examiner ailleurs.

(2) Sur la péninsule, *Limen-Calpe*, voy. 1° Xenophon, *Anab.* 6, 4, 1, *sqq.*, T. IV, p. 365; 2° Théocrite, (*Id.* 22, v. 27, *sqq.*) qui décrit la même péninsule.

Langues Orientales, est mort à Paris, le 28 janvier dernier. Il était né à Pérenne, d'autres disent à Paris, en 1763. Une petite charge que son père exerçait dans la connétablie, et dont il avait hérité, eût pu le diriger vers l'état militaire, mais il préféra l'étude des Lettres, et en particulier celle des langues orientales. Il suivit au collége royal les leçons d'arabe de M. Caussin de Perceval, et celles de persan de M. Ruffin, et il fut en outre aidé des conseils de M. Silvestre de Sacy. La première occasion qu'il eut de montrer son goût pour l'histoire de l'Asie, lui fut fournie par la traduction anglaise des *Instituts politiques et militaires de Tamerlan* donnée par le major Davy. M. Langlès s'exerça à comparer cette traduction avec l'original persan, et ce fut de cette manière qu'il rédigea une version nouvelle en français. Il la fit imprimer enrichie de quelques additions, en 1787, et cette publication fût son début dans une carrière où il a toujours persévéré depuis. Personne ne s'est plus occupé que lui du soin de faire connaître en France les ouvrages traduits des langues orientales qui paraissaient en Angleterre et en Allemagne, genre de travail d'une utilité incontestable, communément assez ingrat, et qui, pour M. Langlès, n'a pas été sans gloire. La même année, M. Bertin, trésorier des parties casuelles, qui depuis long-tems entretenait une correspondance suivie avec les missionnaires de la Chine, cherchait un jeune littérateur qui voulût se charger d'être éditeur du Dictionnaire Mandchou-Français dont le père Amiot lui avait envoyé le manuscrit. M. Lan-

glès lui fut désigné pour ce travail, et il s'en acquitta avec zèle et exactitude. L'examen des manuscrits du missionnaire lui fournit en même tems les moyens de décomposer le syllabaire tartare, d'en rédiger un alphabet, et d'en faire graver les poinçons. La haute importance que M. Langlès mettait à cette analyse alphabétique, et les éloges un peu outrés qu'elle lui attira, ont éveillé la sévérité de la critique, et on l'a accusé de s'être approprié l'alphabet que Deshauterayes avait fait graver vingt ans auparavant dans les planches de l'Encyclopédie. Il est plus probable que M. Langlès n'en avait pas eu connaissance, car l'opération qu'il avait exécutée, si simple et si facile que le premier venu eût pu la faire tout aussi bien, ne méritait pas qu'on s'exposât au reproche de plagiat. M. Langlès n'a jamais su le mandchou, assez, du moins, pour en lire une page dont il n'aurait pas connu le sens d'avance; mais il a donné une édition très-exacte du dictionnaire d'Amiot; il a fait graver deux corps de caractères de cette langue; et il en a tant de fois vanté l'utilité et la facilité, qu'on peut le regarder, à plus juste titre encore que les missionnaires, comme étant celui qui en a introduit l'étude en Europe. Les services qu'il a rendus aux autres langues de l'Orient sont de la même nature; il les aimait, les célébrait en toute occasion, en introduisait les mots ou les caractères dans tous ses livres, éveillait, par la bizarrerie même de ces formes exotiques, l'attention de ses lecteurs, publiait des textes orientaux, indiquait les moyens d'en étudier les idiomes, et par là il a

peut-être plus contribué à en répandre le goût, que bien des savans plus profondément initiés que lui dans leurs mystères. C'est de cette manière qu'il était sans cesse ramené à entretenir ses lecteurs des différentes langues de la Tartarie, de l'Inde et des Iles orientales. Les langues plus répandues, et dans lesquelles il est tout à la fois plus facile et plus indispensable de faire des progrès réels, l'arabe, le turc, et surtout le persan, avaient aussi occupé M. Langlès, et sa vie entière a été remplie par le soin de les populariser. Il aurait voulu les mettre à la mode, et ses *Recherches sur l'Essence de Rose*, petit ouvrage peu propre à produire cet heureux effet, semblent n'avoir pas eu d'autre but. Tel fut aussi l'objet d'une adresse qu'il présenta en 1790 à l'Assemblée nationale, et des démarches qu'il fit ultérieurement, et qui amenèrent en 1794 l'institution de l'École des langues orientales vivantes, d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce. M. Langlès fut nommé administrateur de cette école, et il se glorifiait avec raison d'avoir influé sur quelques-uns des choix qui l'ont illustrée ; lui-même y a donné pendant près de trente ans des leçons de persan, et il aurait voulu comprendre dans son enseignement le mandchou et le malai. La réputation que tant d'efforts lui avaient acquise lui avait ouvert les portes de l'Institut au moment de la création de ce corps, et il passa ensuite de la classe de littérature et de beaux-arts dans celle d'histoire et de littérature ancienne, redevenue, en 1816, Académie des inscriptions et belles-lettres. Il ne fut pas, dans les commencemens

étranger à la rédaction des Mémoires publiés par cette savante compagnie. Plus tard, il se borna à composer des *Notices* et des *Extraits* pour la collection qui porte ce titre, mais depuis plusieurs années il était presque entièrement revenu à son travail favori, qui consistait à publier des voyages en Asie, avec des additions tirées d'une manière plus ou moins directe des auteurs orientaux. La seule liste de ceux qu'il a donnés de cette manière occuperait plus de place que nous ne pouvons en consacrer à cette Note : il suffira de nommer Thunberg, Pallas, Norden, Forster et Chardin, pour rappeler d'utiles entreprises formées avec un zèle louable, et poursuivies avec une infatigable activité. Nous aimons mieux indiquer les vues qui l'ont dirigé dans ses recherches, que d'allonger cet article par une stérile nomenclature de ses ouvrages qui sont très-connus, et dont il a lui-même donné des catalogues détaillés et fort exacts. Nous ne pouvons, par la même raison, parcourir les innombrables opuscules qu'il a donnés sous le titre favori de *notices*, à divers recueils périodiques et notamment au Magasin encyclopédique. Presque tous ont été tirés à part, et la collection qu'on en pourrait faire ne serait pas sans intérêt pour l'histoire littéraire, car pendant trente ans il ne s'est pas passé un seul événement en Asie, il n'y a pas eu, en Europe, de circonstance propre à rappeler quelque chose de relatif à l'Orient, qui n'aient été, pour M. Langlès, le sujet ou l'occasion de quelque publication. Cette persévérance et le bon accueil qu'obtenaient de lui presque

tous ceux qui aspiraient au même genre de mérite, lui avaient valu, dans cette branche de littérature, une véritable popularité. Nulle entreprise de librairie en ce qui concernait l'Asie, ne se formait sans qu'il y eût participé; l'Orient était en quelque sorte son domaine, on le consultait sur ce qu'il savait et sur ce qu'on croyait qu'il devait savoir; et le nom nouveau d'*Orientaliste*, sous lequel quelques personnes aiment à confondre ceux qui étudient les langues de l'Asie, et ceux qui cherchent à approfondir l'histoire de cette partie du monde, ce nom aurait pu être inventé pour M. Langlès, tant il exprimait bien ses goûts et les habitudes de son esprit. Cette disposition lui a fourni les moyens de publier de nombreux et volumineux ouvrages; parmi les plus remarquables, il convient de citer les deux premiers volumes des Mémoires de l'Académie de Calcutta, pour lesquels il avait rédigé une foule d'additions, et les *Monumens de l'Hindoustan*, ouvrage dont les planches reproduisent, dans une dimension qui en rend le prix plus généralement accessible, ce qu'il y a de plus important dans celles de Daniels. Le texte qu'il y a joint, comme celui de ses autres ouvrages, contient de nombreux extraits d'ouvrages anglais publiés dans l'Inde, qu'il possédait presque seul sur le Continent, et auxquels il accordait par fois trop de confiance. L'opinion d'un voyageur qui avait doublé le cap de Bonne-Espérance, ou un fait qu'il avait tiré avec peine d'un manuscrit asiatique, exerçait une sorte d'empire sur son imagination et faisait quelquefois violence à sa critique;

de là sont nées des opinions hasardées et des contradictions qui ont pu inspirer de la défiance aux esprits difficiles. La connaissance des langues, même les plus éloignées et les plus difficiles, n'a rien en soi de bien précieux ; elle ne vaut que par ce qu'on en tire : sous ce rapport on doit rendre justice à M. Langlès, s'il était trop souvent préoccupé de l'idée qu'on acquiert un haut mérite, en sachant même médiocrement un grand nombre d'idiomes, il a toujours dirigé l'étude de ceux qu'il avait réellement appris vers les objets d'utilité. Il s'est peu arrêté à ces minuties philologiques, ou à ces bagatelles poétiques, qui exigent à la vérité des connaissances profondes, mais qui sont peu propres à en faire sentir le prix, et qui décréditeraient peut-être les études orientales, si de bons esprits ne se chargeaient du soin de rappeler au public qu'elles peuvent conduire à autre chose. C'était surtout l'histoire et la géographie qui sollicitaient la curiosité de M. Langlès, et ce sont ces sciences aussi qui lui ont eu le plus d'obligation ; il a, si l'on veut, entrepris plus qu'il ne pouvait faire, il a formé des systèmes, émis même des erreurs, mais il a abordé des questions graves, provoqué des discussions utiles, et ceux qui le réfuteront lui seront quelquefois redevables des connaissances mêmes qu'ils employeront à cet usage. Il a réuni beaucoup d'idées, mis en circulation un grand nombre de renseignemens, publié, traduit, extrait une foule de livres, fait graver de nouveaux types, appelé par sa prédication, de nombreux partisans à l'étude des langues orientales. Bien des savans plus

profonds dans leurs études n'ont pas laissé d'aussi grands résultats de leurs veilles; c'en est assez pour lui conserver une partie de la renommée qu'il avait acquise ; la critique provoquée par de vaines exagérations, et qui, de son vivant, s'était chargée de lui en contester une partie, doit, si elle est guidée par un esprit de justice, lui laisser l'autre, qui n'est point usurpée. M. Langlès n'était pas membre de la Société Asiatique, dont il semblait qu'il aurait dû voir la naissance avec plaisir, et encourager les premiers fondateurs. Il ne laissa pas de contribuer, autant que cela lui fut possible, à la perfection de l'un des travaux que le conseil avait entrepris. Cette double circonstance autorise le tribut que nous payons à sa mémoire, sans nous imposer d'autre règle que l'amour de la vérité. Un plus éclatant hommage lui sera rendu dans le sein de l'Académie, et peut-être aussi dans les Sociétés Asiatiques de Calcutta et de Londres, qui avaient inscrit son nom sur la liste de leurs membres honoraires; ce serait un autre hommage digne de lui, que de conserver à la France la précieuse bibliothèque qu'il avait réunie, et dont il laissait, dit-on, la pleine et entière disposition à ses amis. Cette collection formée avec des sacrifices pécuniaires continués pendant de longues années, et enrichie des ouvrages d'un grand nombre de savans français et étrangers, contient, non-seulement des livres rares, mais des réunions plus rares encore de livres choisis dans l'intérêt d'un seul genre d'étude, et dont la dispersion diminuerait beaucoup le prix.

A. R.

Supplément à la Notice de M. DE HAMMER, *sur l'Introduction à la connaissance de l'Histoire, célèbre ouvrage arabe* d'IBN-KHALEDOUN (1).

La bibliothèque du roi possède un très-bon manuscrit des prolégomènes historiques d'*Ibn-Khaledoun* ou de la première partie de son ouvrage. J'ai été dans le cas de le consulter et j'ai vu qu'outre les cinq livres que M. de Hammer a fait connaître, ce manuscrit en contient un sixième qui forme environ les deux cinquièmes du volume : car le manuscrit a en tout 250 feuillets, et la sixième partie commence au feuillet 160. Comme j'ai pensé que les lecteurs du Journal Asiatique seraient bien aises de connaître les titres des divisions de ce dernier livre, je vais en donner ici la traduction :

LIVRE SIXIÈME (de la première partie).

Des sciences et de leurs différentes espèces, de la manière de les apprendre et de ce qui s'oppose à ce qu'on les cultive.

Chapitre 1er. De la faculté cogitative dans l'homme; la réflexion précède les actions volitives ; 2e, sur l'expérience et sur ses effets ; 3e, des sciences humaines, des spirituelles et des prophétiques ; 4e, l'homme est

(1) Voy. ce Journal, T. I, p. 267 et suiv.

ignorant dans lui-même, il acquiert ses connaissances ; 5°, l'étude des sciences doit se classer parmi les arts ; 6°, les sciences se multiplient en proportion de la civilisation et de la population; 7°, des différentes sciences qui sont cultivées aujourd'hui dans les pays civilisés (musulmans) ; 8°, les sciences du Coran sont la connaissance des différentes leçons du texte et celle des commentaires ; 9°, de la science des traditions ; 10°, de la jurisprudence, de la science des successions qui en dépend, des bases du droit, de la diversité des opinions à ce sujet et de l'argumentation; 11°, de la théologie scolastique ; 12°, des passages obscurs du livre (le Coran) et de la tradition, et ce qu'ont dit à ce sujet les sectes orthodoxes et les hérétiques ; 13°, de la théosophie ; 14°, de l'art d'expliquer les songes ; 15°, des sciences intellectuelles et de leurs différentes espèces; 16°, sur l'arithmétique et les calculs; 17°, sur la géométrie et la perspective ; 18°, sur l'astronomie et les tables; 19°, sur la logique; 20°, sur le mouvement et le repos du corps; 21°, de la médecine; 22°, de l'agriculture ; 23°, des sciences métaphysiques ; 24°, sur la magie et les talismans, sur l'emploi des lettres dans cet art etc.; 25°, sur la pierre philosophale; 26°, sur le vide des systèmes de philosophie, 27°, sur la vanité de l'astrologie et l'impuissance des moyens qu'elle emploie; 28°, la recherche de la pierre philosophale n'a jamais eu aucun fruit, impossibilité de son existence, résultats facheux de cette prétendue science ; 29°, avis aux auteurs ; 30°, la grande quantité de livres sur les sciences est un obstacle à ce qu'on les ap-

prenne; 31°, la plupart des abrégésque l'on a fait pour apprendre les sciences sont nuisibles à leur étude; 32°, de la véritable manière d'apprendre les sciences et d'y faire des progrès; 33°, dans les sciences *instrumentales* (l'arithmétique, la logique, etc.), il y a peu de choses à dire et peu de questions à agiter; 34°, de l'enseignement des enfans et des différentes méthodes que l'on emploie à ce sujet dans les villes musulmanes; 35°, l'on ne doit point traiter durement les élèves; 36°, voyager pour acquérir des connaissances et aller trouver les savans pour s'instruire auprès d'eux, ne peut qu'être extrêmement avantageux; 37°, les savans ont de l'éloignement pour les charges administratives, 38°, ce sont les étrangers (les Musulmans non Arabes, tels que les Persans, etc.) qui ont multiplié les sciences dans l'*Islamisme;* 39°, la difficulté de s'énoncer correctement en arabe empêche qu'on ne puisse bien développer les sciences à ceux qui parlent cette langue; 40°, connaissance qu'il faut posséder pour savoir parfaitement la langue arabe; 41°, de la lexicographie; 42°, de l'élocution; 43°, de la bonne éducation; 44°, l'étude des langues est un art; 45, la langue arabe d'aujourd'hui est une langue indépendante, différente de celle des *Modarites* et des *Hémiarites*; 46°, la langue des capitales et des villes est un idiome à part et diffère de celui dans lequel est écrit le Coran اللغة الحضرية; 47°, de l'étude de cette dernière langue; l'on n'a pas besoin de savoir l'Arabe (vulgaire) pour l'apprendre; 48°, du goût en littérature, les étrangers (les



Le Tapir de la Chine

貘 Mĕ

Publié par Dondey Dupré Père et fils, Imp. Lib. r. St Louis N° 46, au marais, et rue Richelieu N° 67, vis à vis la Bibl. du Roi.

Lith. de C. de Lasteyrie

Musulmans non Arabes (c'est à-dire *entrés dans la langue arabe*) الداخلين في اللسان العربي en ont rarement; 49e, en général, les habitans des villes (conquises par les Arabes) ont de la peine à acquérir la connaissance de l'arabe littéral, et plus leurs langues particulières sont éloignées de l'arabe, plus ils l'apprennent difficilement; 50e, sur la division du langage en vers et en prose; il est difficile de s'énoncer parfaitement de ces deux manières; 51e, sur l'art de la versification et la méthode pour l'apprendre; la mémoire est nécessaire pour acquérir la facilité de versifier; 52e, du style fleuri et du style pompeux; en quoi consiste la bonté du style pompeux et ses défauts; 53e, les gens de mérite ne s'attribuent point les vers d'autrui; 54e, des vers des Arabes et des habitans des villes (conquises par les Arabes) dans les tems actuels.

GARCIN DE TASSY.

SUR LE TAPIR DE LA CHINE.

L'animal qu'on désigne sous le nom de Tapir oriental, était encore si peu connu il y a quatre ou cinq ans, qu'on doutait de son existence, et qu'on était disposé à croire que le genre *Tapir* était particulier au Nouveau-Monde. Pour se convaincre que cette opinion était une erreur, il eût suffi de parcourir les recueils d'histoire naturelle médicale des Chinois; on y

trouve une figure assez exacte, ou du moins très-reconnaissable du Tapir, et les explications qui y sont jointes ne laissent aucun doute sur la réalité des descriptions qu'on en a faites. Les ouvrages élémentaires, destinés à l'instruction des enfans, et les encyclopédies chinoise et japonaise contiennent la figure du même animal, au nombre des mammifères les plus communs; ainsi les Chinois ont connu de tout tems cette espèce qui a été si récemment trouvée à Malaka et à Sumatra, et dont la découverte est due à MM. Farqhar et Duvaucel. Je donne ici un calque fidèle de la figure insérée dans une encyclopédie élémentaire que je possède; les notes suivantes, que je tire de quelques ouvrages chinois, feront voir qu'il n'est pas possible de supposer que le Tapir de Malaka ait été apporté de Sumatra sur le continent.

Un très-ancien dictionnaire chinois intitulé *Eul-ya* donne le nom de *Me* à une Panthère de couleur blanche; mais les commentaires de ce dictionnaire, qui sont aussi fort anciens, disent que le *Me* est semblable à un ours, mais qu'il a la tête petite et les pieds bas; il est tacheté de blanc et de noir; il peut ronger le fer, le cuivre et le bois de bambou; ses os sont durs, compacts, les articulations droites et fortes, et il a peu de moëlle; sa peau préserve très-bien de l'humidité.

Suivant le *Choue-wen*, autre dictionnaire très-ancien et très-estimé, le *Me* est semblable à un ours, mais de couleur jaunâtre. On le tire du pays de *Chou*; c'était le nom que portait la province de *Sse-tchhouan*, avant la quatrième dynastie.

D'après le *Tching-tseu-thoung*, les dents du *Me* sont si dures que, si on les frappe avec un marteau de fer, c'est le marteau qui se brise; si on les jette au feu, on ne peut les brûler; il n'y a que la corne du *ling-yang* (sorte d'antilope) qui puisse les entamer. Le même lexicographe, toujours enclin à rassembler des contes populaires, et les rédacteurs du *Khang-hi Tseu-tian*, qui l'ont suivi en cette occasion, ajoutent d'autres particularités également fabuleuses, et un trait d'histoire qui n'offre pas plus de vraisemblance.

Le *Pen-thsao-kang-mou*, ou Traité général d'Histoire naturelle, va plus droit au but : le *Me*, dit-il, est semblable à un ours; il a la tête petite et les jambes basses; le poil, court et luisant, est tacheté de noir et de blanc; il y en a qui disent qu'il est d'un blanc jaunâtre, d'autres d'un blanc grisâtre; il a une trompe d'éléphant, des yeux de rhinocéros, la queue d'un bœuf et les pieds d'un tigre; il est très robuste et peut ronger le fer, le cuivre, le bambou et les plus gros serpens; ses articulations sont fortes, droites, ses os épais et presque sans moëlle; ses excrémens peuvent servir à aiguiser les armes et à tailler le jaspe; son urine dissout le fer; ses os et ses dents sont si durs qu'ils résistent à l'action du fer et du feu, et il est arrivé que des charlatans qui s'en étaient procuré, les ont fait passer pour des reliques précieuses, comme les dents ou les os de Bouddha.

La peau du *Me* sert à faire des matelas pour se coucher et des couvertures; elle garantit de l'humidité,

du mauvais air et des maléfices; la représentation même de l'animal produit cet effet; aussi sous la dynastie des *Thang*, on avait coutume de peindre sur les paravens des figures de *Me* pour se préserver du mauvais air.

Suivant les géographies du midi, le *Me* est de la grandeur d'un âne, semblable à un ours, etc.

A travers les extravagances dont ces descriptions sont remplies, il est impossible de méconnaître les traits caractéristiques du Tapir : sa taille, la forme de ses membres, sa trompe plus longue que celle du Tapir d'Amérique et comparable à celle de l'éléphant, la solidité de ses os, naturelle dans un gros pachyderme, y sont indiqués de manière à ne s'y pouvoir tromper. La figure confirme aussi une particularité remarquable, en ajoutant à tous ces signes un indice de plus, celui de la *livrée* que l'animal porte quand il est jeune, suivant l'observation de M. Farqhar; l'indication de sa patrie et les usages économiques auxquels on emploie sa peau, sont aussi deux circonstances assez remarquables, parce qu'elles prouvent que le Tapir habite dans les provinces occidentales de la Chine, et qu'il doit y être assez commun.

Les livres chinois sont remplis d'observations d'histoire naturelle, très-curieuses et généralement assez exactes. Il suffit de savoir les distinguer des fables qui y sont mêlées, et c'est ce qui n'est pas toujours fort difficile. La vue des figures que contiennent leurs traités de zoologie et de botanique permet souvent de distinguer des espèces nouvelles ou peu connues, et

les descriptions qui y sont jointes aident presque toujours à lever l'incertitude que peuvent laisser les figures. C'est une mine abondante que l'on ne doit pas négliger d'exploiter, et dont rien ne pourra remplacer les produits, tant que les Européens seront exclus de la Chine, c'est-à-dire pendant long-tems encore, si le gouvernement de ce pays entend bien ses véritables intérêts, et qu'il ne mette pas en oubli le soin de sa tranquillité. A. R.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Sur les éditions chinoises de M. le baron de SCHILLING DE CANSTADT.

La représentation exacte et fidèle des formes et de l'élégance particulière aux caractères chinois a toujours offert jusqu'ici de grandes difficultés; les premiers auteurs européens qui ont entrepris de faire graver de ces caractères, n'y ont réussi que très-imparfaitement; les planches de Hyde, et surtout celles de Bayer n'offrent que des traits confus et à peine reconnaissables. Fourmont avait pris un moyen plus sûr, en donnant pour modèles à ses graveurs des calques pris sur des livres chinois; toutefois ses caractères, grossièrement exécutés et souvent incorrects, ne peuvent entrer en comparaison avec les originaux d'où ils étaient tirés. L'art de graver les types chinois avait rétrogradé entre les mains de MM. Hager, Weston et Deguignes fils; on a

donné plus de soin au dessin des types de cette espèce qui ont été gravés et polytypés pour servir à l'impression du *Tchoung-young* chinois-latin et de la grammaire chinoise; et le graveur qui les a exécutés a fini par saisir tout-à-fait le goût particulier de cette espèce d'écriture. Vers le même tems, M. Klaproth faisait graver en Allemagne des caractères chinois cursifs d'une grande élégance, et M. Marshman employait, dans ses livres imprimés à Sirampour, des types gravés sous sa direction et dont les formes étaient tout-à-fait satisfaisantes, M. Morrison atteignait encore un plus haut degré de perfection en faisant travailler à Canton des ouvriers chinois, d'après les procédés mêmes auxquels ils sont accoutumés; on pourrait dire que rien ne saurait surpasser la beauté des caractères dont il a fait usage dans ses dictionnaires, si nous n'avions pas les éditions chinoises de M. le baron de Schilling. Celles-ci peuvent soutenir le parallèle avec les livres les plus magnifiquement imprimés dans le palais impérial de Péking, et peut-être même en sortir avec avantage.

M. de Schilling a eu recours à un procédé qui, ainsi que nous l'avions remarqué dans les premiers tems où ce procédé fut introduit en France (1), semble plus approprié que tout autre à la nature de l'écriture chinoise : c'est celui de la lithographie. Mais indépendamment du soin extrême qu'il a fallu à l'éditeur pour obtenir une netteté parfaite et une pureté sans égale

---

(1) Moniteur du 7 avril 1817.

dans les traits, il y avait une autre difficulté qui ne tenait pas au procédé même, mais qui venait du peu d'habitude que l'on a en Europe de tracer les caractères d'après les règles de la calligraphie chinoise, en observant exactement et pourtant avec aisance et liberté, la place des pleins et des déliés, le degré d'inclinaison des lignes, la manière de les commencer et de les finir, de les lier et de les agencer entr'elles. L'usage seul du pinceau, tenu à la manière des maîtres d'écriture de la Chine, pouvait donner à la fois toutes ces délicatesses dont l'absence, sans rendre le Chinois inintelligible, se fait désagréablement sentir dans les caractères mal dessinés. Il paraît que M. de Schilling a obtenu de ses graveurs qu'ils s'exerçassent à écrire au pinceau; et pour cela il n'a pas été obligé de leur apprendre à lire; ils ont su tracer à merveille les plus beaux caractères du monde, vraisemblablement sans en comprendre un seul. Ce résultat fait honneur à la patience du maître et à la dextérité des élèves, mais je doute que ce qu'on a pu faire à Pétersbourg en ce genre, soit possible à Londres ou à Paris, pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer.

Le premier essai de M. de Schilling, si ce mot convient pour désigner un travail qui était déjà d'une perfection remarquable, fut l'édition du *San-tseu-king* (livre en vers de trois syllabes), qu'il donna en 1819; quelques exemplaires qui en furent remis avec une sorte de mystère à plusieurs personnes de Paris, excitèrent leur admiration, et en quelque sorte leur défiance, parce qu'on avait peine à croire que ce livre, s'il avait réellement été imprimé en

Europe, offrît autre chose qu'un de ces calques communément nommés *fac simile*. M. de Schilling a confondu les incrédules en faisant mieux encore ; car ses éditions du *Taï-hio* et du *Tchoung-young*, données en 1823, sont fort supérieures au *San-tseu-king* pour l'élégance et la pureté des formes. L'éditeur a poussé le soin jusqu'à faire imiter le papier chinois, et celui qu'on a fabriqué pour cet objet dans la manufacture impériale de Peterhoff, ajoute beaucoup à l'illusion ; il est rare qu'on fasse aussi bien à la Chine même, et très-certainement il est impossible qu'on y fasse mieux.

M. de Schilling a appliqué ses procédés à d'autres opuscules chinois, et il n'en est aucun qui ne soit la preuve d'une facilité vraiment extraordinaire pour imiter la forme des écritures orientales ; il a fait exécuter ainsi, en encre d'or sur un fond bleu, le texte d'une leçon publique donnée par l'empereur *Kia-khing*, sur la première phrase du *Taï-hio*, et aussi un volume contenant quinze pièces diplomatiques adressées par des princes tartares à la cour de Péking, en chinois et en ouigour. Il est presque superflu de dire que le volume qui renferme ces pièces est une représentation aussi exacte qu'il est possible de la faire, de celui qui en est l'original, et dont on possède une copie à la Bibliothèque du Roi. M. de Schilling a fait hommage d'un exemplaire de ces différentes publications à la bibliothèque de la Société Asiatique (1). Il serait

---

(1) M. de Schilling y a joint un exemplaire d'un ouvrage chrétien, en chinois, dont il possède toute l'édition. Ce n'est pas,

à désirer qu'elles pussent se répandre et devenir accessibles aux étudians, d'autant plus qu'elles ne paraissent pas, malgré leur perfection, devoir atteindre un prix exorbitant.

La Société Asiatique a, comme on sait, une obligation plus particulière à M. de Schilling: c'est à lui qu'on devra l'addition des caractères mandchoux au dictionnaire de cette langue que le Conseil fait imprimer, et qui devait en offrir les mots transcrits en lettres latines. Dès 1817, M. de Schilling avait fait graver à Pétersbourg, par M. Fr. Gass, un gros caractère mandchou-mongol; deux ans après (en 1819) il en a fait exécuter un nouveau plus petit et plus commode, à Leipsick, par Schelter. Les mêmes modèles ont servi pour l'un et pour l'autre. C'est du dernier que M. de Schilling a offert généreusement une fonte au Conseil de la Société, et l'on n'a pu qu'accepter avec empressement et reconnaissance cette occasion d'enrichir notre typographie d'une aussi précieuse acquisition. Le même caractère, dont M. de Schilling avait aussi prêté les matrices à la Société Biblique, a servi en 1822 à l'impression de l'excellente traduction de l'évangile de Saint-Mathieu, faite en mandchou par M. Lipowzoff. Quelques personnes ont cru, et nous

---

comme on l'a imprimé par erreur dans le bulletin (ci-dessus, p. 55), un *Catéchisme jésuitique, traduit du chinois*, mais bien un Catéchisme de la religion grecque, composé d'après la collection du P. Fr. Brancati, et contenant, entr'autres choses, l'*explication de l'oraison dominicale* du P. Jacques Rho.

avions nous-mêmes partagé cette erreur, que les caractères de ce dernier ouvrage étaient ceux que M. Tauchnitz avait fait graver à Leipsick d'après des dessins fournis par M. Klaproth. On ignore ce qu'est devenu ce *corps*, et même s'il a jamais été terminé.

M. de Schilling se propose de joindre incessamment à tous ces présens, dont il a déjà comblé la typographie orientale, celui d'un corps de tibetain, langue dont l'écriture et l'orthographe ont été pour lui l'objet d'une étude particulière; si, comme tout le fait présager, il exécute ce nouveau dessein avec la même supériorité qui distingue ses autres travaux en ce genre, on sera en droit d'attendre de lui quelque chose de plus précieux encore. Dans une collection d'environ 1500 volumes chinois et tartares qu'il a réunie à grands frais dans la capitale de la Russie, il se trouve plusieurs ouvrages du plus haut intérêt, et notamment des dictionnaires polyglottes, chinois, mandchoux, mongols et tibetains; la publication d'un de ces dictionnaires accompagné d'une traduction européenne, serait un bienfait inestimable pour la littérature de la Haute-Asie, et nous ne doutons pas que l'homme qui possède à un degré si éminent les qualités nécessaires pour une pareille entreprise, ne trouve, dans les ressources dont il est entouré à Pétersbourg, et surtout dans la munificence d'un monarque éclairé et protecteur des lettres, tous les secours nécessaires pour la conduire à sa fin.

A. R.

Recueil de Fetvas, écrit en turk et en arabe, par Hafiz Mohammed ben Ahmed ben Elcheikh Moustafa Elkedousy, *imprimé à Constantinople en* 1822.

Entre autres objets, la Société Asiatique s'étant proposé d'examiner et de faire connaître dans ce recueil périodique, les institutions politiques et les divers systèmes de législation des nations orientales, c'est en partie pour atteindre ce but que nous croyons pouvoir arrêter quelques instans l'attention des lecteurs sur un livre de jurisprudence musulmane, imprimé à Constantinople, en 1822, et dont aucun journal n'a encore fait connaître l'existence. Avant d'examiner le plus ou moins d'importance de ces sortes de productions, nous devons faire observer que leur apparition même, par suite de leur extrême rareté, n'est pas sans intérêt, puisqu'elle indique chez une nation restée en arrière de toutes les autres, quelques pas de plus dans la carrière de la civilisation. Une chose en effet assez remarquable, c'est qu'au milieu des événemens dont la capitale de l'empire ottoman a été le théâtre dans ces derniers tems, l'imprimerie turque ait pu se maintenir jusqu'à ce jour. Quel que soit, en effet, le peu d'activité et de vigueur de cet établissement, comparé à ceux de même nature qui existent dans nos contrées, on lui doit néanmoins depuis cinq ans la publication d'un petit nombre de livres qui ne sont pas sans utilité. Tels sont entr'au-

tres, 1° le troisième et dernier volume du *Camous*, imprimé en 1819; entreprise immense et dispendieuse qui ne pouvait être soutenue en Turquie que par la munificence du gouvernement; 2° *le Traité de Chanizadeh* sur l'anatomie et la médecine, imprimé en 1820; 3° une Vie des Saints ou des *Santons musulmans*, intitulée رشحات عين الحيات RECHEHAT AÏN UL HAÏAT *Les Effusions de la source de la vie* (1); 4° un *Nouveau Catéchisme* ou *Résumé des préceptes de la religion musulmane*, beaucoup plus court que le *Berguevi*, déjà connu et imprimé en 1822; 5° enfin, l'ouvrage qui fait l'objet de cet article.

Avant d'examiner cette dernière production, nous avons pensé que quelques mots sur la législation musulmane et la composition des différens codes ottomans, en se rattachant à notre sujet, ne seraient pas indifférens, nous ne dirons pas aux orientalistes, mais à la plupart des personnes qui ne s'occupent pas spécialement de ces sortes de matières.

Toute la législation musulmane est fondée, comme on le sait généralement, sur le Coran et la tradition orale des paroles, faits et gestes du prophète; aussi pendant le premier siècle du mahométisme, les califes ne connurent point d'autres lois pour gouverner leur empire naissant. Vers le commencement du siècle suivant, l'imam *Azam Abou Hanifeh* écrivit le pre-

(1) Suivant les Persans, les émanations liquides ou les gouttes de la fontaine de la vie, sont le principe vivifiant qui anime la nature entière. *Sadi*, dans son *Gulistan*, place cette source au milieu des ténèbres.

mier, sur les dogmes, le culte et la jurisprudence, ce qui le fit regarder comme le premier des docteurs et des jurisconsultes musulmans. Cet imam, qui mourut à *Bagdad* l'an 150 de l'hégire (767 de J.-C.), ne fut que trop imité par les nombreux légistes qui vinrent après lui, et qui se livrèrent à une foule d'interprétations contradictoires du *Coran* et des maximes du prophète. Cependant de tout ce chaos d'erreurs et de croyances diverses, la religion de Mahomet, après bien des siècles de déchiremens et de guerres civiles, n'a conservé que quatre rits fondamentaux : celui de l'imam *Azam Abou Hanifeh*; celui de l'imam *Malik*, mort à Médine l'an 179 de l'hégire (795 de J.-C.); celui de l'imam *Chafi*, mort en Égypte en 204 (819), et enfin celui de l'imam *Hambel*, mort à Bagdad en 241 (855).

Ces quatre rits, مذاهب اربعه *Mezahib erbea*, sont regardés comme orthodoxes, attendu que leurs fondateurs, quoique divisés sur différens points du culte, de la morale et de la religion, s'accordent sur les dogmes et les articles de foi; aussi dans tous les états du Grand-Seigneur, les partisans de chacun de ces rits ne rencontrent aucune opposition à suivre, dans les actes privés de la religion, la doctrine qu'ils ont adoptée; mais cette liberté ne s'étend pas au culte public qui, excepté à la Mecque, est toujours basé sur le rit dominant de l'imam *Azam Abou Hanifeh*. Il en est de même dans tous les محكمه *mehkèmès* ou tribunaux, où les opinions des trois imams *Malik*, *Chafi* et *Hambal*, ne sont pas admises.

Ce fut d'après ces quatre rits fondamentaux que les *imams*, qui vinrent ensuite, travaillèrent à la rédaction d'un code universel. Tous ces docteurs, y compris les quatre premiers *imams*, peuvent être considérés comme les pères de l'*islamisme*. *Kemal-pacha-zadèh ibn Kemal* les a divisés en sept classes dans son tableau des jurisconsultes, dont on trouve une longue nomenclature dans *Mouradja-d'Ohsson*; mais ce qu'il nous importe le plus de savoir, c'est que, de cette quantité innombrable de livres enfantés par le zèle religieux de tous les docteurs, on forma dans la suite deux codes priucipaux. Le premier, qui porte le nom de درر *Durmer* (*la perle*), fut rédigé en 875 (1470), par *Mollah-Khosrew*. Il contient toutes les pratiques religieuses, et ce qui est relatif à l'administration publique. Cependant, comme dans ce premier code beaucoup de points de la morale n'étaient pas toujours expliqués conformément à la doctrine des anciens *imams*, on fut obligé d'en rédiger un second. Ce dernier, qui porte le titre emphatique de *Multeka-il-bouhour* ملتقا البحور *Confluent des mers*, est l'ouvrage du savant *Cheikh-Ibrahim-Halebi*, jurisconsulte natif d'*Alep*, revêtu dans la suite de la dignité d'*imam* et de *khatib*, et mort à Constantinople en 956 (1549). Le *Multeka*, écrit d'abord en arabe par *Ibrahim-Halebi*, a été traduit en turc par *Mehemmed-Mevkousâti*, sous les règnes des sultans Ibrahim Ier et Mahomet IV. Ce livre est encore aujourd'hui le véritable code universel en vigueur dans tout

l'empire. Il renferme avec les pratiques du culte extérieur les lois morales, civiles, politiques, militaires, criminelles, judiciaires, fiscales, somptuaires et agraires.

C'est du *Multeka* que *Mouradja-d'Ohsson* a tiré en grande partie la substance de son excellent tableau de l'empire ottoman, dont le public ne connaissait, jusqu'à ces derniers tems, que le code religieux. Ce qu'on possédait de ce savant interprète faisait chaque jour regretter davantage les parties qui devaient compléter son ouvrage, et qu'il avait annoncées dans sa préface en 1788; enfin, après bien des années, cette promesse du père a été heureusement acquittée par le fils; nous devons à M. Mouradja d'Ohsson les dernières parties de cet important travail, sorti des presses de M. Firmin Didot, et dont M. le baron de Sacy a déjà rendu compte par des articles aussi intéressans que lumineux, insérés dans le Journal des Savans des mois de septembre, octobre et novembre 1823. Toutes les classes de lecteurs n'auront plus rien à désirer sous ce rapport, dès que les éditeurs les auront mis à portée de se procurer la suite du tableau de l'empire ottoman dans un format plus commode et moins dispendieux.

Indépendamment du code *Multeka*, la jurisprudence turque se compose aussi de différentes collections de *Fetvas*, ou décisions juridiques prononcées par les *muftis*, dans le même esprit que celles des anciens *imams*. Il existe, depuis 1041 (1631) jusqu'en 1143 (1740), cinq de ces recueils considérés comme

les plus estimés, et dont le dernier, celui de *Behtjet-Abdoullah-Effendi*, contient la substance de tous les autres. *Mouradja-d'Ohsson*, en traitant des *Fetvas*, vol. I, pag. 52, édit. in-8°, cite les noms des auteurs de ces différens recueils, mais il ne va pas au-delà de l'année 1740.

On peut donc, d'après ce que nous venons de dire, réduire le nombre des principaux livres canoniques dont se compose la jurisprudence turque, aux suivans, savoir : le *Dourer* درر de *Mollah-Khosrev*, le *Multeka* ملتقا *d'Ibrahim-Halebi*, et le recueil des *Fetvas* de *Behtjet-Abdoullah-Effendi*. On pourrait encore y ajouter les *Canouni Suleïman* قانون سليمان ou *les Édits du grand Soliman*.

Si l'on considère maintenant la difficulté de se procurer ces livres canoniques, qui n'existaient jusqu'à ce jour qu'en manuscrits, aussi rares que chers, on sentira doublement l'avantage qui résulte, pour les interprètes et les orientalistes, de la publication d'un ouvrage imprimé en turc et en arabe, et qui renferme en un seul volume peu coûteux toutes les branches jadis éparses de la législation ottomane.

L'ouvrage dont il nous reste à rendre compte, paraît en partie atteindre ce but, par la nature et la classification des matières qu'il renferme. C'est un recueil de *Fetvas*, écrit en turc et en arabe en 1226 (1808), par *Hafiz-Mehemmed ben Ahmed ben Elcheikh-Moustapha-Elkedoussi* حافظ محمد بن احمد بن الشيخ مصطفى الكدوسی imprimé à Constantinople

en 1237 (1822), et formant un volume petit in-4° d'environ 700 pages.

On trouve en tête de ce livre une liste des docteurs qui, depuis 1730 jusqu'à ce jour, ont été revêtus de la dignité de *mufti*, et dont les noms et les opinions sont cités dans l'ouvrage comme faisant autorité en justice. On voit par la date de 1730, que cette liste se trouve être la continuation et le complément de celle qui a été donnée par *Mouradja-d'Ohsson*.

L'auteur observe d'abord dans une courte préface, qui suit la table des matières : « Que depuis quelque » tems, le docteur *Ahmed-Effendi* avait, conformé- » ment aux ordres de son éminence le *mufti Dourri-* » *zadeh*, réuni les divers *Fetvas*, tant de ce chef de » la loi que de ses prédécesseurs, et composé le re- » cueil intitulé *Netidjet-ul-Fétâvi* نتيجة الفتاوى *la* » *Substance* ou *le Résumé des Fetvas*, livre estimé » et recherché des *Eulémas*; que cependant, bien que » cet ouvrage, récemment composé et généralement » répandu, renfermât tous les points de la théologie » ou de la jurisprudence (1), il était arrivé que, dans » les divers exemplaires transcrits pour être mis en » vente, nonobstant la recommandation qui avait été » faite d'écrire avec ordre et conformément à l'origi- » nal, les citations qui viennent à l'appui des *Fetvas*; » cet ordre n'avait pas été observé ; de là était résulté » (pour les lecteurs), une sorte d'embarras toutes les

---

(1) فن فقه شريف *

» fois qu'on était dans le cas de confronter un *Fetva*
» avec les citations qui devaient le confirmer.

» Tous ces motifs (continue *Kédoussi*), m'ont dé-
» terminé, après toutefois m'être procuré les manus-
» crits originaux des recueils les plus estimés, les avoir
» confrontés avec les sentences, et placé chaque ci-
» tation à la suite de son *Fetva*, à composer cet ou-
» vrage sur un nouveau plan, et en préférant toujours
» dans le choix des citations, l'autorité la plus respec-
» table. »

Les matières contenues dans l'ouvrage de *Kédoussi* sont toutes classées, à un petit nombre d'exceptions près, dans l'ordre des six codes, dont se compose la jurisprudence ottomane; c'est-à-dire, des codes religieux, politique, militaire, civil, judiciaire et pénal. L'ouvrage entier est divisé en quarante-cinq livres, et chacun de ces livres se subdivise en un grand nombre de chapitres qui contiennent des questions sur les interprétations les plus ordinaires de la loi, et sur les nombreux incidens qui résultent chaque jour du contentieux. Les questions sont toujours posées en turc, résolues dans la même langue par une phrase très-courte, et le plus souvent par un seul mot affirmatif ou négatif. Ces sentences sont ensuite appuyées par des citations en arabe tirées du *Dourer*, du *Multeka*, des recueils de *Fetvas*, et autres livres de jurisprudence.

Le texte et la traduction des deux *Fetvas* suivans, pris dans l'ouvrage même, achèveront d'éclaircir cette explication.

IIe FETVAS *tiré du livre intitulé* KITAB-ELSEÏR, كتاب السير *page* 139.

« *Zeïd*, étranger, passé des contrées ennemies sur » les terres de l'*Islamisme*, sous la foi du sauf-conduit, a » fait l'acquisition d'une portion de terres soumises » à la contribution foncière (*kharadj*), ou à la dîme, » et les a cultivées. On demande si *Zeïd*, lorsqu'il » a recueilli le produit de ces terres, se trouvant » chargé d'en acquitter la contribution ou la dîme, » est devenu par là *raïa*, et si on doit lui appliquer » les lois qui concernent cette classe de sujets? Ré- » ponse : *On le doit.* »

زيد حربى دار حربدن آماناله دار اسلامه چقوب اراضى خراجيه دن ياخود اراضى عشريه دن برمقداريرى اشترا وزراعت ايدوب محصول حاصل اولهغله اوزربنه. خراج ارض يا عشرلازم اولسه زيد ذمى اولهش اولوب اوزرنيه احكام اهل ذمتت اجرا اولنورمى * الجواب * اولنور *

Cette sentence est confirmée par la citation arabe suivante de *Mehemmed-Salih*, qui porte : « Que l'é- » tranger devient également *raïa* lorsqu'il achète une » terre, et qu'on en impose sur lui le *kharadj*..... Et » ceci indique, d'après le *Dourer* et ses commen- » taires, qu'il ne devient pas *raïa* par le seul achat » d'une terre soumise au *kharadj*. »

محمّد صالح * وكذا يصير ذميًا اذا اشترى ارضًا فوضع

عليه خراجها وفيه اشارة الى انه لا يصير ذميًا بشراء ارض الخراج — درر وشرح *

IV° Fetva, *tiré du même livre, pag.* 140.

« Un certain nombre d'étrangers, passés de pays » ennemis sur les terres de l'*Islamisme*, ont pris à » location plusieurs champs soumis au *kharadj*. On » demande si ces étrangers, qui ont ensemencé ces » champs et en ont payé le loyer aux propriétaires, » sont *raïas ?* Réponse : *Ils ne le sont pas ; mais on* » *doit les empêcher de cultiver.* »

اهل حربدن بر طائفه آمانله دار اسلامه چقوب اراضی خراجیه دن اولان بر قاچ تارلالری اصحابندن استیجار وزراعت و اجرتلرینی اصحابنه ادا ایلسه‌لر طائفه مزبوره ذمی اولورلرمی * الجواب * اولمازلر لکن زراعتدن منع اولنورلر *

Cette sentence est confirmée par deux citations en arabe de *Mehemmed-Salih*, qui portent : 1° « Que si » un étranger, passé sous la foi du sauf-conduit dans » le pays de l'*Islamisme*, loue une terre soumise au » *kharadj* et qu'il la cultive, l'impôt territorial doit » être supporté par le propriétaire et nullement par » le cultivateur, car l'imposition correspond au bé- » néfice ; or le bénéfice appartient au propriétaire ; » donc le *kharadj* doit être à sa charge. 2° Que si » l'étranger ensemence le terrain, et qu'il paie le

» loyer au propriétaire, il ne deviendra pas *raïa* par
» ce motif, attendu que personnellement il n'est pas
» soumis à l'impôt.

» Cependant l'*imam* ne doit pas tolérer que l'étran-
» ger séjourne dans le pays musulman assez long-tems
» pour se livrer à la culture ; car on ne peut se livrer
» à la culture sans un séjour prolongé, et toute rési-
» dence habituelle en pays musulman est interdite
» à l'étranger. »

محمد صالح * ولوان حربيًا دخل دار الاسلام : بامان
فاستاجر ارضًا من اراضى الخراج فزرعها فخراج الارض
على صاحبها فليس على الزارع شى لان الخراج بازاء
النفع و المنفعة لربّ الارض فالخراج عليه * فان زرعها
الحربى واذى اجرها الى الذى استاجرها منه لم يكن
الحربى ذمّيا بالزراعة لانه لم يؤخذ منه الخراج * و لكن
الامام لايدعه فى دارالاسلام حتى يزرع لان الاشتغال بر
زراعة مكث والحربى يمنع من التوالى فى دار الاسلام *

Comme ce serait outre-passer les bornes de cet article, que de donner la traduction entière de la table des matières qui se trouve en tête du livre de *Kédoussi*, nous avons cru devoir réduire à un simple sommaire l'exposé suivant de cette table qui suffira pour donner une idée générale des substances contenues dans l'ouvrage.

Sommaire des matières contenues dans le livre de KÉDOUSSI.

De la purification et des lotions générales; de la prière et des fonctions d'*imam;* de la dîme aumônière; de la dîme et du *kharadj;* du jeûne; du pélerinage; du mariage en général; des divers genres de répudiations, générales, imparfaites, simulées et conditionnelles; du divorce, de la retraite des femmes et des séparations; des assimilations injurieuses, de l'impuissance et du serment de l'époux de ne plus cohabiter avec l'épouse; de la détermination de légitimité des enfans; des anathêmes; des divers genres d'affranchissemens absolus, contractuels, testamentaires et maternels; des patrons et de leurs droits d'hérédité sur leurs esclaves et leurs affranchis; des obligations qu'on s'impose à soi-même par serment; des divers degrés de pénalité; du vol; des lois militaires concernant les enfans chrétiens faits musulmans, les étrangers qui entrent sur les terres de l'*Islamisme,* et le partage du butin; des effets ramassés; des enfans trouvés et des esclaves fugitifs; des personnes disparues; de l'association; des *vakfs* ou fondations pieuses en faveur des mosquées; des ventes en général; des valeurs d'or et d'argent; du cautionnement; des assignations ou des transferts; de la justice distributive, des frais de justice, et du livre des *cadis;* des témoignages judiciaires et des enquêtes; de la procuration; des procès en général; des titres ou obligations, des

transactions ou arrangemens à l'amiable; des commissions ou obligations entre commettans; des dépôts; des dons; des baux à ferme ou à loyer; des violences et voies de fait; de l'interdiction civile; des usurpations; du retrait vicinal; de la répartition des lots provenans des héritages; du droit sur les eaux publiques et privées; des réglemens sur l'agriculture et les récoltes; des devoirs religieux concernant la chasse, la pêche et la chair des animaux offerts en sacrifice; des choses blâmables et des choses permises; des lois relatives aux propriétés voisines et à la voie publique; des gages ou arrhes; des crimes ou délits soumis à la peine du *talion;* des causes qui excluent du partage des héritages, et de celles qui y donnent droit.

اجمال من فهرست الكتاب *

وفيما يدخل فى البيع * كتاب الصرف * كتاب الكفالة *
كتاب الحوالة * كتاب القضاء فيه اجرة وكتاب القاضى *
كتاب الشهادة وفى كيفيتها وفيما يقبل و فيمالا * كتاب
الوكالة * كتاب الدعوى * كتاب الاقرار * كتاب الصلح *
كتاب المضاربة * كتاب العارية * كتاب الوديعة * كتاب
الهبة * كتاب الاجارات * كتاب الاكراه * كتاب الحجر *
كتاب الغصب * كتاب الشفعة * كتاب القسمة * كتاب
الشرب * كتاب المزارعة و المساقات * كتاب الصيد و
الذبايح * كتاب الكراهيت و الاستحسان * كتاب
الحيطان * كتاب الرهن * كتاب الجنايات * كتاب
الوصايا * كتاب الفرايض *

تم تم
تم

Telles sont les principales divisions du livre de *Kédoussi*. Quoique la table se compose en outre d'un grand nombre de chapitres, nous devons prévenir les personnes qui voudront la consulter, que cette table n'est pas générale, et qu'il existe dans le cours de l'ouvrage une foule de subdivisions qui n'y sont pas portées.

BIANCHI.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 1 mars 1824.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société.

MM. Choris, peintre, qui a fait le voyage autour du monde avec le capitaine *Kotzebue*.

Le baron Alex. de Meyendorff, colonel d'état-major de la garde impériale russe.

Poncelet, professeur suppléant de la Faculté de Paris.

Le baron Auguste de Stael.

Un membre informe le conseil que la gravure des poinçons géorgiens et la frappe des matrices seront terminées samedi prochain.

Un membre propose d'ouvrir un crédit à M. Duvaucel, associé étranger, qui, dans un voyage à travers les provinces septentrionales de l'Hindoustan, peut avoir l'occasion de faire, pour la Société, des acquisitions de manuscrits indiens d'une grande importance.

MM. Chézy, le comte Lanjuinais et Burnouf, sont chargés de rédiger la note des ouvrages manuscrits ou imprimés sur lesquels on désirerait que le choix de M. Duvaucel pût être dirigé. Cette note sera remise le plutôt possible au

secrétaire, qui annonce avoir une occasion prochaine de la transmettre à M. Duvaucel.

Le secrétaire annonce que le travail de la collation du manuscrit de l'extrait de la grammaire japonaise du P. Rodriguez, avec l'exemplaire imprimé du même ouvrage qui avait été prêté par feu M. Langlès, est terminé; il désire être autorisé à restituer ce dernier à la succession du défunt.

On propose de faire imprimer, aussitôt que la fonte des caractères mandchoux et géorgiens sera terminée, quelques *specimen* de ces caractères, propres à en donner une idée dans la séance générale du mois prochain. MM. Abel-Rémusat et Klaproth sont chargés d'exécuter cette proposition.

M. Champollion le jeune lit un mémoire sur une momie rapportée d'Égypte, par M. Cailliaud.

Ouvrages offerts la Société.

Par M. Jomard : la quatrième livraison du *Voyage à l'Oasis de Syouah*, par M. Drovetti, in-fol. — Par le même : *Notice géographique sur le pays de Nedjd*, ou *Arabie centrale*, accompagnée d'une carte, broch. in-8°. — Par M. Duvaucel : *Manuscrit en forme de bande*, contenant le *Baghavad-gita*, en langue sanskrite. — Par le baron de Reiffenberg : *L'Ame et le Corps*, poëme, broch. in-8°. — Par M. Albert de Montémont : *Prospectus d'une Encyclopédie poétique anglaise*, etc.

Addition à la Note sur les noms des Thés les plus célèbres.
(Voyez ci-dessus, p. 120.)

La liste des noms des thés les plus célèbres qui a été

donnée par M. Klaproth, d'après un manuscrit appartenant à M. de Schilling, peut être utile pour faire reconnaître, par les étiquettes chinoises qui sont sur les sacs de thé ou sur les boites de bois ou d'étain qui le contiennent, les différentes espèces que le commerce nous apporte par le Nord ou par le Midi. Cette liste, qui contient trente-neuf noms, n'est pas encore complète; en voici quelques-uns que le hasard m'a présentés : j'y joins, autant que possible, les dénominations vulgaires que les marchands de Canton substituent aux noms exacts, et dans lesquelles il n'est pas toujours aisé de reconnaître ces derniers.

Wou-i tchha, thé de *Wou-i*. *Wou-i* est le nom d'une montagne célèbre dans la province de *Fou-kian;* c'est de là qu'est venu le nom si commun de *thé-bou*, ainsi que l'appellation linnéenne de *thea bohea.*

Hi-tchhun tchha, thé hyswin ou haïssuen.

Sïao-tchoung-tchha, petite espèce. C'est le *Saotchoun* ou *Souchon* des commerçans.

Phi-tchha, thé en peau. C'est l'espèce de thé Haïssuen communément nommée *Skin* (peau, en Anglais).

Pao-tchoung-tchha, espèce *enveloppée*, c'est-à-dire qui se vend en petits paquets. C'est le *Pouchon* du commerce.

Soung-tseu-tchha, thé songchais.

Thouan tchha, thé purgatif en boule.

Loung-siu-tchha, barbe de dragon; thé purgatif en paquet.

Koung-fou-tchha, thé Camphou ou Congo.

Chang-koung-fou, thé Camphou de première qualité ou Camphou Campouy.

Tchu-tchha, thé en perle ou Chutcha.

Ya-toung-tchha, thé d'hiver.

Tun-ki-tchha, thé Twankay.

Kian-pei-tchha ou *Tseu-tchoung*, deuxième espèce de thé Campoi.

Ou-tchha, thé noir; les feuilles servent à teindre les étoffes en noir.

Ye-tchha, thé des lieux déserts. La couleur des fleurs de cette espèce de thé est rousse ou dorée ; la tige est élevée et les feuilles d'un beau vert. On les emploie au même usage que le thé ordinaire.

Chan-tchha, thé de montagne ou thé sauvage.

Je ne doute pas qu'il ne soit possible d'allonger encore beaucoup la liste de ces espèces ou variétés de thé. Il serait à désirer qu'on pût les connaître toutes, pour pouvoir juger, d'après les inscriptions qui sont tracées en gros caractères sur les boîtes apportées de la Chine, de la qualité des thés qu'elles renferment. Les experts n'auraient pas besoin de ce secours; car, suivant Blancard (1), ils savent à la simple dégustation, distinguer les unes des autres, les variétés qui ont le plus d'analogie entr'elles. La place d'*essayeur des thés* à Canton exige ce genre de talent; mais aussi c'est une de celles que la Compagnie des Indes rétribue le plus magnifiquement. Elle est occupée en ce moment par un homme de beaucoup de mérite, et les appointemens dont il jouit pour *goûter les thés*, se montent, dit-on, comme ceux de l'interprète du *comité choisi*, à mille livres sterling.

A. R.

Observations sur le Mémoire de M. l'Abbé Reinaud, inséré tom. III, p. 331-360.

Il se trouve dans le *Schah-nameh* de Ferdousy, plusieurs

---

(1) Man. du commerce des Indes orientales et de la Chine, p. 427.

passages qui confirment pleinement les observations ingénieuses de M. l'abbé Reinaud, sur les médailles musulmanes à figures. Il a fait mention de ces passages, mais seulement d'une manière vague (tom. III p. 350).

Le plus intéressant de ces textes est celui où *Feridoun* (dont le nom est associé dans le *Zend-avesta* à tous les talismans) fait tirer l'horoscope de ses trois fils.

» Il demanda aux astrologues l'horoscope de Salm; il
» ne fut pas autre que *Jupiter*, dans le Sagittaire : puis l'ho-
» roscope (طالع) de l'auguste *Tour*; ce fut le *Lion*, le
» seigneur du soleil, désignant le bonheur et la bravoure;
» enfin lorsqu'il regarda l'astre heureux d'*Iredj*, il trouva
» que c'était l'*Écrévisse*, seigneur de la lune. » (1)

Les passages du même poème où il est question de figures d'animaux représentés sur ces enseignes, sont ceux de l'épisode de *Sohrab*, où *Hedjir* montre à *Sohrab*, les enseignes des héros persans, le *soleil*, l'*éléphant*, le *dragon*, le *lion*, le *loup* et le *sanglier* (2). En parlant de ces enseignes dans la notice critique (3) de la traduction allemande du *Schah-nameh*, donnée par M. Goerres, j'ai dit que les armes actuelles de la Perse, le *soleil lion* paraissent avoir succédé aux plus anciennes du *soleil taureau*. Quant aux armes turques, elles ne consistent pas dans le *Toughra*, mais dans le croissant et l'étoile, comme on le voit dans les pavillons royaux (4) et le lion sculpté est à la proue des vaisseaux de ligne de la flotte ottomane. Le pavillon ordinaire porte le croissant et la lune; ce n'est que le grand

---

(1) *The Shahnamu*. Calcutta, 1811, p. 90, l. 10, 11 et 12.

(2) *Soohrab, a poem freely translated from the original persian of Firdousee* by James Atkinson. Calcutta, 1814.

(3) *Jahrbucher des Litteratur*, V. IX, p. 67.

(4) *Des Osmanischen Reichs staatsverfassung und staatsverwaltung*, T. II, p. 295.

pavillon du grand-amiral, hissé dans des occasions extraordinaires, qui porte ce *Thoughra*, c'est-à-dire le chiffre du sultan. Ainsi donc les armes ottomanes sont le *croissant* et *l'étoile* et non pas le *Thoughra*, qui représente seulement la signature du sultan régnant.

Par une note insérée tom. III, p. 358, je vois avec plaisir que M. l'abbé Reinaud s'occupe aussi d'un Traité sur les *bagues*, *cachets*, *sceaux* et *pierres gravées des Orientaux*. Le mien sur le même sujet est prêt pour l'impression et il paraîtra dans le VIIe vol. des *Mines de l'Orient*; j'envoie, pour l'offrir à la Société Asiatique, une épreuve de la planche qui doit l'accompagner; elle n'est pas encore achevée, mais la gravure surpasse en perfection tout ce qui a été publié jusqu'ici en ce genre. J. DE HAMMER.

M. Pierre-Marie RUFFIN, conseiller de l'ambassade de France, premier interprète du roi pour les langues orientales, correspondant de l'Institut de France et associé de la Société Asiatique, a terminé son honorable carrière, le 19 janvier 1824, à Constantinople, âgé de 84 ans; après soixante-huit ans de service effectif dans la diplomatie, il fut quatre fois chargé d'affaires auprès de la Porte-Ottomane, où il ne cessa de rendre d'utiles services à sa patrie.

BIBLIOGRAPHIE.

FRANCE.

Histoire littéraire des Arabes ou des Sarrasins, pendant le moyen âge, traduit de l'Anglais de Joseph Berington, par A. M. H. B., in-8° de 112 pages, chez Debeausseaux, quai Malaquais, n° 15.

On sent aisément que l'auteur de cet ouvrage, ne connais-

sant pas la langue arabe, n'a pu que tracer une esquisse fort imparfaite de l'histoire littéraire du peuple de Mahomet. Néanmoins ce travail est loin d'être sans intérêt : il peint assez bien les mœurs et la littérature de la nation arabe; on y trouve des anecdotes intéressantes, et le plus grand nombre de lecteurs y prendra une idée suffisante de l'état des lettres chez les Arabes au moyen âge. On a un seul reproche à faire, non pas au savant à qui on doit cette traduction de Berington, mais à son imprimeur qui a laissé des mots arabes défigurés, tels que *Alsinthi* pour *Alsiouthi* page 69, *Arabseuh*, pour *Arabchah*; page 32, etc.

G. T.

Histoire de l'Egypte sous le gouvernement de *Mohammed Aly*, ou *Récit des événemens politiques et militaires qui ont eu lieu depuis le départ des Français jusqu'en* 1823, par M. Félix Mengin, avec des notes de MM. Langlès et Jomard. Paris 1823, 2 vol. in-8° et un atlas in-4°.

Cet ouvrage est précédé d'une éloquente préface par M. Agoub.

Voyages à Merqé, au Fleuve blanc, au-delà de Fazool, dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah et dans cinq autres oasis, faits dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822, par M. Frédéric Cailliaud, publiés par le même et par M. Jomard, membre de l'Institut, 2 vol. de planches in-f°, le texte in-8°.

Il a déjà paru sept livraisons des planches de ce voyage qui offrira à la science tant de résultats d'une haute importance. Ces planches exécutées avec le plus grand soin, sont toutes intéressantes, et elles le sont d'autant plus qu'elles

représentent avec la plus scrupuleuse exactitude les croquis exécutés sur les lieux mêmes. Nous pouvons le garantir, car nous avons fait la comparaison des uns avec les autres. Nous ne doutons pas que l'empressement du public et l'estime des savans ne dédommagent pleinement notre intrépide voyageur des fatigues qu'il a éprouvées et des dangers qu'il a courus dans les régions barbares qu'il a visitées le premier.

Les Juifs d'Occident ou *Recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs, en France, en Espagne, en Italie, pendant la durée du moyen âge*, par M. Arthur Beugnot, Paris 1824, 1 vol. in-8°, première partie 217 pages, deuxième partie 122 pages, troisième partie 310 pages.

AVIS.

MM. les Membres-Souscripteurs qui n'ont point encore renouvelé leur souscription pour 1824, sont priés de faire connaître leur intention à cet égard, avant la fin du mois d'avril, pour que l'envoi du Journal n'éprouve point de retard, et qu'on puisse dresser la liste des Membres qui doit accompagner le rapport des travaux et le procès-verbal de la séance générale; laquelle aura lieu dans le courant du mois prochain.

ERRATA.

Page 135, ligne 20, *lisez:* fais pas entrer chacun comme cavalier, qu'il soit recommandé etc.



العلي العظيم

الحمد لله وحده ولا حول ولا قوة الا بالله

كافة كبور رشتي شغراجين السلام على من
اتبع الهدى اما بعد بلغنا كتابكم وفهمناه
وعرفنا ما فيه وقد قبلناه ان شاء الله خيرا
عليكم جميعا كافة النساء محمد بن الهاشمي
وعليه يكون عملكم ان شاء الله والسلام
في 25 من شعبان عام 1207

الحمد لله وحده

وفي خزنتنا التي بعث السلطان للشلاع السلام
من اتبع الهدى ونخبركم ان تعتقوا من عندكم
جاء محصول الانجليز مثل تشبيه شغل الدين فنا
وزد جاء على المذنبه والعشرين شغل الغنيمة
التي امرناكم ترجعوا لعند المدارك ولم يبرا ما
عليه ترجعوا اليه وزد على ذلك من نوع الا
والجميع الشغل تحت يدكم تتيسع فيه
ان تكونوا بحر الكنز ان شاء الله وتبعث الينا
علينا جميعا ما صحتنا معكم ونعلمكم ان السلطان
نصره الله ولا تنا امرنا الخلائق وذرع ووزير
والملك بعض واجبهم وحيث نتم العمالة
على كل بعد شوس تكونوا مكافاة مع السد
بحر الكنز الا ان شاء الله والله يحفظكم والسلام
في 3 جمادى الاولى عام 1216

[illegible signature]

JOURNAL ASIATIQUE.

Sur la Conformité de l'arabe occidental ou de Barbarie avec l'arabe oriental ou de Syrie; par M. James Grey JACKSON, *ancien Agent diplomatique de S. M. Britannique, à Sainte-Croix, dans le royaume de Maroc.*

BIEN des savans de l'Europe s'imaginent que la langue que parlent les Barbaresques est totalement différente de celle des Syriens ; que l'on peut comprendre l'une sans entendre l'autre : d'autres soutiennent que ces deux idiomes se ressemblent en bien des points, mais qu'ils diffèrent dans plusieurs autres, et qu'ainsi, il est fort difficile qu'un Syrien entende un Barbaresque et réciproquement. Je soutiens, au contraire, que ces deux dialectes arabes sont parfaitement semblables, et j'en ai été convaincu durant mon séjour à Maroc. J'ai vu très-souvent des marchands Syriens converser avec des Maroquins, se faire parfaitement entendre et être on ne peut mieux compris ; j'ai vu de même les Juifs de Jérusalem, qui font le tour de l'Orient pour recueillir de l'argent, afin de subvenir aux frais du culte de leur synagogue à Jérusalem بيت المقدس je les ai vus, dis-je, en Barbarie, et je me suis convaincu qu'ils parlaient la même langue.

Je savais aussi que les Barbaresques correspondaient avec les Syriens, autre preuve de l'identité de leur langue; mais j'aurais voulu savoir par moi-même si les Syriens comprenaient sans nulle peine la langue écrite de Maroc. J'eus, en 1819, une occasion favorable d'en faire l'expérience; l'archevêque de Jérusalem, Grégoire-Pierre *Géroué* جروة étant venu à Londres, je lui montrai les deux lettres qui sont lithographiées ici, et il m'assura qu'il les comprenait parfaitement, et qu'elles étaient écrites dans la même langue que la sienne (1).

Comme ces deux lettres sont les pièces justificatives de mon assertion, on a cru devoir les faire lithographier et les placer ici. La première est de *Muley-el-Heschan*, empereur ou plutôt roi de Maroc, puisqu'il n'était pas proclamé à *Fas* فاس (2); elle

---

(1) Voici l'opinion écrite de l'archevêque de Jérusalem :

« L'arcivescovo di Gerusalemme fa i suoi complimenti al sig. Jak-» son, e gli rincresce molto di non essersi trovato in casa quando si » degnò di venire a visitarlo. Per rispondere alla ricerca intorno all' » idioma arabico delle due lettere che gli ha inviato puo assicurarlo, » che la lingua usata in queste lettere che gli ritorna accluse è la » medesima che parlasi in Oriente, quantunque la scrittura non è » ben formata. Rinnuova i suoi complimenti al sign. Jakson con » piena stima. »

Londra, 19 *aprile* 1819.

(2) On doit écrire *Fas* et non *Fez*, comme on le fait généralement en Europe. Voyez une preuve non suspecte de la véritable orthographe de ce mot dans la lettre du défunt empereur *Soliman-ben-Mohammed*, (Musulman érudit) au roi d'Angleterre, dans mon *Account of Marocco*, etc., deuxième et troisième édition, p. 320, cinquième ligne arabe.

est adressée au commerce d'*Agadir ;* la seconde est du prince *Muley-abd-Salam* (1), frère de *Muley-el-Hescham,* adressée à *Isaac-ben-Lischa,* juif, agent du prince *Abd-Salam* à Maroc.

Par l'examen de ces deux lettres on verra la légère différence qu'il y a entre les caractères arabes occidentaux et les orientaux; la seule, qui soit réelle, est celle qui existe dans la ponctuation du *fa*, qui s'écrit en Orient ف et en Barbarie ڢ et dans celle du *caf* qui ne reçoit qu'un point diacritique au-dessus en Barbarie (ce qui le rend semblable au *fa* des Orientaux), tandis que dans tous les autres pays où l'on parle arabe, il en reçoit deux. On verra aussi que le signe du *teschdid* est v ou ^ au lieu de - comme en Syrie et ailleurs; que les chiffres sont formés absolument comme chez nous, au lieu que dans l'Orient ils diffèrent des nôtres d'une manière assez notable ;

---

(1) La monarchie de Maroc est héréditaire, mais l'aîné doit résigner l'empire à son cadet, s'il a quelque défaut spirituel ou corporel ; c'est ainsi que le prince *Abd-Salam*, qui a écrit la deuxième lettre, dont le *fac simile* est ci-joint, étant presque aveugle, fut obligé de céder son droit à l'empire à son cadet *Hescham*, le même qui a écrit l'autre lettre ; mais celui-ci n'ayant ni *trésor*, ni *la voix du peuple de Fas*, fut supplanté en très-peu de tems par son autre frère *Muley-Soliman*, mort depuis peu. *Soliman* refusa d'abord le diadême, mais il finit par l'accepter, et fut proclamé à *Fas* peu de tems après la date de la lettre de *Muley-Heschem*. Il a régné jusqu'à sa mort, en 1823. Le prince *Abd-Salam* est celui que le docteur Lemprière alla traiter à *Terodant*, dans le pays de *Sous*. Voy. *An Account*, etc., p. 73.

que le *ia* ي est toujours formé ainsi ى lorsqu'il doit se prononcer *a*, et de cette manière ـے quand il a le son de l'*i* (1) ; enfin on y remarquera dans le mot وزڭيته l'emploi d'une lettre inconnue aux Syriens le ڭ *gué* (équivalent au ڭ ou گ persan) que l'on rencontre dans des noms de lieu d'origine berbère.

Voilà à peu près les seules différences qu'il y a entre la langue arabe d'Occident et celle d'Orient. Ajoutez à cela qu'il y a des mots très-communs en Occident qui sont peu usités en Orient et *vice versâ ;* et que les Barbaresques ont emprunté quelques mots à leurs voisins les Espagnols, qui sont peut-être inconnus en en Syrie et en Égypte, tels sont, par exemple, كمورسى de *comercio* (mot qui se lit dans la lettre ci-jointe du roi de Maroc) شكارشا de *segureza*, etc. (2).

---

(1) Cet usage, suivi constamment par les Barbaresques, est excellent et très-propre à fixer la prononciation du *ia*, qui prend souvent celle de l'*alif*. Dans ce dernier cas, les Persans et ceux d'entre les Indiens qui se servent des caractères arabes, mettent un *alif* sur le *ia* de cette façon ىٰ

(2) Je ne parle pas ici de باش pour ان *que*; mot inconnu en Syrie et usité parmi le peuple en Barbarie ; ni du ك préfixe que le peuple met aussi à Maroc devant la première personne du pluriel du futur, comme م en Syrie. Exemple : كنكتب *nous écrivons* pour منكتب

Je joins ici la transcription en caractères arabes ordinaires et la traduction de chacune des deux lettres mentionnées dans ce morceau.

الحمد لله وحده

ولا حول ولا قوة الا بالله العلى العظيم *

كافّة كمورسي ثغر اجدير السلام على من اتبع الهدى اما بعد بلغنا كتابكم وقراناه وعرفنا ما فيه وها جوابه ان شاء الله يرد عليكم صحبة كاتبنا السيد محمّد بن الهاشمي وعليه يكون عملكم ان شاء الله والسلام * في 20 من شعبان عام 1207 *

Louange à Dieu seul !

Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu élevé et grand.

A tout le commerce (c'est-à-dire à tous les négocians) du port d'*Agadir* (1) salut à quiconque suit la droite voie.

Votre lettre nous est parvenue, nous l'avons lue et avons pris connaissance du contenu; ci-joint est la réponse que vous fait par la grâce de Dieu notre secrétaire *Seïd Mohammed-ben-el-haschemi*, à laquelle vous devez vous conformer par la faveur divine, salut. Le 20 *chaban* de l'an 1207.

---

(1) Ce port est appelé, par les Européens, Sainte-Croix ou *Santa Cruz*.

الحمد لله وحده

ذمي خدمتنا الشريفة اسحاق بن لشاع السلام على
من اتبع الهدى و بعد نامرك ان نقبض من عند
النصراني جاكصن الانجليزي مايتين مثقال التي لنا عنده
وزدها على المائة والعشرين مثقال قيمة [انو صيفه] التي
امرناك تدفعها لعبد المالك [ولد به املود] فلم تدفعها اليه
وزد على ذالك ما توفر في الكراوات و الجميع ابقه
تحت يدك تتسع فيه الى ان نكون بمراكش ان شاء
الله و نبعث اليك تقدم علينا ..... اصحبها معك و
اعلم ان السلطان نصره الله ...... امر تافلالت وذرعه
و وزكيته و امرنا بقبض واجبهم و حيث تتم العمالة نقدم
على طريق سوس ونكون ملاقاتنا مع السلطان بمراكش
ان شاء الله والله يحييك و السلام وفي جمادى الاولى
عام 1216

و يسلم عبيد ابن الهاشمي بالف سلام

Louange à Dieu seul !

A notre agent *Isaac ben Licha*, salut à quiconque suit la droite voie.

Nous t'ordonnons de retirer du chrétien Jackson, l'anglais, 200 *mitcals* qu'il nous doit, et joins-les aux 120 *mitcals* que nous t'avons ordonné de payer à *Abd-el-malek*, auquel tu ne les a pas remis. Ajoute à cela

les sommes que tu recevras pour louages de chameaux, et garde le tout sous ta main pour en user à ton aise jusqu'à ce que nous (c'est-à-dire je) soyons à Maroc par la grâce de Dieu, et que nous t'envoyons chercher pour que tu viennes à notre rencontre; alors porte cet argent avec toi. Apprends du reste que le sultan (que Dieu l'assiste!) nous a commandé de passer par *Tafilalet* (1), *Draah* et *Wuzkita*, et de retirer les contributions de ces districts, et aussitôt que nos fonctions seront finies, nous prendrons le chemin de *Sous* (2), et nous irons trouver le sultan à Maroc, si

---

(1) Quoique les géographes d'Europe écrivent tous invariablement *Tafilet*, il n'en est pas moins constant que la seule vraie orthographe de ce mot est *Tafilalet*, تفيلالت ainsi qu'on le voit ici et dans la lettre du sultan *Soliman* au roi d'Angleterre, (dans mon *Account of Marocco*, etc., p. 320, cinquième ligne arabe).

(2) Dans la grande chaîne des montagnes de l'Atlas, qui s'étend d'*Oran* jusqu'à *Akka*, il n'y a que deux défilés ou passages par lesquels on peut les traverser: l'un est situé à l'est sud-est de la ville de *Mekenes*, non loin du célèbre sanctuaire de *Muley-Idriss*, (voy. la carte de la Barbarie occidentale, dans mon *Account of Marocco*, etc.) lat. N. 34° 12', long. O. 4° 10'; l'autre, celui dont il est question dans la lettre ci-dessus, se trouve entre la ville de Maroc et *Kittiwa*, tout près et à l'est du défilé nommé *Bulawan*, qui est sous la même latitude que le cap de *Geer*, appelé par les *Chelews* des montagnes *Râs Aferny* راس افرني (voyez la carte citée plus haut.) Ce défilé, dans la grande chaîne de l'Atlas, par lequel le prince passait pour aller نتقدم à *Sous*, n'a jamais été marqué dans aucune des cartes publiées jusqu'à ce jour; mais il se trouve dans une carte manuscrite de l'Afrique, qui est dans la bibliothèque du roi de France. Ce travail très-curieux, a été exécuté, pendant le xv[e] siècle, par Francis Moore.

Dieu veut ; que Très-Haut te fasse vivre. Salut. Le 3 *giumadi-eloula* de l'an 1216.

Ibn-el-haschemi (1) te salue de mille saluts (2).

Notice sur le Voyage de M. Alfred Duvaucel, dans l'Inde.

(Deuxième Article.)

Les collections d'histoire naturelle, faites dans l'île de Sumatra par MM. Diard et Duvaucel, et que nous avions annoncées dans notre premier article, ont été reçues au *Museum*, et plusieurs des objets les plus remarquables qui en faisaient partie, se voient dans les galeries de cet établissement.

Depuis cet envoi considérable, le zèle de ces deux voyageurs ne s'est point ralenti ; nous ne pourrons cependant parler en ce moment que des recherches de M. Duvaucel, son compagnon s'étant depuis longtems rendu en Cochinchine, d'où l'on ne reçoit que rarement de ses nouvelles, et avec trop peu de suite pour être à portée d'apprécier ses travaux. La correspondauce de M. Duvaucel nous permet, au contraire,

---

(1) *Seid Mohammed ben-el-Haschemi* fut secrétaire premièrement du prince *Abd-salam*, et puis du roi *Muley-el-Haschem*.

(2) Il y a dans cette lettre quelques mots dont le sens nous paraît douteux : nous les avons pour cette raison placés entre deux parenthèses.

de le suivre dans ses excursions, et l'intérêt qu'elles ont pour la science, nous fait un devoir d'en rendre un compte aussi détaillé que les bornes de cet article le comporteront.

A son retour de *Padang*, M. Duvaucel s'occupa pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avait fournies son voyage dans l'intérieur de Sumatra, et il se prépara à quitter de nouveau sa petite retraite de Chandernagor pour aller explorer le *Sylhet*, pays peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du gouverneur général des Indes (le marquis de Hastings), lettres sans lesquelles un voyage de cette nature eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur l'*Hougly*, le 22 juillet 1821, dans un *bazarra*, grand bateau plat divisé ordinairement en deux chambres percées chacune de sept à huit fenêtres. La suite de notre voyageur était composée d'un Malabar, bon chasseur et empailleur adroit, d'un jeune Malais ramené de Sumatra par M. Duvaucel, et qu'à l'imitation de Robinson il a nommé *Jumahat* (Vendredi), d'un peintre mulâtre fort habile, et enfin d'un cuisinier qui, suivant l'expression de notre voyageur, savait encore mieux disséquer les animaux que les accommoder. Le premier lieu remarquable que M. Duvaucel visita en quittant Chandernagor fut la ville d'*Hougly*, dans laquelle on voit un temple indou non moins révéré que les pagodes de *Jagrenat*, et où l'on célèbre la fête du *Rott*, charriot à trente-six roues, sous lesquelles les pieux Indoux

viennent se faire écraser avec joie. C'est aussi dans ce lieu que se dresse « le *tcharok* ou grande potence à laquelle s'accrochent, au moyen d'un morceau de fer passé dans la peau du dos, les plus fidèles serviteurs de *Wishnou*, qu'on fait tourner ainsi jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'âme ». Enfin c'est encore là que viennent se brûler sur le corps de leurs maris, de jeunes veuves qui perdraient leur caste si elles restaient dans ce monde lorsque leurs époux en sont sortis.

Toujours en remontant l'*Hougly*, et sur la rive droite, M. Duvaucel aperçut *Gouptipara*, lieu saint habité par des brames et couvert de pagodes, dans l'une desquelles on conserve précieusement la chevelure de la déesse *Dourga*. Ce lieu célèbre aussi par les nombreuses troupes de singes qui en font leur séjour, excita la curiosité du voyageur, et voici comment il raconte son expédition : « Je suis donc entré à *Gouptipara*, à peu près comme Pythagore à Benarès, lui pour chercher des hommes, moi pour trouver des bêtes, ce qui est généralement plus facile. J'ai vu les arbres couverts de *houlmann* (*simia entellus*) à longue queue qui se sont mis à fuir en poussant des cris affreux. Les Indoux, en voyant mon fusil, ont deviné aussi bien que les singes le sujet de ma visite, et douze d'entr'eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre le danger que je courais en tirant sur des animaux qui n'étaient rien moins que des princes métamorphosés ; j'avais bien envie de ne pas écouter les avocats des macaques ; cependant, à moitié convaincu, j'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur

ma route une princesse si séduisante, que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près; je lui lâchai un coup de fusil, et je fus alors témoin d'un trait vraiment touchant : la pauvre bête, qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle sentit qu'elle était mortellement blessée, et, réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche, et tomba morte à mes pieds. Un trait si maternel m'a fait plus d'impression que tous les discours des Brames; et le plaisir d'avoir un bel animal n'a pu l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend le plus respectable. » A côté de *Gouptipara*, se trouve un village considérable où se réfugient tous les Indoux qui perdent leur caste pour une faute que M. Duvaucel nous explique ainsi : « Lorsqu'un Bengali est prêt à mourir, on lui fait prononcer un certain mot : *Oriboll*, qui signifie simplement *j'appelle Dieu*, mais qu'on traduit ainsi : Portez-moi auprès de la rivière, et donnez l'extrême onction à mes sens, en me mettant de la bourbe sacrée dans la bouche, dans le nez, les yeux et les oreilles, ce qu'on exécute à la lettre; le moribond survit rarement à cette cérémonie; cependant il en est qui résistent à la bourbe sacrée. Cette résurrection est considérée comme une marque de réprobation, et les malheureux qui n'ont pas pu mourir sont chassés pour toujours de leur caste et même de leur famille, comme des hommes repoussés par le ciel. Tels sont les réprouvés du village voisin de *Gouptipara*. J'aurais eu grande envie de

voir cette assemblée de revenans qui sont tout honteux d'être au monde, après avoir prononcé *oriboll* qui dit plus qu'il n'est gros, mais il était neuf heures, et la chaleur me chassait dans mon *bazarra.* »

Après avoir visité *Patoly* et *Coulbarria* sur la rivière de *Cossimbazar*, et enfin la plaine de *Plassey*, célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Anglais sur un émir du grand Mogol, et devenue maintenant une vaste plantation d'indigo; après avoir recueilli dans tous ces lieux des notes historiques et un grand nombre d'animaux peu ou point connus, M. Duvaucel reprit enfin la route directe du *Sylhet* dont il s'était un peu détourné pour voir les endroits que nous venons de nommer. La rivière de *Jellinghy*, où il entra en quittant celle de *Cossimbazar*, paraît lui avoir fourni une pêche abondante et une grande variété d'oiseaux de rivages. Enfin le 16 d'août il entra dans le Gange, et le 18 il était à *Commercally*, ville dont l'industrie principale consiste à recueillir et à préparer les plumes de marabout.

Dans sept ou huit villages que M. Duvaucel visita sur la route, il retrouva les usages bizarres, et les pratiques superstitieuses et cruelles, qui font plus d'honneur à la courageuse résignation des Indoux qu'à leur raison.

Nous le suivrons à *Dacca*, où il comptait se procurer une escorte pour visiter les montagnes du *Sylhet*; mais quand il y arriva, le gouverneur venait d'en partir pour les frontières de son gouvernement; heureusement il suffit à M. Duvaucel de montrer le sceau

de la lettre du marquis d'Hastings au sous-gouverneur, pour que son excellence s'empressât de procurer au voyageur tout ce qui devait lui être nécessaire pour son expédition, et de plus un *parouanna* ou passeport, au moyen duquel il pourrait réclamer des secours de toute nature sur sa route. Nous mentionnons cette circonstance pour donner une idée de la vaste puissance de l'homme dont le cachet seul peut procurer un tel crédit à celui qui s'en trouve porteur.

M. Duvaucel quitta la ville de *Dacca* le 27 août, après y avoir fait ses récoltes ordinaires en zoologie, et s'être muni d'un guide pour l'accompagner au *Sylhet*.

Il remonta le *Burrampouter*, l'un des plus grands fleuves du monde, dans lequel les Indoux se purifient comme dans les eaux du Gange. J'y ai vu, dit M. Duvaucel, le *raja* du *Tanjaour* en personne, qui quittait ses états lointains pour venir s'y purger de trois ou quatre homicides, et les rois qui ne veulent pas faire le voyage, y envoient tous les ans une cruche en ambassade.

Arrivé à la ville de *Sylhet*, capitale de la province, M. Duvaucel envoya au gouverneur de *Dacca*, qui s'y trouvait en ce moment, la lettre du marquis d'Hastings; le gouverneur vint le recevoir sur son *bazarra*, et lui offrit une maison, une voiture, une paire d'éléphans, et une chasse aux tigres pour le lendemain.

Les chasseurs, en traversant un village, furent témoins d'une fête appelée l'épreuve du feu : des Fakirs un peu charlatans, dit notre voyageur, faisaient quelques pas sur des charbons ardens en invoquant toutes

leurs divinités, et ce spectacle peu divertissant nous retint jusqu'à la nuit. Nous nous remîmes en route, et, comme nos dames craignaient la rencontre des tigres, nous fîmes porter des torches à tous nos domestiques, et nous plaçâmes, à la tête de la troupe, nos éléphans, dont l'un portait la musique qui faisait un bruit épouvantable, et les cinq autres placés de front, un grand nombre de lumières. C'est ainsi que nous sommes rentrés à *Sylhet;* on y célébrait en ce moment une autre fête fort intéressante qu'on nomme *la Fête des Vœux.* Toutes les femmes dont les maris sont absens, posent un lampion sur un petit autel flottant, et après de longues prières, elles lancent l'autel au milieu de l'eau. La rivière était chargée de lumières, et ses bords couverts de femmes regardant avec inquiétude si leur offrande n'était pas renversée par le vent ou les flots.

Nous transcrirons encore ici un passage du journal de M. Duvaucel, qui nous paraît devoir intéresser le lecteur.

» En longeant les bords de la rivière qui passe à *Sylhet*, on aperçoit, en certains endroits, de larges et profondes excavations qui sont les tombeaux d'une caste indoustanie nommée *Boshtoun*, dont les femmes sont encore plus courageuses que celles du *Malabar*; à la mort du mari, la famille creuse un trou cylindrique d'environ 8 pieds de profondeur; on place au fond un banc sur lequel on assied le défunt couvert de ses meilleurs habits; la veuve s'assied sur les genoux du mort, et quand sa lampe est allumée, quand

elle a reçu des fruits, du riz et tout ce qui doit servir au voyage, chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre; le martyr crie *Oriboll*, et sa famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trape qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. J'ai eu la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits, découverts par l'éboulement du sol, et j'y ai trouvé en effet des ossemens humains. »

M. Duvaucel, désirant visiter les montagnes de *Cossya* et de *Gentya*, qui se trouvent au-delà du territoire anglais, fut obligé d'en faire demander la permission au roi des montagnes; et pour employer les jours d'attente il résolut d'aller voir un lieu nommé *Chattack*, d'où viennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale; dès cinq heures du matin, dit-il, j'étais en route pour l'orangerie du Bengale, située au pied des montagnes de *Cossya*; la rivière n'étant pas assez profonde pour soutenir mon grand *bazarra*, je le laissai à moitié chemin, sous la garde de vingt soldats, et, suivi de quarante autres, je m'embarquai sur une flotte de petits canots ornés de fleurs, avec un beau pavillon blanc sur celui de l'amiral et un bruyant orchestre sur ceux qui précédaient; nous gagnâmes les premiers orangers à l'heure où le soleil devient insupportable, et ce passage subit d'une chaleur excessive à une douce fraicheur me disposa favorablement pour les jardins de *Cossya*. Les plus grands orangers, ont environ quarante pieds de hauteur, mais ils manquent de ce touffu, de cette verdure, de ce vernis qu'on remarque à ceux de nos serres; leurs

troncs, aussi gros que le corps, leurs branches, aussi fortes que les jambes, sont armés de longues épines et rongés par ce qu'on appelle de l'échenillure. Cette orangerie d'environ quatre lieues carrées n'est pas disposée régulièrement comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres y sont entassés sans ordre, sans symétrie, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles aux orangers qu'aux hommes. Les propriétaires de ce jardin sont des montagnards, qui n'y descendent que pour cueillir les fruits qu'ils vendent aux Indoux; mais ce commerce ne les enrichit point, à cause des droits excessifs auxquels ils sont soumis et qui absorbent leurs bénéfices. On trouve, au milieu du jardin, un temple en paillé, consacré au Dieu des orangers, dont je ne pus savoir le nom parce que le fakir qui desservait l'autel ne le savait pas lui-même.

L'ambassade que M. Duvaucel avait envoyée au roi de *Cossya*, pour en obtenir la permission d'entrer sur son territoire, eut un très-heureux succès, par la précaution qu'il avait prise d'appuyer sa demande de deux aulnes de drap rouge pour faire un manteau à sa majesté. « Il est à croire, dit-il, qu'elle fut très-sensible à cette attention, car elle m'envoya aussitôt quatre de ses officiers pour m'apporter son auguste autorisation. Le premier portait la royale boîte au betel, et m'invita à y prendre une *chique*, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur; le second couvrit ma table de six paquets d'oranges choisies renfermées dans des sacs en filet; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée m'indi-

quait qu'on me recevrait en ami ; et le quatrième m'offrit un collier en œufs de tortue garni d'or, avec un bel oiseau rouge qui prévient les maris, me dit-il, quand leurs femmes sont infidèles ; je reçus l'ambassade dans mon *bazarra*, et, comme depuis long-tems je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de la présence de ces quatre lettrés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées. »

Notre voyageur partit enfin suivi de quarante soldats Indoux, de ses domestiques, d'un interprète, des quatre chefs *Cossya* qui lui avaient rendu visite et d'une foule d'Indiens qui profitaient de l'occasion pour faire un pélérinage à la caverne de *Bonbonne*, appelée par les Indoux *caverne du diable*, et située dans les états du roi de *Cossya*. Après une journée de marche fatiguante au travers d'un pays inondé par des rivières débordées et par une pluie continuelle, après une nuit passée au milieu de bois si touffus qu'il fallait y marcher la hache à la main pour se frayer un passage, M. Duvaucel, suivi de sa troupe, arriva au pied d'une montagne où l'attendait un orchestre nombreux et le roi en personne escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats. Voici la relation qu'il nous donne de cette entrevue : Sa majesté était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtue d'une longue robe en drap bleu de ciel, avec le cou et les jambes nus, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarretières et un large collier en gros grains d'or brut ; derrière elle se trouvaient des

esclaves portant le sac au betel, l'arc et le carquois royaux et des présens d'oranges, de bananes et de noix *d'arek*.

La famille royale était sur les côtés, et se composait de cinq ou six grands diables tout débraillés, aussi sales que je l'étais moi-même en ce moment, armés jusqu'aux dents et ressemblant à de véritables brigands.

Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec grâce, et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de *Bonbonne* au travers d'une pluie battante, de rochers glissans et d'une immense quantité de sangsues qui s'attachaient à nos jambes; pendant notre marche nous étions étourdis par une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre sa majesté, et m'ôtait l'embarras de lui répondre ; ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'était ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout en sang, c'était de me voir lui lâcher respectueusement la main, de tems en tems, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche, et j'ai lieu de croire que sa cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois que je me baissais, c'était des éclats de rire à couvrir la musique. Enfin nous arrivâmes à la caverne, dont l'entrée est un trou étroit bordé par des rochers énormes. La suite du roi se grossissait sensiblement, et, comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer sa majesté avec une décharge de soixante balles au travers d'un bois serré, pour lui bien faire concevoir l'effet

de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille, mes hôtes se montraient avec crainte les traces de ma fusillade, et me rendirent mon salut par un redoublement de tambours.

Enfin, après une courte invocation à Satan, nous descendîmes dans la caverne précédés par une douzaine de torches et le plus gros de la musique pour *effrayer les esprits*.

Il serait trop long de donner ici la description détaillée de cette caverne que M. Duvaucel a parcourue dans tous les sens; nous terminerons seulement par un trait qui prouve jusqu'où peut aller la curiosité du naturaliste : La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était entrecoupée par des sentiers étroits conduisant rapidement à de profonds précipices ; j'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait le plus praticable, et après avoir attaché ma personne et deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de corde, j'en laissai filer vingt brasses dans l'intérieur du trou ; l'entrée jusqu'à la quatrième était assez étroite pour me permettre de toucher les rochers soit des pieds, soit des mains; mais vers la cinquième le puits me parut s'élargir sensiblement à cinquante pieds de profondeur; je ne sentais plus rien malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et, parvenu à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense qui me parut avoir la forme d'un cône renversé, la lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond ; mais je

dois croire qu'il était à une distance considérable, puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force en divers endroits éloignés, et j'entendis partout un bruit sonore et prolongé qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposait sur un vaste souterrain.

Cette expédition ne procura pas à M. Duvaucel toutes les richesses minéralogiques qu'il s'était flatté de rencontrer, mais il paraît satisfait de sa récolte zoologique. Après sa course des montagnes il revint à *Sylhet*, où il trouva l'occasion d'envoyer en Europe ses lettres et le journal d'où nous avons tiré les différens passages cités dans cet article.

Son séjour au *Sylhet* se prolongea jusqu'au mois de décembre, et il y poursuivit ses recherches avec tant de zèle et si peu de ménagement pour sa santé qu'il revint à Calcutta avec une fièvre dangereuse appelée fièvre des bois, parce qu'on la prend ordinairement en parcourant ces forêts immenses, où les hommes n'ont point encore pénétré; depuis cette époque on a reçu de bonnes nouvelles de M. Duvaucel, qui se préparait en septembre 1822 (date de ses dernières lettres) à faire le voyage du Thibet; il se flattait que les recommandations et les passeports, qu'il avait obtenus du marquis d'Hastings, applaniraient pour lui les difficultés que font naître les précautions politiques, les jalousies nationales et surtout les différences de religions.

L'étendue et la nature de cet extrait ainsi que du précédent ne nous ont pas permis de parler des objets curieux d'histoire naturelle, recueillis par M. Duvaucel pendant ses voyages au Bengale, à Sumatra et au *Sylhet*. Nous ferons de ces objets le principal sujet d'un troisième article.

Principes de Sagesse, touchant l'art de gouverner,

اصول الحكم فى نظام العالم

par Rizwan-ben-abd'oul-mannan-Ac-hissari;

(Petit Traité traduit du turc par M. Garcin de Tassy.)

S'il est une science peu connue en Turquie, c'est sans doute celle du gouvernement. On conçoit en effet que dans ce pays livré à l'arbitraire, on ne se soit point formé des idées justes sur l'art difficile de diriger une nation; cependant il ne faut point croire que les écrivains turcs soient demeurés étrangers à cette matière, plusieurs d'entr'eux ont composé des traités sous les titres fastueux de *manière de gouverner les peuples; art de diriger un état; conseils aux rois sur le gouvernement*, etc. Un de ces ouvrages est même sorti des presses impériales de Constantinople. A la vérité, ces écrits, produits par une nation dans son enfance, ne contiennent guère, pour la plupart, que des pensées qui se présentent à l'imagination de tout homme sensé; toutefois, comme il est

curieux d'avoir une idée de ces productions, qui jusqu'à ce jour nous sont restées totalement inconnues, j'ai pensé qu'un traité de ce genre, débarrassé d'ennuyeuses répétitions, de détails fastidieux et d'un grand nombre d'anecdotes assez insignifiantes, pourrait, réduit à peu de pages, offrir quelque intérêt. (1) ce qui fit prendre la plume à *Kafi-Ac-hissari*, auteur de l'ouvrage dont nous parlons, ce sont, ainsi qu'il s'en explique dans la préface de son opuscule, les malheurs dans lesquels la négligence des agens du gouvernement avait plongé l'empire ottoman à l'époque où il écrivait (1004-5 de l'hégire, 1595-6 de J.-C.). Témoin oculaire de l'insubordination des troupes, il ouvrit les yeux sur bien des abus, et voûlut les dévoiler à son souverain. Mahomet III (2) lui en sut gré, et le *Divan* au conseil d'état engagea l'auteur, qui avait d'abord composé son ouvrage en Arabe, à le traduire en Turc, afin qu'il fût à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs; ce qu'il y a de remar-

---

(1) L'original arabe-turc se trouve à la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une assez mauvaise traduction faite par un jeune de langues, sous le n° 58 des trad. or.

(2) Mahomet III, *fils de Mourad III, succéda son père en* 1003 (1595). Il ensanglanta ses premiers pas vers le trône par la mort de dix-neuf de ses frères. Il continua la guerre de Hongrie commencée par son père, et prit *Egri* en 1004 (1595); bientôt après il battit les Allemands, qui n'étaient pas arrivés à tems pour secourir *Egri*. Il retourna ensuite à C. P., et fit la paix avec les Chrétiens pour s'ensevelir en repos dans les bras de la volupté, où il demeura jusqu'en 1012 (1603), qu'il cessa de vivre. Voy. l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par Cantemir.

quable dans cet écrit, c'est la noble franchise, la sage hardiesse qui le caractérise (1), ceci contribuera à démontrer que l'on rencontre par fois plus de vraie liberté dans une monarchie absolue que dans un état dont les constitutions sont démocratiques.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Au victorieux sultan Mahomet III, l'ombre de Dieu sur la terre, le souverain de la Grèce, de l'Arabie et de la Perse; puisse son Empire durer jusqu'à la fin des siècles!

Dans l'unique intention d'être agréable à Dieu, j'ai suivi l'étrier impérial de votre Majesté dans la guerre de Hongrie, j'ai assisté à la prise d'*Egri*, et, pendant tout ce laps de tems, je n'ai point cessé d'adresser au Très-Haut des vœux sincères pour le triomphe des armées de la foi. Aujourd'hui, je viens déposer au pied de votre trône cet écrit, qui a déjà obtenu le suffrage du *Divan*, de cette réunion des docteurs de la loi les plus recommandables, des ministres appuis de l'Empire et soutiens du trône.

PRÉFACE.

Louanges éternelles soient rendues à Dieu le seul véritable maître de tous les Empires, qui élève au trône qui il veut, et qui en fait descendre qui il lui

(1) Cet ouvrage a la plus grande analogie avec celui *d'Ebn-Abil-nur*, Arabe d'Espagne que cite *Casiri* dans sa *Biblioth. Ar.-Hisp.*

plaît. Que sa bénédiction et sa paix reposent à jamais sur Mahomet, le plus éminent de ses envoyés, sur la famille et les compagnons du prophète qui ont concouru à élever l'édifice de la religion.

Que le Créateur de toutes choses daigne aider de son secours l'humble *Ac-hissari* dans le travail qu'il ose entreprendre, et le préserver de toute faute.

A la vue des troubles et des désordres qui, depuis quelque tems, ont eu lieu dans l'Empire ottoman, je me suis livré à de longues réflexions, et je n'ai pas tardé à découvrir les *causes* de ces malheurs. Ces considérations m'ont conduit à des vues générales, que, dans l'intérêt du bien public, j'ai cru devoir développer ici, et dont il sera facile de déduire des conséquences pratiques.

SECTION PRÉLIMINAIRE.

De l'Économie établie dans le monde.

En créant l'homme le Très-Haut a voulu qu'il se perpétuât. Donc tout homme doit se marier pour obéir à cet ordre; mais l'on ne peut se marier sans biens, et l'on ne peut en acquérir sans entrer en relation avec les autres hommes. Un ordre est donc nécessaire dans le commerce de la vie; aussi les sages inspirés de Dieu ont-ils eu soin de partager les membres de la société en quatre classes : 1° les militaires; 2° les les savans; 3° les laboureurs; 4° les marchands. La première, qui est celle des gens de guerre, comprend le souverain, les ministres, les gouverneurs des pro-

vinces, les généraux et tous les soldats; l'emploi de cette première classe est de contenir dans le devoir les autres classes, de les gouverner selon la justice, bien loin de ne suivre que de vains caprices, et de se diriger toujours d'après les conseils des hommes de bien, moyen infaillible d'éviter les fautes et les erreurs.

La guerre est du domaine de cette première classe; on doit l'entreprendre lorsqu'il s'agit de défendre la patrie contre une hostile agression; du reste les militaires doivent exécuter ce que le sultan et les gouverneurs des provinces leur commandent pour le bien public.

La seconde classe, ainsi que nous l'avons dit, se compose des gens de plume, c'est à dire des docteurs de la loi, des juges, des hommes de lettres et des personnes pieuses qui, détournées par la faiblesse de leur santé, des périls de la guerre, emploient leur vie dans les exercices du culte de Dieu : ils doivent non-seulement observer fidèlement les préceptes divins; mais les enseigner au peuple, lui faire connaître la loi écrite, avoir soin de composer des ouvrages dans l'intérêt public, donner de bons conseils à ceux qui s'adressent à eux, tenir des réunions instructives, prêcher toujours la foi, démontrer la religion, porter surtout à l'amour de Dieu et de nos frères. Ils doivent prier sans cesse l'éternel de daigner répandre un esprit de bonté parmi les hommes, et faire des vœux pour le sultan; car un état est semblable au corps humain; le monarque en est le cœur, et les sujets en

sont les membres ; taut que le cœur sera sain, le corps le sera pareillement.

La troisième classe, avons-nous dit, renferme les agriculteurs ; leurs fonctions consistent à semer les grains nécessaires à la vie, à planter les arbres fruitiers, à cultiver les autres végétaux utiles à l'homme, et à élever des animaux domestiques. Après l'état militaire et les lettres, nulle occupation n'est plus noble que l'agriculture.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, la quatrième classe comprend les artistes et les négocians ; les premiers doivent s'appliquer aux arts mécaniques les plus utiles, les seconds s'occuper à se procurer les marchandises dont l'usage est le plus nécessaire.

Quant à ceux qui n'ont point d'état, les docteurs pensent qu'on doit les presser d'en prendre un, et même les y contraindre ; quelques philosophes vont plus loin, ils soutiennent que c'est un devoir de mettre à mort ces sortes de gens, qui, loin d'être d'aucune utilité à la patrie, l'appauvrissent indubitablement (1). Les anciens sultans fesaient, une fois l'an, rechercher les gens désœuvrés, et les obligeaient à changer de conduite. Comme on n'aurait pu remédier aussi facilement à l'oisiveté des Arabes, du moins on ne leur permettait point de résider dans la Romélie. Aussi

---

(1) قتل اولنمق کرکدر دیمشلر زیرا جمیع اصناف خلقه زحمت اولوب مضایقه ویرر

l'abondance régnait-elle à cette époque dans notre beau pays.

Si le bon ordre exige que chacun, dans sa condition, s'acquitte avec soin de ses devoirs, l'intérêt du gouvernement demande aussi qu'on ne fasse point sortir un homme de la profession qu'il exerce convenablement, pour le faire passer dans un autre. Ainsi, par exemple; quoi de plus déplorable que ce que nous vîmes il y a quelques années, lorsque l'on força les paysans et les pauvres villageois à combattre les ennemis. Autrefois on se serait bien gardé de prendre une telle mesure.

Tant que le souverain gouvernera selon la sainte justice, et qu'il laissera chacun suivre en paix son état, le peuple sera heureux et l'empire florissant. Dans le cas contraire, la faiblesse s'emparera de l'empire, des troubles ne manqueront point de l'agiter, et qui sait même s'il ne passera pas en d'autres mains.

SECTION PREMIÈRE.—*De la Souveraineté.*

CHAPITRE PREMIER. — Du bien-être d'un état.

Un pays est dans un état prospère, lorsque la justice s'y exerce inviolablement, et qu'il y a une bonne police. Il est du devoir d'un souverain, a dit le Prophète, de gouverner d'après l'équité. Son intérêt l'exige même, car la justice est l'appui de l'empire. L'on rapporte qu'*Ardechir-Babec* (1) a dit qu'un mo-

(1) *Artaxerce I.*

narque *ne peut régner s'il n'a des troupes ;* or, on n'a point de soldats sans argent, ni d'argent si le pays n'est florissant; mais le pays ne saurait être dans un état prospère sans un gouvernement bon et juste ; conséquemment on ne peut régner que par la justice. Il faut donc qu'un monarque traite ses sujets avec bonté, et les régisse selon les régles de l'équité. Il est extrêmement essentiel qu'il pourvoie à la sûreté des chemins et qu'il punisse les malfaiteurs. Pour cela il ne doit point négliger les affaires de l'État, il doit s'en occuper sans cesse (1).

Un souverain ne doit confier les emplois qu'à ceux qui sont capables d'en remplir les fonctions, selon ce verset du *Coran : Dieu vous ordonne de n'investir des charges que ceux qui en sont dignes* (2). D'ailleurs, les gens de mérite auxquels on préfère des personnes incapables, en sont quelquefois indignés, et peuvent penser à devenir les ennemis du sultan, malheur qu'on ne saurait trop éviter ; *car mille amis c'est peu, un ennemi c'est beaucoup.*

Il est extrêmement important qu'un souverain choisisse des ministres d'un grand sens, d'un esprit droit et juste, autrement toutes les affaires de l'État seront en confusion. Un bon ministre, non content de travailler sans relâche aux affaires qui lui sont confiées,

---

(1) « Une seule heure employée par un souverain à l'administration de son royaume, a dit un poète persan, lui acquiert plus de mérites que cent années d'exercices spirituels. »

(2) *Cor.*, *Sur. IV*, vers. 61, édit. de *Hinckelmann.*

sait rappeler au souverain celles qu'il oublie, et ose contrarier quelquefois ses volontés.

Pour savoir si l'on a un bon souverain, on n'a pas besoin de s'informer de ses qualités personnelles, on peut en juger facilement d'après ses visirs.

On rapporte qu'Alexandre de Macédoine avait un ministre qui était toujours l'instrument servile de ses désirs. Un jour, ce grand prince, fatigué de cette obéissance passive, le destitua, en lui disant : « Depuis que tu me sers tu as toujours exécuté ponctuellement mes volontés, sans te permettre aucune observation; or, je suis homme, et par conséquent je ne suis point exempt d'erreur; ainsi, ou tu ne t'es pas aperçu de mes torts, et alors tu es un sot, ou les ayant remarqués tu me les as cachés, et dans ce cas tu es un traître. »

Un monarque doit non-seulement honorer et respecter les docteurs de la loi, mais encore s'aider de leurs prières et s'éclairer de leurs conseils. Un vrai savant est incapable de conseiller le mal et de trahir son souverain; héritiers des prophètes, les docteurs de la loi ne travaillent comme eux qu'au bien temporel et spirituel du peuple. La vraie science contribue avec la justice, la piété et la bienfaisance, à faire subsister le monde. Le saint envoyé, a dit qu'au jour du jugement l'encre employée par les savans à des écrits utiles, aura la même valeur dans la balance de la justice éternelle que le sang des martyrs. Un docteur, pénétré de l'importance de ses devoirs, ne se rend que par nécessité à la cour et dans les assemblées

des grands; au contraire, un bon souverain se trouve fréquemment aux réunions des docteurs de la loi. Un monarque doit être bienfaisant et généreux; il doit se donner bien de garde de ne répandre ses faveurs que sur une seule classe de gens. Toutes ont des droits égaux à sa sollicitude. Les hommes, dit-on, sont les esclaves des bienfaits. Faites du bien, dit l'*Imam Chafeï*, aux gens de condition libre, et d'eux-mêmes ils deviendront vos esclaves. Celui qui conserve son argent, a dit un autre docteur, perd ses amis et ses créatures.

C'est surtout envers les troupes qu'un prince doit être généreux. On demandait à Alexandre de Macédoine pourquoi il n'amassait pas de richesses : « Je n'ai, répondit-il, d'autres biens que mes soldats, d'autre trésor que mon armée. »

Si un monarque veut être aimé de ses sujets, il doit être clément, doux et patient, éviter avec grand soin de se laisser emporter par la colère, et n'être pas trop prompt à punir. Il faut qu'on puisse se fier à lui, et qu'il soit d'une intégrité reconnue.

Quand un fils monte sur le trône de son père, il ne doit point préférer de nouveaux courtisans aux anciens officiers de celui-ci, à ces gens respectables, attachés depuis long-tems aux intérêts de la monarchie.

CHAPITRE II.

De ce qui peut nuire à un Gouvernement.

Un souverain épuise-t-il son peuple, ou les dépenses d'un État viennent-elles à excéder les recettes, à coup sûr le gouvernement marche à sa ruine.

D'autres signes de la décadence d'un empire sont, l'envahissement de la peste et la dépopulation.

Trois choses causent souvent la chute d'un État : 1° Lorsque le souverain, entraîné par l'amour du plaisir, ne s'occupe point des affaires de l'empire; 2° lorsque les ministres, jaloux les uns des autres, sont tous d'une opinion différente; 3° et surtout lorsque les troupes refusent d'obéir, et, sûres de l'impunité, se livrent à des excès coupables.

Le devoir des ministres et des docteurs est d'élever la voix pour instruire le souverain des abus qui se glissent dans le gouvernement, et celui du monarque est d'arrêter promptement le mal.

« Grand Dieu, écarte loin de l'empire ottoman » ces signes funestes, pronostics des plus grands » malheurs ! Nous t'en conjurons au nom de ton pro- » phète Mahomet notre seigneur, ainsi soit-il! »

SECTION DEUXIÈME. — *Du Conseil d'État.*

CHAPITRE PREMIER.

Combien il est essentiel de tenir conseil.

Dans le *Coran*, le Très-Haut a parlé de la sorte à son prophète : « *En toutes choses tiens conseil avec tes compagnons* (1). » Mais on n'ignore pas que le prophète était plus savant que tous ses amis; pourquoi donc Dieu lui a-t-il ordonné de tenir conseil, si ce n'est pour qu'à l'imitation de ce grand homme, les

(1) III, 153.

monarques musulmans adoptent cette mesure. Ainsi, le sultan et les ministres ne doivent point se livrer à leurs propres opinions, mais consulter un certain nombre de docteurs, de gens de grand sens et de personnes expérimentées. Le grand prophète Salomon a parlé de la sorte à son fils : « Ne conclus aucune affaire sans avoir consulté des gens de bon conseil, si tu veux n'éprouver jamais de regrets.

Voici là prière que nous tenons du prophète, par tradition, pour demander à Dieu la grâce de nous diriger dans une affaire : « Toi qui peux tout lorsque » je ne puis rien, qui sais tout tandis que je ne sais » rien, si tu prévois que la réussite de cette affaire » contribue à mon bien spirituel ou temporel, dai- » gne m'en accorder le succès ; si, au contraire, tu » connais que cette affaire portera dommage à ma » religion ou à ma vie, éloigne-la de moi, et éloignes- » en aussi ma pensée ; daignes me faire participer à » tes bienfaits, et me rendre heureux. »

L'on assure que, quelque sensé que soit un homme, il a toujours besoin de prendre conseil, de même qu'un cheval a beau bien galoper, il a toujours besoin du fouet. C'est ainsi que l'œil, qui seul peut voir nettement ce qui est près ou éloigné de lui, ne peut se voir lui-même sans un miroir.

Le *Khalife Omar* avait coutume de consulter des jeunes gens dans les affaires difficiles ; car, disait-il, les jeunes gens ont une énergie dont sont privées les personnes âgées.

Les sages assurent que dans une bataille, un homme

de génie vaut mieux que mille soldats, parce qu'un soldat peut tuer tout au plus de dix à vingt personnes, tandis qu'un homme de génie peut, par d'adroites mesures, détruire une armée entière. « La guerre n'est que ruses et stratagêmes », a dit le prophète ; il faut donc se reposer moins sur la bravoure des soldats que sur l'habileté des chefs.

On attribue au roi Alexandre cette maxime : « Ne » méprisez pas un conseil sage, donné par un homme » de basse condition ; rejette-on une perle parce que » le plongeur qui l'a retirée du fond des eaux est un » être vil ? » Néanmoins combien de grands personnages de notre siècle ont fermé l'oreille aux avis des simples citoyens, sans penser qu'on doit recevoir la vérité de quelque bouche qu'elle sorte !

CHAP. II.

De ce qui s'oppose à la bonté des conseils.

Trois choses s'opposent à ce qu'un conseil soit bon : 1° lorsque les conseillers sont en trop grand nombre ; 2° quand la jalousie règne parmi eux ; 3° si l'on consulte sur une affaire ceux qui sont incapables de donner un avis salutaire. Le vénérable *Ali* a proféré cette maxime : « Ne faites entrer dans votre conseil per» sonne qui soit ou avare, ou avide, ou poltron. »

C'est pour avoir négligé de tenir conseil, et surtout pour l'avoir tenu d'une manière contraire aux règles de la sagesse, que sont provenus tant de troubles et de malheurs qui, dans ces dernières années, ont affligé l'empire. Prions Dieu de veiller sur le monarque

et sur les ministres, de les diriger dans la voie de la justice et de la droiture, et de les rendre dociles aux conseils des docteurs de la loi, et des gens sages. Ainsi soit-il! (*La suite au prochain cahier.*)

Route depuis Sémipalatnoy *jusqu'à* Cachemir.*

Note du Rédacteur. — Cet itinéraire, écrit à Moscou en 1820, a été rédigé par un marchand persan ou boukhare, qui a parcouru plusieurs fois la route qu'il décrit. Il a été traduit en français par M. *Wolkow*, élève de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg, qui s'occupe d'une description de *Samarkand* et de *Bokhara*, d'après les récits des auteurs musulmans.

Depuis la ville de *Sémipalatnoy* سمی فولات jusqu'à *Aylé* ایله, il y a un mois de chemin. On rencontre des *Kaïsaques* à moitié route. Près de *Sémipalatnoy* on trouve un lac non loin de *Aylé*; on en voit deux autres à moitié chemin, ainsi qu'une montagne et une plaine. Depuis *Aylé* usqu'à *Aksou* اق صو on compte seize *Ortang* اورتنگ. On rencontre de l'eau en dix endroits, et l'on arrive ensuite au fleuve d'*Aksou*, qui est un peu plus petit que le fleuve d'*Aylé*, et à seize *Ortang* de *Jarkend* یارکند. On trouve en route une montagne très-élevée et entièrement couverte de glaces et de neiges, à la montée et à la descente. On vient ensuite à *Jarkend*, qui est une grande

ville, où se trouvent toutes les douanes et les maisons de poste. Après y avoir passé quelques jours, pour y faire les préparatifs de voyage, on se met en route pour se rendre du côté du *Thibet* طبط . A cinq journées de marche de *Jarkend*, on vient à l'*Ortang* de la Chine. En poursuivant son chemin, on rencontre des deux côtés de la route une grande montagne, au milieu de laquelle on passe. Ce n'est qu'un amas de rochers, où il se trouve quantité d'eaux courantes ; on passe à soixante-douze *mertébé* (pas) de cette eau, et l'on trouve de nouveau, à moitié chemin, une grande montagne nommée قره قورن پادشاه *Cara-couroun-padichah*, où il existait anciennement une ville. Après sept journées de marche, on vient à un endroit où les vapeurs qui s'élèvent de la terre font enfler le corps des hommes et des chevaux. En général l'air y est très-malsain. Plus loin l'on rencontre encore à moitié chemin une grande montagne, qui est couverte de glaces pendant toute l'année, car le soleil ne s'y fait jamais sentir. On y voit un lac, qu'on laisse à quinze *mertébé* مرطبه (pas) de distance, et on parcourt ensuite quatre stations sans trouver d'eau. Il en est de même du bois et du fourrage. Pour faire ce trajet, qui forme sept journées de chemin, on a besoin de deux chevaux de charge, et l'on en prend un autre pour les fourrages. Deux hommes ont aussi besoin d'un cheval pour le transport de leurs propres provisions. Pendant cinquante journées de marche on ne voit que des montagnes formées par les rochers, et

de l'eau courante sans trouver de terres labourables. En approchant du *Thibet*, on rencontre encore une montagne, dont la montée forme deux stations. Aucun autre animal que le bœuf de *Cotas* قوطاس ne peut la gravir ; les chevaux y sont absolument inutiles. Non loin du *Thibet* se trouve une ville, qui est située tout entière sur la pente d'une montagne. La maison du gouverneur de la ville est située au sommet de cette montagne, celles de ses administrés en occupent la pente depuis la cime jusqu'au pied. On ne voit que des maisons tout à l'entour. Tous les habitans ont le teint rembruni, et leurs habits sont de couleur noire depuis la tête jusqu'aux pieds. Leur nourriture consiste en thé, qu'ils prennent avec du lait, et en une espèce de bouillie au lait, qu'ils font avec de l'avoine. Les marchands sont tenus de voir ce gouverneur, qui perçoit les impôts prescrits. Ils se mettent donc en route pour se rendre chez lui, et, après avoir pris chacun une boîte de thé sous le bras et un présent pour ce gouverneur, ils le lui apportent et le lui remettent. Ils prennent le thé chez lui, et reviennent ensuite chez eux pour y rester pendant quelques jours, jusqu'à ce que le gouverneur ait perçu les droits fixés, et leur ait permis de continuer leur voyage. Aussitôt qu'il leur a fait cette réponse, ils se mettent en route. Avant de sortir du *Thibet* on a encore vingt journées de marche à faire. D'un côté se trouve une montagne, et de l'autre un grand lac. Le *Radja* راجه perçoit les impôts en quatre endroits différens, et l'on vient

ordinairement saluer les marchands pour en recevoir des présens. On rencontre plus loin des terres cultivées. Avant que l'on arrive à *Cachemir* كشمر, le receveur des douanes vient un jour auparavant percevoir les impôts auxquels les marchandises sont assujetties. Il en touche donc le montant un jour d'avance, et le lendemain, s'il y a trop de marchandises, on y met les scellés, et on les transporte dans la ville, où l'on acquitte les droits. Depuis *Sémipalatnoy* jusqu'au *Thibet*, on est obligé de s'approvisionner sept fois pour le voyage, c'est-à-dire dans chaque ville et dans chaque pays que l'on parcourt.

M. Wolkoff.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

A Dictionary of the chinese language, in three parts : part the first containing chinese and english arranged according to the radicals; part the second, chinese and english alphabetically; and part the third, english and chinese; by R. Morrison D. D. Vol. II, part. 1. — Macao, 1822, grand in-4°. de 884 pages.

En rendant compte, dans le Journal des savans (1), de la troisième partie du Dictionnaire de M. Morrison,

(1) Numéro d'aveil 1823.

nous avons annoncé que l'intention de l'auteur était de hâter la publication de ce qui lui restait à donner de la première partie, et nous avons exprimé en même tems la crainte que trop d'empressement à terminer ce grand ouvrage ne fût préjudiciable à la profondeur et à la solidité des recherches nécessaires pour le compléter. Le nouveau volume qui a été imprimé l'année dernière à Macao, et qui vient d'être reçu en Angleterre, confirme l'annonce que nous avions faite, mais malheureusement aussi il justifie l'appréhension que nous avions manifestée.

Le premier volume de la première partie, contenant les quarante premières des CCXIV clefs, avait paru en quatre livraisons, dans l'espace de plusieurs années; le second volume, qui continue la suite des clefs depuis la quarante-unième jusque et y compris la cent dix-neuvième, est publiée maintenant en une seule livraison. Cette dernière circonstance, dont M. Morrison prend à tâche de se justifier vis-à-vis du public, est en elle-même une chose assez indifférente ; il importe très-peu, sans doute, que les souscripteurs de ce grand ouvrage en reçoivent les diverses parties par cahiers ou par volumes, en une ou plusieurs fois ; mais ce qui importe beaucoup, c'est que la fin soit digne en tout du commencement, qu'une même méthode soit suivie d'un bout à l'autre, et un même plan exécuté par-tout; les très-courts détails dans lesquels nous allons entrer feront voir si l'attente du public sera remplie à cet égard.

On se rappelle que dans son dictionnaire par clefs,

M. Morrison avait eu l'intention de donner un extrait du grand dictionnaire impérial, publié sous le nom de *Khang-hi;* les 40,000 caractères environ, que contient cet excellent ouvrage, devaient trouver place dans le dictionnaire chinois-anglais, avec l'indication de toutes leurs acceptions, des expressions composées qu'on en forme, et des principales autorités qu'on peut invoquer à l'appui des unes et des autres. Non content d'avoir ainsi pris pour base de son travail l'un des recueils les plus complets et les plus considérables que les Chinois aient rédigé sur leur propre littérature, le zélé traducteur voulait encore dépouiller un grand nombre d'autres lexiques originaux ou composés par nos missionnaires catholiques, et enrichir le vaste fond d'expressions du style littéraire qu'il y aurait trouvé, d'une foule d'additions utiles pour la connaissance de la langue commune et du style vulgaire. C'est d'après ce système qu'a été rédigée l'explication des dérivés des quarante premières clefs, et bien qu'un fort grand nombre d'omissions s'y fissent remarquer, surtout en ce qui concernait la langue oratoire et poétique, le style familier, les expressions proverbiales et les nomenclatures techniques ou scientifiques, M. Morrison paraissait si peu disposé à restreindre son plan, qu'on l'aurait cru plutôt disposé à l'étendre outre mesure. Effectivement, les dernières clefs de son premier volume offraient un si grand nombre d'articles d'une étendue démesurée, tant de citations textuelles en vers et en prose, tant d'extraits curieux pour l'histoire et la connaissance des mœurs, mais étrangers à

la littérature, qu'on eût été tenté de supposer qu'au lieu d'un simple dictionnaire de la langue, c'était un trésor ou un magasin d'anecdotes biographiques, de morceaux de poésie et de traits d'histoire, que l'auteur avait l'intention de publier.

Cette surabondance, qui était, si l'on veut, un beau défaut, a disparu complètement dans le second volume, mais pour faire place à un excès tout contraire, et qu'on sera, je crois, moins tenté d'excuser. On voit du premier coup d'œil que ce volume, à peu près composé du même nombre de feuilles que le précédent, contient deux fois autant de clefs, et, d'après la supputation approximative de leurs dérivés, quatre ou cinq fois autant de caractères. Mais pour les y faire entrer il a fallu renoncer à suivre, dans les explications, le dictionnaire de *Khang-hi*, supprimer toute définition textuelle, toute citation, tout développement. Non-seulement on ne trouve plus ici ces digressions intéressantes quoiqu'un peu déplacées, ces excursions dans le champ de la littérature ou de la poésie, trop multipliées dans les clefs précédentes; mais on y cherche en vain le strict nécessaire en ce genre : nulle explication d'usages, d'allusions, nul renseignement littéraire, scientifique, philosophique ; un mot ou deux, quelquefois une ligne, rarement quatre ou cinq, d'explication anglaise, voilà ce qu'on lit à côté de la très-grande majorité des caractères. Sur douze ou quinze mille qui sont accumulés dans ce volume, il n'en existe peut-être pas deux cents dont les explications approchent un peu par leur étendue des articles

du même genre contenus dans le premier volume ; et il faut remarquer que le second contient plusieurs clefs des plus importantes, comme des plus riches en dérivés, celle du *cœur* pour les affections de l'âme et les opérations de l'esprit, celle de la *main* pour les actions manuelles et la plupart des mouvemens matériels, celles du *soleil*, de la *lune*, de *l'eau*, du *feu*, de *l'arbre*, des *quadrupèdes*, des *maladies*, de *l'œil* et de ses facultés, des *pierres*, des *céréales*, etc.

Tous les dérivés de ces différens radicaux sont donc réduits à une sèche et stérile nomenclature, privée de tout intérêt et presque entièrement dépourvue d'utilité ; car il faut se rappeler que la difficulté de la langue chinoise consiste beaucoup moins dans ces milliers de caractères, la plupart synonymes les uns des autres, ou à peu près inusités, dont le moindre écolier peut trouver le sens isolé, en s'aidant d'un dictionnaire tout chinois, que dans ces acceptions modifiées et ces sens de composition qu'un petit nombre de caractères peuvent prendre en s'unissant les uns avec les autres, et dont bien souvent on ne peut deviner les valeurs d'après celles des monosyllabes qui les constituent. C'est donc dans la multiplicité des expressions de cette nature, qui y sont interprétées, que résident en réalité la richesse et la bonté d'un dictionnaire chinois, et non pas dans le nombre plus ou moins considérable des caractères qu'on y a rassemblés ; de telle sorte qu'un recueil de deux mille termes usuels bien choisis et expliqués dans toutes les acceptions qu'ils peuvent prendre et dans toutes les combinai-

sons polysyllabiques où ils peuvent entrer, serait infiniment plus utile à ceux qui veulent entendre les auteurs, que ne le serait un vocabulaire de quarante, soixante ou même cent mille caractères, si l'explication qu'on y joindrait devait être réduite à une interprétation de quelque mots.

C'est pourtant là tout ce que M. Morrison paraît avoir l'intention de donner dans la suite de son ouvrage ; c'est de cette manière, je le répète, que sont expliqués douze ou quinze milliers de caractères, sur quarante que cet ouvrage doit contenir. Ce n'est pas là, à proprement parler, achever le dictionnaire qu'il avait commencé, c'est en donner un autre, d'après un plan infiniment moins judicieux. Le dictionnaire du P. Basile de Glémona se trouvera, en totalité, un livre beaucoup plus utile pour les étudians, parce que, s'il contient moins de mots simples, il renferme bien plus d'expressions composées ; car on peut appliquer au petit nombre de ces dernières qui a trouvé place dans les vastes colonnes du dictionnaire chinois-anglais, ce que disait M Montucci dans une occasion semblable, en parlant des explications du lexique du père Diaz :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Les missionnaires catholiques s'étaient attachés avec un grand soin à se procurer ces sortes d'explications, que souvent les dictionnaires classiques des Chinois ne donnent pas ; ils en avaient rassemblé un grand nombre dans leurs lectures, dans les glossaires parti-

culiers, dans les romans et les comédies qu'ils avaient extraits ou traduits; c'est ce qui donne un si grand prix à leurs lexiques manuscrits, et M. Morrison, qui en a plusieurs entre les mains, eût fait une chose fort utile, en les fondant, en tout ou en partie dans son immense vocabulaire. M. Klaproth, qui a recueilli tout ce qu'il a pu trouver en ce genre, et qui, dans la première partie de son supplément, a déjà donné un si grand nombre de termes composés, se hâtera sans doute de publier ce qu'il lui reste de ce travail utile : les secours qu'il doit contenir deviendront maintenant plus indispensables que jamais.

M. Morrison ne s'explique pas positivement sur les motifs qui l'obligent à précipiter ainsi la fin de son travail : *He has hurried this part to a close, and he must do the same with what yet remains unwritten of the first;* c'est ainsi qu'l s'exprimait en 1821, en donnant son dictionnaire anglais-chinois. Si des malheurs privés ont épuisé sa constance, ou si des dépenses trop prolongées ont lassé la munificence de la compagnie des Indes, M. Morrison doit déplorer, comme nous, les circonstances indépendantes de sa volonté, qui le contraignent à laisser imparfait le magnifique monument qu'il avait entrepris d'élever à la littérature de la Chine, et, de quelque manière que ce soit, les amis de cette littérature auront à regretter de voir ainsi manquer une occasion qui peut ne se représenter jamais.

A. R.

(*Journal des Savans.*)

Bhagavad-Gita, *id est*, θεσπέσιον μέλος, etc., traduit par M. A.-G. de Schlégel.

(Deuxième article.)

Le poëme du *Bhagavad-gita* fut pour la première fois connu en Europe par la traduction anglaise du savant *Wilkins*, donnée en 1785. Deux ans après M. Parraud traduisit en Français la version anglaise, et aux erreurs, qui devaient nécessairement se glisser dans la première interprétation d'un ouvrage de ce genre, il en ajouta quelques autres, qui sont de son chef. Le nouveau traducteur, dont nous examinons aujourd'hui le travail, ne s'est pas toujours asservi au sens donné par M. *Wilkins* : il a cru devoir quelquefois le corriger ; nous verrons, à mesure que l'occasion s'en présentera, si ces corrections sont toujours heureuses, et, quand nous le pourrons, nous nous ferons un devoir d'applaudir à la sagacité d'un savant qui, loin des secours des *Pandits*, a soulevé le voile mystérieux des doctrines indiennes.

Ce poëme est partagé en 18 lectures, distinguées chacune par un titre particulier, qui peut présenter quelque difficulté à expliquer ; et que je regrette, par cette raison, de ne pas retrouver dans la traduction latine. Ces titres réunis pourraient donner une idée du poëme et de son ensemble.

Les faits contenus dans l'avant-scène ont besoin d'être développés. Les descendans du grand *Bharata*, divi-

sés en deux branches collatérales, et distingués par les noms de *Kourous* et de *Pandous*, sont depuis long-tems en guerre; le roi *Dhritarachtra*, père des *Kourous*, est aveugle, et abandonne toute l'autorité à son fils *Douryodhana*, qui par ses intrigues a fait bannir les *Pandous*, ses cousins; ces princes, au nombre desquels est *Ardjouna*, sont revenus les armes à la main, et les deux armées sont en présence.

L'auteur suppose que le roi *Dhritarachtra*, éloigné du théâtre de la guerre, demande à *Sandjaya* des nouvelles de l'armée. *Sandjaya*, qui, par je ne sais quelle circonstance, que le poète néglige de nous apprendre, a tout vu, tout entendu, même chez ses ennemis, rend compte au prince de la longue conversation du Dieu *Crichna* avec son favori *Ardjouna*. Par une bisarrerie particulière à tous les poèmes sanscrits, on est averti du changement des interlocuteurs par une petite formule placée en dehors des vers; ainsi la partie épique est annoncée par ces mots : *Sandjaya dit;* le dialogue est coupé par ceux-ci : *Le Dieu* ou *Ardjouna dit.*

LECTURE OU CHAPITRE PREMIER.

Analyse. — La première lecture ou le premier chapitre est intitulé : *découragement d'Ardjouna. Sandjaya*, dans le récit qu'il fait au roi, passe en revue les chefs des deux armées. De part et d'autre les trompes guerrières se font entendre; je remarquerai en passant qu'ici, comme dans nos poèmes modernes de chevalerie, les armes des héros ont des noms particuliers

et significatifs. *Ardjouna* dit à *Crichna* de faire avancer son char au milieu des deux armées, et là, en voyant toute cette famille, ainsi divisée, se préparer au combat, il tombe dans le plus profond abattement. Il veut renoncer à la victoire plutôt que de forcer des parens à s'entr'égorger. Dans un tel malheur il ne voit pas seulement la destruction présente de sa famille, l'anéantissement futur de sa race; il y voit encore la dégradation spirituelle de ses ancêtres, qui, privés des sacrifices de leurs descendans, tombent des régions supérieures, où ils étaient élevés. Ces pensées l'attristent, et il ne songe plus à combattre.

Tout ce début est d'une haute poésie : il est imposant et rempli d'intérêt. Si dans les poèmes sanscrits on trouve un certain nombre de morceaux de cette force, on comprendra pour quelle raison les Grecs, qui ne trouvaient rien de beau hors de chez eux, prétendaient que les Indiens avaient traduit en leur langue les poèmes d'Homère. V. *Elien*, livre XII, ch. 48.

Observations critiques. — Ce premier chapitre me présente peu d'observations importantes à faire sur la traduction. Il serait peut-être à désirer qu'au premier vers du 7ᵉ *sloka* ou distique, le mot *dwidjottama* eût été rendu d'une manière plus précise que par *vir nobilissime*. Un *dwidja* est un homme des trois premières classes, qui, par l'investiture du cordon, a reçu une espèce de seconde naissance. (V. le deuxième livre des lois de *Manou*.) Le mot *uttama* annonce ici que le personnage *Drona*, dont il est question, était un

dwidja de la première classe. C'était en effet un *Brahmane*, *átchárya*, ou maître spirituel des princes de ces deux branches rivales.

Au 10e *sloka*, M. Schlégel a heureusement changé le sens que M. *Wilkins* donne au mot *aparyyápta*, traduit par *innumerabile*. La décomposition du mot peut jusqu'à un certain point justifier l'une et l'autre version ; mais le commentaire appuie celle de M. Schlégel.

16e *sl.* Il est malheureux que la langue latine n'ait pas offert au traducteur un adjectif pour exprimer la qualité d'un homme *qui a des entrailles de loup* : car il eût évité cette locution presque inintelligible : *Bhîmas, ab ausis horrendis dictus, lupinis visceribus.*

Une remarque plus sérieuse est celle que l'on peut faire sur le sens que M. Schlégel donne à *Kouladharmma*, 40e *sl.* Il voit dans ce mot une idée purement religieuse, et il le traduit par *sacra gentilitia* ; je ne suis pas de cet avis : *dharmma* signifie en général toute espèce de pratique et d'observance tant civile que religieuse, imposée par la loi ; et en effet le titre des lois de *Manou* est *Dharmma sastram*. On a aussi désigné par *dharmma* la fidélité à observer la loi, *dharmma* a signifié par extension la morale, la piété, la vertu. *Kouladharmma* voudra donc dire l'observation des devoirs qui concernent la famille, *gentilitia officia*, comme *adharmma* signifiera l'oubli de ces mêmes devoirs. C'est là aussi le sens que lui donne *Wilson*, et il me semble que la suite des idées l'indique. Il s'agit d'expliquer comment arrive le *varna*

sankara ou mélange des castes. L'extinction des chefs de famille, morts en combattans, amène le mépris de la loi fondamentale de l'état; comment ce désordre arrive-t-il? par les femmes, qui sont restées sans maris ou sans parens; elles se mésallient, et les castes se confondent. *Koula striyah* (41ᵉ *sl.*) ne doit point se traduire par *fœminæ nobiles*; ce sont les femmes appartenant à la famille détruite par la guerre. La distinction entre *djâtidharmma* et *kouladharmma* (44ᵉ *sl.*) s'explique par les règles contenues au troisième livre des lois de *Manou*: le mariage est prohibé entre parens jusqu'au sixième degré du côté paternel ou maternel (V. lois de *Manou*, ch. 3, *sl.* 5.). Voilà pour le *djâtidharmma*. Il est aussi défendu de prendre une femme dans dix espèces de familles désignées par la loi (V. *ibid. sl.* 6 et 7.), et en général dans une caste étrangère (V. *ibid.*, *passim.*). Voilà pour le *kouladharmma*. Il est certain d'un autre côté que le *sl.* 42 annonce la cessation d'une espèce de sacrifice en l'honneur des parens décédés: mais ce n'est là que l'indication d'un des malheurs résultant de l'extinction des membres d'une famille, et, d'après l'ensemble de tout ce passage, qui me paraît avoir été entendu par M. Schlégel d'une manière trop restreinte, je pense qu'il n'est point ici question de devoirs simplement pieux, mais de toutes les obligations imposées aux familles par une loi regardée comme divine, et qui a réglé tous les rapports religieux et politiques.

Je terminerai ces observations sur le premier chapitre en fesant remarquer que le premier hémistiche,

du deuxième vers du dernier *sloka*, est oublié dans la traduction : *visṛidjya saṣaraṃ tchâpam*, c'est-à-dire ayant laissé tomber son arc et sa flèche.

CHAP. II.

Analyse. — Ce chapitre est intitulé *Sânkhyayoga*, ou application à la doctrine *Sânkhya* ou spéculative. Témoin du désespoir d'*Ardjouna*, *Crichna* cherche à le consoler, non par des motifs ordinaires, mais par de hautes considérations philosophiques. Le sage ne s'afflige point de la mort des hommes, qui jamais ne périssent tout entiers. Comme un vieux vêtement, que l'on quitte pour en prendre un nouveau, une forme matérielle est rejetée par l'âme, qui doit en revêtir une autre. Ici l'auteur a placé sur la nature de l'âme une longue tirade, brillante de poésie, mais non irréprochable pour la doctrine. Dans son système l'âme n'est pas seulement immortelle, elle est éternelle : elle n'est pas faite à l'image de Dieu, elle est Dieu lui-même avec tous ses attributs, d'être immuable, infini, universel. De cette définition *Crichna*, pour calmer les scrupules d'*Ardjouna*, tire deux conséquences : l'âme ne peut être tuée, l'âme ne tue point; l'une de ces deux propositions est vraie, la seconde n'est point d'une exactitude rigoureuse; vraie, dans ce sens que l'âme n'est point la *cause physique* d'un meurtre ; fausse, dans ce sens qu'elle en est souvent la *cause morale*.

Un passage de ce chapitre nous prouve que du tems de *Vyâsa* la querelle entre les spiritualistes et

les partisans de la matière était déjà engagée. *Crichna*, admettant l'hypothèse que l'âme est mortelle, console dans ce *cas son ami* par l'argument des matérialistes, qui *supposent* aux corps la force occulte de se reproduire à l'infini, et il lui dit : Toute chose qui naît doit mourir, toute chose qui meurt doit renaître.[1]

Mais *Crichna*, jugeant bien que des raisons métaphysiques n'ébranlent pas les hommes aussi vivement que les motifs fondés sur l'honneur et l'intérêt, lui rappelle le devoir de sa caste, qui est de combattre, et lui fait envisager, dans cette vie la possession d'un royaume, dans l'autre le bonheur céleste; bientôt après il lui reproche d'embrasser trop exclusivement les principes de la doctrine *sánkhya* ou spéculative, et lui conseille de les modifier par ceux de la doctrine *yoga* ou pratique; mais il lui explique ce qu'il entend par cette doctrine pratique : il ne la fait point consister dans l'observation stricte, mais intéressée, des lois prescrites par les *vèdas*. *Crichna* veut que l'on agisse, c'est-à-dire que l'on remplisse ses devoirs religieux et sociaux, sans penser au fruit que procure l'action dans cette vie et dans l'autre. Voilà l'*yoga*, la véritable dévotion, dont l'effet est de nous réunir au grand *brahma* ou grand être, et de nous affranchir de la nécessité de renaître dans un autre corps. *Vyása* fait alors la description de son sage, appelé *Mouni :* semblable à la tortue, qui retire ses membres, et les renferme dans son écaille, il doit, recueilli en lui-même, éloigner ses sens de tous les objets extérieurs. L'âme, qui se laisse gouver-

ner par les désirs sensuels, est comparée au vaisseau entraîné par le vent au milieu des flots. Le bonheur est le partage de celui qui, au milieu du choc des passions, est comme l'Océan, que ne sauraient ni agiter ni augmenter les eaux des fleuves qui s'y rendent.

Observations critiques. — La langue métaphysique est essentiellement figurée : on ne peut désigner des objets intellectuels que par des mots empruntés au monde physique, et appliqués par la métaphore à l'expression d'idées toutes spirituelles. Voilà ce qui, dans tous les idiomes, rend si difficile la traduction des livres philosophiques ; voilà ce qui peut servir à faire excuser l'explication fausse qu'un traducteur, estimable d'ailleurs, peut avoir donnée d'un passage obscur ; voilà ce qui justifie la divergence d'opinions, également probables, que l'on peut émettre sur le sens d'un auteur. Telles sont les réflexions que m'ont suggérées différens endroits de ce chapitre, tels que les a entendus M. Schlégel.

Le 12ᵉ *sl.* ne me semble pas traduit d'une manière juste. *Dehinah* ne devrait pas être rendu par *animantis*, mais par *animæ ;* car le mot *animans* en latin ne présente pas ordinairement ce dernier sens. Il veut sans doute dire quelquefois l'*être qui anime*, mais le plus souvent c'est l'*être qui est animé : animantes cæteras*, dit Cicéron, *projecit ad pastum. Déhi* de son côté désigne la substance animant le corps, mais non pas l'être composé d'esprit et de matière. Toute la phrase se ressent de cette traduction un peu trop incertaine. Voici, si je ne me trompe, l'idée de l'au-

teur : l'âme subit les transmigrations successives, de la même manière qu'on la voit dans un corps passer par l'état d'enfance, puis de jeunesse et ensuite de vieillesse. Cette idée se trouvera-t-elle d'une manière claire dans cette phrase du traducteur latin : *Sicuti animantis in hoc corpore est infantia, juventus, senium, perindè etiam novi corporis instauratio*. N'eût-il pas été plus à propos de suivre l'ordre même des mots sanscrits : *Animæ, sicuti in hoc*, etc.

Dans le *sloka* suivant *mâtrâsparsâh* est rendu d'une manière inexacte ou du moins obscure par ces mots *elementorum contactus*. *Mâtrâ* signifie *matière, materies;* je suppose donc que c'est dans ce sens que nous devons comprendre le mot *elementorum*, qui alors eût pu être remplacé, pour une plus grande intelligence du texte, par *physicorum objectorum* ou bien *physicorum organorum (contactus);* car ce passage admet ces deux sens, qui reviennent à la même idée : *Les impressions causées par les objets extérieurs et matériels*, ou bien plutôt *les impressions reçues par les organes matériels des sens*, impressions qui sont la source de nos sensations. Le dernier sens semble être celui que le commentaire indique par ces mots : *Mîyanté richayâ âbhir iti; mâtrâ, indriya vrittayah; tâ sâm sparsâvichayeih sambandâh, té sitochtâdi pradâ bharanti.*

Sl. 34. *Generosorum infamia ultrà obitum porrigitur*. La traduction anglaise disait : *The fame of one who hath been respected in the world is extended even beyond the dissolution of the body*. M. Schlégel

a heureusement corrigé une des fautes échappées ici au savant *Wilkins* ; il a senti que l'*á* long dans *tchákirtih* indiquait la présence d'un *a* privatif, et qu'*infamia* devait être substitué à *the fame*. Pourquoi a-t-il conservé le sens donné à *maranád atiritchyaté*, qu'il traduit *par ultrà obitum porrigitur*. M. de Chézy, en s'appuyant sur l'interprétation du commentaire, *maranát adhiká bharati*, traduit ainsi cette phrase : *L'infamie, pour un homme distingué, est au-dessus de la mort, est pire que la mort.* Je recommande à la critique de M. Schlégel ce nouveau sens, qui, fourni par le commentaire, est rendu encore plus probable par la forme de l'ablatif, *maranát*, qui indique un comparatif. J'avoue toutefois que l'autre version est bien en rapport avec le vers précédent.

J'ai remarqué, en général, que les hommes de talent qui nous ont donné des interprétations ou des commentaires d'auteurs anciens, contens d'avoir saisi la pensée de l'original, négligent souvent de l'exprimer d'une manière suffisante pour l'intelligence du commun des lecteurs, et le traducteur a quelquefois besoin d'un interprète. C'est ce qui me semble être arrivé plusieurs fois dans ce chapitre à M. Schlégel. Par exemple, *sl.* 41, dans ces mots *ad constantiam efformata* et *inconstantium*, peut-on reconnaître le sens précis de *vyarasáyátmika* et *aryarasáyinám*, qui marquent, l'un, le zèle pieux et pur de ceux qui pratiquent la doctrine de l'*Yoga*, et l'autre, l'indifférence de ceux qui suivent d'autres principes, indifférence qui rend inactifs à suivre la voie de la véritable

dévotion, mais qui n'exclut point un attachement empressé à des observances superstitieuses. L'auteur en effet, dans les vers suivans, critique la conduite des faux dévots, qui, dans des vues intéressées, observent lés règles prescrites par les *vèdas*, et il finit par dire : Ils pratiquent aussi, ils agissent, mais sans la retenue digne du sage. C'est ce que signifie le mot *samâdhi*, qu'on rend vaguement par *contemplatio ;* c'était plutôt *continentia*.

Autres exemples de cette obscurité dans la traduction. *Sl.* 45. *Crichna* dit à *Ardjouna* que l'explication des *vèdas* peut prêter des sens favorables aux gens amis de la vérité, ou des passions ou des ténèbres ; ces trois idées sont représentées par ces trois mots, *sattwa*, *radja*, *tamas*, appelés les trois *gouna* ou qualités. Ne soyez point, dit *Crichna*, partisan des trois qualités, ou seulement de deux ; ne vous attachez qu'à la vérité. Je demande si ce sens peut se reconnaître dans la phrase de M. Schlégel, surtout dans ces mots : *liber* (*esto*) *à gemino affectu*, *semper essentiæ deditus*. Ce mot *essentia*, que le traducteur a adopté pour interpréter le mot *satwa*, en rappelle sans doute l'étymologie : *satwa* vient du verbe sanscrit *as*, *être*, tout comme *essentia* vient du verbe latin *esse*. Mais *essentia* ne représente pas pour moi l'idée de *satwa*, qui signifie la qualité de l'être par excellence, ce qui existe de bon et de beau dans la nature, le principe réel de toute vertu, de toute supériorité morale. Il me semble que le mot *vérité* exprimera plutôt l'idée contenue dans *satwa*.

Quelques autres mots me paraissent traduits d'une manière défectueuse; ainsi, *sl.* 54, *bháchá*, suivant le docte *Wilkins* et le commentaire, ne signifie pas *sermo*, mais *caractère*, *signe* énoncé pour faire reconnaître un homme. Voici le passage du commentaire : *Kéna lakchanéna sthitapradjgna outchyaté*. On y voit le mot *lakchanam* donné comme synonyme de *bháchá*. *Sl.* 61. *Matpara* se traduira plus exactement *me primum*, *superiorem habens*, *existimans*. *Sl.* 55. *Manogatán* veut dire *ab animo venientes*, et non *quæ mentem afficiunt*. Cette dernière remarque me fournit l'occasion d'exprimer un regret : il y a dans tout ouvrage philosophique des mots auxquels l'auteur doit attacher une signification fixe et déterminée. Changer cette signification, c'est répandre volontairement de l'obscurité dans ses idées. Différens mots de la langue sanscrite expriment une de nos facultés naturelles, un état ou une fonction de notre âme. L'emploi de ces mots ne doit pas être pour l'auteur une chose indifférente, et il doit être constant dans le sens qu'il y attache. Deux de ces expressions se représentent souvent dans l'ouvrage, et semblent même être mises en opposition : ces expressions sont *manas* et *bouddhi*. Entre ces deux mots le traducteur établit le plus souvent la différence qui existe en latin entre *animus* et *mens*. Cependant *bouddhi*, *ibid.*, *sl.* 41, est rendu par *sententia*, *l.* 3, *sl.* 26, par *opinio*, *l.* 7, *sl.* 10, et *l.* 13, *sl.* 5 et *passim*, par *intellectus*. Nous venons de voir *manas* traduit par *mens*. Un autre mot, *átma*,

rendu ordinairement par *spiritus*, je le vois *l.* 16, *sl.* 9, exprimé aussi par *mens*. De cette variation il résulte de l'incertitude dans les idées, et il était important de bien déterminer la valeur de ces mots. C'était une chose difficile, mais digne d'exercer toute la sagacité de M. Schlégel. A-t-il pu croire que *manas* était traduit d'une manière satisfaisante par le mot *animus*? *Manas*, en grec μένος, nous présente un sens bien différent de celui du mot latin *mens*, qui cependant en est dérivé. *Manas* est le principe sensitif, c'est tout le système, tout l'appareil de la sensibilité, c'est une espèce de *sensorium* général, et les philosophes indiens veulent nous en donner une idée, en l'appelant un sixième sens. Dans les lois de *Manou*, *lect.* 2, *sl.* 89—92, on compte onze organes des sens : le *manas* est le onzième, et on le regarde comme le moteur des autres. C'est, en langage mystique, la partie animale, l'instinct charnel, qu'il faut gouverner par le principe intelligent, par la raison, *bouddhi*, en grec νόος. *Lect.* 3, *sl.* 1, *bouddhi* se trouve opposé à *karma*; ce dernier est la pratique des œuvres, l'autre signifie l'exercice de la raison, de l'intelligence. Voyez aussi, lois de *Manou*, *lect.* 2, *sl.* 91, quelle distinction on établit entre ces deux mots. J'ai évité dans ces définitions d'employer le mot *âme*, parce que, dans la doctrine indienne, comme nous le verrons plus bas, le *manas* et le *bouddhi* sont des élémens matériels, des facultés physiques mises en mouvement par le le principe spirituel. Quelques autres mots, employés

dans cet ouvrage, ont avec ceux-ci une espèce d'analogie qu'il est bon d'expliquer. Ainsi *âtma* est l'âme, *anima*, le souffle vital qui anime tout, en grec ἀτμὸς et mieux ψυχή; *déhi* est l'âme enfermée dans un corps; *tchétas* est la pensée, *cogitatio*, la faculté de rassembler les idées; *médhâ*, la faculté de les associer; *mati*, μῆτις, le jugement; *dhî*, la réflexion; *pradjgnâ*, la sagesse, la connaissance de ses devoirs; *djgnâna*, la science des choses utiles; *ridjgnâna*, une une science plus intime, le sentiment intérieur uni à la science; *vidyâ*, l'instruction, l'érudition sacrée et profane. Et à ce sujet, une chose curieuse à observer, c'est la distinction des études chez les Indiens en quatorze divisions : les quatre premières comprennent les quatre *vèdas;* viennent ensuite les six *védanga* ou membres de l'étude des *vèdas*, savoir : la prononciation, la grammaire, la prosodie, l'explication des mots obscurs, la description des cérémonies et l'astronomie; les *pourana*, ou poèmes sacrés, forment la onzième division; les trois dernières sont la théologie ou *mimânsa*, la logique ou *nyaya*, et la jurisprudence ou *dharmma*.

Je terminerai ces observations, déjà assez longues, sur la traduction de ce second chapitre, par deux remarques, que je regarde comme plus importantes. Au *sl.* 43, ce long mot composé *swarga parâ djanma karma phala pradân*, ne me semble pas entendu d'une manière exacte dans ces mots : *sedem apud superos finem bonorum prædicantes*, et ensuite, *insignes natales tanquàm operum præmium pollicentes.*

Toute cette phrase même, à mon avis, présente un faux sens. Le poète critique les gens qui donnent (*pradân*), qui veulent faire regarder le fruit (*phala*) de l'action (*karma*) obtenu sur la terre (*djanma*) comme supérieur (*parâ*) à la possession future du ciel (*swarga*), *cælo superiorem* (m. à m. *cælum suprà*) *terrestrem actionis fructum habentes*. On pourrait encore l'expliquer par cette idée : *habentes potiorem cœlo alterum in terris ortum* (*djanma*), *actionis suæ fructum*. M. Schlégel croit devoir rendre *djanma* par *insignes natales*. Il me semble qu'il dénature la signification du mot, qui, opposé au mot *ciel*, doit se rendre par *naissance terrestre*. C'est en terme ascétique ce *monde* comparé à l'*autre vie*. Voyez au *sl.* 51, *djanmabandha*, les liens de la naissance : cela ne veut pas dire les chaînes que nous impose une haute naissance, ce sont les liens terrestres. M. Schlégel rend ce mot par *generationum vincula*, c'est-à-dire l'obligation de renaître sur la terre une seconde fois. Cette explication est bonne, quoiqu'un peu obscure, et, en appuyant le sens que j'attribue à *djanma*, elle exclut celui que M. Schlégel lui donne dans un autre endroit.

Mon autre remarque tombe sur le *sl.* 52. M. Schlégel, poursuivant le système qu'il a développé ailleurs, et dont il parle dans sa note 1ère sur la 5e lecture, donne en cet endroit un sens négatif à la particule *nih*. M. de Chézy, dans l'article qu'il prépare pour le Journal des Savans, se propose de combattre cette théorie de M. Schlégel, et il ne m'appartient pas

d'entamer une discussion que le maître soutiendra plus pertinemment que le disciple. Le fait est qu'en cette circonstance l'opinion adoptée par M. Schlégel lui a fait heureusement modifier la traduction anglaise, qui donne un sens positif au mot *nirvéda*, (all knowledge). Il y a substitué avec raison le sens négatif, *ignorantia*. C'est bien là l'esprit du commentaire, qui explique le mot *nirvéda* par *veirágyam* et *anoupádeyatwam*. Mais en ce cas il me semble qu'*ignorantia* dit un peu trop; c'est plutôt *incuria*, et les expressions du commentaire indiquent seulement de l'*indifférence*, de *l'insouciance*. Un tel sens est plus probable : car voici la phrase telle qu'elle doit être conçue : *Ta raison, victorieuse de l'erreur, arrivera à une entière indifférence sur tout ce qui a été entendu, sur tout ce qui peut être entendu*. A la place du mot *indifférence*, mettez *ignorance*, et vous avez une traduction bizarre. Comment, en effet, parvenir à l'ignorance de ce qu'on a entendu, de ce qu'on peut entendre sur l'interprétation des livres saints? Il y a dans ces mots des idées qui se contredisent. Le sage de *Vyâsa* s'inquiète peu des explications subtiles que l'on peut donner des *vèdas*, et cette *insouciance* est une des conditions nécessaires pour arriver au parfait *quiétisme*, qui est son but.

Vipratipanná, dans le *sloka* suivant, traduit en anglais par *brought to maturity*, a reçu en latin un sens tout opposé, et qui est conséquent avec l'heureuse correction introduite dans le vers précédent.

Je continuerai, dans d'autres articles, à m'acquitter

de la tâche que je viens de commencer. Plus le travail de M. Schlégel est important, plus il mérite cette espèce d'examen minutieux qu'il est loin d'avoir à redouter.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 5 Avril 1824.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société.

MM. Le duc de Broglie, Pair de France.

Brugnières, Intendant militaire, à Angoulême.

Laennec, Professeur à la Faculté de Médecine et au Collége royal de France.

Letellier, Avocat, Élève de l'École spéciale des des Langues orientales.

Malte-Brun, Homme de lettres.

Strubberg, Élève de l'École spéciale des Langues orientales.

M. Dégérando présente, de la part de S. Ex. le ministre de l'Intérieur, un Mémoire écrit en arménien sur le *Cholera Morbus*, et imprimé à Tiflis en 1823.

M. de Schlégel, en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de ce que le désir manifesté par la Société, d'obtenir une fonte des caractères sanskrits qu'il a fait graver,

a été favorablement accueilli par le ministre de l'Instruction publique en Prusse, donne des détails sur la police et la fonte de ce caractère, et sur les procédés mécaniques d'après lesquels on doit en diriger l'emploi. Ces détails seront communiqués aux personnes chargées de mettre en ordre la fonte de caractères sanskrits aussitôt qu'elle sera parvenue à la Société.

M. Frœhn écrit à la Société en lui envoyant deux Mémoires de sa composition, et un troisième mémoire rédigé par M. Wolkoff.

M. Kieffer, de la part de la Société Biblique de Londres, offre diverses traductions de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, dans plusieurs langues asiatiques et européennes.

M. Garcin de Tassy, au nom de la Commission spéciale nommée dans la dernière séance, fait un rapport sur la demande formée au nom de MM. le baron d'Altenstein, de Speranski et Shakespear. Les conclusions de ce rapport sont soumises à la discussion, et, par délibération du Conseil, MM. d'Altenstein, Speranski et Shakespear sont nommés Associés étrangers.

Plusieurs Membres demandent que le même titre soit accordé à M. Carey, auteur d'une Grammaire sanskrite et de plusieurs ouvrages importans sur la littérature indienne. Cette proposition est renvoyée à l'examen d'une Commission, composée de MM. Burnouf et Amédée Jaubert.

M. Burnouf annonce que les exemplaires du texte gravé de l'épisode de la mort de *Yadjnadatta*, sont presque tous tirés, et qu'on en aura des exemplaires pour l'époque de la séance générale.

D'après l'invitation de M. le président, les personnes qui se sont chargées des différens travaux ordonnés par

le Conseil, rendent compte de l'état de ces travaux. M. Saint-Martin annonce que le caractère arménien, acquis par M. Dondey-Dupré, est enfin prêt, et que l'on pourra commencer l'impression du Recueil de Fables arméniennes. M. de Lasteyrie donne l'assurance que la moitié du texte chinois de *Mencius*, qu'il fait lithographier à ses frais, et le premier quart de la traduction latine du même auteur, que M. Stanislas Julien a rédigée, et dont le Conseil a ordonné l'impression, seront mis sous les yeux de l'Assemblée générale.

On procède au tirage au sort des huit membres du Conseil qui, conformément au Réglement, doivent sortir cette année : ces noms sont ceux de MM. Agoub, Reinaud, le baron Coquebert de Montbret, de Chézy, Am. Jaubert, le marquis de Clermont-Tonnerre, Saint-Martin et Cousin.

M. Champollion-Figeac lit, au nom de M. de la Salette de Grenoble, un Mémoire sur la fixité et l'invariabilité des principes de la Musique, et sur les recherches à faire à ce sujet dans la littérature orientale.

The adventures of Hajji-Baba of Ispahan, tel est le titre d'un nouveau roman, en 3 vol., nouvellement publié en Angleterre, dont le sujet est de nature à intéresser les amis de la littérature asiatique. L'auteur, qui ne s'est pas nommé, est, à ce qu'on assure, un voyageur anglais qui a rempli des fonctions diplomatiques en Perse. On s'aperçoit du moins, en lisant son ouvrage, qu'il a fait un long séjour dans ce pays, qu'il en a étudié à fond la langue, les mœurs et les habitudes, et qu'il n'est nullement étranger à la lecture des auteurs orientaux ; l'objet qu'il s'est proposé a été de donner, sous une forme dramatique et piquante, des notions justes sur le caractère moral et la manière de

vivre des peuples qui habitent la Turquie d'Asie, le Curdistan, l'Arménie, la Géorgie et la Perse proprement dite. C'est dire qu'il s'est enrôlé dans la troupe de ces romanciers qui font des cours d'histoire, et qui, voulant, comme on dit, instruire en divertissant, trouvent souvent le secret d'être tout à la fois ennuyeux, superficiels et inexacts. On ne fera pas un reproche de ce genre à l'auteur des aventures d'*Hadji-Baba*; son livre est rempli de détails curieux, de particularités intéressantes; on voit aisément que ses tableaux sont faits d'après nature, et qu'il a travaillé sur les lieux. La fable à laquelle il a rattaché ses observations n'est pas fortement conçue : il s'est contenté de faire passer un natif d'*Ispahan* par les différentes conditions qu'un Persan peut parcourir, et de lui faire tracer le portrait des hommes de toutes classes et de toute nation avec lesquels il peut avoir eu des rapports. C'est pour ainsi dire Gilblas, habillé à la persane, et l'auteur ne dissimule pas que le héros de Lesage a été son modèle. Les Turcomans remplacent les brigands du capitaine *Rolando*; on voit des *Dervichs* et des *Mollahs* à la place de *D. Raphaël* et d'*Ambroise de Lamela*, et le visir de *Feth-Ali-Schah* remplit le rôle du duc de Lerme. Mais tout cela est recouvert d'une teinte érotique, et la vérité locale qu'on y reconnaît en fait d'ailleurs le principal mérite. Nous aurions été étonné que cette agréable production, qui doit, sous un certain rapport, faire suite aux Voyages de Chardin, n'eût pas été mise en français; mais nous apprenons qu'il s'en fait en même tems deux traductions. Nous ne savons quelle est celle des deux qui obtiendra l'avantage de la priorité; mais nous pensons qu'il en doit rester un autre à celle que termine en ce moment un écrivain dont la plume élégante et facile nous a déjà familiarisé avec plusieurs des meilleures productions de la littérature de nos voisins. Il a eu le bon esprit de

s'assurer le concours presqu'indispensable d'un orientaliste qui donnera dans de courtes notes la valeur d'une foule de termes turcs et persans, que l'auteur a semés dans sa narration sans en donner l'explication, et qui souvent la rendraient presqu'inintelligible aux gens du monde. Il doit en rejaillir plus de jour encore sur les usages de l'Orient, et par conséquent plus d'intérêt pour l'ouvrage, qui ne saurait manquer d'obtenir un grand succès, grâce à ces utiles accessoires. Pour les traducteurs des romans ordinaires qui nous viennent d'Angleterre, il n'est pas même nécessaire de savoir l'Anglais! comme on le voit tous les jours par les romans de *sir Walter-Scott* et de quelques autres. Pour celui-ci, il n'y aurait pas de mal à savoir même le Persan, et un savant dont on a déploré la perte récente dans ce journal, n'eût pas lui-même été trop bon pour mettre en Français les aventures de *Hadji-Baba*.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des Recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient; par M. J. Klaproth, avec une carte et trois planches. Paris, 1824, 1 vol. in-8°. Chez Dondey-Dupré.

Précis du Système hieroglyphique des anciens Egyptiens, ou Recherches sur les premiers élémens de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes; par M. Champollion le jeune, avec un volume de planches et leur explication. Paris, 1824, 1 vol. in-8°, Imprimerie royale.

JOURNAL ASIATIQUE.

Aperçu d'un Mémoire intitulé : Recherches chronologiques sur l'origine de la Hiérarchie Lamaïque ; par M. Abel-Rémusat (1).

Dans un extrait tel que le comporte une lecture publique, il a été impossible de conserver les preuves et les développemens qui auraient montré la solidité de ces *Recherches*. Le Mémoire entier, destiné à la Collection de l'Académie, contiendra la Série chronologique de tous les Patriarches de la religion de *Bouddha*, distribués en trois séries, savoir : 1° les *Patriarches* des Indes, jusqu'à leur passage à la Chine, au ve siècle de notre ère ; 2° les *Maîtres de la Doctrine*, résidans à la cour des rois de la Chine et de la Tartarie, jusqu'au xiiie siècle ; 3° les *Grands Lamas*, dont l'institution est due à l'influence des sectes chrétiennes, depuis le xiiie siècle jusqu'à nos jours. Ce Mémoire, qui a pour objet l'une des questions les plus importantes de l'Histoire Orientale, renferme des recherches et des discussions dont il n'a été possible de donner ici qu'un aperçu très-sommaire e très-superficiel.

Il ne faut pas s'étonner si ceux qui ont pris l'histoire de l'Asie pour objet principal de leurs études, sont souvent ramenés, dans le cours de leurs recherches, à s'occuper des antiques croyances, et même des opinions superstitieuses de cette partie du

(1) Lu à l'Institut, dans la Séance publique des quatre Académies, le 24 avril dernier.

monde, qui a précédé toutes les autres dans la carrière de la civilisation. On y prend involontairement cet intérêt qu'inspire tout ce qui a pu concourir à l'amélioration des mœurs, au développement des esprits, tout ce qui a contribué à policer les hommes, et à leur donner le goût des travaux paisibles. Peut-être se mêle-t-il aussi à une judicieuse curiosité, quelque chose de ce plaisir que l'on goûte à contempler les erreurs des autres, et des travers dont on se sent exempt. Le spectacle des folies humaines n'est pas entièrement perdu pour les esprits méditatifs, et comme toutes les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, se le sont alternativement donné les unes aux autres, l'innocente satisfaction qu'il procure est une de celles dont on doit le moins craindre de voir tarir la source.

La religion samanéenne, une des plus célèbres de l'Asie orientale, présente, peut-être à un plus haut degré que toute autre, ces divers avantages réunis. Ceux qui l'ont instituée étaient de ces sages de l'antique Orient, qui aimaient à s'exprimer par énigmes et par *symboles*, qui dédaignaient de dire raisonnablement des choses raisonnables, et qui, pour rien au monde, n'auraient voulu émettre une vérité, sans l'avoir préalablement déguisée en extravagance. Quelques dogmes très-ingénieux, une morale assez épurée, pouvaient recommander le *Bouddhisme* auprès des hommes sensés; mais des fables absurdes devaient surtout lui faire trouver grâce aux yeux du vulgaire. Le système mythologique le plus embrouillé qui soit né en Asie, s'y trouve combiné avec des subtilités métaphy-

siques telles que jamais aucune école d'Occident n'en a enseigné d'aussi complètement inintelligibles, même depuis cinquante ans ; en voilà plus qu'il ne faut pour expliquer les succès qu'il a obtenus chez des nations peu éclairées, et les millions de sectateurs qu'il compte encore aux extrémités de notre continent.

L'une des branches de cette religion, celle qui est établie au Tibet sous la suprême direction du *Grand Lama*, a excité, sous un autre rapport, la vive curiosité des Européens. Les premiers missionnaires qui en ont eu connaissance n'avaient pas été peu surpris de retrouver au centre de l'Asie des monastères nombreux, des processions solennelles, des pélerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des colléges de *Lamas* supérieurs, élisant leur chef, souverain ecclésiastique et père spirituel des Tibetains et des Tartares. Mais, comme la bonne foi n'était pas moins une vertu de leur tems qu'un devoir de leur profession, ils n'avaient pas même songé à dissimuler des rapports si singuliers, et, pour les expliquer, ils s'étaient bornés à considérer le *Lamisme* comme une sorte de christianisme dégénéré, et les traits qui les avaient frappés, comme autant de vestiges du séjour que les sectes syriennes avaient fait autrefois dans ces contrées. Ils oublièrent toutefois une condition essentielle ; c'était de déterminer l'âge de cette hiérarchie lamaïque ; car rien, dans ce qu'ils en rapportaient, n'autorisait à en placer la naissance plutôt après qu'avant l'ère chrétienne. On croit par fois qu'on peut sans inconvénient laisser dans l'obscurité

des événemens qui ne nous touchent guère ; puis il se trouve que ces événemens sont liés à des questions du plus haut intérêt. Comme tout se tient dans les affaires humaines, il n'y a pas, en histoire, de vérités indifférentes, ni de faits qu'il ne soit prudent d'éclaircir. L'esprit de système s'empara de ceux-ci, et des assertions émises avec une sorte de mystère, ou accompagnées de certaines réticences en apparence bénévoles, ont laissé bien des personnes en doute si la théocratie lamaïque, au lieu d'avoir été formée des débris des sectes chrétiennes établies dans l'Asie orientale, ne serait pas au contraire, le modèle antique et primitif d'après lequel auraient été calquées les institutions du même genre qui ont pris naissance en différentes parties de l'ancien monde. Cette nouvelle supposition n'était pas très-naturelle; mais elle reportait une origine de plus dans ces montagnes du Tibet, les plus hautes du globe, et d'où l'imagination des savans s'est plu à faire descendre les premiers hommes avec leurs idiomes, leurs arts et leurs croyances. Elle semblait propre à expliquer des conformités surprenantes, et à débrouiller des traditions confuses. D'ailleurs quand une hypothèse cadre avec de certaines idées très-répandues, on n'a pas assez fait en montrant qu'elle est peu conforme à la vraisemblance, et il est plus sûr d'établir définitivement qu'elle est contraire à la vérité. J'ai donc cru qu'il ne serait pas inutile d'opposer à celle-ci quelques preuves positives; qu'il pouvait être bon de mettre un terme à toutes ces petites ruses du siècle dernier, à ces vains artifices d'une

secte aux abois, et c'est ce qui m'a conduit à rechercher l'origine des *Grands Lamas*, l'époque de cette singulière institution, et les variations qu'elle a subies avant d'arriver à l'état où nous la voyons. La lumière sur ce sujet nous est venue du fond de l'Orient, et, sans un fragment précieux qui nous a été conservé dans l'Encyclopédie des Japonais, nous serions encore réduits aux notions vagues dont on s'était contenté jusqu'à présent, et que les plus savans missionnaires n'avaient pu dissiper complètement, faute d'avoir connu les textes précis et les faits positifs que des recherches suivies m'ont permis de découvrir.

On sait depuis long-tems que dans l'opinion des Indiens, les âmes des hommes et les Dieux mêmes sont soumis à la transmigration, et assujétis à se montrer successivement dans l'univers sous des noms différens. *Bouddha*, ce divin réformateur, qui naquit il y a près de 3,000 ans, dans la personne du législateur *Chakia-mouni*, a usé de ce privilége pour perpétuer sa doctrine, et la préserver à jamais de toute altération. En conséquence, à peine était-il mort, 970 ans avant notre ère, qu'il reparut immédiatement, et devint, lui-même, son propre successeur. Il tira beaucoup d'avantages de cette manière d'agir, et s'y attachant invariablement pour la suite, il ne mourut plus que pour renaître. L'auteur japonais nous fournit pour l'espace de 1,700 ans, les élémens de cette généalogie d'un genre tout nouveau, et telle qu'on n'en voit de semblable nulle part. Nous avons trouvé ailleurs la preuve que, suivant les *Bouddhistes* elle n'a

pas cessé de se continuer depuis, et nous savons aussi que dans leurs idées le Dieu *Bouddha* est encore vivant, à présent même, sous le nom de *Grand Lama*, dans la capitale du Tibet. Nous voilà donc en état de suivre et de compléter la chaîne de cette transmigration, et, en traçant, plus complètement que n'ont pu le faire les pères Gaubil et Giorgi, la succession de tous les personnages qui ont paru dans le monde avec la double qualité de Dieux et de Pontifes de la religion samanéenne, nous pourrons noter les changemens survenus dans leur condition humaine; car, si leur nature divine n'a rien perdu en trente siècles, suivant l'opinion de leurs sectateurs, leur fortune terrestre a éprouvé bien des révolutions, comme nous allons le faire voir en peu de mots.

Les premiers patriarches qui héritèrent de l'ame de *Bouddha* vivaient d'abord dans l'Inde, à la cour des rois du pays, dont ils étaient les conseillers spirituels, sans avoir, à ce qu'il semble, aucune fonction particulière à exercer. Le Dieu se plaisait à renaître, tantôt dans la caste des *Brahmanes* ou dans celle des guerriers, tantôt parmi les marchands ou parmi les laboureurs, conformément à son intention primitive, qui avait été d'abolir la distinction des castes, et de ramener ses partisans à des notions plus saines de la justice divine et des devoirs des hommes. Le lieu de sa naissance ne fut pas moins varié; on le vit paraître tour-à-tour dans l'Inde septentrionale, dans le midi, à *Candahar*, à *Ceylan*, conservant toujours, à chaque vie nouvelle, la mémoire de ce

qu'il avait été dans ses existences antérieures. On sait que Pythagore se ressouvenait parfaitement bien d'avoir été tué autrefois par Ménélas, et qu'il reconnut à Argos le bouclier qu'il avait au siége de Troyes : de même un *Lama* qui écrivait en 1774 à M. Hastings, pour lui demander la permission de bâtir une maison de pierre sur les bords du Gange, faisait valoir, à l'appui de sa demande, cette circonstance remarquable, qu'il avait jadis reçu le jour dans les villes d'*Allahabad*, de *Bénarès*, de *Patna*, et dans d'autres lieux des provinces de *Bengale* et d'*Orissa*. La plupart de ces pontifes, quand ils se voyoient parvenus à un âge avancé, mettaient eux-mêmes fin aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur un bûcher, le moment où ils devaient goûter de nouveau les plaisirs de l'enfance. Cet usage, la meilleure preuve de la confiance qu'ils avaient dans leur propre divinité, s'est transmis jusqu'à nos jours, avec cette modification essentielle, que les *Grands Lamas* d'aujourd'hui, au lieu de se brûler vifs comme *Calanus* et *Peregrinus*, ne sont livrés aux flammes qu'après leur mort.

Au cinquième siècle de notre ère, *Bouddha*, alors fils d'un roi de *Mabar* dans l'Inde méridionale, jugea à propos de quitter l'*Hindoustan* pour n'y plus revenir, et d'aller fixer son séjour à la Chine. On peut croire que cette démarche fut l'effet des persécutions des *Brahmanes*, et de la prédominance du système des castes. Le Dieu s'appelait alors *Bodhidharma* ; à la Chine, où l'on a coutume de défigurer les mots étrangers, on l'a nommé *Tamo*, et plusieurs mission-

naires, qui en avaient entendu parler sous ce nom, ont cru à tort qu'il s'agissait en cette occasion de Saint Thomas, l'apôtre des Indes. La translation du siége patriarcal fut le premier événement qui changea le sort du *Bouddhisme*. Proscrit dans la contrée qui l'avait vu naître, ce système religieux y perdit insensiblement le plus grand nombre de ses partisans, et les faibles restes auxquels il est maintenant réduit dans l'Inde, sont encore privés de cette unité de vues et de traditions, produite jadis par la présence du chef suprême. Au contraire, les pays où le *Bouddhisme* avait précédemment étendu ses conquêtes, la Chine, Siam, le Tonquin, le Japon et la Tartarie, devenus sa patrie d'adoption, virent augmenter rapidement la foule des convertis. Des princes qui avaient embrassé le culte étranger, trouvèrent glorieux d'en avoir les pontifes à leur cour, et les titres de *Précepteur du Royaume* et de *Prince de la Doctrine* furent décernés tour-à-tour à des religieux nationaux ou étrangers, qui se flattaient d'être animés par autant d'Êtres divins et subordonnés à *Bouddha*, vivant sous le nom de patriarche. C'est ainsi que la hiérarchie naquit sous l'influence de la politique; car les grades de toutes ces divinités à forme humaine ne furent souvent réglés que par la puissance des états où elles résidaient, et la prépondérance effective du protecteur pouvait seule assurer au *Bouddha* vivant la jouissance de sa suprématie imaginaire.

Pendant huit siècles les patriarches furent ainsi réduits à une existence précaire et dépendante, et c'est

durant cette période de confusion et d'obscurité que le fil de la succession avait dû échapper à toutes les recherches de l'histoire. Les *Maîtres du Royaume* formaient l'anneau inaperçu qui rattachait aux anciens patriarches des Indes la chaîne des modernes pontifes du Tibet. Ceux-ci durent l'éclat dont ils brillèrent au XIII[e] siècle aux conquêtes de *Tchingkis-khan* et de ses premiers successeurs. Comme jamais aucun prince d'Orient n'avait gouverné d'aussi vastes régions que ces potentats, dont les lieutenans menaçaient à la fois le Japon et l'Égypte, Java et la Silésie, jamais aussi titres plus magnifiques n'avaient été conférés aux *Maîtres de la Doctrine*. Le *Bouddha* vivant fut élevé au rang des rois, et, comme le premier qui se vit honoré de cette dignité terrestre était un Tibetain, on lui assigna des domaines dans le Tibet, et le mot de *Lama*, qui signifiait prêtre dans sa langue, commença, en lui, à acquérir quelque célébrité. La fondation du grand siége lamaïque de *Poutala* n'a pas d'autre origine que cette circonstance tout-à-fait fortuite, et elle ne remonte pas à une époque plus reculée. Selon Voltaire, il est *certain* que cette partie du Tibet où règne le *Grand Lama* était enclavée dans l'Empire mongol, et que le pontife ne fut point inquiété par *Tchingkis*. Il donne même pour cette conduite des raisons très-plausibles, et *Tchingkis-khan* était assez bon politique pour les avoir senties; mais ce prince n'eut pas occasion d'exercer la déférence qu'on lui attribue pour le *Grand Lama*, parce que, de son tems, il n'y avait point encore de *Grand Lama* au

Tibet. Le premier qui en posséda le rang, l'obtint du petit-fils du conquérant, trente-trois ans après la mort de ce dernier, et le titre même de *Grand Lama* est postérieur de près de deux siècles aux événemens dont parle Voltaire. Qu'on examine de même les allégations relatives à l'Inde, dont il aimait à étayer ses opinions systématiques; le plus souvent on les trouvera ou contredites par la chronologie, ou positivement démenties par les faits. C'est une observation qu'il est bon de ne pas perdre de vue en lisant la *Philosophie de l'Histoire* et l'*Essai sur les Mœurs*, et qui peut s'étendre à bien d'autres objets que les traditions des Indiens.

A l'époque où les patriarches *Bouddhistes* s'établirent dans le Tibet, les parties de la Tartarie qui avoisinent cette contrée étaient remplies de Chrétiens. Les Nestoriens y avaient fondé des métropoles, et converti des nations entières. Plus tard les conquêtes des enfans de *Tchingkis* y appelèrent des étrangers de tous les pays, des Géorgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des Musulmans envoyés par le khalife de Bagdad, des moines catholiques chargés de missions importantes par le souverain pontife et par Saint Louis. Ces derniers portaient avec eux des ornemens d'église, des autels, des reliques, *pour veoir*, dit Joinville, *se ils pourroient attraire* ces gens *à nostre creance*. Ils célébrèrent les cérémonies de la religion devant les princes tartares. Ceux-ci leur donnèrent asile dans leurs tentes, et permirent qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leurs

palais. Un archevêque italien, établi dans la ville impériale par l'ordre de Clément V, y avait bâti une église, où trois cloches appelaient les fidèles aux offices, et il avait couvert les murailles de peintures représentant des sujets pieux. Chrétiens de Syrie, Romains, Schismatiques, Musulmans, Idolâtres, tous vivaient mêlés et confondus à la cour des empereurs mongols, toujours empressés d'accueillir de nouveaux cultes, et même de les adopter, pourvu qu'on n'exigeât de leur part aucune conviction, et surtout qu'on ne leur imposât aucune contrainte. On sait que les Tartares passaient volontiers d'une secte à l'autre, embrassaient aisément la foi, et y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie. C'est au milieu de ces variations que fut fondé au Tibet le nouveau siége des patriarches Bouddhistes. Doit-on s'étonner qu'intéressés à multiplier le nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence au culte, ils se soient appropriés quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule, qu'ils aient introduit même quelque chose de ces institutions de l'Occident que les ambassadeurs du khalife et du souverain Pontife leur vantaient également, et que les circonstances les disposaient à imiter? La coïncidence des lieux, celle des époques autorisent cette conjecture, et mille particularités, que je ne puis indiquer, ici la convertiraient en démonstration.

La dynastie qui détrôna les Mongols sembla vouloir l'emporter sur eux en zèle et en vénération pour

les pontifes tibetains. Les titres qu'ils obtinrent alors devinrent de plus en plus fastueux. Ce fut le *Grand Roi de la précieuse doctrine*, *Précepteur de l'empereur*, *le Dieu vivant*, *resplendissant comme la flamme d'un incendie.* Huit rois, esprits subalternes, formèrent son conseil sous les noms de *Roi de la miséricorde*, *Roi de la science*, *Roi de la conversion*, etc., titres qui feraient concevoir la plus haute idée de leurs vertus et de leurs lumières, s'ils devaient être pris au pied de la lettre. Alors seulement, vers l'époque du règne de François Ier, naquit ce titre encore plus magnifique de *Lama pareil à l'Océan*, en Mogol *Dalaï-Lama*, par lequel on entend, non pas sa domination effective, qui n'a jamais été ni très-étendue ni complètement indépendante, mais l'immensité de ses facultés surnaturelles, qui n'inspirent pas de jalousie aux princes chinois et tartares, et qu'ils ne font nulle difficulté de lui reconnaître, même en le persécutant.

Les *Grands Lamas* des divers ordres et leurs vicaires ou patriarches provinciaux, tantôt soumis et tantôt réfractaires, avaient entre eux de fréquentes altercations, et de perpétuels sujets de mésintelligence ; leurs prétentions étaient alternativement favorisées et combattues par les chefs des tribus tartares établis dans le Tibet et les pays voisins. Rien n'était plus difficile que de rétablir l'ordre ou d'entretenir la concorde entre tant de personnages jaloux de leurs droits. Les empereurs mandchous, dont la puissance, née dans le XVIIe siècle, devait en peu de

tems s'étendre sur toute l'Asie orientale, avaient échoué d'abord dans cette œuvre difficile. Depuis ils ont eu recours à des argumens plus efficaces; leurs armées ont pénétré dans le Tibet, des garnisons ont occupé les positions les plus importantes, et des commandans militaires ont été chargés du soin de maintenir la paix entre les habitans de ce nouvel Olympe. Le chef suprême des *Lamas* se trouve ainsi confondu parmi les moindres vassaux de l'empereur de la Chine. On se rappelle ce décret dédaigneusement rendu par les Lacédémoniens : « *Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu!* » C'est avec un respect non moins dérisoire que le ministère des rites autorise le *grand Lama* à prendre le titre de *Bouddha vivant par lui-même, excellent Roi du ciel occidental, dont l'intelligence s'étend à tout, Dieu suprême et sujet obéissant.* Au tems où plusieurs princes se faisaient la guerre dans le Tibet, on avait vu plus d'un *grand Lama*, jouets de leurs querelles, arrachés de leur trône, privés de leurs honneurs ou même inhumainement livrés aux flammes. Ils ne sont plus en but à de pareils excès; mais ils n'en sont pas moins exposés à l'abus de la force, seulement on les adore encore; même en les opprimant, et la civilité chinoise brille jusque dans les attentats dont ils peuvent devenir victimes. Un des principaux *Lamas*, ayant encouru la disgrâce de *Khian-loung*, se vit obligé, malgré sa répugnance, à venir faire un voyage à la cour. L'empereur l'y accueillit avec des honneurs extraordi-

naires, jusqu'à envoyer au-devant de lui son fils aîné, porteur de présens magnifiques. A peine le *Lama*, charmé d'une si belle réception, était-il installé dans le monastère où l'on avait tout préparé pour son séjour, qu'il tomba malade, et qu'au bout de quelques jours, *il changea tout à coup de demeure;* c'est l'expression usitée en pareille circonstance. Les médecins du palais, que la bonté de l'empereur avait chargés de donner des soins au *Lama*, n'eurent pas le moindre scrupule sur la nature de sa maladie. Toutefois, l'empereur jugea à propos d'écarter tous les soupçons, et dans une lettre, assez peu propre à remplir cet objet, il fait cette réflexion, que *l'aller et le venir n'étaient qu'une même chose pour le Lama*, ce qui veut dire qu'étant mort à Peking, il devait lui être indifférent de renaître dans le Tibet, et qu'il avait eu de moins la fatigue du retour. L'enfant qui hérita de l'âme du pontife voyageur est ce même *Lama* près de qui M. Turner eut une mission diplomatique à remplir en 1783. Les signes auxquels on reconnaît cette espèce de transmission ne sont pas à l'abri de la dispute; car, dans le moment où nous parlons, ils sont l'objet d'un débat entre les *Lamas* supérieurs et la cour de Peking: les Tibetains prétendent que le dernier grand *Lama* a légué son âme à un enfant né dans le Tibet, et les ministres tartares, au contraire, croient être assurés que le pontife défunt est déjà *rené* dans la personne d'un jeune prince de la famille impériale; circonstance qu'ils regardent comme infi-

niment heureuse pour les intérêts de la religion samanéenne, et surtout comme très-conforme à la politique de la dynastie régnante.

Obligé de me borner à un aperçu bien sommaire d'un mémoire purement chronologique, je n'ai dû rechercher que des dates et des successions, sans pouvoir m'attacher à recueillir des traits plus propres à caractériser ces superstitions méridionales, que les *Lamas* ont naturalisées dans le Tibet. Les pratiques qu'ils y ont jointes, et dont quelques-unes surpassent tout ce que l'Asie a produit de plus ridicule en ce genre, sont justement ce qu'il y a de mieux connu par les relations des voyageurs, et je me crois tout-à-fait dispensé de les rappeler. Ce qu'il serait injuste de passer sous silence, ce sont les services rendus à l'humanité par la religion bouddhique, et plus particulièrement par la branche que les *Lamas* ont portée dans les pays du nord. La réforme samanéenne eût été un grand bienfait politique pour les habitans même de l'*Hindoustan*, si elle avait pu prévaloir parmi eux sur le culte des *Brahmanes*, de ces mortels si sages qui n'enseignent que des folies, qui craignent d'écraser un insecte, et qui tolèrent les sacrifices humains, défenseurs intéressés d'un ordre de choses où non-seulement les rangs, les dignités, les avantages de la vie sociale, mais les péchés et les mérites, les châtimens du vice et les récompenses de la vertu, sont, depuis trois mille ans, subordonnés à une classification fantastique, héréditaire et irrévocable. Moins entichés d'observances puériles et de préjugés

barbares, les *Bouddhistes* ont permis l'usage de la chair des animaux ; mais ils ont rappelé l'homme à la dignité qu'il tient de son créateur ; ils ont eu moins de respect pour les vaches et les éperviers ; mais ils ont montré plus de commisération pour les artisans et les laboureurs. Hors des limites de la région arrosée par les rivières saintes, le salut des humains est impossible, suivant les *Brahmanes*, et il est même inutile de s'en occuper. C'est justement dans ces climats déshérités des influences célestes que la religion de *Bouddha* est allée répandre des principes généreux et salutaires, applicables à tous les peuples et à tous les pays. C'est elle qui a policé les pâtres du Tibet, et adouci les mœurs des nomades de la Tartarie. Ce sont ses apôtres qui, les premiers, ont osé parler de morale, de devoirs et de justice aux farouches conquérans qui venaient d'envahir et de dévaster l'Asie. Au tems de *Tchingkis*, une égale férocité distinguait les nations de races turque et mongole, que la force avait momentanément réunies sous ses lois. Les premières sont toutes restées attachées à l'Islamisme, et le fanatisme d'un culte intolérant n'a fait que renforcer leurs habitudes turbulentes et leur disposition au carnage et à la rapine. Au contraire, les nations mongoles ont successivement embrassé le culte lamaïque, et le changement qui s'est opéré dans leurs mœurs doit principalement être attribué à cette circonstance. Aussi pacifiques maintenant qu'ils étaient autrefois remuans et indociles, ils se livrent exclusivement au soin des troupeaux. On a vû chez eux des

monastères, des livres, des imprimeries, et il n'y a pas quatre-vingts ans qu'une riche bibliothèque, formée par ces barbares, et qui avait échappé aux ravages de leurs guerres civiles, fut dispersée et détruite par trente Cosaques que de savans académiciens y avaient envoyés pour faire des recherches d'histoire et de littérature. Beaucoup de Mongols, livrés à la vie contemplative et aux méditations philosophiques, ont éprouvé cette influence énervante, née du climat de l'*Hindoustan*, et que communique même aux habitans du nord, la religion paisible originaire de cette contrée ; car il ne faut pas oublier que le samanéisme est un culte voyageur qui a pris naissance dans le midi, et qui, pour pénétrer au nord du grand Caucase, n'a pas même pris le chemin le plus court. C'est toutefois un hasard singulier, et qui excuse les méprises des savans à cet égard, que ces montagnes du *Tibet*, cet Olympe des fables indiennes, séjour des dieux, où le Gange prend sa source, et que mille fictions brillantes ont rendues célèbres dans les souvenirs des *Hindous*, soient devenues effectivement la terre sacrée, où l'une des religions sorties de leur imagination a formé son plus solide établissement, et enfanté ses prodiges les plus réels. Les crédules pélerins partis de *Bénarès* ou de *Ceylan*, peuvent gravir ces monts presque inaccessibles, et, se livrant à une illusion superstitieuse, honorer la personne de ce même dieu que leurs ancêtres ont exilé de son climat natal, et que la succession des

événemens a ramené, par mille révolutions, dans le lieu même où l'antique mythologie avait placé son berceau.

Extrait d'une Lettre de M. Frœhn à M. le baron Silvestre de Sacy, écrite de Saint-Pétersbourg le 8/20 *Janvier* 1824. (Communiqué par M. DE SACY.)

L'ANNÉE qui vient de s'écouler a été extraordinairement productive pour moi, en fait de monnaies orientales. Je ne veux pas dire seulement qu'elle m'a procuré d'importantes et nombreuses acquisitions pour le *Muséum* asiatique de l'Académie; elle m'a outre cela mis entre les mains un grand nombre de monnaies qui m'ont été envoyées de l'Orient et de l'Occident, pour en prendre connaissance, et en faire l'objet de mes recherches. Parmi les nouvelles richesses qu'a acquises le *Muséum* de l'Académie, se distingue d'une manière particulière, par une suite de pièces rares et d'un grand intérêt, un présent qui lui a été offert par M. de Masarowich, chargé d'affaires de Russie à la cour de Prusse. Cette collection a enrichi non-seulement notre *Muséum*, mais la numismatique orientale, en général, d'une nouvelle classe de monnaies, celle des *Seldjoukides* de l'*Iran*. Je ne sais à quoi attribuer l'extrême rareté ou plutôt l'absence totale qui a eu lieu jusqu'ici des monnaies frappées par cette branche

des *Seldjoukides*, tandis que celles des *Seldjoukides* de l'Asie mineure sont si communes. Les monnaies des *Seldjoukides* de l'*Iran*, qu'a acquises le *Muséum* asiatique, sont d'or. Le don de M. Masarowich nous a aussi procuré une médaille avec figure, du khalife *Moktader*, différente de celle du cabinet du cardinal *Borgia*, une monnaie d'or du sultan *Awis* (ou plutôt *Oweis*) de la famille de *Djélair*, etc.

Notre *Muséum* s'est encore enrichi de la collection, peu nombreuse à la verité, que possédait M. le pasteur Koerber, à Wendau, près de Dorpat. Il s'y trouve une médaille rare, en argent, du *khan* de *Caschgar*, *Ilek-Naser*, frappée à *Bokhara* en l'année 399, et trois monnaies d'argent des émirs de la dynastie des *Merwanides*, *Abou-Ali-elhasan*, *Moumehhid-eddaula-Abou-Mansour*, et *Abou-Nasr-Ahmed*. Ces pièces ont été trouvées en labourant la terre, en 1821, à peu de distance de l'église de Wendau, avec quelques médailles des *Samanides*, et des monnaies anglo-saxones du roi *Ethelred*. Quoique les monnaies de cette dynastie curde des *Merwanides* soient une classe inconnue jusqu'à présent dans la numismatique orientale, je ne vous en donne point la description, parce que j'en ai déjà publié, dans le IXe volume de l'Académie, une de ce genre qui appartient au *Muséum* de Dorpat.

Mon agent à Moscou n'a pu m'envoyer l'an dernier, après la fin de la foire de *Nischni-Novogorod*, ci-devant de *Makariew*, que 500 médailles environ. Voici ce qu'il m'écrivait : « Il n'est venu à la foire que huit

» *Boukhares*, dont quelques-uns avaient été obligés
» de se rendre à notre place frontière de Saint-Pierre-
» et-Saint-Paul, par la route de *Chokend* et *Tasch-*
» *kend*, parce que les peuples de *Khiwa* sont en guerre
» avec les *Kirghises*, et que le *khan* de *Bokhara* n'a pas
» voulu accorder à ses sujets la permission nécessaire.
» Néanmoins il est arrivé quatre-vingts chameaux char-
» gés à Orenbourg, et neuf cents à *Troizkoï*, mais
» trop tard pour la foire. Des conducteurs de cara-
» vane de ma connaissance, ajoutait-il, un seul s'est
» trouvé à la foire, et encore celui-là n'avait-il pu
» sauver de dix chameaux chargés de coton filé, de
» robes de chambre, de schals, de turquoises, etc.,
» pour une valeur de 30,000 roubles, que deux seu-
» lement, avec lesquels il avait pris les devans ; les
» huit autres avaient été la proie des brigands. »
Pour cette fois ce que j'ai reçu ne vient point de la *Boukharie* ; cela a été apporté par un Persan. Ce sont des monnaies des *Ommiades*, des *Abbasides*, et des pièces géorgiennes, persanes et indiennes. Il y avait dans cet envoi peu de pièces rares, et qui m'offrissent de l'intérêt ; cependant notre collection y a acquis dix-sept médailles, presque toutes inédites, des *Ommiades* et des *Abbasides*. En examinant ces médailles, j'ai découvert que quelquefois entre les deux lignes rapprochées l'une de l'autre qui, au revers, séparent le champ de la pièce de la légende marginale, il se trouve une autre légende en caractères extrêmement fins, au lieu que d'ordinaire cet espace n'est occupé que par de petits cercles. Par exemple, sur une mon-

naie de *Médinet-el-sélam* (Bagdad), de l'an 175, j'ai trouvé à l'endroit indiqué la légende suivante, qu'on ne peut apercevoir qu'avec de bons yeux : مما امر به بن امير المومنين (*du nombre des pièces frappées par l'ordre du fils du prince des fidèles*), d'où il résulte que cette monnaie, que sans cela on aurait attribuée à *Haroun-Raschid*, appartient à son fils *Mamoun*, comme successeur désigné au *khalifat*. Je pense que la même chose a lieu pour beaucoup d'autres monnaies, et qu'il n'est conséquemment pas inutile d'appeler l'attention des amateurs de la numismatique orientale sur cette circonstance.

Je passe sous silence les autres augmentations que le *Muséum* a reçues dans le cours de l'année passée, et j'ajoute seulement que la dernière acquisition par laquelle s'est terminée cette année, est une monnaie importante des *Ommiades*, de l'an 81, frappée à *Fasa* فسا, et inconnue jusqu'ici. Le *Muséum*, qui, à l'époque où je publiai mon second rapport provisoire, ne possédait que onze monnaies des *Ommiades* avec des types entièrement musulmans, en possède aujourd'hui soixante, toutes différentes, dont la plus ancienne est de l'an 80, et a été frappée à *Ramhormuz*. A cette même époque on y comptait quatre-vingt-dix pièces des *khalifes Abbasides* et de leurs lieutenans, aujourd'hui il y en a trois cent trente, toutes uniques. Il n'y a pas jusqu'aux monnaies des Arabes d'Espagne dont le nombre ne se soit fort accru; de trois il est porté aujourd'hui à vingt-six.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette grande quantité de médailles nouvelles qui affluent de toutes parts dans la collection de l'Académie, pendant qu'on imprime la première partie de ma description, ne me cause pas peu de dérangement, et que cela, joint aux autres travaux que j'ai mis au jour pendant ce tems, a retardé jusqu'ici la fin de l'impression, commencée il y a long-tems. A présent, ayant entièrement terminé la publication de mon ouvrage, contenant les renseignemens que nous fournissent *Ebn-Fozlan* et d'autres écrivains arabes sur les Russes d'autrefois, je vais m'occuper sérieusement de finir cet autre travail, et prendre avec l'imprimerie les mesures nécessaires pour qu'il paraisse l'été prochain. Je m'occuperai ensuite de la publication du cabinet de M. Fuchs, puis de celui de M. Riihl à Berlin.

Avant de quitter le sujet des médailles orientales, je ne saurais m'empêcher de vous donner connaissance de deux pièces très-rares et très-remarquables, tout-à-fait inconnues jusqu'à ce jour, et qu'on peut compter parmi les nombreux ornemens de notre collection.

La première porte d'un côté, dans le champ لا اله الا الله * المطيع لله * ركن الدولة * *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. — Almoti-lillah* (c'est le nom du khalife.) — *Rocn-eddaula.*

Légende circulaire intérieure : بسم الله ضرب هذا الدرهم بفريم سنة خمسة وخمسين وثلثماية * *Au nom de Dieu. Ce dirhem a été frappé à Firim en l'an 355.*

Légende circulaire extérieure لله الامر, etc., *A Dieu appartient l'autorité*, etc.

De l'autre côté : dans le champ : * لله محمد رسول الله * على ولى الله * رستم بن شرويه * *A Dieu. Mahomet est l'envoyé de Dieu. Ali est l'ami de Dieu. Rostem, fils de Schirouyeh.*

Légende circulaire : محمد رسول الله ارسله, etc. *Mohammed est l'envoyé de Dieu. Il l'a envoyé avec la direction*, etc.

Le lieu où a été frappée cette pièce sert à en déterminer l'attribution. *Firim*, lieu peu connu, et dont le nom corrompu se lit قويم dans la Géographie orientale de M. Ouseley, page 176, était situé, suivant *Yacout*, dans les montages du *Daïlem* (1).

La seconde pièce dont je veux parler est une monnaie d'un prince de la dynastie des *Sarbédariens*. Nous en possédons quatre, qui toutes appartiennent au dernier prince de cette dynastie, *Ali-almouayyad*. Voici la description de la plus ancienne des quatre.

D'un côté, dans le champ : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. Mahomet est l'envoyé de Dieu. Ali est l'ami de Dieu.*

Légende circulaire : Les noms des douze imams.

De l'autre côté dans le champ : *Dans la ville de Sebzwar.*

---

(1) Je passe à dessein les divers problèmes auxquels cette monnaie donne lieu, et qui sont l'objet de plusieurs observations de M. Frœhn.

S. de S.

Légende circulaire : *En l'année* 772.

Des trois autres, deux sont frappées à *Damégan*, et la troisième, si je ne me trompe, à *Asterabad*.

Mais peut-être vous ai-je déjà trop long-tems entretenu de numismatique orientale. Je me hâte de passer à un autre sujet.

Vous n'ignorez pas que depuis deux ans M. Saint-Martin s'occupe à recueillir dans les manuscrits arabes, persans et turcs de la Bibliothèque du Roi, tous les renseignemens qu'ils peuvent fournir pour l'histoire de la Russie et des nations qui l'habitent, depuis les plus anciens tems jusqu'à la fin de la période des Mongols, et à les préparer pour l'impression ; et vous savez aussi que c'est M. le comte et chancelier d'empire Romanzow, qui a formé et soutenu cette entreprise. Sans doute vous aurez aussi été informé que presque dans le même tems M. le comte de Romanzow avait fait commencer à ses frais, à *Casan*, l'impression si long-tems désirée de l'original tartare de l'histoire des Mongols d'*Abou'lgazi*, mais que dès la première feuille cette impression fut arrêtée. Vous apprendrez avec plaisir que S. M. l'Empereur vient d'autoriser la publication de cet important ouvrage, et il y a lieu d'espérer que l'impression en sera achevée cette année ; car au moment où elle allait être commencée, j'avais déja expédié à *Casan* le papier

---

(1) Voy. l'Histoire de la dynastie des *Sarbédariens*, dans les Notices et Extraits des man. de la Bibl. du Roi, T. IV, p. 251 et suiv.

S. de S.

nécessaire et une partie des fonds destinés à acquitter la dépense. Le manuscrit d'après lequel on l'imprime est une copie que j'ai fait faire ici d'après celle qui se trouvait à Moscou dans les archives des Affaires étrangères, et celle-ci avait été faite pour *Kehr*, d'après un manuscrit qui existait alors dans la Bibliothèque de l'Académie, mais que par malheur je n'y ai plus trouvé. C'est M. Chalfin qui dirige l'édition à *Casan*, d'après mes instructions.

Mais ce n'est pas seulement à Paris et à *Casan* que le noble comte emploie les presses arabes; d'après ses intentions, le professeur *Hamaker*, à *Leyde*, s'occupe aussi à publier un ouvrage important et peu connu jusqu'à présent, intitulé : كتاب فتوح البلدان et dont l'auteur *Béladeri* (1) vivait, suivant M. *Hamaker*, dans le IXe siècle de l'ère chrétienne. Nous attendons aussi de M. *Kosegarten*, professeur à *Iéna*, sous les mêmes auspices, la publication de l'histoire des années 291 à 320 de l'hégire, extraite de *Masoudi*, écrivain contemporain. Ce fragment historique, qui pour les détails laisse bien loin derrière lui tout ce qu'on a publié jusqu'à ce jour, sera donné d'après un manuscrit de Gotha. Ces deux ouvrages, qui vous paraîtront sans doute, comme à moi, une acquisition bien importante pour la littérature orientale, ainsi que pour l'histoire et la géographie du moyen âge, seront publiés en original avec une version latine. Le

---

(1) Voy. *Specimen Catalogi codicum mss. or. Bibl. Acad. Lugd.-Bat.*, p. 7 et suiv. S. DE S.

comte voulait aussi faire imprimer, d'après un manuscrit de Gotha, l'ouvrage géographique d'*Istakhari*; mais il a été prévenu à cet égard par le duc de Gotha, et le docteur *Moeller* doit publier cet important ouvrage, avec les variantes que lui fournira une traduction persane, qui se trouve aussi à Gotha, et avec les anciennes cartes qui en dépendent, et qui seront lithographiées. M. *Moeller* nous promet aussi incessamment un catalogue exact des manuscrits orientaux du duc de Saxe-Gotha, et M. *Kosegarten* doit publier pour la foire de pâques une Chrestomathie Arabe, composée de morceaux historiques et poétiques inédits, avec des explications grammaticales, et un vocabulaire complet.

M. *Wlangali*, professeur de langue turque à l'Institut Oriental nouvellement formé ici, travaille à une traduction française de l'édition turque du *Kamous*, imprimée à *Scutari*; il doit l'enrichir de beaucoup d'additions tirées d'autres dictionnaires. Il a aussi ajouté les significations turques au dictionnaire de l'Académie française : cet ouvrage est presque en état d'être livré à l'impression.

Principes de Sagesse, touchant l'art de gouverner,

اصول الحكم فى نظام العالم

par Rizwan-ben-abd'oul-mannan-Ac-hissari.

(Suite.)

SECTION TROISIÈME. — *De la Guerre.*

CHAPITRE PREMIER. — De l'Armée et du Combat.

Il est nécessaire qu'un général fasse en personne la revue de ses troupes ; que dis-je, il serait à désirer que le sultan la fît lui-même, suivant l'antique usage; qu'il sût le nombre de ses soldats, et qu'il inspectât leurs armes. Le roi Alexandre ne manquait jamais de passer lui-même ses troupes en revue. Un jour, ayant aperçu un officier monté sur un cheval boiteux, il commanda qu'on lui fît mettre pied à terre, et qu'on le destituât à l'instant. En entendant cet ordre, le cavalier se mit à rire ; Alexandre étonné lui demanda pourquoi il riait ; « C'est, répondit le cavalier, que je » ne conçois pas le motif de ma punition ; car mon » cheval, bien loin de pouvoir fuir, est très-propre à » rester ferme sur le champ de bataille. » Le monarque, charmé de cette réponse, sourit, et conserva au cavalier son grade.

Le sultan *Amrou*, fils de *Leith*, faisait aussi lui-même la revue de ses troupes. Il aperçut un jour un soldat monté sur un cheval maigre et décharné :

« Que Dieu maudisse ces gens-là, s'écria-t-il, ils engraissent leurs femmes de l'argent que je leur donne pour nourrir leurs chevaux. » « Grand roi, dit alors le cavalier, si vous daigniez jeter un regard sur ma femme, vous verriez qu'elle est encore plus maigre que mon cheval. » *Amrou* se mit à rire, et donna au brave militaire une assez forte somme d'argent, en lui disant : « Tiens, prends ceci pour engraisser ta femme et ton cheval. »

Ces deux plaisantes anecdotes prouvent que les anciens souverains faisaient eux-mêmes la revue de leurs troupes, tant ils étaient persuadés de l'importance de cette mesure.

Les Ottomans doivent avoir soin de se servir des mêmes armes que leurs ennemis; ainsi, lorsque ceux-ci en inventent de nouvelles, ils doivent s'en procurer de semblables. Il faut bien qu'ils se gardent, en un mot, d'être en arrière des connaissances militaires des Francs.

La fermeté et la constance sont les vertus les plus nécessaires à un guerrier. « Si vous avez parmi vous cent soldats qui aient la constance en partage, lit-on dans le *Coran*, ils triompheront de deux cents infidèles; et si vous en avez mille, ils vaincront deux mille ennemis (1). » C'est ainsi qu'à la célèbre bataille d'Egri, Mahomet, nouvel Alexandre, parvint par son inébranlable fermeté, malgré la fuite de la plus grande partie de ses troupes, à mettre en déroute les

---

(1) VIII, 67.

idolâtres chrétiens, en sorte que l'on parlera de cette défaite jusqu'au jour du jugement.

« Ne souhaitez point la guerre, a dit le saint prophète; demandez au contraire au Très-Haut le repos et la tranquillité; mais si malheureusement vous êtes forcé de la faire, sachez en supporter avec fermeté toutes les fatigues. « La constance dans le combat, a » dit le bienheureux *Ali*, est le meilleur coursier » pour fuir la mort. » Les sages assurent que le guerrier doit avoir la bravoure du coq, l'intrépidité du lion, l'impétuosité du sanglier, la finesse du renard, la patience du chien, la prévoyance de la grue, la défiance du corbeau et la rapacité du loup.

Le sultan *Haroun-Arrachid*, dit un jour à son général *Abd'oul-Mélik*, fils de *Salih* : « Tu es le marchand des esclaves de Dieu (des hommes); ainsi imite le négociant fin et rusé, qui ne fait le négoce que lorsqu'il est sûr d'y trouver du profit. »

Quand le souverain est présent à un combat, il ne doit point s'avancer au milieu de la mêlée, mais rester auprès de l'étendard impérial, entouré de ses gardes, et changer de vêtemens de tems à autre afin de n'être point reconnu.

Lorsqu'on triomphe d'un ennemi, et qu'on s'assujétit par force une partie ou la totalité du pays qu'il occupait, il ne faut point laisser dans leurs postes les gouverneurs (*beys*) des provinces que l'on a soumises; car il est difficile qu'ils ne conservent intérieurement de la haine pour leur nouveau maître, et que même cette inimitié ne passe dans le cœur de

leurs enfans, comme il n'est arrivé que trop souvent.

Nous avons eu dernièrement une preuve frappante de ce que nous avançons. L'an 1003 (1594), les beys de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie, après avoir caché pendant plus de cinquante années leur animosité contre l'empire ottoman, finirent par la laisser éclater. Ces vils idolâtres, s'étant aperçus de la négligence des chefs des Musulmans, se révoltèrent, et saccagèrent vingt-sept villes ou villages soumis au sultan. Il est surtout très-impolitique de laisser des gouverneurs infidèles près des grandes villes et dans le centre de l'empire.

CHAPITRE II.

Des Causes de la victoire et de la défaite.

La première cause de la supériorité d'une armée, c'est la probité et la piété des troupes. « Dieu est avec ceux qui le craignent (1), lit-on dans le *Coran*; Dieu est avec ceux qui font le bien (2), y lit-on encore. » L'Éternel, soyons-en sûrs, n'accorde son secours qu'au peuple qui l'a toujours présent à son esprit; aussi le sultan et ses lieutenans doivent-ils veiller à ce que les troupes remplissent exactement les devoirs religieux, et se comportent conformément aux règles de la sagesse. Il faut aussi qu'ils empêchent tout militaire d'aller au café, et de se livrer à d'autres passe-tems plus ou moins dangereux. On

(1) IX, 124.
(2) XVI, 128.

viendra facilement à bout de faire régner la religion et la vertu dans l'armée, en ayant de la considération pour les gens de bien et de probité qui s'y trouvent, et en méprisant les méchans ; car si la vertu était plus honorée et le crime plus en horreur, il n'y aurait pas tant de scélérats dans le monde.

Les prières des docteurs de la loi, des personnes âgées ou infirmes et des pauvres, attirent souvent le secours de Dieu sur une armée, et lui assurent le triomphe ; *car la prière est capable de transporter les Montagnes* (1) ; elle peut même arrêter l'effet du destin, ainsi que nous l'a déclaré le prophète, sur qui repose la paix de Dieu. « Les prières des faibles, a-» t-il dit encore, vous défendront bien plus que les » armes des forts. » Malheureusement on ne songe guère dans le siècle où nous sommes à se recommander aux prières des gens pieux ; que dis-je ? on a honte de les fréquenter, on les a en aversion, on les inquiète, on les méprise, on va jusqu'à les maltraiter.

Ce qui contribue encore à faire remporter la victoire, c'est de promettre aux troupes, si elles font leur devoir, des récompenses, des largesses ; c'est de les menacer de châtimens si elles prennent la fuite ; néanmoins il est à propos de battre en retraite.

Mais le garant le plus sûr de la victoire, c'est lorsque les troupes n'ont pour but que l'honneur de la religion, et non le désir d'amasser du butin, ou d'ac-

---

(1) Une expression pareille se trouve dans St.-Paul, I, Cor., XIII.

quérir une vaine gloire; car Dieu ne manquera pas de leur accorder son secours.

Les généraux doivent travailler à ce que les soldats vivent en bonne harmonie les uns avec les autres, et ne s'écartent jamais des lois de l'obéissance; ils doivent les exciter à se recommander à Dieu, et à se confier en lui seul, ils seront sûrs alors de remporter la victoire; mais lorsque les troupes se livreront à l'injustice et à l'insubordination, elles seront vaincues et mises en déroute. C'est ce que le Très-Haut a révélé aux anciens prophètes parmi les Hébreux: « Lorsque mes serviteurs, leur a-t-il dit, désobéiront à mes ordres, je les ferai vaincre par des nations qui ne me connaissent pas. » Le plus grand des prophètes a assuré que l'homme injuste n'aura pas la supériorité sur son ennemi, et cette sentence ne s'applique pas seulement à ceux qui ne professent point l'islamisme; la raison nous le démontre; on a beau appartenir à la vraie religion, on est infidèle dès qu'on fait le mal, dès qu'on résiste aux ordres de Dieu.

Depuis quelques années les Musulmans ont été vaincus plusieurs fois; on ne saurait en attribuer la cause qu'à la punition que Dieu a voulu infliger aux troupes, pour les injustices inouies qu'elles ont exercées en Romélie sur les sujets de l'empire. Mais, il faut le dire au souverain et aux ministres de la part de Dieu, maître absolu des rois et des peuples, c'est l'insatiable avidité des chefs qui a surtout occasioné ces malheurs, puisqu'ils n'ont point fourni aux

troupes, lorsqu'il l'a fallu, la paie et les provisions nécessaires.

Enfin, une autre cause de la défaite d'une armée, c'est de combattre sans attendre une occasion favorable, pleine d'orgueil pour ses propres forces et de mépris pour celles de l'ennemi.

CHAPITRE III ET DERNIER.

Des Avantages de la Paix et de l'Inviolabilité des Traités.

« Dans les différends, lit-on dans le *Coran*, rien n'est préférable à la paix (1). » Un savant empereur a dit : « Le plus grand crime dont on puisse se rendre coupable, c'est de faire la guerre à une personne qui demande la paix. »

Ardechir, fils de *Babec*, disait qu'il ne prenait jamais les armes contre un ennemi qu'après s'être assuré qu'il ne pouvait terminer d'une autre manière le différend qu'il avait avec lui.

Un traité est une chose sacrée; le violer est un crime. « Si un peuple, a dit le prophète, rompt les » traités qu'il a jurés, l'Éternel fera tomber sur lui » ses ennemis, et leur donnera la victoire.

ÉPILOGUE.

Il aurait été facile de s'étendre beaucoup plus sur une matière aussi grave; mais cet opuscule suffira aux gens de bon sens et d'esprit pour les faire réfléchir sur le sujet important qui y est traité. Que le Tout-

(1) IV, 127.

puissant le rende utile au souverain et à ses ministres, ainsi qu'aux malheureux, dont il prend la défense (1); qu'il nous dirige tous dans la voie de l'équité et de la justice, et qu'il nous anime toujours de son esprit saint. Dieu seul est notre secours, en lui seul nous devons placer notre confiance. Ainsi soit-il.

Au Rédacteur du Journal Asiatique.

MONSIEUR,

M. *James Grey-Jackson* a fait insérer dans le vingt-deuxième cahier du Journal Asiatique, un article intéressant sur la conformité de l'arabe occidental ou de Barbarie, avec l'arabe oriental ou de Syrie, et, pour mettre les lecteurs à portée de juger de l'identité de la langue que parlent les Arabes de Syrie et ceux de la Barbarie, il a fait lithographier deux lettres écrites l'une par l'empereur de Maroc aux négocians d'*Agadir*, l'autre par un frère de ce prince à un juif qui lui servait d'agent à Maroc.

Dans la transcription de cette dernière en caractères arabes ordinaires, on a laissé en blanc quelques mots qu'on n'a pas pu lire; je crois être en état de réparer, du moins en partie, ces omissions.

La première se trouve à la ligne 5, p. 198. On a

---

(1) J'ai transporté ici une phrase de la préface.

mis entre des [ ] أنو صيفة. Je crois qu'il y a dans l'original الوصيفة c'est-à-dire *la domestique*, *la servante*. A la ligne 9, le mot qu'on a laissé tout-à-fait en blanc, est certainement فهناك *et alors;* et à la ligne 10, il faut remplir la lacune ainsi ولانا *nous a préposé*. Il n'y a qu'un seul endroit de la lettre dont la lecture me paraît douteuse. C'est celui qu'on a exprimé, ligne 6, par ces mots placés entre des [ ] ولد به املود.

Au reste ces deux lettres ne prouvent pas invinciblement l'assertion de M. *Jackson*. Sans aucun doute l'arabe de Maroc est le même langage que l'arabe d'Égypte et de Syrie, dans les livres; et, quoique l'on y reconnaisse quelques différences, elles n'altèrent en rien le fond de la langue. Dans les lettres missives, il n'en est pas tout-à-fait de même; les formes grammaticales sont un peu altérées dans l'arabe de Maroc; on y remarque des mots employés dans des acceptions inconnues aux Arabes de l'Orient, et d'autres qui ont une origine étrangère, et ne seraient point entendus au Caire ou à Alep. Enfin dans le langage ordinaire la différence est encore bien plus grande, et il ne faut pour s'en convaincre que jeter les yeux sur la *Grammatica linguæ Mauro-Arabicæ* de M. de Dombay, publiée à Vienne en 1800.

Si vous trouvez, Monsieur, que ces observations aient quelqu'utilité, vous pouvez leur donner place dans votre journal.

J'ai l'honneur, etc.

Le baron S. DE SACY.

*Route de Commerce d'*Astrakhan *à* Khiwa *et en* Boukharie, *par la mer Caspienne ;*

Par un Habitant d'*Astrakhan*, qui a fait ce Voyage.

(Traduction du russe.)

Les négocians qui se rendent d'*Astrakhan* à *Khiwa* et en *Boukharie*, après avoir traversé la mer *Caspienne*, et passé entre l'île de *Koulal* et celle appelée *Sainte*, et le cap de *Caragan*, abordent à la côte sud-est, dans un endroit que les *Turcomans* appellent *Manghichlak*. C'est là qu'on débarque les marchandises destinées pour l'Orient; c'est aussi là que viennent aboutir les caravanes avec des charges destinées pour *Astrakhan*.

Autrefois les marchandises étaient transportées d'ici par les *Turcomans*, qui venaient camper dans les environs de *Manghichlak*, et qui se chargeaient de les porter à dos de chameaux, à travers la chaîne de montagnes qui borde la mer au sud et à l'est, jusqu'à *Ourganje* (1), ville du pays de *Khiwa*. Aujourd'hui les *Turcomans* ne viennent plus camper dans cette contrée, et ils sont remplacés par les *Kirguis*.

Les caravanes mettent un peu plus de vingt jours pour traverser les montagnes, et descendent enfin dans une vallée, où elles se divisent en deux parties. Le che-

---

(1) Autrement *Ourguentch*.

min dans les montagnes suit un terrain pierreux et presque dépourvu de forêts. On rencontre dans des endroits convenables, quelques puits, creusés par les *Turcomans*, les *Kirguis* ou les voyageurs; et à moitié chemin on trouve un édifice carré, composé d'un mur d'environ 200 toises de circonférence et de deux toises de hauteur. On n'y entre que par une seule porte; on ne voit pas d'habitation dans son intérieur, et l'on n'y aperçoit même aucune ruine. Les *Turcomans* appellent cet édifice *Olank*, et racontent qu'il a été construit anciennement par un peuple dont ils ne connaissent pas le nom, et que les pierres avaient été tirées du lac qui baigne le pied de l'édifice. En effet, les bords du lac offrent cette même espèce de pierre dont les murs sont bâtis; ces bords sont très-escarpés et très-élevés. Un seul petit sentier conduit au lac, qui est très-profond et toujours calme; mais il ne nourrit point de poissons. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'eau de ce lac, ainsi que celle de plusieurs puits des environs, ayant de tout tems été salée et amère, est devenue, depuis dix-sept ans, tout-à-fait douce et potable.

Au-delà de cet endroit, à un peu plus d'une journée de distance, on trouve, à gauche de la route, un autre lac, dont la circonférence peut être d'environ 300 toises. Le fond de ce lac est fangeux, les bords entourés de rochers élevés, du haut desquels se précipitent avec bruit plusieurs torrens d'eau amère. Dans le lointain s'élève une montagne, au sommet de laquelle on aperçoit, par un tems serein, un château

carré, bâti en pierre. J'ignore ce que son intérieur contient; mais la tradition du pays rapporte que ce château a été bâti, long-tems avant *Mahomet*, par un certain conquérant *Iscandar* (1), autrement nommé *Zoul-Karnaïn*; que cet *Iscandar*, et un autre conquérant, postérieur à celui-ci, appelé *Djamchit*, avaient caché dans ce château des trésors innombrables, dont ils avaient dépouillé les peuples vaincus; et qu'enfin *Tamerlan* avait eu l'intention de s'emparer de ces trésors, mais en fut empêché on ne sait par quelle raison. De là vient peut-être le nom singulier de *Birsa-Kilmass*, que porte ce château, et qui veut dire : *il est allé, et il s'est perdu;* ou bien : *il ira, et ne reviendra plus*.

On trouve dans les montagnes des chevaux sauvages, des buffles, des renards qu'on appelle *karantchaks*, et des lièvres. Les chevaux s'approchent quelquefois, en bondissant, tout près des caravanes; ils sont plus petits que nos chevaux. La mer produit des coraux le long de la côte de *Manghichlak*.

Lorsqu'on descend dans la plaine, l'on voit, dans une enfoncement entouré de collines, le lac d'*Oï-Bogour*, qui n'a paru que depuis une vingtaine d'années. Il est profond, et il a environ 400 toises de circonférence; l'eau en est douce, et nourrit beaucoup de poissons de l'espèce de ceux qu'on trouve dans la mer Caspienne; ce qui a fait croire aux *Turcomans* que le lac avait une communication souterraine avec cette

(1) C'est évidemment Alexandre-le-Grand.

mer. Mais, comme la mer d'*Aral* produit absolument les mêmes poissons que la *Caspienne*, il est bien plus probable que ceux du lac d'*Oï-Bogour* y sont amenés par les eaux du fleuve *Amou* (1), qui communique par un canal avec la mer d'*Aral*. Au printems, lors du débordement de ce fleuve, un de ses bras, qui dérive du canal, se joint avec le lac d'*Oï-Bogour*; tandis qu'un autre bras, en coulant du côté opposé, c'est-à-dire vers le sud-ouest, arrive tous les ans tout près de la mer *Caspienne*.

C'est à un tremblement de terre qu'il faut sans doute attribuer l'apparition spontanée du lac d'*Oï-Bogour*. Les montagnes des environs ont plusieurs cavités, qu'on reconnaît à un bruit sourd qui se fait entendre lorsqu'on frappe fort la surface de la terre : on raconte qu'une caravane a été ensevelie dans une de ces cavités d'une profondeur immense. On voit sur la côte de *Manghichlak* une montagne appelée *Abitché*, qui vomit continuellement une fumée de souffre ; les pierres qui entourent le cratère sont toutes noires.

En général, les montagnes de ces pays sont presque toujours couvertes de brouillard ; le soleil ne les éclaire jamais long-tems de suite. Les pluies y sont assez fréquentes.

Le chemin depuis le pied des montagnes jusqu'à *Ourganje* est très-uni ; le pays est boisé, et l'espèce de bois qu'on voit le plus souvent est celle qu'on

---

(3) *Amou-Daria*, l'ancien *Oxus*.

appelle *Saksaoul;* c'est un arbre élevé d'environ trois toises; il est couvert de beaucoup de branches, et il est si dur que c'est avec peine qu'on le fend avec une hache; jeté dans l'eau, il tombe au fond; mais avec tout cela il est assez cassant. On trouve dans les forêts plusieurs animaux sauvages, et même des lions.

Les *Turcomans* campent ordinairement vers la côte orientale de la mer *Caspienne;* ils sont limitrophes avec le pays de *Khiwa*, et vivent en bonne harmonie avec les habitans de ce pays; quelques-uns d'entre eux servent même le *khan* de *Khiwa*. Les *Turcomans* sont peu hospitaliers, et vivent de brigandages; ils sont tous pasteurs, et s'occupent aussi un peu d'agriculture; mais ils détestent le commerce. Il faut observer cependant qu'ils faisaient autrefois un assez grand commerce d'esclaves avec *Khiwa*, en enlevant des Persans et des pêcheurs de l'embouchure de l'*Emba*, qui, jusqu'à présent même, ne sont pas tout-à-fait à l'abri de leurs courses. Les caravanes qui se rendaient de *Boukharie* à *Manghichlak* ont souvent été pillées par les *Turcomans*, aidés par les habitans mêmes de *Khiwa*. Ces brigandages sont cause que depuis quelque tems les marchands de *Boukharie* fréquentent peu cette route, et se rendent de préférence à *Orenbourg*, et en partie au poste de *Sorotchikow*.

Les *Kirguis*, qui remplacent, ainsi qu'il a été dit plus haut, les *Turcomans* dans le transport des caravanes à travers les montagnes, sont tout aussi gros-

siers et pillards. C'est un peuple pasteur, qui s'occupe aussi en partie de chasse, de la fabrication de feutres et d'autres ouvrages grossiers.

Les *Turcomans* et les *Kirguis*, si l'on en excepte ceux qui se sont faits sujets russes, n'ont presque aucune espèce de gouvernement; les premiers ont à la vérité leurs chefs, et les derniers leurs *khans;* mais ils ne leur obéissent en aucune manière. Les *Kirguis* craignent les habitans de *Khiwa.* Ils sont généralement tous mahométans; ils ont appris des *Turcomans* à vexer les commerçans, en exigeant d'eux des droits de passage, payés en marchandises. Les peuples asiatiques cherchent à se soustraire à ces vexations, en formant des liaisons parmi les principaux *Kirguis;* en quoi ils sont favorisés comme co-réligionnaires.

Ces brigands commencent même, depuis quelque tems, à exercer leurs rapines sur mer, où ils paraissent dans des barques enlevées aux commerçans russes; d'après leur modèle, ils en ont construit quelques-unes chez eux. Avec ces barques, qu'ils ont le soin de bien armer, ils attaquent même les gros bâtimens marchands. Au reste, leur flotte, jusqu'à présent, ne consiste qu'en cinq bâtimens.

Depuis le lac d'*Oï-Bogour* jusqu'à *Ourganje*, les caravanes n'ont que cinq jours de marche. *Ourganje* est une place assez importante, parce que c'est là que se réunissent les caravanes de *Boukharie* et de *Khiwa*, pour faire route en Russie, en Perse et en Turquie.

A gauche de *Khiwa*, sur le bord oriental de la mer d'*Aral*, habitent les *Caracalpaks*, peuple no-

made, mais plus doux que les *Turcomans* et les *Kirguis*. Ce peuple est pasteur et agricole. Il avait autrefois un *khan*, auquel il obéissait cependant très-peu. Dans la suite une partie de cette horde a reconnu la souveraineté de la Russie, une autre partie est tributaire de *Khiwa*.

D'*Ourganje*, les caravanes de *Khiwa* se rendent à *Khiwa*, capitale de tout le pays, qui n'en est éloignée que de 70 *werstes*. Quant aux caravanes des *Boukhares*, elles continuent leur route jusqu'à *Eldjik*, première ville de *Boukharie;* les marchandises de peu de poids y sont transportées par terre en trois jours; mais les gros ballots remontent le fleuve *Amou* sur de mauvaises barques, tirées par des chevaux, parce qu'on ne connaît dans ce pays ni rames ni voiles. Ces derniers mettent sept jours, et même davantage, pour arriver d'*Ourganje* à *Eldjik*.

Recherches sur l'Initiation à la Secte des Ismaéliens;

Par M. le Baron Silvestre de Sacy.

L'histoire des aberrations de l'esprit humain tient une si grande place dans celle de tous les peuples et de tous les âges, qu'elle forme à elle seule une étude capable d'occuper toute la vie d'un homme de lettres; et ces erreurs ont exercé une telle influence sur le sort des nations, qu'il n'est pas permis de les ignorer, lors même qu'on n'en fait pas l'objet particulier de ses recherches, et qu'on ne les envisage que comme une

portion de l'histoire du genre humain. Leur action sur l'état politique et civil des sociétés est ordinairement dans un rapport direct avec les progrès de la civilisation ; car les erreurs se multiplient avec le développement des facultés intellectuelles, et leur germe, qui dormait, pour ainsi dire, dans l'enfance des nations, est fécondé par le même mouvement qui entraîne l'esprit humain à la recherche et à la découverte de la vérité. Ainsi les influences de l'atmosphère et les travaux du laboureur, auxquels nous devons la naissance et la multiplication des plantes dont l'homme tire sa subsistance, favorisent aussi fréquemment la réproduction de celles qui consument en vain les sucs nourriciers de la terre, et dont la stérile fécondité triomphe de tous les efforts que le cultivateur consacre à leur destruction. Ce n'est pas seulement dans le champ de la pure vérité que l'ivraie de l'erreur pullule avec abondance ; le champ de l'erreur a aussi son ivraie et ses herbes vénéneuses d'un ordre secondaire, qui tendent à étouffer ou à faire dégénerer la semence primitive dont ils usurpent la place, et semblent venger ainsi la vérité des affronts qui l'en ont bannie, et lui en ont arraché la possession.

Cette lutte de l'erreur contre elle-même s'est fait sentir particulièrement dans le mahométisme, presque dès son origine, et elle y a été d'autant plus active, que, dès l'origine aussi, elle s'est trouvée associée à l'ambition du pouvoir et à de grands intérêts politiques.

Mahomet était mort sans avoir désigné, du moins publiquement, son successeur; il semblait naturel qu'*Ali*, son cousin, son gendre et son fidèle disciple, héritât de son autorité; cependant, soit faiblesse et pusillanimité, soit désintéressement de la part d'*Ali*, qui ne se montra jamais très avide du pouvoir, trois *Khalifes* occupèrent le trône avant qu'il devînt le partage de celui qui semblait y avoir le plus de droit, et quand il y fut enfin parvenu, ce ne fut que pour le céder bientôt à un usurpateur qui mit en œuvre la force et la ruse pour l'en dépouiller. La mort d'*Ali* ne transmit à ses deux fils *Hasan* et *Hoseïn* que des droits funestes, qui appelèrent sur leurs têtes toutes sortes de calamités, et en peu d'années le trône parut assuré à la famille de *Moawia*. Cependant la postérité d'*Ali* était nombreuse, et beaucoup de Musulmans étaient toujours prêts à se réunir auprès de celui des descendans de *Fatime* qui aurait le courage ou la témérité de chercher à faire valoir ses droits. Les malheurs de la lignée du prophète exaltaient les esprits et les imaginations, et les opinions les plus extravagantes sur *Ali* et sur les *imams* sortis de sa race, trouvaient facilement créance chez des hommes simples et passionnés. C'était surtout dans les provinces orientales de l'islamisme que le nom d'*Ali* servait de ralliement à tous les mécontens et à tous les hommes avides de nouveauté. Au reste, l'espèce de culte dont les descendans d'*Ali* devinrent l'objet parmi plusieurs sectes musulmanes avait pris naissance avant même qu'*Ali* fût parvenu au khalifat, et on cite de lui un

vers où il en témoignait son indignation. Elles furent imaginées, à ce que disent les historiens, par un juif converti à l'islamisme, connu sous la dénomination d'*Ebn-alaswad-Sabaï*, et dont le vrai nom était *Abd-allah*, fils de *Wahab*, fils de *Saba*. C'était un esprit inquiet et turbulent, et il avait été le premier instigateur des mouvemens séditieux qui privèrent le khalife *Othman* du trône et de la vie. Sans entrer ici dans le détail de toutes les absurdités qu'il enseigna, il me suffira de dire que les principaux points de sa doctrine étaient que l'*imamat* appartenait de droit, et d'après une disposition formelle du prophète, à l'époux de sa fille; qu'en lui résidait une particule de la divinité; qu'*Ali* n'était point mort, qu'il n'avait fait que se soustraire pour un tems à la vue des hommes; qu'il reparaîtrait un jour sur la terre, et la remplirait de justice, comme elle est remplie d'iniquité. *Makrizi*, qui avait puisé à des sources anciennes et authentiques, nous assure que la doctrine d'*Ebn-Saba* fit un grand nombre de prosélytes dans les chefs-lieux des diverses contrées soumises à l'islamisme, et qu'elle a servi de fondement aux différentes sectes qui ont admis la transmission de l'*imamat*, par droit de succession, aux descendans d'*Ali*. De ces sectes, les uns supposent que cette dignité a passé successivement à douze *imams*, dont le dernier a disparu pour se montrer un jour, et faire revivre la pureté de la religion; les autres bornent à sept le nombre des *imams*. Parmi ces dernières est celle des Ismaéliens, dont les *Carmates*, si fameux dans l'histoire

de l'islamisme par leurs dévastations et leurs sacriléges ; les *Fatimites*, qui ont régné pendant plus de trois siècles en Afrique et en Egypte ; les *Assassins* avec leur chef, connu sous le nom de *Vieux de la Montagne ;* les *Nosaïriens* et les *Druzes*, qui subsistent encore aujourd'hui en Syrie, ne sont que des branches plus ou moins éloignées de leur tige commune. C'est de cette secte des *Ismaéliens*, et du système d'instruction qu'ils avaient établi, que je me propose d'entretenir quelques instans la Société Asiatique. Les matériaux que j'ai réunis sur ce sujet sont si abondans que la plus grande difficulté que j'éprouverai sera de n'être pas trop long, pour ne pas abuser de l'attention de cette assemblée.

Les *Ismaéliens* bornent, comme je l'ai déjà dit, à sept le nombre des personnages auxquels s'est transmis l'*imamat* pour se fixer dans le dernier de ces descendans priviligiés d'*Ali*. Ces sept *imams* sont *Ali*, ses deux fils *Hasan* et *Hosaïn ; Ali* surnommé *Zinalabidin*, fils de *Hosaïn ; Mohammed*, fils de cet *Ali ; Djafar sadik* ou le *véridique*, fils de *Mohammed*, et enfin *Ismaïl*, fils de *Djafar*, ou plutôt *Mohammed*, fils de cet *Ismaïl*. C'est sans doute du vivant d'*Ismaïl* que la secte des *Ismaéliens* se forma, puisqu'elle porte son nom, et, *Djafar*, père d'*Ismaïl*, étant mort en l'an 148 de l'*hégire*, on ne saurait reculer à une époque plus ancienne l'établissement de cette secte ; il est même vraisemblable qu'elle ne fut définitivement formée que du vivant de *Mohammed*, fils d'*Ismaïl*, qui est regardé par la plupart des *Ismaéliens*

comme ne faisant avec son père qu'un seul et même *imam*, et cela s'explique d'autant mieux que, suivant un récit assez vaisemblable, *Ismaïl* était mort avant son père *Djafar*, et que son droit éventuel à l'*imamat* ne fut réalisé que dans la personne de son fils *Mohammed*, après la mort de *Djafar*; ce qu'il y a de certain, d'après tous les monumens de cette secte qui nous sont parveuus, c'est que, suivant leur doctrine, c'est dans la personne de ce *Mohammed*, fils d'*Ismaïl*, que s'est fixé pour toujours l'*imamat*; que depuis sa mort, ou pour parler le langage de sa secte, depuis sa disparition, tous les personnages qui ont été à la tête des *Ismaéliens* n'ont été que ses lieutenans; que l'attente de son retour était le dogme le plus essentiel de tout ce système; que c'était en son nom et sous son autorité que tout se faisait; et tout homme qui entrait dans sa secte par l'initiation s'enrôlait au service de *Mohammed*, fils d'*Ismaïl*, pour être prêt à le suivre lorsqu'il paraîtrait.

Dans la suite la dynastie des khalifes fatimites s'était établie en Afrique sous un prince qui, en adoptant le nom de *Mahdi*, se fit passer pour l'*imam* dont le retour avait été attendu pendant près de deux siècles; il fallut un peu modifier la doctrine, et supposer que *Mahdi* et tous les successeurs de *Mahdi* n'étaient, sous des apparences diverses, que le même *imam*, en qui s'était fixée la particule de la divinité; cette doctrine sépara les *Fatimites* des autres *Ismaéliens*, qui, n'admettant point l'apparition de l'*imam* attendu dans la personne du premier de ces khalifes,

persistaient dans l'attente de sa manifestation, comme ils y persistent encore aujourd'hui.

Entre l'époque de *Mohammed*, fils d'*Ismaïl*, et celle de l'établissement de la puissance des *Fatimites*, se succédèrent sept lieutenans de l'*imam*, qu'on appelle les *imams cachés*, parce qu'ils étaient obligés de se dérober aux recherches des khalifes abbasides. C'est au quatrième de ces imams cachés, qui vivait vers le milieu du IIIe siècle de l'hégire, que l'on attribue l'établissement du système d'initiation divisé en neuf degrés, que nous allons faire connaître. On s'apercevra bien, sans que nous le disions, que l'étude de la philosophie des Grecs avait eu une grande influence sur la formation de ces systèmes de doctrine. L'ancienne religion des Perses, le dualisme et la croyance aux génies, émanations de la Divinité, et chargés de l'administration de l'univers, avait aussi fourni une portion des idées fondamentales de ce même système. Enfin l'allégorie jouait le plus grand rôle dans un enseignement qui avait pour dernier terme le pur matérialisme, et dont le point de départ cependant était une prétendue révélation, dont les idées, prises à la lettre, étaient plus près d'un antropomorphisme grossier que du spiritualisme.

On sent qu'une telle secte, politique pour le moins autant que philosophique, devait bien se garder de manifester indistinctement à tous ceux dont elle voulait faire la conquête la honteuse nudité de ses principes, et l'effroyable tableau de leurs conséquences. Ses chefs avaient bien senti que les hommes, quelle que soit

la corruption de leur cœur, ne pouvaient être amenés que par degrés, et par des voies tortueuses et presque insensibles, à une entière dépravation de l'esprit, et que, si on est sûr de les séduire en flattant leurs passions, il faut, pour ne pas révolter leur conscience, faire d'abord illusion à leurs lumières naturelles par des ménagemens adroits, en affectant un respect hypocrite pour l'autorité même qu'on veut anéantir. Tous les hommes d'ailleurs ne sont pas également susceptibles des impressions que l'on cherche à leur communiquer; l'âge, l'éducation, les préjugés, la différence des tempéramens, la direction infiniment variée des passions, exigeaient donc qu'on prît différentes voies pour arriver à l'égard de tous au même but. Aussi le missionnaire de la secte devait-il être d'abord schiite avec les partisans d'*Ali*, sunnite avec les sunnites, chrétien ou juif, pieux ou libertin, hardi ou réservé, suivant le caractère de ceux dont il voulait faire des prosélytes; il ne devait dévoiler sa doctrine que peu à peu; un petit nombre devait être admis au rang des adeptes; pour les autres, l'enseignement devait s'arrêter à des degrés différens. La seule condition commune à tous était une obéissance aveugle au chef de la secte et à ses délégués, et une disposition sincère à consacrer toutes ses facultés naturelles et pécuniaires au succès de ses entreprises et à l'exécution de ses volontés.

J'ai dit que le pur matérialisme était dans la réalité le but de la doctrine secrète des *Ismaéliens*, et que cette doctrine fut définitivement réduite en un sys-

tème régulièrement organisé par un descendant de *Mohammed*, fils d'*Ismaïl*, vers le milieu du IIIe siècle de l'hégire. Il semble qu'un homme dont le but était de détruire toute religion, devait peu s'embarrasser qu'on reconnût pour *imam* tel descendant d'*Ali* plutôt que tout autre ; mais cette énigme n'en est plus une, si on fait réflexion que ce qui était important pour lui, c'était d'avoir un moyen de soulever les peuples contre le souverain, et que son prétendu zèle pour les intérêts d'un descendant d'*Ali* lui en fournissait un prétexte plausible, et d'autant plus puissant qu'il était couvert du voile de la religion. C'est la remarque judicieuse d'un écrivain cité par Nowaïri, et qui s'exprime ainsi : « Dans le principe on » enseignait que *Mohammed*, fils d'*Ismaïl*, n'était » point mort ; qu'il vivait toujours, et qu'il paraîtrait » à la fin des tems ; que c'était lui qui était le *Mahdi* » attendu par les Musulmans. Mais l'intention de » l'imposteur, qui voulait séduire les peuples, n'était » point d'attacher les prosélytes à *Mohammed*, fils » d'*Ismaïl*, et de lui faire rendre hommage comme » au légitime souverain ; ce n'était là qu'un moyen » dont il se servait pour s'emparer de l'esprit de ceux » qu'il attirait à son parti. Par là il s'assurait qu'il » avait réussi à les séduire, et qu'il les tenait dans » ses filets, quelle que fût auparavant leur croyance, » soit qu'ils fussent sunnites ou schiites. » De ce passage et de plusieurs autres, je me crois en droit de conclure que, jusqu'à *Abd-allah*, chef de la secte, vers l'an 250, les Ismaéliens n'avaient été qu'une

branche particulière des schiites ou partisans d'*Ali*, qui se distinguait de toutes les autres en ce qu'elle reconnaissait pour dernier *imam Mohammed*, fils d'*Ismail*, dont elle attendait l'avénement, et en outre par la profession qu'elle faisait de la doctrine allégorique, doctrine dont ce *Mohammed*, ou plutôt son aïeul, l'*imam Djafar sadik*, avait été l'auteur; mais qu'*Abdallah*, devenu chef des *Ismaéliens*, poussa les choses plus loin, et entreprit d'établir le matérialisme, ou peut-être plus exactement le pur naturalisme, sur la base de cette doctrine allégorique, qui lui donnait un moyen facile d'anéantir tous les préceptes fondamentaux de l'islamisme et même de toutes les autres religions, en les réduisant à de simples allégories. Mais il est tems de sortir de cet exposé général, et d'entrer dans le détail des divers degrés de l'initiation.

Le soin de faire des prosélytes était confié à des missionnaires que l'on nommait داعي *Daï*, et qui devaient user de beaucoup d'adresse et de prudence, pour dérober leurs intrigues à la connaissance de l'autorité. C'était surtout dans le premier degré de l'initiation qu'ils devaient redoubler de discrétion, et elle leur était encore recommandée d'une manière plus spéciale, lorsque celui dont ils voulaient faire un prosélyte était un homme instruit et au-dessus du vulgaire. Il ne suffisait pas au *Daï*, dans ce cas, de se concilier l'esprit de celui à qui il s'adressait par un extérieur religieux et une affectation hypocrite de piété, et d'exciter sa curiosité par des questions adroitement imaginées, et par des discours énigma-

tiques ; il fallait encore qu'il gagnât sa confiance par des avances de politesse, des flatteries couvertes de tous les dehors de la sincérité, et des discours qui fissent voir un grand fonds d'instruction, et beaucoup d'habitude de la controverse, sans laisser par trop deviner l'objet de ses démarches. Avec les hommes d'un esprit simple et grossier, et par conséquent plus faciles à séduire, le *Daï* devait débuter par captiver leur attention, en leur faisant entendre que la religion est une science cachée, fort au-dessus de l'intelligence du vulgaire, et peu propre à flatter les inclinations et les penchans naturels des humains, et qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés d'en pénétrer les mystères ; que ces hommes sont les *imams* ; et que ce n'est que pour avoir méconnu leurs droits, et s'être soustraits à leur obéissance, que les musulmans s'étaient séparés en une multitude de sectes. Pour frapper encore plus l'imagination du prosélyte, et lui donner une grande idée de la sublimité de sa doctrine, et des mystères cachés sous le voile des choses les plus simples en apparence, le *Daï* lui proposait une multitude de questions, auxquelles sans doute le prosélyte n'avait jamais songé ; il lui demandait, par exemple, pourquoi Dieu a créé le monde en sept jours ; pourquoi il a jugé à propos de créer sept cieux et sept terres, et pourquoi le premier chapitre de l'Alcoran se compose aussi de sept versets ; pourquoi le nombre des mois a été fixé à douze, et Dieu aussi a fait couler l'eau de douze sources dans le désert, en faveur des

enfans d'Israël ; ce que signifient différens rites qui se pratiquent dans le pélérinage de la Mecque, comme le jet des cailloux, et la course entre Safa et Merwa ; il lui demandait la raison de certaines ordonnances légales, et le sens caché sous diverses expressions obscures de l'Alcoran ; enfin il l'accablait de questions d'une autre nature, auxquelles il affectait de mettre beaucoup d'importance. Pourquoi, lui disait-il, l'homme a-t-il reçu le port droit au contraire de tous les autres animaux? Pourquoi a-t-il dix doigts aux mains et aux pieds, et pourquoi quatre de ces doigts sont-ils divisés en trois phalanges, tandis que le pouce n'en a que deux? Pourquoi a-t-il douze vertèbres dorsales, et sept vertèbres cervicales? Pourquoi la forme générale de son corps représente-t-elle les traits qui forment le nom de Mahomet ; et les trois principales postures qu'il prend dans la prière, figurent-elles les lettres qui entrent dans le nom de Dieu? Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les questions de ce genre que le *Daï* accumulait, sans donner au prosélyte le tems d'y réfléchir. A cela il joignait des passages de l'Alcoran propres à insinuer que toutes ces choses renferment des mystères qu'on ne peut découvrir que par le secours de la doctrine allégorique. Ici je laisserai l'écrivain duquel j'emprunte ces détails expliquer lui-même l'effet de ces insinuations perfides.

« Si toutes ces questions, dit-il, ont fait naître » dans l'esprit de celui à qui elles ont été adressées, » du doute, de la surprise, de la perplexité ; s'il a

» conçu un vif désir d'en connaître la solution, s'il
» demande à en être instruit, ces docteurs en usent
» avec lui, comme le font les diseurs de bonne aven-
» ture, les charlatans et les conteurs d'histoires ro-
» manesques, avec la populace qui les écoute. Ceux-
» ci s'efforcent d'abord de donner à leurs auditeurs
» une grande idée de l'importance de ce qu'ils vont
» leur apprendre, et quand ils ont ainsi éveillé l'in-
» tention par un puissant intérêt, ils s'arrêtent tout
» court au milieu de leur récit, pour enflammer en-
» core le désir qu'on a conçu d'en connaître le dé-
» nouement. Il en est de même des *Daïs*... Dès que
» le prosélyte leur témoigne l'envie de connaître la
» solution des questions dont ils l'ont pour ainsi dire
» accablé, ils affectent sur-le-champ une grande ré-
» serve. Gardez-vous, disent-ils au prosélyte, de
» mettre en ceci trop d'empressement ; la religion
» de Dieu est d'un trop grand prix pour qu'on la con-
» fie à ceux qui n'en sont pas dignes, et qu'on l'ex-
» pose à devenir ainsi leur jouet, et l'objet de la
» profanation. » La conséquence que le *Daï* tire de
cela, c'est que le prosélyte, avant d'être initié à la
connaissance de ces mystères, doit prêter entre ses
mains le serment qui le liera à la secte des *Ismaéliens*.
« Engagez-vous, lui dit-il, en frappant de votre
» main droite dans la mienne, et promettez-moi avec
» les sermens les plus sacrés et les plus inviolables,
» que vous ne divulguerez point notre secret, que
» vous ne prêterez assistance contre nous à qui que
» ce soit, que vous ne nous tendrez aucun piége,

» que vous ne nous parlerez que pour nous dire la
» vérité, et que vous ne vous lierez contre nous
» avec aucun de nos ennemis. » Si le prosélyte prête
ce serment, le *Daï* exige ensuite de lui une contribution pécuniaire, qu'il proportionne à ses facultés, et là se termine le premier degré de l'initiation.

L'écrivain que je suis a bien senti qu'on pouvait s'étonner que des hommes dont, en dernière analyse, la doctrine tendait à l'anéantissement de toute idée religieuse, et à saper tous les fondemens de la morale, missent quelqu'importance à la religion du serment. Ce qu'ils veulent, dit-il, en exigeant des prosélytes ces engagemens sous la foi du serment, c'est de s'assurer de l'effet qu'ils ont produit sur les imaginations, et de l'empire qu'ils ont obtenu sur les esprits ; ils veulent aussi accoutumer leurs affiliés à une soumission aussi prompte qu'aveugle ; enfin ils s'assurent par là que ceux auxquels ils se sont fait connaître, liés par des sermens, ne les trahiront point, aussi longtems qu'ils conserveront quelques sentimens religieux, et qu'ils seront encore accessibles aux scrupules. « Car
» du reste, ajoute-t-il, la doctrine dont ils font
» profession apprend à enfreindre les sermens, à
» n'en tenir aucun compte, quand on est une fois
» parvenu au but où ils se proposent de conduire leurs
» adeptes. »

(*La suite au prochain Numéro*.)

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance générale du 29 Avril.

La Séance est ouverte par un Discours de M. le baron Silvestre de Sacy, Président.

M. Abel-Rémusat, secrétaire de la Société, lit le rapport sur les travaux du Conseil et sur l'emploi des fonds pendant l'année 1823.

M. Würtz présente, au nom de la Commission des fonds, un rapport sur les recettes et dépenses de la Société, pendant l'année dernière, et les trois premiers mois de l'année courante.

M. Kieffer, nommé dans la dernière séance générale, et conjointement avec M. le baron Coquebert de Montbret, censeur, pour examiner le compte des recettes et dépenses, présente le résultat de cet examen.

Les Personnes dont les noms suivent sont présentées et agréées comme Membres de la Société :

MM. Mendelssohn.
Schubart, libraire.

Plusieurs échantillons des divers ouvrages ordonnés par le Conseil sont déposés sur le bureau, et présentés à la Société, savoir :

1° Une page de transcription de l'*Épisode Samskrit de Yadjnadatta*, imprimée avec le caractère harmonique gravé

par M. Firmin Didot, avec les épreuves des planches gravées.

2° Une feuille et demie de la *Grammaire Japonaise du P. Rodriguez.*

3° Un *Specimen du nouveau caractère Géorgien*, gravé et fondu par les ordres du Conseil.

4° Un *Specimen du caractère Mandchou-Mongol*, fondu sous la direction du Conseil, avec les matrices qui ont été prêtées par M. le baron *Schilling de Canstadt.*

5° La première feuille de *la double Version Arménienne du Nouveau-Testament*, qui s'imprime, aux frais de la Société Biblique de Londres, avec les caractères arméniens appartenant à MM. Dondey-Dupré père et fils, imp.-lib. de la Société Asiatique.

6° Un vol. in-8° contenant la première moitié du texte chinois, et le premier quart de la traduction latine de l'ouvrage du philosophe Mencius, par M. Stanislas-Julien.

M. le baron Silvestre de Sacy lit un Mémoire sur les divers degrés d'initiation de la secte des Ismaéliens.

M. Langlois lit un résumé de la doctrine philosophique et religieuse des Hindous, extraite de divers ouvrages samskrits.

(M. Grangeret de la Grange devait lire un morceau tiré des auteurs arabes, intitulé : *les Arabes en Espagne*; l'heure trop avancée a obligé de remettre cette lecture à l'une des prochaines séances du Conseil.)

Les membres de la Société sont invités à déposer dans l'urne les votes pour le renouvellement du bureau et de la seconde série des membres du Conseil. On procède ensuite au dépouillement du scrutin. Le dépouillement offre pour résultat les nominations suivantes :

Président du Conseil, M. le baron Silvestre de Sacy.

Vice-présidens, M. le comte D'HAUTERIVE, M. le comte DE LASTEYRIE.

Secrétaire adjoint et Bibliothécaire, M. GARCIN DE TASSY.

Trésorier, M. DELACROIX.

Commissaires des Fonds, M. BOULARD père, M. le baron DEGÉRANDO, M. WURTZ.

Membres du Conseil, MM. Amédée JAUBERT, CHÉZY, AGOUB, REINAUD, le marquis de CLERMONT-TONNERRE, SAINT-MARTIN, le baron COQUEBERT DE MONTBRET et COUSIN.

Censeurs, MM. le comte LANJUINAIS et BURNOUF.

Séance du 3 Mai.

Mme LA DUCHESSE DE NARBONNE est présentée et admise comme Membre de la Société.

M. Frœhn de Pétersbourg annonce l'envoi d'un ouvrage sur les monnaies cufiques.

M. Fontanier écrit de Tauris, pour offrir de se charger de rechercher des médailles sassanides et arsacides, ainsi que des manuscrits orientaux. D'après les explications données, séance tenante, par plusieurs membres, une somme est affectée pour cet objet, et la décision est renvoyée sur-le-champ à la commission des fonds.

M. Littré, membre de la Société, écrit au nom de M. Frank, professeur à Wurtzbourg, auteur de plusieurs ouvrages sur la langue samskrite, et demande que M. Frank obtienne le titre d'associé étranger. Cette demande, appuyée par M. Abel-Rémusat, est renvoyée à une commission composée de MM. Chézy, Burnouf et Saint-Martin.

M. Burnouf, au nom de la commission nommée dans la dernière séance, fait un rapport sur les titres littéraires de

M. le docteur Carey, et sur les ouvrages publiés par ce savant. Les conclusions de ce rapport sont soumises à la délibération du Conseil, et M. Carey est nommé associé étranger.

MM. de Sacy et Garcin demandent que le même titre soit accordé à M. Gilchrist. MM. Chézy, Jaubert et Burnouf feront un rapport sur cette demande.

M. Saint-Martin communique une lettre de M. Stempkowski, datée de Saratof, et accompagnée de deux Memoires, l'un sur l'expédition du prince Beckowitz à l'orient de la mer Caspienne, l'autre sur la route de commerce d'*Astrakhan* à *Khiva*; la même lettre contient des détails sur la position de l'ancienne ville grecque de *Tanaïs*.

M. de Sacy communique un Mémoire de M. Frœhn de Pétersbourg, sur les monnaies orientales du cabinet impérial de cette ville.

OUVRAGES OFFERTS A LE SOCIÉTÉ.

Séance du 5 Avril.

Par la Société Biblique britannique et étrangère: *La Bible* en italien, in-8°; *id.* en espagnol, in-8°; *id.* en portugais, in-8° (traduction du P. d'Almeida); *id.*, *id.* in-8° (traduction du P. Pereira); *id.* en hollandais, in-8°; *id.* en danois, in-8°; *id.* en polonais, in-8°; *id.* en hébreu (1822), in-8°; *id.* en syriaque, in-4°; *id.* en arabe, in-8°; *id.* en gaelic, in-8°; *id.* en manks, in-8°; *id.* en irlandais, in-8°; *id.* en allemand, in-12; *id.* en gallois, in-8°. — *Nouveau Testament*, en hébreu, in-8°; en polonais (caractères hébreux), in-8°; *id.* en allemand (même caractère), in-12; *id.* en grec, in-12; *id.* en suédois, in-8°; *id.* en irlandais (ancien caractère), in-12; *id.* en islandais, in-12; *id.* en groenlandais, in-8°; *id.* en russe (ancien et moderne),

in-8° ; *id.* en français-anglais, in-8°. — *Les Psaumes*, en latin et en italien, in-8°.—*L'Évangile de saint Mathieu*, en mandchou, in-4°. — Par M. le baron de Sacy : *Mémoires d'histoire et de littérature orientales*, 1 vol. in-4°. — Par M. Klaproth : *Mémoires relatifs à l'Asie*, etc., 1 vol. in-8° avec cartes. — Par M. Amédée Peyron : *Codicis Theodosiani fragmenta inedita*, 1 vol. in-4°.—Par M. Agoub: *Essais littéraires*, par M. Grange, de Marseille, 2 v. in-18. — Par M. W. de Schlegel : *Indische Bibliothek*, 5e cahier in-8°. — Par M. Caussin de Perceval : *Essais lithographiques d'écriture arabe.*—Par M. le baron Degérando, au nom de S. Ex. le ministre de l'Intérieur : Traité en arménien sur le *Cholera-Morbus*, imprimé à Tiflis en 1823, in-8°.—Par MM. Dondey-Dupré père et fils: *Continuation de l'Histoire des événemens de la Grèce*, par C.-D. Raffenel ; Paris, 1824, 1 vol. in-8°, portraits.

Séance du 29 Avril.

Par M. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, 1re livraison, texte et cartes, in-4° et in-f°. — Par M. Jullien de Paris, *Essai sur l'Emploi du Tems*, un vol. in-8°, avec un *Biomètre* et un *Agenda*. — Par M. le baron de Reiffenberg, *des Mémoires de J. Duclercq, et du fruit qu'on en peut tirer*, un vol. in-8°. — Par M. Frank, *Chrestomathia Samskrita*, deux vol. in-4° ; *Grammatica Samskrita*, un vol. in-4°

— Nous avons reçu, par les derniers envois, plusieurs livres de la traduction chinoise de la Bible, savoir : les *Nombres*, *Samuel*, *Job*, *Esther*, et le premier livre d'*Esdras*, un petit ouvrage sur les *Saints*, par demande et par réponse, et les trois premiers mois de l'année *tao-kouang-jin-'oa* (1822) du Journal Chinois dont nous avons

parlé (Journal Asiatique, Tom. I, p. 372), ainsi qu'un nouveau Recueil littéraire et religieux qui se publie en anglais et en malai, à Malacca, et dont il avait paru six numéros au mois d'avril 1822. Le titre de ce recueil est *Malay magazine, containing translations and treatises on various subjects as, history, biography, natural philosophy, religion, miscellanies, etc.* On donne chaque mois un numéro dont le prix est d'une roupie. A. R.

BIBLIOGRAPHIE.

RUSSIE.

احوال جنکزخان واقساق تیمور و تواریخلر مخصوص بعض قسم قطعه لره

Vies de Dchinghis-khan et de Timour le Boiteux, avec quelques autres Fragmens historiques ; suivis d'un Vocabulaire de tous les mots (turcs) qui s'y trouvent avec une explication en russe, publiés par *Ibrahim ben Ishhak Khalfi*. Kazan, 1822, in-8°; 91 pages de texte, et 71 de vocabulaire.

Ce livre, écrit en turc, tel qu'il est parlé à Kazan, par les Ouzbeks, et dans les contrées situées à l'orient de la mer Caspienne, est d'un double intérêt, tant sous le point de vue historique que comme *specimen* d'une langue qui, jusqu'à présent, était presqu'inconnue dans l'occident de l'Europe. Dans un cahier suivant du Journal Asiatique, nous en donnerons un extrait plus ample. Kl.

De Manuscripto persico Iskenderi Munschii, eruditis hucusque incognito, auct. Fr. Erdmann. Kazan, 1822, in-4°.

Arabsiaden ex manuscripto ignoto Ibn Schohnah supplevit et emendavit Fr. Erdmann. Kazan, 1823, in-4°.

Nouvelles Notions historiques et géographiques sur le Caucase, par M. Simon de Bronevsky (en russe). Moscou, 1823, 2 vol. in-8°.

ALLEMAGNE.

Chrestomathia Talmudica et Rabbinica, collegit, brevi annotatione illustravit, indice verborum accessit, G.-B. Winer. Leipsick, 1822, in-8°.

Der Prophet Habakuk, etc., le Prophète Habacuc, avec deux traductions, l'une littérale et l'autre libre et métrique; et un commentaire philologique, critique et exégétique; précédé d'une introduction sur les progrès de la poésie hébraïque, par Alex. Wolf. Darmstadt, 1822, in-8°.

Novum scripturæ Hindorum specimen, quod adparatu typographico-lithographico, nunc denuò instructo, dandum curavit Othmarus Frank. Wurtzbourg, 1823, in-f°.

C'est une planche *lithographiée*, qui contient quelques fragmens samskrits, en caractères dévanagaris, avec une traduction latine.

Commentatio, qua linguæ aramaicæ usus ad judicanda et interpretanda evangelia canonica novis exemplis defenditur, auct. Chr. Kaiser. Erlang, 1823, in-4°.

Lehr und lesebuch fur Siebhaber der hebraïschen Sprache, ou Manuel de littérature hébraïque, à l'usage des jeunes Israélites; par Moses Philippsohn. Deuxième édition, Leipsick, 1823, 2 vol. in-8°.

HOLLANDE.

Proeve van indische Dichtkunde, ou Essais de poésie indienne, traduits du samskrit, tirés des OEuvres posthumes de J. Haafner, et publiés par C.-N. Haafner. Amsterdam, 1823, in-8°.

ANGLETERRE.

Sketch of the field sports, as followed by the natives of India, by Daniel Johnson. (Essais sur la Chasse chez les Indiens, avec des Observations sur les animaux, etc.) Londres, 1822, in-8°.

Travels in Egypt and the Holy land, ou Voyages en Egypte et dans la Terre-Sainte, par W.-Roc Wilson. Londres, 1823, in-8°.

A Narrative of a Voyage from India, in the Free Trader Arab, detailing the Behaviour of the Captain and certain Passengers to the Author; ou Récit d'un Voyage de l'Inde, sur un vaisseau marchand arabe, etc., par C. Jones, attaché à l'établissement médical de Madras; broch. in-8°; Londres, 1823.

Statement of Facts relative to the Removal from India of M. Buckingham, late editor of the Calcutta Journal, with an Appendix. Calcutta, 1823, broch. in-4°.

A Guide to the Commerce of Bengal, etc., containing a View of the shipping and External Commerce of Bengal; with a copious Appendix, comprehending various Details and Statements relative to the shipping and Commerce of Countries connected with British-India and China; by John Phipps. Calcutta, 1823.

The Hindoostanee Interpreter; containing the Rudiments of Hindoostanee Grammar, an extensive Vocabulary, etc., by W.-C. Smyth. Londres, 1824, 1 v. in-8°.

Sabœan Researches, in a Series of Essays, addressed to Distinguished Antiquaries and including the Substance of a Course of Lectures delivered at the Royal Institution of Great-Britain, on the Engraved Hieroglyphics of Chaldœa, Egypt and Canaan; by John Landsear. Londres, 1823, in-4°, 1 vol. avec gravures.

FRANCE.

Notice géographique sur le pays de Nedjd, ou *Arabie centrale, accompagnée d'une Carte; suivie de Notes sur l'Histoire de l'Égypte sous Mohammed-Aly*; par M. F.-J.-D.-L.

Le pays de *Nedjd* est resté jusqu'à ce jour presqu'entièrement inconnu aux Européens. *Niebuhr* en a dit peu de chose, et encore est-ce seulement d'après les rapports des Arabes qui habitent les côtes. Aujourd'hui l'expédition du pacha d'Egypte contre les *Wahabites* a permis à des Européens de parcourir l'Arabie centrale, et de recueillir des données sur la nomenclature et sur la situation des lieux. C'est d'après ces matériaux que l'on a pu tracer la carte qui se trouve dans l'Histoire de l'Egypte sous *Mohammed-Aly*, carte dont la notice que nous annonçons est le développement. Les sources où l'auteur a puisé, pour ce double travail, sont nombreuses, et méritent la confiance; et l'on peut assurer qu'il est aussi satisfaisant qu'on avait droit de l'attendre du savant académicien qui en est l'auteur. Nous n'essaierons point de faire l'analyse de cette dissertation; nous aimons mieux engager les amateurs de la géographie de la lire, persuadés qu'ils en seront contens, et qu'ils nous sauront gré de la leur avoir indiquée. Nous exprimerons seulement combien nous sommes fâchés que l'on ait suivi dans la transcription des mots orientaux la méthode de M. Langlès, qui a été justement repoussée par les savans et les gens du monde. Des mots arabes rendus en caractères européens sont assez difficiles à prononcer pour un lecteur qui ne connaît point la langue de *Mahomet*, sans les surcharger encore de lettres inutiles, et sans contrarier les usages reçus. Je demande en effet si au lieu d'écrire *el-qatyf*, *el-haryq*, *el-qâa'*, etc., il n'est pas plus simple, plus intelligible et plus conforme à la prononciation arabe d'écrire *el-catif*, *el-haric*, *el-caa*, etc. G. T.

(Juin 1824.)

JOURNAL ASIATIQUE.

Recherches sur l'Initiation à la Secte des Ismaéliens;

Par M. le Baron SILVESTRE DE SACY.

(Suite.)

LE second degré de l'initiation n'est que le développement et la conséquence de ce qui a été insinué dans le premier, que les *imams* seuls ont reçu de Dieu la mission d'instruire les musulmans, et que toutes les erreurs qui ont altéré la pureté de l'islamisme, ne viennent que de ce qu'on a abandonné les *imams* pour écouter des docteurs sans autorité. On va plus loin, et on établit, par des argumens, soit tirés de textes de l'*Alcoran*, soit fondés sur la raison, que l'accomplissement même des devoirs de l'homme envers Dieu, et la pratique des lois qu'il a imposées à ses serviteurs, ne sauraient lui être agréables, si on ne reçoit la doctrine par le canal des *imams* auxquels il a lui-même donné l'autorité sur les hommes, et il a confié le soin de veiller à ce que ses lois se conservent et soient exécutées d'une manière conforme à sa volonté. Cette doctrine, et les raisonnemens dont on fait usage pour la démontrer, sont communs à d'autres sectes des partisans d'*Ali*.

Parvenus au troisième degré de l'initiation, les *Daïs* introduisent le prosélyte dans le dogme qui distingue les *Ismaéliens* de toutes les autres branches des *Schiites ;* car c'est à ce moment qu'on lui apprend que le nombre des *imams* héréditaires est borné à sept, et qu'on lui fait connaître ces sept *imams*. On invoque, en faveur de cette doctrine, l'importance du nombre septénaire qui joue un si grand rôle dans toute la nature, dans la personne même de l'homme, dans les rites de la religion ; puis on s'attache à combattre l'enseignement de ceux des *Schiites* qui admettent une succession de douze *imams*. Cette dernière secte est d'accord avec les *Ismaéliens*, relativement aux six premiers *imams*, c'est-à-dire jusqu'à *Djafar sadik ;* mais elle diffère d'eux en ce qui concerne celui des enfans de *Djafar* qui a dû hériter après lui de l'*imamat*. Le *Daï* s'attache donc à démontrer que *Mousa*, fils de *Djafar*, en qui les autres sectes continuent la succession des *imams*, s'était rendu indigne de cette éminente qualité, et qu'elle n'a pu passer qu'à *Mohammed*, fils d'*Ismaïl* et petit-fils de *Djafar*.

« Ce n'est pas, dit encore ici fort judicieusement » l'historien des *Ismaéliens*, que le but véritable de » ces sectaires soit d'exclure *Mousa*, fils de *Djafar*, de la succession des *imams*, pour y admettre » de préférence *Ismaïl* ou son fils *Mohammed ;* tout » cela n'est entre leurs mains que ce qu'est entre les » mains de l'artisan l'outil dont il ne peut se passer » pour exécuter l'ouvrage qu'il a entrepris. Quand une » fois celui qu'ils veulent séduire s'est abandonné à

» eux, et a prêté une oreille docile à leurs discours,
» ils sont assurés d'être maîtres de son esprit, et ils le
» conduisent ensuite par telle voie que bon leur
» semble. »

L'enseignement du quatrième degré est d'une grande importance, parce que, sans révéler encore le but ultérieur de la secte, il y prépare les voies, en diminuant l'importance de la religion révélée. Voici l'abrégé très-resserré de ce degré de l'initiation.

Depuis l'origine du monde, la suite des siècles se partage en sept périodes, dont chacune a eu sa religion fondée par un prophète qui, dans le langage de la secte, est nommé ناطق *natek*, c'est-à-dire *parleur*, et que, pour me faire mieux entendre, je nommerai *législateur*. Chaque prophète *législateur* a eu pour successeur une suite de sept lieutenans ou vicaires, qu'on appelle صامت *samet*, c'est-à-dire *taciturnes*, parce qu'ils n'ont rien enseigné de nouveau; et de ces vicaires, celui qui a assisté le *législateur*, et qui lui a succédé immédiatement, reçoit le nom de اساس *asas*, c'est-à-dire *fondement*, ou سوس *sous*, c'est-à-dire *source*, *racine*. Les sept prophètes *législateurs*, et leurs aides ou premiers vicaires sont : 1° *Adam* et *Seth*; 2° *Noë* et *Sem*; 3° *Abraham* et *Ismaël*; 4° *Moïse* et *Aaron* remplacé ensuite par *Josué*; 5° *Jésus*, le Messie, et *Simon Céfas*; 6° *Mahomet* et *Ali*; 7° *Mohammed*, fils d'*Ismaïl*, qu'on ne désigne point autrement que par le titre de قائم الزمان *Kaïm alzéman*, ou صاحب الزمان *Sahib alzéman*, c'est-à-dire *le chef de ce siècle*. « C'est,

» disent-ils, en la personne de celui-ci que se termi-
» nent toutes les doctrines des anciens, et que com-
» mence la science du sens intérieur et mystique de
» toutes les lois précédentes. C'est lui qui l'a dévoilée,
» et c'est de lui seul qu'on doit en recevoir l'explication;
» le suivre, se soumettre à lui, s'abandonner aveu-
» glément à sa conduite, est une obligation dont
» personne n'est exempt; parce qu'en se conformant
» à sa doctrine, on est dans le droit chemin, et qu'au
» contraire, en se détournant de lui, on est dans
» l'égarement et dans l'étourdissement. »

Le prosélyte qui admet la doctrine de ce quatrième degré, cesse dès là d'être musulman, puisque, contre la déclaration précise de *Mahomet*, il reconnaît un prophète postérieur au prophète des Arabes, à celui qui est le sceau des envoyés célestes. En outre, en adoptant la doctrine allégorique comme la seule vraie, il fraie la voie à l'anéantissement de toutes les lois positives, de tous les préceptes fondamentaux de l'islamisme.

Le cinquième degré de l'initiation conduit le prosélyte beaucoup plus loin, dans ce sentier qui tend à l'éloigner de toute religion révélée. On lui inspire d'abord du mépris pour les traditions qui, chez les musulmans, ainsi que chez les juifs, forment comme le complément nécessaire de la loi écrite. On lui insinue aussi le même sentiment pour le sens littéral de l'*Alcoran*, dont on cherche, par toute sorte de moyens, à diminuer l'autorité dans son esprit, et on le dispose par là à tenir peu de compte de toutes les

observances légales, telles que la prière, le jeûne, le pèlerinage, dont l'obligation est fondée sur le sens littéral des textes de l'*Alcoran*, et à croire que toutes ces lois doivent être entendues dans un sens mystique plus relevé. On commence en même tems à l'initier dans la connaissance des opinions philosophiques, sur la nature des élémens qui ont concouru à la formation de l'univers, et à lui donner une grande idée de la vertu des nombres. On lui donne quelques principes de géométrie pour qu'il connaisse la valeur des figures. Enfin, on applique aux doctrines spéciales de la secte, l'observation des nombres que la nature semble avoir affectés dans ses principales productions. Ainsi le nombre des *imams*, fixé à sept, se trouve figuré par les sept planètes, les sept cieux, les sept terres, les sept vertèbres cervicales, les sept ouvertures placées dans le visage de l'homme, etc. Toutes ces choses sont aussi les emblèmes des sept prophètes *législateurs* et de leurs sept successeurs *taciturnes*. Chaque *imam* a douze ministres principaux, chargés de le faire connaître dans les diverses contrées, et qu'on nomme حجة *hodja*, c'est-à-dire *preuves*, *argumens*, etc. Ces douze *hodjas* sont figurés par les douze signes du zodiaque, les douze mois de l'année, les douze chefs des tribus d'*Israël*, les douze phalanges des doigts, abstraction faite du pouce; les douze vertèbres dorsales, etc. Tout l'enseignement de ce cinquième degré tend à disposer insensiblement le prosélyte à préférer la philosophie et ses auteurs,

aux religions révélées et aux prophètes qui se sont donnés pour des envoyés célestes.

Ces semences d'incrédulité et de rationalisme se développent dans le sixième degré. Ici le *Daï* explique au prosélyte le sens spirituel ou mystique de toutes les ordonnances légales, et les ramène toutes à un seul point, qui est la soumission entière aux *imams;* de là il conclut qu'aucune de ces ordonnances n'est obligatoire au sens littéral pour quiconque en connaît le sens mystique, et que les prophètes *législateurs*, dont cependant il vante encore la sagesse, n'ont établi ces lois, et institué ces ordonnances, que comme des moyens politiques, propres à tenir le vulgaire dans une dépendance et une subordination nécessaires au repos de la société. Si le prosélyte ne témoigne aucune répugnance à adopter ces idées, on le mène encore plus loin; on l'engage à comparer la doctrine des prophètes *législateurs* avec celles des philosophes, tels que Platon, Aristote, Pythagore, et on ne lui dissimule point la préférence qu'on accorde à la méthode purement rationnelle des écoles philosophiques, sur l'autorité des prétendues révélations, autorité qui ne repose que sur des traditions historiques.

Bien des *Daïs* ne pénétraient pas eux-mêmes au-delà de ce sixième degré, et c'était là aussi que s'arrêtait l'initiation pour le plus grand nombre des affiliés, qui pourtant se croyaient initiés à tous les secrets de la secte. Mais les *Daïs* qui avaient été jugés dignes d'en connaître à fond la doctrine ésotérique, et de la

communiquer, continuaient ainsi l'enseignement quand ils trouvaient parmi les prosélytes des hommes disposés à ne s'effrayer d'aucune conséquence. On avait établi dans un des précédens degrés de l'initiation que chacun des prophètes, auteur d'une nouvelle loi figurative, et instituteur d'une nouvelle religion, avait eu pour l'assister, et pour propager et conserver sa doctrine, un second ou un vicaire nommé *sous*. « Or, » disait le *Daï* au prosélyte, si cela est ainsi dans le » monde inférieur, c'est parce que la même chose a » lieu dans le monde supérieur. Il y a donc toujours » eu, dès l'origine des choses, deux êtres qui sont le » principe commun de l'organisation de l'univers, et en » maintiennent l'harmonie; l'un d'eux est plus élevé, » il *donne;* l'autre inférieur, il *reçoit.* » On reconnaît là le système des Égyptiens, des Chinois et d'autres nations sur les deux principes de toutes choses; l'un mâle et fécondant, l'autre femelle et fécondé. *Makrizi* observe que cette doctrine est fondée sur l'axiome philosophique, que de l'être unique ou de la monade il ne peut provenir qu'un être unique. L'historien des *Ismaéliens* termine l'exposition de ce septième degré par cette réflexion : « Par ce moyen on détourne le » prosélyte du dogme fondamental de l'unité de Dieu, » et on lui persuade que le titre de créateur et l'œuvre » la création sont communs à deux êtres. Au surplus, » dans leur système, la production des substances » corporelles n'est point une véritable création; ce n'est » qu'une disposition ou organisation. »

Le huitième degré est consacré au développement

de ce système, dont on a seulement jeté les fondemens dans le degré précédent. On y expose la nature et l'origine de ces deux êtres, principes de tous les autres, et dont l'un est nommé سابق *sabik*, c'est-à-dire *précédent*, et l'autre تالى *tali*, ou لاحق *lahik*, c'est-à-dire *suivant*; leurs rapports de prééminence et de subordination, la part que chacun d'eux a dans la production des êtres. Il paraît, par la comparaison que j'ai faite des divers documens que j'ai eus à ma disposition, que, parmi les *Ismaéliens*, les uns admettaient au-dessus du *précédent*, un être sans nom, sans attribut, dont il n'est point permis de parler, et auquel on ne doit aucun culte, être dont la seule pensée, en se réfléchissant sur elle-même, avait produit le *précédent*; et que d'autres, ne reconnaissant rien au-dessus du *précédent*, disaient de lui tout ce que les premiers disaient de l'être innommé et indéfinissable.

Un autre dogme de ce huitième degré, c'est que depuis le *Daï* ou le dernier degré de la hiérarchie jusqu'au *suivant*, c'est-à-dire jusqu'au second principe de l'univers, tous les êtres qui remplissent cette chaîne peuvent s'élever successivement jusqu'au degré du *précédent*, par une suite de révolutions, et dans une série de périodes sans fin. Au moyen de l'allégorie, on établit que les miracles par lesquels un prophète prouve sa mission, ne sont autre chose que l'institution d'une religion nouvelle, établie sur les ruines de celles qui l'ont précédée; que la résurrection, la fin du monde, le jugement dernier, la

distribution des peines et des récompenses ne sont que des expressions emblématiques, qui signifient les révolutions successives et périodiques des astres et de l'univers, la destruction et la restauration de tous les êtres, produites par la disposition et la combinaison des élémens.

Parvenu au neuvième degré, le prosélyte, en qui on a anéanti toute croyance, toute soumission à une autorité autre que sa propre raison, est abandonné à lui-même pour choisir parmi les systèmes des philosophes celui qui lui plaît davantage. L'un adopte l'éternité de la matière, et attribue tout ce qui existe à la combinaison spontanée des principes élémentaires. D'autres font intervenir un être intellectuel dans la formation des êtres matériels. Quelques-uns adoptent le dualisme des mages, ou celui de *Manès*, ou enfin celui de *Bardesane*. Il en est qui suivent exclusivement Platon et Aristote. D'autres enfin empruntent de chacun de ces systèmes des idées qu'ils combinent ensemble.

Si je n'avais pas déjà dépassé les bornes que je m'étais prescrites, je ferais voir, dans un résumé que j'emprunterais à l'auteur de l'histoire des *Ismaéliens*, comment tout, dans ce système, tend à un seul but, l'anéantissement de toute révélation, pour y substituer le pur rationalisme; tout le reste n'est, si on me permet cette expression, qu'un échafaudage qui tombe de lui-même, et dont il ne reste rien quand l'édifice de l'irréligion et de l'incrédulité est achevé. Je ferais connaître ensuite la formule par laquelle le

prosélyte était initié à la secte. Enfin, je transcrirais les instructions données aux *Daïs* ou *missionnaires* : instructions où l'hypocrisie et une politique infernale sont mises à nu avec une naïveté dont on a peine à se faire une idée. Obligé de supprimer tous ces détails et une multitude d'autres, je terminerai par un fragment de ces instructions, où l'esprit et les manœuvres de la secte sont peints en traits capables de les faire bien apprécier.

« Il y a telle personne, dit l'auteur de ces instructions, en s'adressant aux *Daïs*, que vous devez vous » contenter d'amener à croire que *Mohammed*, fils » d'*Ismaïl*, est le véritable *imam*, et qu'il est encore » vivant. N'allez pas plus loin avec ces gens-là ; faites » parade avec eux d'un grand désintéressement, et » d'un profond mépris pour l'or et pour l'argent ; » comportez-vous à leur égard avec une douceur » pleine de modestie. Recommandez-leur de faire de » fréquentes prières, et de se garder du mensonge, » de la fornication, des crimes honteux et de l'usage » du vin. Ayez soin de leur donner vos ordres avec » douceur, et d'une manière affable et insinuante. Ils » vous seront d'une grande utilité dans les circonstances fâcheuses où vous pourrez vous trouver, » contre les adversaires que vous rencontrerez, contre » ceux des nôtres qui, changeant à cet égard de façon » de penser, vous susciteraient des traverses. N'engagez » donc point les hommes de cette classe à renoncer à » leur culte, au Dieu qu'ils ont coutume d'adorer, à » la religion qu'ils professent, au dogme de l'*imamat*

» d'*Ali* et de ses enfans jusqu'à *Mohammed*, fils » d'*Ismaïl* et petit-fils de *Djafar*; exposez-leur seulement les argumens tirés des choses qui sont assujetties au nombre septénaire; brisez-les à force de les » charger de prières; car si, après les avoir ainsi » gagnés, vous donnez ordre à quelqu'un de leur » prendre, je ne dis pas leur argent, mais tout ce » qu'ils ont de plus précieux, ils ne résisteront à aucune de vos volontés, et, si la mort vient les surprendre, ils vous feront leurs héritiers, et vous » laisseront par leur testament tout ce qu'ils possèdent, convaincus qu'ils ne sauraient trouver dans le » monde entier aucun homme plus digne que vous » de leur confiance. »

Supplément au Mémoire sur les Monnaies arabes des Chosroès; par M. Fræhn, Membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

J'ai prouvé, dans un mémoire (1) qui a été annoncé dans le *Journal Asiatique*, en mai 1823, que les renseignemens donnés par *Makrizy* sur la monnaie que les Arabes eurent avant l'an 76 de l'hégire, sont d'accord, malgré l'opinion admise jusqu'alors, avec ce que plusieurs autres auteurs ont dit sur le réglement de la monnaie des Arabes par *Abd-almelik* et *Hedj-*

---

(1) Au sujet de ce mémoire imprimé à Mittau en 1822, voyez le *Journal Asiatique*, T. II, p. 257—264.

adj, vers la même année. Je fis observer que, malgré cela, *Abd-almelik* et *Hedjadj* furent généralement regardés, et même par les Arabes mahométans, comme les auteurs du monnayage arabe, parce qu'ils l'avaient réformé à cette époque, en lui donnant un coin tout-à-fait musulman, ce qui fut regardé par leurs co-réligionnaires comme une œuvre tout-à-fait méritoire (1); et que cette réforme s'était perpétuée jusqu'à présent, tandis qu'au contraire l'ancienne méthode n'avait subsisté qu'un peu plus d'un demi-siècle. Je fis voir aussi que les Arabes avant cette époque, comme le dit expressément *Makrizy*, et même comme d'autres auteurs le donnent à entendre assez clairement, avaient indubitablement joui du droit de frapper leur monnaie. J'observai de plus que, comme leurs premières monnaies frappées dans les provinces qui avaient relevé du sceptre grec, portaient un coin imitant celui de leurs anciens maîtres, de même les monnaies qui avaient cours dans les provinces persanes, ressemblaient à celles qui jusqu'alors y avaient eu cours. J'en donnai pour preuve des monnaies arabes de cette sorte, qu'on attribue ordinairement aux derniers princes de la race des *Sassanides*,

(1) Je citerai ici la réponse que donnait *Abd-oul-wahab Sakeli* à ceux qui voulaient diminuer les mérites de *Heddjadj*, après sa mort: « Ne sont-ce pas des calomnies que vous proférez? Ne savez-vous » pas que c'est lui qui, le premier, frappa des monnaies avec cette ins- » cription : Il n'y a point d'autre Dieu que *Allah*! qu'il est le pre- » mier après les successeurs du Prophète, qui, depuis l'établissement » de l'islamisme, ait fondé une ville (*Wasit*)? » (JAKUT, *dans le grand Dict. Géograph.*)

et je fis voir que ce fait pouvait être démontré par neuf monnaies différentes, qui contenaient en écriture et en langue arabe des noms propres de certains personnages, ou des sentences pieuses, et qui en général sont conformes avec ce qu'en dit *Makrizy*.

En 1822, je fis pendant l'été un voyage de plaisir à *Moskou*; dès le lendemain de mon arrivée, j'y vis les restes d'une riche découverte numismatique faite dans le gouvernement de *Mohilew*. Elle se composait de sept livres ou de plus de quinze cents monnaies d'argent arabes, entières et en fragmens (1). Je sauvai ces objets précieux, qui sans ma présence auraient été, comme tant d'autres, se perdre dans le creuset. J'en fis l'acquisition pour l'Académie des sciences, à un prix très-modéré; j'en écartai seulement ce qui se trouvait déjà au cabinet numismatique du Musée Asiatique; j'obtins aussi plus de trois cents des plus rares, des plus anciennes et des plus remarquables monnaies d'argent des musulmans, qui à elles seules valent peut-être plus que tous les anciens cabinets *Borgia* et *Nani* ensemble. Dans cette masse de monnaies arabes toutes anciennes (entre lesquelles celles qui sont frappées avec un coin purement musul-

---

(1) C'est par un mal-entendu que l'on a parlé seulement de sept cents pièces dans le *Journal Asiatique* de janvier 1823, p. 21. La notice que j'avais faite à ce sujet, et que j'avais communiquée, dans une lettre, à M. le professeur Hartman, à Rostock, fut insérée dans le *Journ. Litt. de Leips.*, 1822, numéro 231; mais précisément les passages les plus intéressans furent mutilés.

man, commençaient par l'an 699 ou 700 de J.-C., et allaient jusqu'à la fin du IXe siècle de notre ère), se trouvait aussi un nombre considérable de médailles, qui étaient frappées au coin des *Chosroès*, et parmi celles-ci il s'en trouvait plusieurs, qui avaient en même tems des inscriptions arabes. Non-seulement j'y trouvai presque toutes les monnaies citées dans mon premier mémoire, mais j'y rencontrai aussi plusieurs autres pièces que je n'avais pas encore vues; tout en me fournissant de nouvelles preuves en faveur de ce que j'avais allégué, elles me donnèrent aussi les moyens de corriger quelques-unes de mes premières observations. Les amis de la numismatique orientale me sauront sans doute gré de leur faire d'abord connaître les nouvelles acquisitions qui concernent la partie la plus ancienne de cette science. Pour en donner un aperçu plus complet, je vais rapporter chacun de ces monumens en les rapprochant de ceux qui sont déjà connus.

Monnaies arabes des Chosroès.

I.

Avec le nom عمر *Omar* au dedans du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*; voyez d'ailleurs le mémoire déjà cité n° 1.

II.

Avec le nom جرير *Djoraïr* en dehors du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*; voy. le Mémoire n° 3; le dessin est sur la planche qui accompagne l'ouvrage intitulé : *Les Russes*, par *Ibn-Foslan*.

III.

Avec le nom سعيد بن دعلج *Saïd-ben-Daladj* au dedans du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*

IV.

Avec le nom سعيد *Saïd* au dedans du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*; et d'ailleurs voy. le mémoire cité n° 4.

V.

Avec le nom عبد الله *Abd-allah* au dedans du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*

VI.

Avec le nom هانى *Hani* au dedans du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*

VII.

Avec le nom مقاتل *Mokabil* ou *Mokatil* au dedans du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*

VIII.

Avec le nom بسر, peut-être *Boschr.*

Dans le *Mus. de la Bibliothèque de Gottingue*; voy. le mémoire n° 5.

IX.

Au dedans du cordon se trouve le nom : الحجاج بن يوسف *El-Hedjadj Ben-Iousouf ;* en dehors cette legende : بسم الله لا اله الا الله (Sic) وحده محمد رسول الله *Au nom d'Allah! il n'est point de Dieu que Allah seul ; Mahomet est l'envoyé d'Allah.*

Dans le *Mus. Asiat.*; voyez au reste le mémoire n° 6 et la gravure y-jointe.

X.

Avec le nom الحجاج بن يوسف *El-Hedjadj Ben-Iousouf* en dedans, et avec la legende : بسم الله *Au nom d'Allah!* en dehors du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*

XI.

Avec le nom *El-Hedjadj Ben-Iousouf*, au dedans du cordon, et الحمد لله *louange à Allah!* en dehors.

Dans le *Mus. Asiat.*

XII.

Avec la legende الحمد لله *Allah soit loué!* au dehors du cordon.

Dans le *Mus. Asia*;.; voyez d'ailleurs le mémoire n° 2.

XIII.

Avec بسم الله *au nom d'Allah!* en dehors du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*; voyez d'ailleurs le mémoire n° 7.

XIV.

Avec بسم الله محمد رسول الله *au nom d'Allah! Mohammed est l'envoyé d'Allah*, en dehors du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*

XV.

Avec بسم الله ولى الامر *au nom d'Allah! l'administrateur de l'empire*, en dehors du cordon.

Dans le *Mus. Asiat.*

XVI.

Avec لا حكم الا لله *le pouvoir de juger n'appartient qu'à Allah*, en dehors du cordon.

Dans le *Musée du Palais de l'Ermitage*, et voyez d'ailleurs le mémoire n° 9.

Ces seize pièces sont les seules monnaies arabes des *Chosroès*, portant des inscriptions en deux langues, que je connaisse jusqu'à présent. A l'exception de la médaille de *Gottingue*, j'ai toutes les autres sous les yeux, et je puis garantir la lecture que j'assigne aux inscriptions arabes.

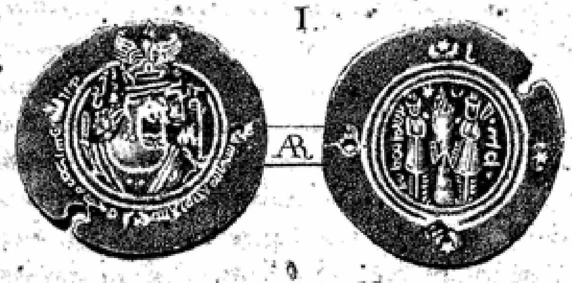
Cependant M. le baron Silvéstre de Sacy a révoqué en doute ma lecture de celle même qui est la plus importante de toutes les monnaies que j'ai déjà fait connaître il y a quelque tems. (C'est celle qui est citée ci-dessus sous le numéro 9.) « Je dois avouer (dit ce savant célèbre dans le Journal Asiatique, au lieu cité, tom. 11, p. 264) qu'il me reste beaucoup de doutes sur les mots : الحجاج بن يوسف *El-Heddjadj* fils de *Yousouf*, que M. Fræhn lit sur cette médaille. Je n'y vois aucune trace de l'article ال *al* dans le nom de *Heddjadj*, ni du mot بن *fils*. Ce que M. Fræhn prend pour les deux premières lettres يو du nom *Yousouf*, pourrait bien n'être que des lettres sassanides, et ce qu'il lit حجاج *Heddjadj*, me semble difficilement pouvoir être lu ainsi. J'ai d'autant plus de peine à croire que ce soient là des lettres arabes, que j'ai observé ce même caractère, formé peut-être de plusieurs lettres sassanides liées ensemble, sur une pièce semblable du cabinet de Vienne, où il n'y a point d'ailleurs de légende arabe, etc. ».

M. de Amburger, secrétaire de la légation impériale russe à Tauris, possède un exemplaire de la médaille

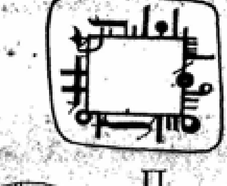
dont il s'agit ici, mais précisément il est mal conservé dans l'endroit qui contient ce nom, et les traits des lettres sont en partie effacés; ce qui fit (je m'en rappelle encore) que d'abord je ne pus bien distinguer cette partie de la légende en 1821, époque à laquelle je la vis la première fois. Quoique la gravure qui la représente soit en effet très-belle et très-fidèle, on concevra sans peine qu'il est difficile de reproduire exactement sur une gravure l'inscription d'une médaille dont l'original est mal conservé. Ainsi je ne puis savoir mauvais gré au savant célèbre qui a déchiffré le premier les monnaies sassanides, de ce qu'il a conservé des doutes sur ce point, ne pouvant recourir à l'original, et obligé de se contenter d'une gravure, quoiqu'il pût croire que j'étais sûr de ma lecture, puisque je l'avais transcrite, sans exprimer aucune incertitude, ce que je ne manque jamais de faire dans les cas douteux. Effectivement, je m'étais convaincu de la justesse de ma lecture par un examen minutieux et prolongé. Heureusement j'ai trouvé un second exemplaire de cette monnaie, que j'ai apporté de *Moscou*, et il m'a convaincu que j'avais déchiffré parfaitement les traits des lettres, souvent presqu'imperceptibles, de cette médaille; je pourrai encore citer à l'appui deux autres pièces qui ont été apportées du même endroit, et qui sont citées ci-dessus sous les n°s 10 et 11. Sur toutes les trois on voit le nom الحجاج بن يوسف fort distinctement. Pour qu'il ne reste plus aucun doute à ce sujet, j'ai joint au mémoire que je présente à la



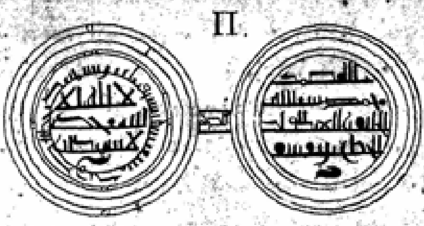
I.



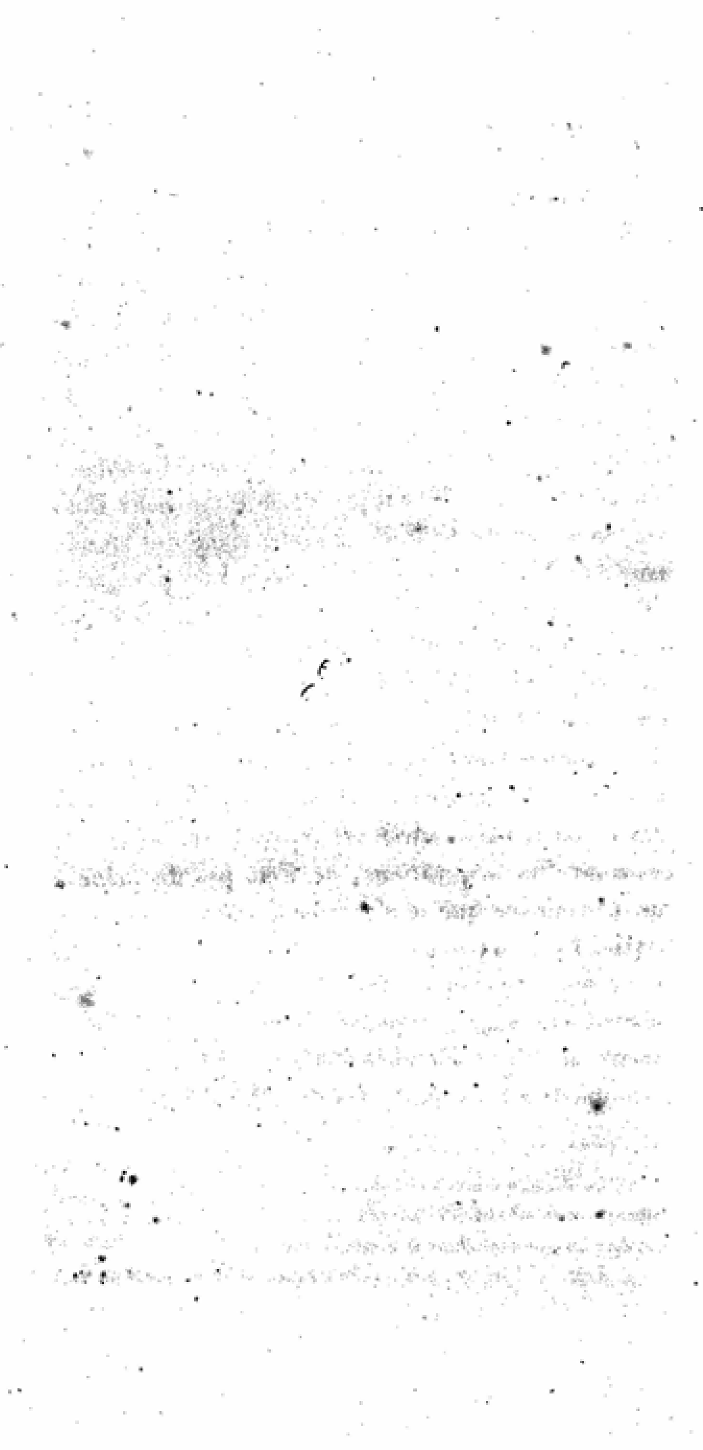
Memoire sur les Monnaies
d'Abd-al-melik et de Heddjadj.



II.



Boser, del.



Société Asiatique un dessin qui le reproduit fidèlement (1).

Quant aux autres médailles, et particulièrement à celles qui n'étaient pas connues antérieurement, les amateurs de la science numismatique orientale doivent les trouver fort intéressantes, et nommément la monnaie de *Heddjadj*, qui est sous le n° 10. Elle s'accorde encore plus que celle qui a déjà été publiée, avec la description donnée par *Abou-Mohammed Hassan*, dans le traité de *Makrizy* sur les mémoires musulmans (2). Mais leur intérêt sera encore bien plus grand lorsqu'on aura une fois acquis des renseignemens sur les personnes dont elles portent les noms, ce qui sera bien plus difficile à l'égard des autres. J'ai déjà essayé de déterminer dans mon premier mémoire quels étaient les personnes mentionnées sur quelques-unes des médailles que je connaissais alors (comme عمر, سعيد, بسر, جرير); mais, après avoir pris connaissance de ces nouvelles acquisitions, je n'eus pas de peine à me convaincre que je n'y avais pas réussi, même en partie. Le nom paternel qui se trouve sur la médaille n° 3, fait voir l'impossibilité de la supposition qui m'avait été suggérée par le nom de *Saïd*, qui se trouve sur le n° 4 (monnaie fort commune). Qui pourra dire quel est ce *Saïd*, fils de *Daladj?* Il est en-

---

(1) La planche jointe à ce mémoire contient en outre la représentation de deux médailles relatives à un autre mémoire du même auteur, qui sera aussi inséré dans le Journal Asiatique.

(2) Édit. de *Tychsen*, p. 65, et la traduct. de M. Silvestre de Sacy, p. 72.

core une circonstance qui pourrait aussi faire douter que *Omar* sur le n° 1 fût le *khalife* de ce nom, successeur d'*Abou-Bekr*, ainsi que je l'avais d'abord supposé. Comme je ne suis pas disposé à passer sous silence les renseignemens qui peuvent affaiblir une supposition que j'aurais mise en avant, je vais faire connaître ici cette circonstance. Cette monnaie est fort commune; de toutes les monnaies arabes des Chosroès, c'est celle qu'on trouve le plus souvent. Non-seulement elle se voit dans tous les cabinets de numismatique orientale connus en Europe, dont j'ai parlé dans un traité que j'ai publié il y a quelque tems; mais je l'ai trouvée dans ce pays-ci fort souvent; et il en existe plus de cinquante exemplaires dans le dépôt dont j'ai raconté la découverte au commencement de ce mémoire. N'est-il pas extraordinaire de trouver si fréquemment et en si grande quantité une monnaie qui, d'après *Makrizy* lui-même, doit être de toutes les monnaies d'argent arabes la plus ancienne, comme on peut le voir aussi dans l'aperçu que j'ai donné dans le mémoire déjà cité. C'est sur l'autorité du même auteur (*Makrizy*) que j'ai attribué au susdit *Omar* la pièce n° 12, ayant seulement الحمد لله; mais celle que je place ici sous le n° 11, ayant, outre cette légende, le nom de *Heddjadj*, me rend cette première supposition suspecte.

Il me semble aussi difficile de rendre raison des autres noms que l'on voit ici pour la première fois عبد الله هانى مقاتل; ainsi je n'essayerai pas de les expliquer. On pourrait peut-être croire que le premier se rapporte à *Abd-Allah-Ben-Zobaïr*, des mon-

naies duquel parle *Makrizy* (1), ou encore à *Abd-Allah-Ben-Amir*, qui en l'an 27 de l'hégire fut envoyé par *Osman* pour faire la conquête du *Khorasan* (2). Cependant le nom d'*Abd-Allah*, est trop commun pour qu'il soit possible de se décider définitivement sans connaître le nom du père. Les noms *Hani* et *Mokatil* ou *Mokabil* sont moins fréquens, et c'est une raison qui nous porterait à croire que la monnaie où ils se trouvent est de l'an 76 environ. Mais il y a lieu de penser que ces personnages, soit gouverneurs, soit généraux, n'étaient peut-être pas d'un rang si élevé que *Heddjadj*. Nous pensons qu'il en était de même de *Saïd* et bien aussi des autres, dont nous avons déjà parlé. Il est certain qu'ils paraissent inconnus dans les annales musulmanes (3) ; peut-être aussi n'étaient-ils que des directeurs des monnaies.

J'ai déja observé, dans la page 3 de mon premier mémoire, que les auteurs, qui, comme on le croyait généralement, étaient en contradiction avec *Makrizy*, au sujet du réglement de la monnaie arabe, fait vers l'an 76 de l'hégire, s'expriment cependant de manière à ne pas révoquer en doute l'existence antérieure de la

---

(1) Edit. *Tychsen*, p. 10, et la trad. de M. Silvestre de Sacy, p. 16.

(2) Voyez *Ibn-Kotaïba*, dans la note 108 de *Reiske* sur les *Annales d'Abulf.*, tom. I. *Elmacin*, p. 32.

(3) On trouve dans *Ockley* (trad. Allem. II, 288, etc.), un *Hani*, sous le règne de *Yezid*, vers l'an 60 de l'*Hégire*, mais qui serait difficilement celui dont il s'agit ici, aussi peu que le *Mokatil*, qui mourut en 105 de l'*Hégire*, et qui est mentionné dans le *Rauz-el Akhiar* (f. m. 3).

monnaie arabe avec des formes grecques et persannes, mais qu'au contraire ils font plutôt entendre ce fait assez clairement. Voici encore d'autres auteurs arabes qui sont d'accord sur ce point, avec ceux qui ont été cités dans le premier mémoire.

Dans le *Tarikh-el-Mansoury* de *Mohammed Hamawy* (fol. 36), l'an 76 de l'hégire est indiquée comme l'époque où l'on frappa de la monnaie Musulmane (سكة الاسلام). « L'an 76. Dans cette année, dit-il, » on frappa de la monnaie Musulmane ». — Dans l'histoire des animaux de *Demiry* (fol. 29.), on lit dans l'histoire d'*Abd-elmélik* : « Il fut le premier » qui fit frapper de la monnaie d'or et d'argent au » coin Musulman (بصكة (Sic) الاسلام). Auparavant le coin (نقش) avait été grec pour les monnaies d'or, et persan pour les monnaies d'argent ». *Amasy* dit dans le *Rauz-al-akhiar*, fol. 31 : « Sous » le règne d'*Abd-elmélik*, on fit de la monnaie » d'or et d'argent بالعربية avec des inscriptions ara- » bes. L'inscription de la monnaie d'or avait été » auparavant grecque, et celle de la monnaie d'ar- » gent, persanne ; ceci fut fait par les ordres de » *Heddjadj* ». — *Emir Moustafa* dit dans sa chronique (p. 30) : « Dans cette année (75) *Abd-* » *elmelik* ordonna que l'on frappât de la monnaie » d'or et d'argent بالعربية avec des inscriptions ara- » bes. Auparavant elles avaient été en grec et dans la » langue des *Chosroès* (رومية وكسروية) ».

Cependant il est bien surprenant de ne pas trouver dans la chronique de *Tabary*, les mots بالعربية ou بسكة سلام, c'est-à-dire *avec un coin musulman* ou *arabe*, en parlant du commencement de la monnaie musulmane; c'est ce que nous avons signalé, au moins dans le manuscrit de Berlin, qui, en cet endroit, diffère tout-à-fait de ce qu'on lit dans *Elmacin*, qui doit pourtant, si on en juge d'après ce qui précède قال, avoir puisé son récit dans *Tabary*. Voici le commencement de ce passage que feu M. *Tychsen* m'a communiqué : « Dans cette année (76) *Abd-elmelik* ordonna de frapper de la monnaie d'or et d'argent. *Wakidy* (page 207) dit que *Saad Ben-Raschid* le lui avait raconté sur l'autorité de *Salih Ben-Keisan*. Il dit de plus qu'il avait entendu dire à *Ibnaby-zenad* (الزناد), qui le tenait de son père, que *Abd-elmelik* avait fait frapper de la monnaie d'or et d'argent en cette année (عامئذ), et qu'il était le premier qui eût ordonné d'en frapper. »

Beladery paraîtra sans doute plus intéressant que tous ces auteurs. Il est non-seulement antérieur à *Tabary*, puisqu'il mourut, selon *Abou'l-Mahasen* (1), en l'an 279; mais encore, dans son histoire *Des conquêtes des pays*, il a destiné un chapitre *particulier à l'histoire* du monnayage (أمر النقود) chez les Arabes. Comme j'ai reçu une copie de ce chapitre, que je dois à la complaisance de M. le professeur *Hamaker*

(1) Voyez *Hamaker, specimen* catal. Lugd.-Bat., etc.; p. 14, comp. aussi p. 239 et suiv.

à Leyde, je ne puis résister au plaisir de citer ici préalablement quelques-uns des passages relatifs aux monnaies arabes des *Chosroès*, ou à la réforme des monnaies chez les Arabes. On trouvera sans doute fort singulier que cet auteur en dise moins sur les monnaies des *Chosroès*, que *Makrizy*, quoique la tradition remonte chez lui jusqu'au tems même auquel se rapporte cette sorte de monnaie.

« *Mohammed-Ben-Sa'ad* (a. 230) m'a dit, sur » l'autorité de *Wakidy*, (qui le tenait de *Rabi'a-* » *Ben-Aman*, et celui-ci de *Wahb-Ben-Keisan*) que » le dernier avait dit : Qu'il avait vu de la monnaie » d'or et d'argent, avant que *Abd-almelik* en eût » fait frapper, et qui était ممسوحت (1). » (Comp. *Makrizy*, édition de *Tychsen*, page 11.—Traduction de M. Silvestre de Sacy, page 16.)

« Le même *Mohammed-Ben-Sa'ad* me dit, sur l'au- » torité de *Wakidy*, qui le tenait d'*Osman Ben-* » *Abd-Allah*, et celui-ci de son père, que le dernier » lui avait dit : qu'il avait demandé à *Sa'ad* (lisez » *Saïd*) *Ben-el-Mosayeb* (a. 93 ou 94) qui était » le premier qui eût frappé de la monnaie d'or avec » un coin (من ضرب الدنانير المنقوشة) ? et qu'il » lui avait répondu : *Abd-almelik* fils de *Merwan*. » Jusque-là les monnaies d'or courantes étaient grec- » ques, et celles d'argent étaient la monnaie des » *Chosroès* ou des *Himiarites* (وكانت الدنانير برد رومية والدراهم كسروية وحميرية).

(1) Je ne puis encore bien comprendre le sens de cette expression.

« Le même *Mohammed Ben-Sa'ad* m'a dit, sur
» l'autorité de *Mohammed-Ben-Omar* (c'est-à-dire
» *Wakidy*), qui le tenait de *Ben-Aby-zyad* (lisez
» *Zenad*), et celui-ci de son père, qu'*Abd-almelik*
» était le premier qui eût fait frapper de la monnaie
» d'or dans la stérile année 74, عام الجماعة سنة
أربع وسبعين. » (Comparez ici *Tabary* cité ci-dessus,
et *Makrizy*, édition de *Tychs.*, page 66. — Traduction de M. Silvestre de Sacy, page 73.)

» *Abou'l-Hasan Medainy* dit : *Heddjadj* fit frapper de la monnaie d'argent à la fin de l'année
» 75. Puis en 76, il ordonna que l'on en fît dans
» toutes les provinces. » (Comp. *Makrizy*, édition
de *Tychs.*, page 66, et la traduction de M. Silvestre
de Sacy, page 73.)

« *Daoud*, l'essayeur, (الناقد) dit : J'ai vu un *Dirhem*, où je lis : *ce Dirhem a été frappé dans Koufah
» en l'année* 73 (1); mais les essayeurs étaient d'accord
» qu'il était محمول (contrefait et non vrai). J'ai aussi,
» ajoute-t-il, vu un *Dirhem*, dont je n'ai jamais vu
» le pareil, avec cette inscription : « *Obeid-Allah-
» Ben-Zyad*. Mais il fut regardé comme faux. »
(Comp. *Makrisy*, édition de *Tychs.*, page 27, et la
traduction de M. Silvestre de Sacy, page 33.)

« *Mohammed Ben-Sa'ad* m'a raconté que *Wakidy*
» lui avait dit, selon ce qu'il teñait de *Yahia Ben-en-
» Noman Ghaffary*, et celui-ci de son père : que
» *Mos'ab* avait fait frapper de la monnaie d'argent

---

(1) Dans le texte on lit صرف هذا الدرهم

» par les ordres d'*Abd-Allah-Ben-Zobaïr*, en l'an 70,
» avec un coin des *Chosroès* (ou *Sasanide* على ضرب
» الاكاسر), où le mot بركة *louange*, ne se trouvait pas,
» ni le mot الله *allah* (وعليها بركة وعليها الله) ; mais
» que *Heddjadj*, lorsqu'il......... l'avait réfor-
» mée (فلما كان الحجاج غيرها). » (Comp. *Makrisy*, édition de *Tychs.*, page 65, et la traduction de M. Silvestre de Sacy, page 72.)

« D'après une tradition, *Hescham Ben* (*Moham-*
» *med*) *Kelby* (a. 204) avait dit : que *Mos'ab* n'a-
» vait pas seulement fait frapper de la monnaie d'ar-
» gent, mais encore de la monnaie d'or. »

« *Daoud*, l'essayeur, m'a raconté que l'essayeur
» *Abou-Zobaïr* lui avait dit qu'*Abd-elmelik* avait
» fait battre de la monnaie d'or en l'an 74, سنا (?)
» et puis encore en 75 ; et que *Heddjadj* avait
» fait battre de la monnaie d'argent *Baghlienne*
» (دراهم بغلية), avec cette inscription : *Au nom*
» *d'Allah! El-Heddjadj*. (Comp. *Makrizy*, édition de
» *Tychs.*, page 65, et la traduction de M. Silvestre
» de Sacy, page 72.) Que cependant, une année
» après, il lui avait donné cette inscription : *Allah*
» *est un, Allah l'éternel* الصمد. (Comp. *Makrizy*, édi-
» tion de *Tychs.*, page 66, et la traduction de M. Sil-
» vestre de Sacy, page 73.) Mais que les *Fakihs* l'a-
» vaient désapprouvé, ce qui fit que les pièces fu-
» rent nommées *les désapprouvées* (ou *réprouvées*). »
(Comp. *Makrizy*, édition de *Tychs.*, page 20, et la traduction de M. Silvestre de Sacy, page 25.)

Je me réserve d'examiner dans une autre occasion, et plus en détail, ces données de *Beladery*, qui sont en partie obscures et embrouillées.

Saint-Pétersbourg, le 23 Décembre 1823.

---

*Relation de la prise d'*Abydos (1), *extraite de la* Couronne des Chroniques de Saad-eddin, *et traduite du turc, par* M. Garcin de Tassy.

En l'année 728 de l'hégire (1327-28 de Jésus-Christ), le sultan *Orkhan*, désirant se rendre maître d'*Abydos*, forteresse qui appartenait aux Grecs, y envoya *Kounouz-Alp* et *Abd-errahman*, avec ordre d'en former le siége. Ces deux braves généraux, à la tête des guerriers qui combattaient pour la foi, entourèrent cette citadelle, et firent tous leurs efforts pour s'en emparer. Mais, comme elle était très-bien fortifiée, on ne pouvait se flatter de la prendre qu'après un long siége. Les Musulmans épiaient une occasion favorable, sans cesser de combattre les ennemis aux intentions perfides; et, se souvenant de cette sentence : *lorsque Dieu veut quelque chose, il en prépare les moyens*, ils demandaient au souverain maître des biens du monde de les assister de son secours.

Le gouverneur de cette forteresse avait une fille

---

(1) Il paraît que le fait rapporté ici est exactement vrai; les écrivains ottomans s'accordent tous à le raconter ainsi ; et le peuple aime à le rappeler aux voyageurs. Voyez les Lettres de Milady Montague, XLIVe Lettre.

qui était la vertu même, et dont la rare beauté manquait de point de comparaison. Une nuit, cette Houri avait à peine caché ses joues purpurines semblables à la lune resplendissante, sous les nuages cotonneux de ses draps, qu'un profond sommeil ferma ses yeux aussi frais que le narcisse. Un songe s'offrit bientôt à son imagination, elle rêva qu'elle tombait au fond d'un puits obscur où elle avait tout à craindre pour ses jours. Elle désirait vivement d'en pouvoir sortir, ou d'en être retirée; mais elle avait beau pousser des cris et des gémissemens pour implorer du secours, personne de sa maison ni de sa famille ne se présentait pour lui en donner. Persuadée alors que cette fosse horrible devait être pour elle le filet de la mort, elle se soumit au décret de Dieu, et cessa de tendre vers lui les mains de l'espérance.

Tout à coup elle voit passer au bord du puits ténébreux un jeune guerrier doué de la physionomie la plus douce : il s'arrête, la retire de cette profonde citerne, où elle était sur le point de perdre la vie, et la fait passer dans un lieu charmant; là, d'une main délicate et pudique, il lui enlève ses vêtemens souillés de fange, et la revêt d'habits précieux.

Lorsque cette beauté, à la taille de cyprès, se réveilla, elle se mit à réfléchir sur ce que pouvait signifier ce songe extraordinaire. Les traits du jeune homme qu'elle avait vu lui étaient restés profondément gravés dans l'esprit, et avaient excité en elle le plus vif amour. Son image la suivait partout, et la privait du repos.

Un jour, pour dissiper la noire mélancolie qui s'était emparée de son cœur, cette jeune vierge monta au haut d'une tour de la citadelle. Là, elle jetait la vue du côté du camp musulman, lorsque le brave *Abd-errahman*, général de l'armée des fidèles, frappe ses regards. Instruite par l'amour, elle ne tarda pas à reconnaître en ce jeune guerrier celui qu'elle avait vu en songe, et, comprenant que son rêve était une vision céleste, elle pensa que la citerne ténébreuse où elle s'était trouvée en danger de périr, était l'image de la religion chrétienne, et que son libérateur était celle de la vraie religion. Sur-le-champ elle écrivit au général, dans le langage des Francs, une lettre, en un style plus élégant où, après avoir rapporté ce qui lui était arrivé, elle exprima le désir qu'elle avait d'entrer dans le sein de l'islamisme. Dans son zèle pour cette religion sainte, à laquelle elle appartenait déjà par conviction, elle n'hésita pas d'ajouter : « Si vous voulez vous emparer de la forteresse, » retirez-vous de ces lieux en feignant de fuir ; venez » ensuite une telle nuit, au pied de la citadelle, à » la tête de quelques braves, il vous sera très-facile » de vous en rendre maître ».

Elle attacha sa lettre à une pierre, et la lança vers l'armée des fidèles. Semblable à une colombe messagère au vol rapide, le caillou parvint au camp musulman, et, comme aurait fait une pierre d'aimant, il roula jusqu'aux pieds ferrés du cheval d'*Abd-errahman*. Le brave guerrier prit de suite cette pierre, montra la lettre à des interprètes, et, après en avoir

connu le sens, il tint conseil avec son collègue sur ce qu'ils devaient faire. D'un commun accord il fut décidé que l'on se conformerait aux instructions de la fille du gouverneur. On agit d'après cette résolution, et en effet la troupe impie des *Polythéistes* (1) qui gardaient cette forteresse, croyant que le mouvement rétrograde des fidèles était produit par la crainte, se livra aux plaisirs de la table et de l'amour, sans se mettre en peine de l'issue de l'événement.

La nuit indiquée, le brave *Abd-errahman* s'associa avec quatre-vingts braves, et ils s'avancèrent ensemble vers *Abydos*. Arrivés au pied de la citadelle, ils aperçurent la belle chrétienne qui attendait sur une tourelle du château les guerriers de la foi.

Abd-errahman, ivre d'amour et de joie, se précipita vers le côté où était sa fidèle amante. Déjà prisonnier dans les lacs des boucles des cheveux de sa belle maîtresse, il se rendit de nouveau son captif en se liant avec la corde qu'elle avait eu soin de faire descendre. Aidé de sa main protectrice, il escalada les murs du château, comme l'industrieuse araignée s'élève dans les airs, attachée à son fil glutineux. Il fit ensuite monter quelques-uns de ses braves compagnons. Guidés par cette beauté au visage de fée, ils massacrent les gardes, s'emparent des clés qu'ils trouvent sous le chevet des portiers stupides, et, à l'aide de la cause première de tous les événemens, ils

(1) Les Musulmans nomment ainsi les Chrétiens, à cause du dogme de la Trinité.

ouvrent les portes de la place, et y font entrer les soldats victorieux. Après avoir lavé par le cimeterre étincelant, semblable à l'onde fugitive, cette citadelle nompareille des ordures qu'y avaient faites les *Polythéistes*, les Musulmans conduisirent le malheureux gouverneur avec sa fille charmante et des richesses sans nombre à l'heureux *Orkhan*. Ce monarque remercia le Très-Haut de ses faveurs infinies; il combla d'honneurs et de présens cette beauté qui fesait le charme du cœur, et la maria au brave *Abd-errahman*. De leur union fortunée, bénie par le ciel, naquit bientôt un fils, qu'ils nommèrent *Cara Abd-errahman*. Il se distingua tellement par sa bravoure, que son nom seul jetait la terreur parmi les *Polythéistes* de Constantinople, qui furent souvent privés du repos et du sommeil par son bras invincible. Les mères mêmes fesaient obéir leurs enfans en leur nommant *Cara Abd-errahman*.

LES ARABES EN ESPAGNE,

Extrait des Historiens orientaux, par M. GRANGERET DE LA GRANGE (1).

Witiza, roi des Goths d'Espagne, laissa, lorsqu'il mourut, trois enfans en bas âge (2). Rodrigue, seigneur puissant, et commandant des armées de Witiza, vint à bout par ses manœuvres de s'emparer de l'autorité souveraine, au préjudice des enfans du dernier roi.

Les historiens arabes rapportent que du tems des rois Goths, il y avait à Tolède, qui était alors la capitale de l'Espagne, un édifice solidement bâti, et dont les portes étaient fermées par un grand nombre de serrures. Des gardes veillaient continuellement autour de cet édifice. Les rois goths l'avaient en grande vénération, et ils ne l'ouvraient jamais. Rodrigue, croyant

(1) J'ai suivi pour cette narration *Ibn-Alkauthyr*, auteur de l'Histoire de la Conquête de l'Espagne par les Arabes, et *Ahmed*, fils de *Mohammed*, connu sous le nom d'*Almokry*. C'est dans ce dernier que j'ai trouvé le plus de renseignemens. *Almokry* a embrassé toute l'Histoire des Arabes d'Espagne, depuis leur entrée jusqu'à leur expulsion de Grenade sous *Abou Abd-Allah*, ou *Boabdil*. Son ouvrage, qui n'est en grande partie qu'une compilation, renferme des détails curieux sur la Conquête de l'Espagne, sur les provinces et les villes de cette contrée, et sur les Arabes qui l'ont occupée.

(2) Suivant quelques historiens arabes. Witiza ne laissa après lui que deux enfans, *Sisibut* et *Ebah*. *Ibn-Alkauthyr* lui en donne trois, qu'il nomme *Almondo*, *Romlah*, *Arthobás*.

qu'il renfermait un riche trésor, se le fit ouvrir, au mépris des lois qui en défendaient l'entrée. Il n'y trouva qu'un coffre. Ce coffre renfermait une longue toile roulée, sur laquelle on avait représenté des guerriers montés sur des chevaux arabes. Un turban blanc couvrait leurs têtes; ils étaient ceints d'une épée; des arcs étaient suspendus à leurs épaules; et ils portaient des lances auxquelles des drapeaux étaient attachés. Au-dessus de ces figures on lisait ces mots écrits dans la langue des Goths : « Lorsque les serrures qui » ferment cet édifice auront été brisées, que ce coffre » aura été ouvert, et que les figures tracées sur cette » toile auront vu le jour, les peuples qu'elles repré- » sentent entreront dans l'Andalousie, en feront la » conquête, et y établiront leur domination ».

A cette vue le monarque des Goths fut frappé d'épouvante : il se repentit de ce qu'il avait fait, et lui et tous ceux qui l'entouraient ressentirent une extrême douleur. Il fit remettre promptement les serrures, et replaça les gardes; ensuite il vaqua aux affaires du royaume, sans paraître songer à la funeste prédiction.

Les rois goths avaient des possessions sur les côtes d'Afrique. Julien, un des principaux seigneurs d'Espagne, gouvernait Ceuta et Tanger, au nom de Rodrigue, à qui il envoyait des chevaux et des éperviers. Tandis qu'il soutenait vaillamment la cause de son souverain contre les entreprises des Musulmans, sa fille était élevée à Tolède, dans le palais des rois. Rorigue la vit, s'enflamma pour elle, et la déshonora.

Instruit de l'outrage fait à sa fille, Julien s'écria transporté de fureur : « Par la religion du Messie! j'anéantirai la puissance de Rodrigue, et je creuserai » un abîme sous ses pieds. » Aussitôt il quitte Ceuta, passe le détroit, arrive à Tolède, cache devant le roi sa douleur et son ressentiment, lui redemande sa fille, et la ramène à Ceuta, où il ne songe plus qu'aux moyens de se venger de Rodrigue.

On rapporte que le roi, qui ne soupçonnait point que Julien méditât sa ruine, lui dit quelques instans avant son départ : « Lorsque vous serez de retour dans » votre gouvernement, n'oubliez pas de m'envoyer » de ces éperviers si rares et si beaux, qui flattent » tant ma vue, et que je préfère entre tous les oiseaux » de proie ». « J'en atteste le Messie, répliqua vivement Julien, je vous enverrai des éperviers que » vos yeux n'ont jamais vus ».

Par-là il faisait allusion à cette multitude d'Arabes qu'il avait résolu d'introduire dans l'Andalousie; mais Rodrigue était bien loin de comprendre le sens de ces paroles.

En ce même tems, Mousa, fils de Nasir, (1) homme de génie, plein de valeur, et zélé pour la propagation de l'islamisme, gouvernait une grande partie de l'Afrique au nom d'Alwalid, fils d'Abd-Almélic, le dixième khalife des Musulmans, et le sixième de la dynastie des Ommiades.

Impatient d'assouvir sa vengeance, Julien va trouver Mousa; il lui parle de Rodrigue, de sa tyrannie,

---

(1) Dans le manuscrit d'*Ibn-Alkauthyr*, on lit toujours *Nosaïr*.

et de l'affront qu'il en a reçu. Il l'engage à tenter la conquête de l'Espagne, et lui jure qu'il lui en ouvrira les chemins. Ensuite il lui expose la faiblesse, la misère et l'avilissement des Goths; il lui dépeint les beaux sites de l'Espagne, la douceur de son climat, ses plaines fertiles, les fleuves qui l'arrosent, et les fruits délicieux qui nourrissent ses habitans.

Mousa, qui ne souhaitait rien plus ardemment que de reculer les bornes de l'empire des Arabes, accepta avec ravissement la proposition de Julien, et en écrivit au khalife Alwalid, qui résidait à Damas. Alwalid lui fit cette réponse : « Envoie d'abord dans l'An-
» dalousie quelques détachemens pour reconnaître le
» pays, et ne va pas t'exposer avec les Musulmans sur
» une mer orageuse. » Mousa ayant représenté à son souverain que cette mer n'était qu'un détroit dont on apercevait le rivage opposé, « N'importe, répondit le
» khalife, fais comme je t'ai dit. » Alors Mousa, de concert avec Julien, qui lui avait promis de lui faciliter cette entreprise, envoya dans l'Andalousie l'un de ses affranchis, Tharif le Bérébère, surnommé *Abou-Zorah*. Tharif partit l'an 91 de l'hégire, avec cinq cents hommes, et vint débarquer à la terre dite l'Ile Verte, laquelle prit depuis ce moment le nom de *Tharifa*. Il fit un butin considérable, et revint auprès de Mousa, qui, encouragé par ce premier succès, choisit un autre de ses affranchis pour une seconde expédition. C'était Thârik, fils de Ziâd, guerrier aussi éloquent qu'intrépide. Il traversa la mer, l'an 92 de l'hégire, avec sept mille Musulmans, la plupart Bérébères (1).

(1) Nom des peuples qui habitaient la Barbarie.

On raconte que, durant le passage, Thârik s'étant endormi, Mahomet lui apparut en songe. Autour de l'apôtre des Arabes étaient rangés les *Mohadjériens* et les *Ansâriens* (1). Ils tenaient une épée à la main; des arcs étaient suspendus à leurs épaules. Mahomet s'approcha de Thârik, et lui dit: « O Thârik! poursuis ton » entreprise, sois fidèle à tes engagemens, et traite les » Musulmans avec douceur. » En achevant ces mots, le prophète, suivi de ses compagnons, entra dans l'Andalousie. Aussitôt que Thârik fut réveillé, il communiqua cette vision à ses soldats. Ceux-ci furent transportés de joie, et ils regardèrent la vision de leur chef comme un présage certain de la victoire.

La flotte, composée de quatre vaisseaux, arriva bientôt au pied du mont Calpé, qui reçut alors le nom de *Djébel Thârik* (Gibraltar). Thârik, ayant touché le sol de l'Andalousie, brûla ses vaisseaux pour n'être point tenté d'y rentrer; après quoi il se mit en marche, résolu de vaincre ou de périr.

Rodrigue ne tarda pas à être instruit de cet événement. « Un peuple étranger, lui dit-on, s'est montré » dans l'Andalousie; nous ignorons s'il descend du » ciel, ou s'il sort de la terre. » Rodrigue alarmé fit aussitôt ses préparatifs; puis il s'avança à la rencontre de l'ennemi. Le monarque des Goths était sur un char magnifique; un pavillon orné de perles, de rubis

(1) Les *Mohadjériens*, c'est-à-dire fugitifs, émigrés, sont les Arabes qui abandonnèrent la Mecque pour suivre Mahomet. Les *Ansâriens*, c'est-à-dire auxiliaires, sont les habitans de Médine, qui donnèrent un asile à Mahomet, et s'armèrent pour sa défense lorsqu'il fut contraint de quitter la Mecque.

et d'émeraudes ombrageait sa tête ; une foule de guerriers se pressaient autour de lui.

Lorsque Thârik eut été averti de l'approche de Rodrigue, il se leva au milieu de ses compagnons ; et, après avoir glorifié le Dieu Très-Haut, il leur adressa cette harangue :

« Guerriers, où pourriez-vous fuir ? derrière vous est la mer, et devant vous l'ennemi. Vous n'avez donc de ressource que dans votre courage et votre constance. Sachez que vous êtes dans cette contrée plus misérables que des orphelins assis à la table de tuteurs avares. Votre ennemi se présente à vous protégé par une armée nombreuse ; il a des vivres en abondance, et vous, pour tout secours, vous n'avez que vos épées, et pour vivres, que ce que vous arracherez des mains de votre ennemi. Pour peu que se prolonge la disette absolue où vous êtes réduits, et que vous tardiez à obtenir quelques succès, votre courage s'éteindra, et vos cœurs seront saisis de l'effroi que vous avez inspiré. Éloignez donc de vous la honte dont vous couvrirait un revers, et attaquez ce monarque qui a quitté sa ville bien fortifiée pour venir à votre rencontre. L'occasion de le renverser est belle, si vous consentez à vous exposer généreusement à la mort. Et ne croyez pas que je veuille vous exciter à braver des dangers que je refuserais de partager avec vous ; c'est moi-même qui vous conduirai à travers des hasards où la perte de la vie est toujours le moindre des maux. Sachez que si vous souffrez quelques instans avec patience, vous goûterez ensuite de suprêmes délices. Ne séparez donc pas votre cause de

la mienne, et soyez certains que votre sort ne sera pas plus funeste que le mien. Vous avez appris que cette contrée nourrit un grand nombre de filles grecques, beautés ravissantes, qui traînent avec grâce des robes somptueuses, où brillent confondus ensemble les perles, le corail et l'or le plus pur, et qui reposent dans le palais des rois ceints du diadème. L'Emir des croyans, Alwalid fils d'Abd-Almélic, vous a choisis entre tous les guerriers arabes, et il permet que vous deveniez les alliés et les gendres des rois de cette contrée, tant il a confiance en votre intrépidité. L'unique fruit qu'il veut retirer pour lui de votre bravoure, c'est que la parole de Dieu soit exaltée dans ce pays, et que sa religion y soit manifestée. Le butin que vous recueillerez n'appartiendra qu'à vous seuls. Apprenez que je me détermine le premier au parti glorieux que je vous engage à prendre. Au moment où les deux armées en viendront aux mains, vous me verrez, n'en doutez pas, chercher avec empressement Rodrigue, tyran de son peuple, et le défier au combat, s'il plaît au Dieu Très-Haut. Combattez donc avec moi. Si je péris après lui, j'aurai du moins la satisfaction de vous en avoir délivrés, et vous trouverez sans peine, parmi vous, un héros expérimenté à qui vous pourrez confier le soin de vous diriger. Mais si je succombe avant de pénétrer jusqu'à Rodrigue, redoublez d'ardeur, efforcez-vous de l'atteindre, et achevez la conquête de cette contrée en lui arrachant la vie. Lui mort, ses soldats ne seront plus à craindre ».

Par ce discours, Thârik produisit sur ses compa-

gnons l'effet qu'il avait désiré. Tous, à la vue des biens qui leur étaient annoncés, conçurent les plus vastes espérances ; tous sentirent leurs courages s'enflammer; tous jurèrent de n'avoir point d'autre volonté que celle de Thârik. La nuit se passa dans l'attente. Le lendemain matin, Rodrigue s'étant montré aux yeux des Arabes, Thârik fit avancer ses soldats. Leurs têtes étaient couvertes d'un turban blanc ; des arcs étaient suspendus à leurs épaules ; il avaient une épée à leurs côtés, et ils portaient des lances auxquelles des drapeaux étaient attachés. A cet aspect, Rodrigue fut saisi d'effroi. « Ah ! s'écria-t-il, c'est là le peuple que » représentent les figures que j'ai vues à Tolède, dans » la maison dont j'ai brisé les portes ». Thârik s'écria de son côté : « Voilà le tyran de son peuple ». Aussitôt les deux armées s'attaquèrent. Le combat fut sanglant. Thârik enfonça les guerriers qui entouraient Rodrigue, pénétra jusqu'à lui, et lui trancha la tête (1). Se voyant privés de leur roi, les Goths combattirent avec une nouvelle fureur, pour venger sa mort ; mais leurs efforts furent vains, et la victoire demeura aux Musulmans.

Ce fut dans la plaine de *Chédzouna* ou Xerès, l'an 92 de l'hégire, que se passa cette action mémorable (2).

---

(1) Quelques historiens arabes disent que Rodrigue, au fort de l'action, se précipita tout armé dans le fleuve de *Leccah* ou *Beccah*, (la Guadalette).

(2) La date de ce grand événement nous est fort mal connue, et sa détermination présente des difficultés peut-être insolubles. C'est un point de chronologie qui pourrait fournir matière à une discussion.

Les Musulmans firent un butin immense. En parcourant le champ de bataille, ils reconnurent les rois goths et les principaux seigneurs, à des anneaux d'or

---

assez étendue. Le défaut d'auteur contemporain, les erreurs grossières commises par les chroniqueurs espagnols qui nous ont transmis des renseignemens sur cette époque, et les contradictions des écrivains arabes, ne semblent pas offrir de grandes ressources pour fixer cette date. On peut voir à ce sujet une savante dissertation placée par d'Hermilly en tête du second volume de la traduction française de l'Histoire d'Espagne, par Ferreras; on peut consulter aussi le texte de cet historien. Ils sont loin l'un et l'autre de résoudre toutes les difficultés de cette question; beaucoup d'objections s'élèvent contre leur résultat, qui est purement conjectural, et n'est appuyé sur aucun texte formel. D'autres dates ont été proposées depuis; elles ne méritent guère plus de confiance; j'en excepte cependant la détermination adoptée par M. Audiffret, dans son Précis de l'Histoire des Maures, en Espagne, travail fort estimable, qu'il a placé dans le T. II de la Continuation de l'Art de vérifier les Dates, publié en 1823. Il est constant d'abord que les auteurs arabes, qui ont traité en détail de l'Histoire de l'Espagne, s'accordent à placer en l'an 92 de l'hégire, (29 octobre 710—19 octobre 711 de J. C.) l'entrée des Musulmans dans ce pays. La date qui place à la fin du mois de *ramadhan*, de cette année de l'hégire, la bataille qui décida de la monarchie des Goths, est celle qui paraît offrir le plus de vraisemblance; mais, pour être adoptée, elle aurait encore besoin d'être soumise à une discussion approfondie, qui fît comprendre comment elle concorde mieux avec les dates des autres événemens contemporains. Quoi qu'il en soit, et en attendant une information plus précise, on peut regarder le dimanche 28 de *ramadhan* (et non le 26, comme dans le travail de M. Audiffret), qui répondait au 19 juillet 711 de J. C., qui était effectivement un dimanche, comme la date probable de la bataille qui mit l'Espagne au pouvoir des Arabes. J'entrevois dans cette détermination les moyens de rendre raison de plusieurs erreurs et de quelques-unes des expressions employées par les auteurs chrétiens qui ont parlé de cette bataille. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans tous les développemens que demanderait l'examen d'une question aussi compliquée.

Note du Rédacteur.

qu'ils portaient aux doigts; ceux d'un rang inférieur, à des anneaux d'argent, et les soldats, à des anneaux de cuivre.

L'armée de Rodrigue était forte d'environ cent mille hommes; elle fut presqu'entièrement détruite, et les ossemens des Goths couvrirent long-tems les champs de Xerès (1).

Dès que Mousa, fils de Nasir, eut appris la victoire que son affranchi Thârik avait remportée, il quitta *Kairwan*, l'an 93 de l'hégire, et passa le détroit à la tête d'une armée nombreuse, et composée d'Arabes et de Bérébères distingués. Il rejoignit Thârik, et lui dit : « O Thârik! Alwalid, fils d'Abd-» Almélic, ne peut mieux te payer de tes peines, qu'en » te donnant l'Andalousie. » « O Émir! reprit Thârik, » je ne m'arrêterai que quand je me serai plongé » avec mon cheval dans la mer qui est au nord de cette » contrée. Mousa et Thârik ne tardèrent pas à se quitter, ou bien, suivant quelques historiens, ils réunirent leurs forces, et marchèrent ensemble à la conquête de l'Espagne.

Tout plie sous le joug des Musulmans. Grenade, Cordoue, Séville, Carmona, Mérida, Tolède même, la capitale des Goths, sont forcées de se rendre. Enivré de ses succès, l'intrépide Mousa continue sa

---

(1) Quelques jours avant la bataille de Xerès, Thârik avait reçu de Mousa un renfort de cinq mille hommes. Les intelligences secrètes que Julien avait dans l'armée de Rodrigue, contribuèrent beaucoup au succès des Musulmans.

marche vers l'Occident, sème la terreur sur son passage, pénètre au fond des provinces, s'empare des villes, achève la conquête de l'Espagne; et, riche de dépouilles, couvert de gloire, content d'avoir agrandi l'empire des Arabes, il repasse la mer, et vole à Damas, où son souverain l'appelle.

La domination des Arabes s'établit dans presque toute l'Espagne. D'abord des vice-rois y commandent au nom des khalifes d'Orient. Thârik, fils de Ziâd, Mousa, fils de Nasir, et son fils Abd-Alaziz, en sont les premiers gouverneurs (1).

En l'année 138 de l'Hégire, Abd-Arrahman, dernier rejeton des malheureux Ommiades, parut dans l'Andalousie. Il avait échappé à la rage des Abbassides, qui, pour s'affermir dans le pouvoir qu'ils avaient usurpé, exterminaient tous ses parens. A sa vue, les Arabes furent transportés de joie; ils lui tendirent les bras comme à leur père; et, pour le récompenser du bienfait que son aïeul Alwalid leur avait accordé en les mettant en possession de l'Espagne, ils le proclamèrent khalife, et cessèrent aussitôt de reconnaître l'autorité des khalifes d'Orient.

Sous Abd-Arrahman et ses successeurs, les Arabes continuent, pendant plusieurs siècles, de se rendre redoutables à leurs ennemis. Les grands noms de Thârik, fils de Ziâd, et de Mousa, fils de Nasir,

---

(1) Abd-Alaziz établit à Séville le siége du gouvernement. Son successeur, Ayoub, fils de Habib, de la tribu de Lakhm, le transféra à Cordoue.

vivent long-tems dans leur pensée, et entretiennent leur bravoure.

Cordoue devient le siége du khalifat, le centre de la religion, le séjour des savans, la lumière de l'Andalousie. Les khalifes mettent leur gloire à bâtir des mosquées et des palais, à protéger les sciences et les lettres, et à étendre leurs soins sur toutes les parties de l'administration. Les philosophes se livrent à des méditations profondes. On compose d'excellens ouvrages sur les mathématiques, la médecine, l'agriculture et la botanique ; sur la manière de former et d'embellir les jardins, de planter et de soigner les arbres, et de diriger les eaux. L'art vétérinaire est en honneur. L'architecture est portée à une grande perfection. La musique et la danse contribuent à l'agrément des fêtes (1).

La langue arabe est maintenue dans sa pureté, sa force et sa noblesse par les grammairiens et les orateurs. Les poètes se distinguent par des compositions nouvelles, auxquelles les Arabes d'Orient applaudissent (2). Ils décrivent le climat fortuné de l'Andalousie, ses fleuves majestueux, ses parfums exquis et

(1) Les Arabes d'Espagne excellaient dans l'art de fabriquer tous les objets nécessaires pour la guerre, tels que des boucliers, des cuirasses, des casques, des lances, des sabres, des selles et des freins.

(2) Ce sont les *Moweschéhâts*, genre de poésie inventé par les Arabes d'Espagne. Les *Moweschéâts* ont peu d'étendue, et sont asservis à des règles constantes et sévères. La plupart respirent l'amour et la volupté. J'aurai occasion d'en parler ailleurs.

ses prairies verdoyantes. Ils décrivent avec toute la magnificence du langage, les jardins et les palais superbes construits par les souverains. Ils chantent, d'une voix passionnée, les belles, la galanterie et les amours. Tout les séduit, les transporte, les inspire, et le ruisseau qui murmure, et la coupe remplie d'un vin petillant, et la pomme qu'a cueillie une jeune beauté, et le rameau que le zéphir balance, et les gouttes de rosée qui tremblent sur les fleurs. Quelquefois, suivant les guerriers sur le champ de bataille, ils peignent la vitesse des coursiers, le cliquetis des armes, les lances abreuvées de sang, les étincelles qui jaillissent des glaives qui se brisent, et les épais tourbillons de poussière qui obscurcissent les cieux.

Mais quel brillant cortége de femmes distinguées par leurs grâces, leurs talens et leurs vertus! Femmes illustres! honneur de votre sexe! l'Espagne s'enorgueillit de vous donner naissance; vous faites l'ornement et la joie de ses beaux jours; un parfum plus suave que ses fruits et ses fleurs se répand dans les lieux qu'anime votre présence; vous attirez et charmez les regards; il sort de vos lèvres une harmonie qui ravit ceux qui vous écoutent. Vos noms chéris et respectés sont dans toutes les bouches, vivent dans tous les cœurs. Des historiens s'empressent de vous inscrire dans leurs annales, de raconter vos qualités aimables, et de citer les productions de votre esprit. Votre renommée passe dans l'Orient, qui, se souve-

nant que vous êtes ses enfans, tressaille d'allégresse, et applaudit à vos triomphes (1).

Cependant les jours où tant de bonheur et de gloire devait s'évanouir, approchaient. Des jalousies, des divisions et des guerres intestines affaiblissaient peu à peu la puissance des Arabes d'Occident. Les chrétiens, qui n'avaient point été expulsés entièrement de l'Espagne, descendaient des hauteurs où ils s'étaient réfugiés, harcelaient les Musulmans, et leur enlevaient des villes et des provinces. Le sultan Yousouf, fils d'Abd-Almoumen, étant passé en Espagne, l'an 566 de l'hégire, entreprit d'arracher aux chrétiens les pays qu'ils avaient conquis. Ses efforts furent suivis de quelques succès; mais bientôt sa fortune vint échouer devant Tolède, dont les chrétiens étaient maîtres, et que, près de cinq siècles auparavant, Mousa, fils de Nasir, avait fait ployer sous le joug des Arabes. Le sultan Yousouf se retira désespéré, et courut cacher sa honte dans Maroc, la capitale de ses États.

Dans ce déclin de la puissance des Arabes de l'Espagne, les poëtes et les orateurs, touchés des maux de la patrie, élevèrent leurs voix éloquentes pour apaiser les fatales querelles qui partageaient leurs concitoyens. Ils voulaient rallumer dans le cœur des

(1) *Almokry* consacre un chapitre étendu à la mémoire des femmes qui se sont distinguées en Espagne par leurs vertus et par leur talent pour la poésie. Il en cite environ vingt-cinq. On remarque entre autres *Zainab*, fille de *Ziâd; Hafsah*, fille d'*Alhâdj*, et *Nazhoun*, fille d'*Alkalâï*.

Musulmans, le zèle pour la religion ; et les excitaient à se venger des outrages qu'ils recevaient tous les jours. Quelquefois, apostrophant les princes de l'Espagne et ceux de l'Afrique, ils s'efforçaient de les tirer de leur assoupissement, par le souvenir de leur antique valeur. Ils pleuraient et gémissaient; ils redemandaient avec instance et Tolède et Valence, et Cordoue et Séville, et d'autres cités fameuses qui étaient tombées au pouvoir de l'ennemi. Ils les représentaient comme l'asile des sciences, le séjour de la politesse, les forteresses de l'islamisme. « Quoi !
» s'écriaient-ils, serons-nous forcés d'abandonner nos
» demeures? en trouverons-nous de semblables par-
» delà la mer? pourrions-nous quitter ces vertes
» prairies qui réjouissent nos regards? pourrions-
» nous renoncer à ces ombrages frais et touffus, à
» ces eaux jaillissantes, à ces fruits savoureux, à cet
» air embaumé? O douleur! un ennemi barbare en-
» vahit nos provinces, et efface tous leurs charmes.
» Nos colléges sont déserts, et la colombe, posée sur
» des ruines, soupire nos malheurs. — Rois de l'A-
» frique, rassemblez vos tribus, et les infidèles tom-
» beront en votre pouvoir; envoyez vos éperviers,
» et ils deviendront leur proie; envoyez vos meules,
» et ils seront broyés. Toutes nos villes se troublent
» à l'approche des chrétiens. Ah! que le tombeau est
» préférable à notre situation! Oui, plutôt mourir
» que de supporter de tels maux : les supporter serait
» une honte. — Unitaires! la tempête s'est élevée,
» L'Espagne vous appelle, ne soyez point sourds à sa

» voix : accourez, et protégez les hauteurs de nos
» villes ; l'ennemi s'en empare, il chasse les Musul-
» mans de leurs asiles, et les oiseaux voraces volent
» autour de vos frères massacrés. Versez à ce spec-
» tacle affreux des larmes de sang. Vengez et relevez
» l'islamisme. O douleur! ô douleur! l'islamisme et
» la foi ont disparu ; nos jours de gloire sont passés ;
» toutes nos joies sont évanouies ; et notre vie n'est
» plus qu'amertume, que souffrance et que déses-
» poir ».

Mais parmi les poètes qui déplorèrent les désastres de leur patrie, nul ne fit entendre des accens plus nobles et plus touchans, que Abou'lbékâ, fils de *Saleh*, de la ville de Ronda. Il dit :

Tout ce qui est parvenu à son plus haut période, décroît. O homme! ne te laisse donc pas séduire par les charmes de la vie.

Les choses humaines subissent de continuelles révolutions. Si la fortune te réjouit dans un tems, elle t'affligera dans un autre.

Rien n'est stable dans cette demeure terrestre. L'homme peut-il rester toujours dans la même situation?

La fortune, par un décret céleste, met en pièces les cuirasses contre lesquelles se sont émoussés les glaives et les lances.

Où sont les monarques puissans du Yémen? où sont leurs couronnes et leurs diadèmes?

Où est l'autorité que Schédâd a exercée dans Irem? où est le pouvoir que la race de Sâsân a étendu sur la Perse?

Que sont devenus les trésors qu'a entassés l'orgueilleux Kâroun? que sont devenus Ad, Schédâd et Kahthân (1)?

Un malheur qu'ils n'ont pu repousser est venu fondre sur eux; ils ont péri, et leurs peuples ont subi le même sort.

Et il en a été des royaumes et des rois comme de ces ombres vaines que l'homme voit pendant son sommeil.

La fortune s'est tournée vers Darius, et il a été terrassé; elle s'est dirigée vers Chosroës, et son palais lui a refusé un asile.

Est-il des obstacles que la fortune ne surmonte? le règne de Salomon n'est-il point passé?

Sans doute il y a des malheurs que l'on supporte, et dont on peut se consoler; mais il n'y a pas de consolation pour le malheur qui vient de fondre sur l'islamisme.

Un coup affreux, irrémédiable, a frappé l'Espagne; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thalân se sont écroulés.

Demande maintenant à Valence ce qu'est devenue Murcie? où trouver Xativa? où trouver Jaën (2)?

---

(1) Les Musulmans disent que *Kâroun* ou *Koré* était le plus riche et le plus orgueilleux des enfans d'Israël. Il refusa de payer la dîme. En punition de son avarice, Dieu entr'ouvrit la terre sous ses pas, et il fut englouti avec tous ses trésors. — *Ad* et *Schédâd* sont d'anciens rois de l'Arabie. *Kahthân* est le père des Arabes purs et sans mélange.

(2) Dans ces villes et dans les campagnes environnantes, il y avait

Où trouver Cordoue, le séjour des talens? où sont tous ces savans qui ont brillé dans son sein?

Où trouver Séville et les délices qui l'environnent? où est son fleuve qui roule des eaux si pures, si abondantes, si délectables (1)?

Villes superbes! vos fondemens sont les fermes soutiens des provinces. Ah! comment les provinces se soutiendront-elles si les fondemens sont renversés?

L'Islamisme désolé verse des larmes amères sur nos contrées désertes et en proie aux infidèles.

Nos mosquées sont transformées en des églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix (2).

---

des jardins délicieux, arrosés par un grand nombre de canaux. Xativa était célèbre par ses agrémens. C'était dans cette ville que les Arabes fabriquaient leur plus beau papier.

(1) Les poètes et les historiens arabes ne parlent de Séville qu'avec enthousiasme; ils comparent le fleuve qui l'arrose (le *Guadalquibir*, ou grand fleuve) au Tigre, à l'Euphrate et au Nil. Les habitans de Séville étaient renommés par leur esprit, leur politesse, leur enjouement et leur goût pour les plaisirs.

Dans l'original, Séville est appelée *Émesse*. Lorsque les Arabes firent la conquête de l'Espagne, ils donnèrent à quelques-unes des villes où ils s'établirent les noms des villes d'Orient qu'ils avaient quittées. Ainsi Séville fut appelée *Émesse* par les Arabes venus d'*Émesse*; Grenade fut appelée *Damas* par ceux de *Damas*; Jaen fut appelé *Kinesrin* par ceux de *Kinesrin*; Malaca fut appelée *Arden* par ceux qui étaient venus des bords du Jourdain, nommé *Arden* par les Arabes. Les Arabes qui étaient venus de la Palestine, appelèrent Xerès, *Palestine*. Ceux qui étaient venus de *Misr* ou *vieux Kaire*, donnèrent au pays de *Tadmir* (Murcie), le nom de *Misr*.

(2) Le mot que je traduis par cloches est نواقيس *nawâkis* plur. de ناقوس *nâkous*. Le *nâkous* était une grosse pièce de bois que les Chrétiens frappaient avec une autre moins forte, nommée وابيل *wâbil*, pour avertir les fidèles de l'heure de la prière.

Nos chaires et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, se couvrent de larmes, et gémissent sur nos malheurs (1).

Toi qui vis dans l'insouciance, tandis que la fortune te donne des conseils, si tu es endormi, sache que la fortune est éveillée.

Tu te promènes satisfait et exempt de soucis : ta patrie t'offre encore des charmes; mais l'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville?

Ce dernier malheur a fait oublier tous les autres; et la longueur du tems ne pourra pas en effacer le souvenir.

O vous qui montez des coursiers effilés, ardens, et qui, dans les champs où l'épée exerce ses fureurs, volent comme des aigles;

O vous dont les mains sont armées des glaives acérés de l'Inde, qui, dans de noirs tourbillons de poudre, brillent comme des feux;

O vous qui par-delà la mer, coulez des jours tranquilles et sereins; vous qui trouvez dans vos demeures la gloire et la puissance,

N'auriez-vous pas appris des nouvelles des habitans de l'Espagne? et pourtant des messagers sont partis pour vous instruire de leurs souffrances.

Sans cesse ils implorent votre secours, et cependant on les massacre, on les traîne en captivité.

---

(1) Chez tous les peuples et dans tous les âges, la poésie a été en droit de donner du sentiment aux objets les plus insensibles. Virgile a dit, dans l'épisode de la mort de César :

Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.

Quoi! pas un seul homme ne se lève pour les défendre!

Que signifie cette division parmi les Musulmans? Eh quoi! vous, adorateurs de Dieu, n'êtes vous pas tous frères?

Ne s'élevera-t-il pas au milieu de vous quelques ames fières, généreuses, intrépides? n'arrivera-t-il pas des guerriers pour secourir et venger la religion?

Les habitans de l'Espagne *sont* couverts d'ignominie, eux qui naguères étaient dans un état florissant et glorieux.

Hier ils étaient rois dans leurs demeures; aujourd'hui ils sont esclaves dans les pays de l'incrédulité.

Ah! si tu eusses vu couler leurs larmes au moment où ils ont été vendus; ce spectacle t'aurait pénétré de douleur, et ta raison se serait égarée.

Si tu les voyais consternés, errans, sans assistance, et couverts des vêtemens qui attestent leur honteux esclavage!

O Dieu! faut-il qu'une montagne soit posée entre la mère et ses enfans! faut-il que les ames soient séparées des corps!

Et ces jeunes filles aussi belles que le soleil lorsqu'à son lever, il répand le corail et le rubis,

O douleur! le barbare les entraîne, malgré elles, pour les condamner à des emplois humilians; et leurs yeux sont baignés de pleurs, et leurs sens sont troublés.

Ah! qu'à ce spectacle cruel nos cœurs se fondent de douleur, s'il y a encore dans nos cœurs un reste d'Islamisme et de foi!

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

The Wesleyan-Methodist Magazine, published and sold by S. Kershaw, 14, City-Road, and 66, paternoster-row. London.

QUOIQUE ce journal mensuel soit presqu'uniquement consacré à des dissertations religieuses, à des revues d'ouvrages de piété, etc., néanmoins on y trouve quelquefois des communications qui peuvent rentrer dans le domaine de la simple philologie, et c'est sous ce point de vue seulement que nous en parlerons ici.

Le numéro de février de cette année contient, pag. 102 et suiv., des remarques très-judicieuses sur l'étude de la langue arabe, et de très-bons conseils aux voyageurs qui parcourent les contrées musulmanes. Il serait à souhaiter que tous ceux qui désirent se livrer à l'étude de l'arabe, pour aller ensuite dans le Levant, lussent et relussent avec attention cet article, et se dirigeassent d'après les avis de l'auteur. On pourra sentir l'importance et la justesse des observations de cet amateur de la langue arabe par la courte analyse suivante.

« Celui qui veut aller en Palestine ou en Égypte,
» doit d'abord apprendre l'arabe. S'il sait le latin et
» le français, il doit se munir du Lexique de Golius
» et de la Grammaire arabe de Silvestre de Sacy, la

» meilleure que je connaisse (*the best Grammar*
» *i know of*); dans le cas contraire, il pourra se
» contenter du Dictionnaire de Richardson, où mal-
» heureusement les mots arabes ne sont pas classés
» par racines, et où l'on ne trouve pas les voyelles de
» l'aoriste, et de la Grammaire arabe de Lumsden,
» la meilleure qui existe en anglais. Quant à la Gram-
» maire de Richardson, il y a dix ans que je commen-
» çai à étudier l'arabe dans cet ouvrage, et j'avoue
» que je serais encore un commençant si je n'avais pu
» consulter que ce traité.

» L'étudiant doit lire avec le plus grand soin les
» pages de la Grammaire qui traitent des lettres et des
» signes orthographiques, et, pour se familiariser
» avec l'écriture arabe, si différente de la nôtre, il
» doit copier plusieurs fois l'alphabet et les modèles
» de lecture. Observons ici en passant qu'il est indis-
» pensable pour celui qui veut voyager dans le Le-
» vant, et communiquer avec les gens du pays, d'a-
» voir une belle main; bien des Européens parlent un
» peu arabe, mais presqu'aucun n'écrit passablement
» cette langue : on ne saurait concevoir néanmoins
» l'importance que les Orientaux attachent à une
» belle écriture.

» La partie la plus compliquée de la première di-
» vision de la Grammaire, est celle qui traite de la
» permutation des lettres *a*, *o*, *i*; que l'élève ne se
» décourage point, la pratique lui fera comprendre
» la théorie : les verbes *improprement* nommés irré-
» guliers lui fourniront le moyen de l'acquérir.

» Puis l'étudiant apprendra les treize formes (1) du
» verbe, les trente-une des pluriels irréguliers des
» noms, etc., et arrivera ainsi au bout de la Gram-
» maire. Alors seulement il pourra commencer de
» lire avec un Dictionnaire. Il sera bon qu'il copie ce
» qu'il veut traduire, et qu'il y mette lui-même les
» voyelles afin de bien inculquer les règles de la
» grammaire dans sa mémoire. Le manque de voyelles
» dans l'usage ordinaire de l'écriture arabe n'est pas
» embarrassant pour celui qui connaît cet idiome;
» quant au commençant, il doit lire avec les points
» voyelles jusqu'à ce qu'il soit en état de s'en passer,
» en y suppléant lui-même. Lorsque l'élève sera ca-
» pable de distinguer la nature et la dérivation de la
» plus grande partie des mots, alors il pourra retirer
» de l'avantage en communiquant avec les naturels du
» pays, mais non auparavant. Avec des talens ordi-
» naires, on peut être dans ce cas au bout d'une
» année.

» En arrivant chez les Orientaux, l'étudiant doit
» s'entourer de domestiques, etc., du pays, afin d'ê-
» tre forcé de s'exprimer en arabe; il doit même se
» sevrer de tout autre langage, pour s'habituer à par-
» ler, à écrire, à penser en arabe. S'il entend un mot
» qu'il ne connaît pas, il doit en prendre note, et s'il
» ne le trouve pas dans le Dictionnaire, il est essen-
» tiel qu'il s'en fasse bien expliquer le sens, et qu'il

(1) Il y en a quinze; à la vérité les trois dernières sont fort peu usitées. G. T.

» l'écrive ensuite en marge de son Lexique, ayant
» soin d'indiquer si ce mot appartient à un dialecte
» seulement. Et ici il est important de faire observer
» combien est saine la distinction que l'on prétend
» établir entre l'arabe littéral et le vulgaire. Il n'y a
» pas peut-être de langue sur la terre employée dans
» une aussi grande étendue de pays, avec aussi peu
» de variation que l'arabe. Un nègre mahométan de
» Sierra-Leone écrit en aussi bon arabe qu'un habi-
» tant de la Mecque. Quant au langage parlé, il est
» certain qu'il diffère selon les lieux, et qu'un bate-
» lier d'Égypte ne parle pas exactement comme un
» pêcheur du golfe Persique, quoiqu'ils se compren-
» nent parfaitement entr'eux. . . . .

» L'étudiant doit s'appliquer à lire les manuscrits
» arabes qu'il pourra se procurer, et, s'il est mission-
» naire, il doit surtout étudier le Coran afin de le
» bien connaître, et de pouvoir s'en servir à propos
» dans l'occasion.

» Quant à la manière dont on doit se conduire en
» Orient, il faut se priver, s'il est possible, du vin et
» de toutes les liqueurs fermentées, outre que cette
» mesure est dans ces pays très-favorable à la santé,
» elle fait jouir de la considération des Musulmans.
» Dans les Indes, on doit tâcher de s'abstenir de la
» chair des animaux; mais si l'on ne peut porter si
» loin l'abstinence, du moins faut-il se priver des
» viandes que les Musulmans regardent comme im-
» pures.

» Le voyageur ne doit pas avoir des idées hostiles con-

» tre les Musulmans, il en trouvera de bons et de » mauvais; mais, avec une conduite sage et une répu- » tation de science, il sera parfaitement traité.

» Il sera bon aussi qu'il prenne le vêtement orien- » tal, malgré tout ce qu'on lui dira pour l'en empê- » cher. Il devra se faire introduire chez le pacha et » les principaux habitans du pays. S'il est marié, il » doit mener sa femme en Orient (les Orientaux » n'estiment pas les célibataires, et respectent au » contraire un père de famille); seulement il faut » qu'elle soit voilée lorsqu'elle paraîtra en public, et » que lorsqu'elle sortira avec son mari, elle le pré- » cède de quelques pas. . . . .

. . . .

G. T.

NOUVELLES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 juin.

Les personnes dont les noms suivent ont été présentées et admises au nombre des membres de la Société, savoir :

M. Croggon, ministre du culte anglais à Charenton.

M. Mohl (Julien) de Stuttgardt.

Une lettre de M. le baron d'Altenstein, ministre des cultes du royaume de Prusse, annonce que des ordres ont été donnés pour la prompte exécution de la fonte du caractère dévanagari, demandée par la Société.

Sur le rapport d'une commission. M. Gilchrist est nommé associé correspondant de la Société.

Sur le rapport d'une autre commission, M. Othmar Frank, professeur à Wurtzbourg, est également nommé associé correspondant.

La demande du même titre est faite pour MM. Young frères, et pour le Pandit *Maha-mohona Raya*. Cet objet est renvoyé à l'examen d'une commission.

M. La Grange lit un morceau intitulé : *Les Arabes en Espagne*.

M. le baron Silvestre de Sacy, lit ensuite un Mémoire relatif aux livres des Druses.

Ouvrages offerts à la Société.

Par M. d'Ohsson : *Tableau général de l'Empire Othoman*, 7 vol. in-8°. — Par le même ; De l'*Etude des Hiéroglyphes*, Paris, 1812, 5 vol. in-12.—Par M. Platt : *Les Quatre Évangiles* en langue *Amharique*, Londres, 1824, in-4°.—Par M. Amédée Jaubert : 1° *Nouveau Testament*, traduit en Persan, St.-Pétersbourg, 1815, in-4° ; 2° le même, traduit en Turk, Astrakhan, 1818, in-8° ; 5° l'*Évangile selon St.-Luc*, en Turk, Astrakhan, 1816, in-8° ; les *Psaumes de David*, en Turk, Astrakhan, 1818, in-8° ; 5° *Relation de Dourry-effendi*, en Turk, lithographié, in-4°. — Par M. Polonceau : *Notice sur les chèvres asiatiques à duvet de cachemire*, etc., broch. in-8°. — Par M. Borthwich Gilchrist : *Divers petites publications sur la langue hindoustanie.*

— Après un séjour de dix-sept ans à la Chine, le Rév. Morrison, auteur d'un Dictionnaire Chinois-Anglais,

dont il a été question dans ce journal, est venu cette année visiter son pays natal, et les amateurs de littérature chinoise ont eu le plaisir de le posséder quelques jours à Paris. Le 7 juin dernier, il a fait, dans le temple protestant de l'Oratoire, un sermon, ou, pour mieux dire, un discours, dont le sujet a droit d'intéresser nos lecteurs, et qui eût été pour le moins aussi bien placé dans une séance d'Académie ou de la Société Asiatique. Après avoir établi qu'on s'était trompé en attribuant aux Chinois le culte d'un Dieu nommé *Fo*, il a fait voir que le Dieu qu'ils adoraient était le *Bouddha* des Indiens, et que, comme ils ne savaient pas prononcer le *b*, ils avaient changé ce nom en *Foudha* ou *Fohdha*, d'où l'on a fait *Fo*. La population de la Chine qui, suivant le savant prédicateur, s'élève à 300 millions d'hommes, est partagée en deux sectes, les disciples de Confucius, et les Bouddhistes. Les *Tao-ssé*, partisans de l'ancienne religion de la Chine, ne sont compris ni dans l'une ni dans l'autre de ces dénominations, et il semble qu'ils aient été omis par l'auteur de cet intéressant sermon. Selon lui, les lettrés ne croient ni à Dieu, ni au diable, ni à la vie future. Les autres admettent le dogme de la métempsychose, et supposent que, d'après leurs actions dans le monde actuel, les hommes seront par suite élevés à un état plus parfait, et enfin promus au rang des Dieux. Les femmes jouiront du même avantage; mais le dernier terme de leur exaltation sera de devenir hommes. Le Rév. Morrison a donné des détails curieux au sujet d'un Chinois qu'il a réussi à convertir au christianisme pendant la durée de son séjour, et il a terminé cette curieuse homélie par une prière qu'il a jugé convenable de faire en langue chinoise, à la grande satisfaction de son auditoire.

L. B.

Extrait de deux lettres de M. De la Porte, vice-consul de France à Tanger, à M. le baron Silvestre de Sacy, en date du 3 septembre 1823, et du 8 février 1824.

Des coups de canon à Tanger, des coups de canon à Tarifa vis-à-vis Tanger, nous ont éveillés aujourd'hui. Ceux de Tanger ont été tirés en réjouissance d'une grande victoire remportée à *Téza*, par l'empereur de Maroc, sur ses sujets; ceux de Tarifa, par l'armée française, pour amener la réduction de cette place. Les Marocains ne se laissent pas prendre à ce bruit d'artillerie, parce qu'un de leurs *Nostradamus* s'exprime ainsi *aroubiquement* عروبى :

عَوْثْ اِذِيبْ سَآيِسْ وَوَجْبَهْ وَرَامَا
شَرِيفْ يَجْرِى عَلَى شَرِيفْ حَتَّى يَجِى مِن يَحَسَّنْهُمْ بلاَ مَا

C'est-à-dire : « Le loup des plaines de *Saïs* (près de » Fez) s'est écrié dans ses hurlemens, et celui de *Ouarama* » lui a répondu : Les schérifs courront les uns sur les » autres, jusqu'à ce qu'il en vienne un qui fera la barbe » à tous les autres sans eau (ou comme nous dirions, *sans* » *savon*) ».

Le mot عروبى *Aroubi* signifie une chanson en langue vulgaire, composée de vers non mesurés, et de mots qui se confondent dans la prononciation, et qui souvent pèchent contre l'orthographe (1). اذيب est, je présume pour الذيب

---

(1) M. De la Porte n'a pas cru nécessaire de dire que عوث est pour عوى *hurler*.

et sans doute il y a élision du *lam* de l'article, comme le peuple qui écrit le pratique. On dit وجبنى *il m'a répondu*, pour اجابنى. Quant au mot حسن, il signifie *raser* et *rendre beau*, et un barbier se nomme par cette raison à Tripoli حسّان *hassan*, parce *qu'il rend beaux ceux qu'il rase*. C'est aussi pour cela qu'au Caire un barbier se nomme مزيّن *muzeyyan*, comme qui dirait *un embellisseur*. Ici (à Tanger) on dit حفّاف *haffaf*.

Nouvelle Edition de Marco Polo.

M. Klaproth vient de terminer son travail sur *Marco Polo*, qui l'a occupé depuis plusieurs années. En comparant la Géographie des *Yuan*, ou des Mongols qui ont régné en Chine, avec le récit du célèbre voyageur vénitien, il est parvenu à retrouver dans les livres chinois, et sous les mêmes noms, tous les endroits dont celui-ci parle. Les villes de *Zaithum*, *Gampu*, *Cayngui*, *Quenzanfu*, *Achbaluch Mangi*, le château de *Thaigin*, les provinces de *Tenduc*, *Caindù*, *Caraian*, *Carazan*, *Cardandan*, *Tholoman*; enfin, tous les points qui présentaient des difficultés aux commentateurs, s'expliquent avec facilité, à l'aide des écrivains chinois. Dans ses recherches, M. Klaproth ne s'est pas borné à la Chine seule; il a aussi expliqué la Tartarie et l'Asie méridionale. Pour cette dernière, il n'a rien cru de mieux que d'amplifier les recherches précieuses de l'illustre *Marsden*, en y ajoutant les notions conservées dans les auteurs chinois contemporains de *Marco Polo*. Les mots et dénominations asiatiques cités et expliqués par ce voyageur, se retrouvent tous dans les pays qu'il a parcourus; M. Klaproth les a soigneusement recueillis et vérifiés. Quant aux distances entre les endroits de la Chine, marquées en journées par le noble Vénitien,

elles sont généralement très-exactes, et le routier impérial de la Chine nous instruit que les haltes destinées au coucher des personnes qui voyagent pour le gouvernement, sont encore aujourd'hui du même nombre, entre les villes principales, que du tems de *Marco Polo*.

Pendant ses recherches, M. Klaproth s'est convaincu, qu'à quelques omissions près, le seul et véritable texte de *Marco Polo* est celui publié en italien par Ramusio. Ce n'est qu'à l'aide de celui-ci que notre confrère est parvenu à retrouver dans les livres chinois les noms des endroits mentionnés. Avec toute autre édition ou traduction, un semblable travail n'aurait présenté aucun résultat satisfaisant, puisque les noms propres y sont si horriblement défigurés, qu'il aurait été impossible de les reconnaître. C'est pour cette raison que M. Klaproth regarde comme presque perdue la peine qu'on se donnerait de recueillir les variantes des divers exemplaires du texte.

La nouvelle édition de *Marco Polo*, que notre confrère prépare, contiendra l'italien de Ramusio, complété, et des Notes explicatives en bas des pages. Elle sera accompagnée d'une Carte représentant les pays visités ou décrits par le célèbre Vénitien.

TABLE GÉNÉRALE

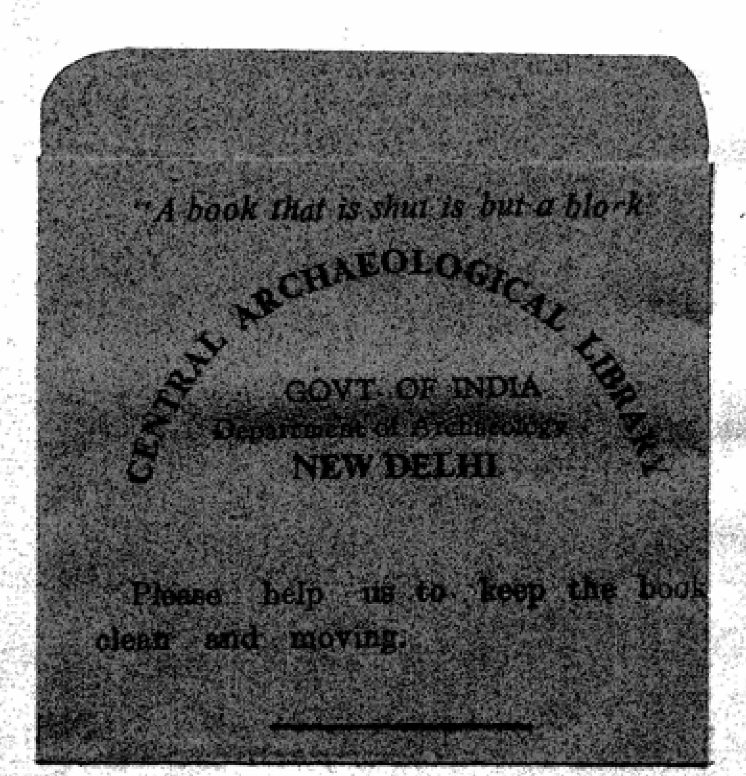
Des Articles contenus dans le quatrième Volume du Journal Asiatique.

MÉMOIRES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

MÉLANGES.




"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI
Please help us to keep the book clean and moving.